

Morgane Destrée

Vengeance en Bas de Soie



Tome 1
L'Évadé

Romance historique



VENGEANCE EN BAS DE SOIE

Tome 1

L'Évadé

(Août 1939 – novembre 1941)

Morgane Destrée

OceanofPDF.com

*Si toutes les mères coupent l'index droit
de leur fils, les armées de l'univers se feront
la guerre sans index... Et si elles lui coupent
la jambe droite, les armées seront
unijambistes... Et si elles lui crèvent les yeux,
les armées seront aveugles, mais il y aura des
armées, et dans la mêlée elles se chercheront
de défaut de l'aîne, ou la gorge, à tâtons...*

Jean Giraudoux,
La Guerre de Troie n'aura pas lieu
Acte I, scène 3

OceanofPDF.com

Sommaire

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Août 1939, Bouin, Vendée

C'était l'été, un de ces étés de canicule qui semblaient ne jamais devoir s'achever. Pas un souffle d'air n'ébranlait le marais. Dans les hautes herbes immobiles, brûlées de sel et de soleil, trois amis progressaient à pas prudents, utilisant leurs quatre membres à la manière des animaux, faisant rouler leurs épaules telles des félins. L'aube était à peine éclosée et la chaleur avait déjà des allures de fournaise. Le ciel d'un rose fané se poudrait de blanc. La terre craquelée diffusait un parfum de gazon et de musc, une senteur de savane. Une image abstraite, car aucun des trois compagnons n'était jamais allé en Afrique. De la savane, ils ne connaissaient que les illustrations en couleurs et les photos en noir et blanc glanées dans les livres de la bibliothèque communale. Une Afrique de carte postale, pas très authentique, mais toute en rêve. Le temps d'une traque à la gélinotte, ils s'imaginaient grands chasseurs de fauves dans les contrées lointaines du berceau de l'humanité.

Basile ouvrait la voie, rampant sur les coudes, une progression silencieuse vers sa proie qui allait mourir. Son arc à la main, il ne la quittait pas des yeux, un regard de prédateur. Sous sa peau brunie par le soleil, ses muscles roulaient, se tendaient.

— Ne bougez pas, il est juste là.

Derrière lui, ses camarades, Raymond et Margot, retenaient leur souffle. Sur leurs talons, la chienne Balle se prêtait au jeu, imitant ses maîtres dans une reptation cocasse. Hérons et aigrettes observaient les aventuriers de papier avec curiosité.

— Elle n'aura pas lieu, je te dis ! La guerre n'aura pas lieu !

Margot fronçait le nez, agacée par l'obstination que mettait son cousin Raymond à évoquer ce sujet brûlant, servi à toutes les sauces depuis des mois : la guerre. On ne parlait plus que de ça depuis qu'un peintre raté était devenu chancelier d'Allemagne.

— Hitler a des vues sur toute l'Europe, affirma Raymond. Daladier est un crétin s'il a cru pouvoir l'esquiver en lui cédant les Sudètes. Il a baissé sa culotte, mais il ne pourrait éviter la guerre !

— La barbe avec Hitler et ses Sudètes ! Je ne sais même pas où c'est, les Sudètes !

— En Tchécoslovaquie.

Elle tourna vers lui ses yeux furibonds. La colère, mêlée aux reflets matinaux du soleil, allumait ses iris bleu-vert d'une lueur irréaliste.

— La guerre n'aura pas lieu ! Personne n'en veut !

— Je tiens le pari, ma belle !

— La ferme ! gronda Basile entre ses dents serrées, il va vous entendre !

Rappelés à l'ordre, Raymond et Margot se turent, confus. Pour Basile, la chasse était un rite sacré. Il se servait de cette heure où la rosée lèche encore les tiges roussies, pour adoucir ses pas. L'horizon, plat comme un jour sans fin, s'étirait à l'infini dans l'aube fuligineuse. Les orages du mois d'août exhalaient de la terre l'effluve des dernières fenaisons et la pourriture méphitique des étiers.

Il avançait vers sa proie. Elle ne se doutait de rien, cette proie, marchant à amples foulées un peu maladroitement, traînant derrière lui sa longue queue. C'était un faisan cendré, un bon gros faisan qui serait délicieux rôti à la broche, avec des bonnottes^[1] toutes fraîches comme il en poussait dans les entrailles de la terre noire. Il banda son arc.

— Elle n'aura pas lieu, je te dis, siffla Margot.

— Elle est inévitable, répliqua Raymond.

— Vos gueules, bordel !

Dans un double battement d'ailes, les volatiles s'envolèrent en gloussant. Basile bondit et décocha son tir. *Fffff*, fit la flèche. Le premier oiseau tomba comme une grosse pierre. La femelle, perplexe, appela son mâle. *Ffffff*, une seconde pointe la perfora.

— Bande de crétins ! Vous avez failli me faire rater mon coup avec vos conneries ! tonna Basile. Vous ne pouviez pas la boucler, bon sang !

Raymond et Margot pouffèrent de concert. Basile était un pisteur émérite qui ne manquait jamais son tir. Il se fondait dans la nature, entrait en symbiose avec elle pour mieux atteindre sa proie. Aussi, que ses amis jacassent comme deux pies pendant la traque lui était une offense insupportable.

Margot quitta sa position de salamandre et jeta ses bras autour du cou de Basile, effleurant sa bouche d'un baiser mutin.

— Arrête de rouscailler comme ça, mon Basile, tu ne rates jamais ton coup !

Sous la caresse des lèvres de Margot, la colère du jeune homme s'envola, laissant place à un sentiment ardent. Il aimait Margot, ce n'était un secret pour personne... sauf pour elle.

Ouah ! Ouah ! La chienne bondit, la queue en torchère, et débusqua les deux oiseaux unis dans la mort. Margot saisit les volatiles et les brandit triomphalement au-dessus de son crâne.

— Je t'avais bien dit que tu les as eus, mon Basile. Tu es le meilleur !

Le rayon du soleil vint lécher sa chevelure de cuivre délavée par l'été. Sa tête renversée en arrière, elle se mit à rire en tournant sur elle-même, offrant son visage à l'azur. Basile, fasciné par ce spectacle dont il ne se lassait jamais, sentit son sang s'échauffer dans ses veines.

La petite troupe reprit sa route le long de l'étier. Dans le ciel passa un vol de mouettes. Ouah ! Ouah ! Balle s'élança à leur suite, tête en l'air. Basile la siffla. Elle allait trop loin, les terres du père Antoine lui étaient interdites. Il n'aimait pas les bêtes, le père Antoine, surtout la chienne de Basile. Il avait menacé plusieurs fois de lui flanquer un coup de fusil. Vieux schnock de père Antoine ! Balle revint dans les jambes de son maître. Margot chantonnait en faisant des moulinets avec ses bras.

« Je suis tombée par terre, c'est la faute à Voltaire ! »

Les deux garçons se lancèrent dans une discussion enflammée.

— Tu es un sacré chasseur, dit Raymond, les Boches ne feront pas long feu devant toi !

— Les Boches, je n'en ferai qu'une bouchée ! Un Boche, c'est plus gros qu'un faisan.

— Seulement, c'est moins bon dans un pâté !

Ils se mirent à rire, provoquant le courroux de Margot qui les gratifia d'un regard assassin.

— Vous n'avez pas honte ? Gâcher cette belle journée avec cette maudite guerre ! Elle n'aura pas lieu, je vous répète !

— Enfin, se justifia Raymond, tu ne peux pas le nier. Elle est inévitable ! Hitler vise la Pologne et il l'aura, comme il a eu les Sudètes et la Tchécoslovaquie.

— Qu'il l'attaque, enchérit Basile, et qu'il se prenne la branlée qu'il mérite ! On leur bottera le cul aux Fridolins, comme la dernière fois !

— Mais à quel prix ? Vous êtes ridicules tous les deux !

— Tu es bien une femme, railla Raymond, tu ne peux pas comprendre.

Margot se retourna vers eux, les poings sur les hanches, et les fusilla du regard.

— La guerre ! La guerre ! Vous n'avez que ça à la bouche ! Vous n'en avez donc jamais assez ! Ah, vous êtes bien des mâles.

La guerre, quel mot épouvantable ! Que d'horreurs et de souffrances recelaient ces six misérables lettres ! Les discussions de bistrot s'alternaient entre les activités des champs et les ambitions démesurées de cet Hitler, que certains prenaient pour un tyran, d'autres pour un pantin. Des informations circulaient, invraisemblables, démentes. Margot avait entendu un jour l'instituteur, monsieur Poulichette, évoquer les camps de travail dans lesquels les nazis enfermaient les Juifs et les opposants du régime. Ces discours, elle les jugeait rébarbatifs, et lorsqu'elle se donnait la peine de les écouter, cela ne durait jamais plus que quelques minutes. À croire que Dieu avait créé les hommes pour se battre et les femmes pour les remplacer aux champs. Une guerre éteinte, il fallait en allumer une autre.

— Hitler peut bien fanfaronner avec sa belle armée, affirma Raymond. En vérité, il a peur de nous affronter !

— Vous avez tort de sous-estimer le fascisme, siffla Margot. Regardez ce qui s'est passé en Espagne ! La démocratie a été balayée dans le sang !

— L'Espagne, c'est l'Espagne ! Pour nous, c'est différent !

— En quoi serait-ce différent ? L'Allemagne et l'Italie ont cumulé leurs forces avec celles de Franco. Voyez le résultat ! Croyez-vous qu'ils s'arrêteront en si bon chemin ?

Entendre son cousin et son meilleur ami parler de ce fléau en une si belle journée la mettait en rogne. Il y avait déjà eu une guerre en France et les hommes du canton étaient partis se battre. Nombre d'entre eux étaient tombés. Leurs noms gravés sur les monuments aux morts étaient tout ce qu'il restait d'eux. Il y avait aussi les éclopés, les éborgnés, les aveugles, les amputés, les culs-de-jatte, les trépanés, les poumons brûlés ou encore les traumatisés. Épaves malheureuses de cette tragédie qu'on entassait à présent dans l'asile du village pour cacher cette déchéance à l'humanité bien vivante. Non, la guerre était loin, elle n'aurait pas lieu. La montée du National-Socialisme, le fascisme... tout ce ramdam se déroulait loin

derrière les frontières et elles étaient bien gardées, alors pourquoi en parler ? Margot avait envie de hurler. Tournant les talons, elle s'enfuit en courant. Ses compagnons, dans un commun hennissement de joie, se lancèrent à ses trousses en poussant des cris de sioux.

Qu'il était beau pourtant cet été 1939 ! Partout dans le bocage résonnaient les rires des enfants. Sur les terres prises à la mer, derrière la haute digue qui protégeait les hommes des colères de l'océan, paysans et pêcheurs vivaient de soleil et de vent. Ils allaient au labeur, les femmes préparaient les repas, et tous se retrouvaient au soir, quand l'âne fatigué lâchait dans le crépuscule son braiment le plus rauque. Ils étendaient leurs sabots crottés sous la table et refaisaient le monde. La furie qui gronde, la montée du National-Socialisme. Ah, les bons Daladier et Chamberlin. La guerre ? Inévitable ! scandaient certains. Impossible ! affirmaient d'autres. Infranchissable qu'elle était, la ligne Maginot. Une vague de folie patriotique insufflée par des politiciens assoiffés de pouvoir fanatisait l'Europe. Qu'il est facile de pousser la piétaille au combat quand l'oligarchie reste loin du front !

— Et les camps ? demanda Margot, une main en visière sur les yeux pour suivre le vol d'un épervier dans le ciel d'azur. Monsieur Poulichette affirme qu'ils envoient les opposants politiques dans des camps où ils n'ont rien à manger. Il paraît qu'on les frappe comme des esclaves.

— Foutaise ! rétorqua Raymond, tu ne vas pas te mettre à croire tout ce qu'on raconte !

— Mais, Kessel a écrit...

— Un roman, Margot, de la fiction ! Tu veux mon avis ? Tu passes trop de temps avec Amélie Poulichette et son père. Les livres toujours les livres ! À quoi ça va te servir ici ?

D'une main, il désigna l'étendue infinie du marais écrasée de soleil. Margot fusilla son cousin du regard.

— Crois-tu que je vais perdre ma vie ici ? Moi, j'irai à Paris !

Raymond eut un rire moqueur. Margot haussa les épaules et l'ignora. Elle l'aimait, même si parfois, ils peinaient à se comprendre. Il était profondément attaché à sa terre et pourtant, elle savait que cette guerre qui se profilait faisait naître en lui un puissant désir d'évasion. Non qu'il n'appréciât pas les marais de son enfance et le doux climat de la Vendée, mais il était à cet âge où l'oisillon au bord du nid attend le moment de s'envoler.

Pour Basile, c'était différent. Lui rêvait de mer et d'horizons liquides... Il avait passé un été à travailler au chantier nautique de Beauvoir et avait retapé une vieille chaloupe à voile que le propriétaire laissait pourrir. Il l'avait poncée, calfatée, et quand enfin, il l'avait mise à l'eau avec ses amis, à la cale du port chinois^[2], un orphéon de cris de joie s'était élevé à la vue de la frêle embarcation renaissant à la vie. Elle s'appelait *Némésis*. Par superstition, Margot avait refusé qu'on la débaptise.

Ouah ! Ouah ! La chienne jappa, tournant avec fureur autour d'un piège à ragondins. Prisonnier dans sa cage, l'animal rageait, grognait. Raymond ouvrit la porte en prenant garde de ne pas être mordu, l'empoigna et lui brisa le cou. Le marais grouillait de rats musqués. Leur pisse empoisonnait l'eau des vaches et les faisait crever. Les paysans disséminaient leurs boîtes à fauve^[3] tout au long des étiers. Raymond et Margot les transformaient en pâté ; du pâté de « lièvre des marais » qu'ils vendaient aux touristes fortunés du bois de la Chaize.

Margot adorait relever les pièges et poser les collets, c'était beaucoup plus intéressant que de rester d'interminables heures à coudre, à cuisiner ou à trier les patates. Elle aimait pêcher les crevettes dans les vasières ; racler les palourdes à marée basse au passage du Gois, voler les abricots du père Fuster, faire de longues promenades à dos de Mouton, le lourd cheval blanc au nez chaud et au regard doux qui tirait la charrue de l'oncle Léon. Quand elle avait de la peine, Margot allait dans l'écurie se réfugier entre ses grosses jambes. Il s'appelait ainsi, Mouton, car à sa naissance, il était frisé tel un mouton. Il avait toujours une crinière ondulée et son malheureux bout de queue, sacrifiée à la triste tradition de la caudectomie^[4], se crêpait comme une pelote de laine ébouriffée.

Secrètement, tous les gars du village lorgnaient Margot. Avec son corps souple, effilé comme une liane, sa poitrine ronde, ses fesses musclées, ses cheveux couleur d'or rouge et ses grands yeux turquoise bordés de longs cils noirs, elle leur retournait leur cerveau. De tous, Basile était sans doute le plus amoureux.

L'amour fraternel de leur enfance s'était mué en une passion dévorante. À présent, il refrénait, dents serrées, les pulsions surnoisées qui le consumaient dès qu'elle se blottissait contre lui, une vague de chaleur dressant son sexe. Mais pour Margot, Basile était l'ami de toujours. Ils avaient joué dans les hautes herbes avant les fenaisons, dormi dans le hangar à paille envahi de chats, volé les pêches du père Antoine. Elle

adorait grimper sur ses larges épaules, plonger ses doigts dans ses cheveux d'ébène. Elle aimait sa peau onctueuse et cuivrée, héritage d'une grand-mère andalouse, son timbre grave, son nez de boxeur et ses mains vigoureuses sur sa taille quand il la faisait danser.

« Une racaille ! pestait tante Solange. C'est la maison de correction qui le guette ! »

Même les frères du pensionnat n'avaient eu raison de sa fougue. Basile se fichait de ces vieux imbéciles et se repaissait des grands yeux de Margot, de ses boucles décolorées par le soleil, de ses mèches indisciplinées, de sa lèvre supérieure ourlée, de son rire mutin et de sa voix délicieusement rauque. Parfois, l'astre du jour étirait ses bras et lui frôlait la joue. Alors elle devenait rouge comme une pivoine et des taches de son fleurissaient sur son nez.

Les cloches de l'église résonnèrent au loin. Margot tressaillit. Il était tard. Elle échangea un regard anxieux avec Raymond.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, j'expliquerai à maman que c'est moi qui t'ai entraînée avec nous.

Margot haussa les épaules, fataliste.

— Elle ne te croira pas. Elle me déteste. Pour elle, je suis le mouton noir de la famille.

Margot avait des raisons de craindre sa tante. Ses chairs portaient encore les morsures du fouet dont cette dernière se servait pour la battre. Raymond enroula ses bras autour de sa taille et la serra contre lui, arrachant une bouffée de jalousie à Basile.

— Tu sais bien qu'il n'en est rien. Maman est juste un peu... étroite dans sa tête.

Margot se blottit contre la chaleur réconfortante de son cousin. Heureusement qu'il était là.

Orpheline après le suicide de sa mère, née de père inconnu, Margot avait été élevée par son oncle Léon et sa tante Solange. Cette dernière, trop pieuse pour être charitable, ne voyait en sa nièce qu'une souillure indélébile, le fruit du péché et de la honte. Son mari, Léon, était un brave homme, mais accaparé par les travaux de la ferme, il ne se souciait pas de l'éducation des drôles^[5], et surtout pas de Margot, dont la génitrice était la sœur de Solange.

Solange et Léon avaient eu cinq enfants. Une fratrie dont Raymond était l'âgé. Son puîné, Lucien, était un adolescent mal dans sa peau, maussade et

peu enclin à se mêler aux jeux des autres. Une fois, Margot l'avait surpris en train de donner un oiseau blessé à manger à un chat. Il aimait écorcher les lapins et semblait ne trouver plaisir que dans la souffrance. En cela, il était très différent de Raymond. Annette, dix-sept ans, était la sagesse et le calme incarnés. Fiancée à Colin, le fils du professeur de musique de l'école de Machecoul, elle ne vivait plus que pour le trousseau qu'elle brodait. Blandine, onze ans, était le prototype même de ce qu'on appelle communément, une peste. Persifleuse et égoïste, elle n'existait que pour rapporter à sa mère ou à son instituteur les bêtises des autres, et parfois les inventait afin de se rendre intéressante. Martin, le petit dernier, six ans, était une réplique de Raymond, joueur et espiègle ; Margot l'adorait.

Raymond prit la main de Margot. Ensemble, ils rentrèrent à la ferme, laissant Basile seul avec sa chienne. Le jeune homme les regarda partir, un nœud dans l'estomac. Margot allait encore se faire sermonner par sa tante, c'était toujours ainsi. Il fallait l'arracher à cela et, pour ça, il n'y avait qu'un moyen. Dans son esprit se formait un projet qui tira sur ses lèvres craquelées un immense sourire.

Chapitre 2

À la ferme, toute la maisonnée était rassemblée autour de la table. Solange disait le bénédicité. La porte s'ouvrit à la volée sur les deux retardataires.

L'oncle Léon, assis en bout, sa place de patriarche, rompait le pain. Son regard chassieux fixait le contenu de son assiette. Son nez, posé sur sa moustache, était rouge et déformé. Il ne parlait jamais que par monosyllabes, comme si cela lui causait un effort titanesque, à moins que ce ne fût pour compenser le babil de Tante Solange. De part et d'autre de la table, Annette, Blandine, Lucien et Martin. Antonio, le réfugié espagnol, l'homme à tout faire, était le seul à déjeuner à la table des patrons. Les autres saisonniers devaient se contenter d'un repas froid pris sous l'ombre du grand frêne jouxtant le poulailler.

Haletant, Raymond s'excusa. Margot baissa les yeux, imaginant sans mal les pensées de sa tante. Mauvaise graine, pomme de discorde ! Perchée sur ses varices, Solange fulminait.

— Vous voilà ! Encore en retard ! Vous êtes-vous lavé les mains ?

— On en vient, tante Solange, ronchonna Margot sans chercher à être serviable.

— Tais-toi, effrontée ! Toujours à courir avec les garçons au lieu de participer aux travaux de la ferme, tu ne changeras donc jamais ? Prends exemple sur Annette si tu ne veux pas finir comme ta mère !

Margot encaissa l'insulte en serrant les poings. Tante Solange n'avait jamais aimé sa nièce et ne s'était jamais privée de le faire remarquer. S'il n'y avait eu les sermons du curé, il y aurait belle lurette qu'elle aurait envoyé cette petite chez les sœurs de la Providence.

— Maman, coupa Raymond, c'est moi qui lui ai demandé de m'aider à relever mes pièges...

— Avec ton ami Basile ! Quel bel énerguemène, celui-là ! Un pouilleux, un païen !

— Basile est honnête et courageux, rugit-il.

— Le genre de voyou qui plaît à ta cousine. Elle finira par se faire engrosser comme sa mère.

C'en fut trop pour Margot qui se dressa face à sa tante, pantelante de colère.

— Basile est mon ami, il ne ferait jamais une chose pareille !

La main de Solange s'abattit sur son visage, une gifle retentissante. Margot chancela.

— Tais-toi, putain ! Fainéante et bonne à rien ! Qu'ai-je fait au Ciel pour écoper d'une ingrate pareille ? Je t'ai nourrie. Je t'ai offert un toit et voilà le résultat. Une roulure, juste bonne à te vautrer avec des vauriens... Je te préviens que si tu reviens avec un bâtard dans les bras, comme ta mère, je te chasse !

— Maman, s'écria Raymond, je t'interdis !

— Grosse vache ! hurla Margot, je te déteste !

Elle s'enfuit en claquant violemment la porte, ignorant les vociférations de sa tante. Des larmes brûlantes sillonnaient son visage. C'était injuste ! Injuste ! Pourquoi devait-elle payer pour les erreurs de sa mère ; cette mère qu'elle n'avait pas connue ? Elle n'avait que deux ans quand elle s'était pendue. Qu'avait-elle vécu depuis l'enfance ? Les brimades et les insultes ! Jamais de mots tendres ! Pauvre orpheline gardée à la ferme par charité chrétienne ! Hypocrite de charité chrétienne ! Bâtarde ! Fléau ! Fruit du péché, tous ces sobriquets étaient devenus son fardeau.

Elle fila à travers le marais jusqu'au vieux moulin, vestige des guerres de Vendée, refuge de ses peines et de ses chagrins. Chaque fois que son cœur saignait, elle venait déverser sur les pierres séculaires, ses tourments profonds, ses espoirs aussi. Il était son confident et son confesseur. Ses ailes battues par les âges se tordaient en arcs obliques. D'énormes moellons dépassaient du mur dévoré de ronces. La meule basculée dormait sur un lit de pourriture végétale qui exhalait selon les saisons la poussière ou la putréfaction. Il y avait longtemps que plus personne n'y moulait son grain.

Jean-Louis Blanchard, le fils du boulanger, aux cheveux blanchis de farine, revenait des livraisons sur son triporteur et discutait avec Basile. Ils la virent courir et l'appelèrent, mais toute à sa course folle, elle ne les entendit pas. L'air était sombre et frais dans le moulin. Elle se jeta sur le sol et laissa couler son chagrin en un torrent de larmes, frappant la paille putride de ses poings.

— Grosse vache ! Je te hais ! Je voudrais que tu crèves !

Noyée dans sa détresse, elle n'entendit pas Basile entrer. Il s'assit à ses côtés et promena ses doigts dans ses cheveux.

— Encore ta tante, hein ?

Elle se releva vivement et essuya ses yeux d'un revers de main. Elle avait horreur qu'on la surprenne à sangloter.

— Qu'est-ce que tu fous là ? aboya-t-elle.

— Je t'ai vue passer. Tu pleurais.

— Je vais bien, rentre chez toi !

— Je ne suis pas pressé. Je vais rester avec toi, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Si... non... Fais ce que tu veux, après tout, je m'en fiche !

Basile s'assit sur la meule et sortit son déjeuner de sa musette. Il disposa son pain sur son mouchoir soigneusement déplié, y déposa un morceau de fromage, des noix et une grosse pomme. Puis, déployant la lame de son couteau, qu'il essuya sur son pantalon, il en coupa une tranche et lui tendit. Ce simple geste lui rappela qu'elle avait faim. Elle s'en saisit dans un faible merci et mordit dedans à belles dents. Basile aimait ce visage, ses yeux aux reflets salins et son regard trop fier pour être celui d'une enfant, trop tendre pour devenir un jour celui d'une adulte.

Il se souvint de la première fois qu'il l'avait vue dans ses atours de femme, assise à califourchon sur un muret rôti de soleil. Ses jambes nues pendaient de part et d'autre, la brise soulevant dans un bruissement sagace les pans de sa robe. Ses cheveux d'or roux flottaient autour d'elle, emmêlés par un vent joueur. Sa blouse usée, trop pour ses formes devenues féminines, menaçait de craquer à hauteur de sa poitrine. C'était le printemps, il faisait chaud et le jeune homme avait senti l'étrange boule de feu lui consumer le ventre. Il avait compris que ce qu'il ressentait, au-delà du désir dû à la poussée des phéromones estivales, était de l'amour.

— Tu veux aussi du fromton ?

Dans un grognement d'assentiment, elle enfourna pain et fromage dans sa bouche qu'elle mâcha avec férocité. Basile tendit la main vers elle, elle l'esquiva d'un mouvement de tête.

— Désolé, tu as une miette sur la joue.

Elle la chassa du bout des doigts puis se remit à manger.

— Tu sais, reprit-il après avoir bu une goulée de vin clairot, tu pourrais te barrer, quitter la vieille et la ferme, ne plus patauger dans la bouse et la fiente.

— Où tu veux que j'aïlle ?

Basile se gratta la tête de ses doigts gras, comme pour en extraire les mots qui ne voulaient pas sortir.

— Eh bien... tu pourrais venir habiter chez moi.

— Non, mais tu imagines le scandale qu'elle va faire, cette vieille truie !

— Pas si je lui demande ta main.

— Ne sois pas ridicule, Basile, je t'aime bien. Tu es comme un frère pour moi. Je ne peux pas épouser mon frère.

— Tu serais enfin libre pourtant.

— Libre !? Libre de te cuisiner des petits plats, de tenir ta maison, de te pondre des marmots. Est-ce ainsi que tu vois la liberté ? Je veux monter à Paris ! Là-bas, je serai libre.

— À Paris, tu as des chances de finir sur le trottoir ! Épouse-moi. On quittera le pays, on ira où tu le souhaites. Tu sais, cette guerre qui se profile va être une sacrée opportunité. Je serai un héros. Je reviendrai couvert de médailles. J'aurai une pension et les moyens de te faire vivre.

Un méchant frisson la saisit. Guerre, ce mot qui brûlait toutes les langues comme la plus terrible des malédictions.

— Tu veux te battre ? Tu veux mourir ? Tu veux revenir estropié comme ton père ? Vivre d'une misérable pension d'invalidé et clopiner sur une jambe ? Quand il est revenu du front, en 17, il ne pouvait même plus dormir dans un lit, il ne supportait plus le silence. Et ta mère, ta pauvre mère ! Ils ont parlé de la grippe espagnole, mais c'est de chagrin qu'elle est morte !

— Cette guerre sera différente. Jamais les Fridolins ne passeront !

— *No pasaran* ! C'est bien ce que disaient les Espagnols ? Eh bien, ils sont passés là-bas ! Et bien passés même ! Demande à Antonio, il te racontera ! Il l'a vécue, lui, la guerre !

— Margot, tu confonds tout.

— Non, je ne confonds rien ! Et j'ajoute que tu es un lâche !

— Lâche ?

— Est-ce là digne d'un homme de partir en laissant derrière lui un père infirme et une grand-mère impotente ? De quoi vivront-ils quand tu seras parti faire le coq sur le front ? Qui ira vendre votre miel ?

— J'avais pensé que...

— Que je m'en occuperais ! Bien sûr que je m'occuperai d'eux. J'irai récolter le miel et relever les collets. Je le ferai pour eux, seulement tu ne m'empêcheras pas de penser que tu n'es qu'un imbécile !

— Margot, c'est pour toi que je vais me battre, pour nous. Je... je t'aime, Margot.

Poussé par un élan, une pulsion irréfrenable, il se jeta sur elle et pressa sa bouche sur la sienne. Ses bras robustes l'enveloppèrent en entier, la broyant contre lui. Trop surprise pour réagir, Margot le laissa faire. Ce n'était pas la première fois que Basile l'embrassait, c'était comme un jeu pour eux. Elle aimait ses baisers, la vigueur de sa langue et la rudesse de ses lèvres, pourtant cette fois, elle sentit autre chose passer dans ce baiser, comme s'il cherchait à la posséder. Ses mains rugueuses couraient sur son corps en un ballet étrange. Puis elles glissèrent sur ses cuisses nues, remontèrent sous sa robe, alors elle comprit. Ce qu'il faisait, ce qu'il comptait faire, c'était délicieux et dangereux à la fois. Les mots de sa tante tonnèrent dans son esprit. *Catin ! Roulure ! Juste bonne à te vautrer avec les voyous !*

— Basile, je t'en prie, laisse-moi ! Il ne faut pas !

— Je t'aime, Margot ! Je t'aime.

Les mains de Basile s'enhardirent. Ses lèvres quittèrent la bouche de Margot, descendirent le long de sa gorge. Elle éprouva une agréable sensation qui l'électrisa en entier. Les prémices du plaisir vibrèrent sous sa peau. *Putain ! Tu finiras comme ta mère !* Basile s'étendit sur elle, elle sentit contre sa cuisse son sexe en érection. Ce contact raviva sa raison. Dans un grognement, elle le repoussa de ses poings.

— Arrête, Basile ! Arrête !

— Excuse-moi, balbutia-t-il, honteux, je ne voulais pas.

— Tu es stupide, Basile, tu as tout gâché !

Sans lui laisser le temps de répliquer, elle bondit sur ses pieds et s'enfuit. Basile resta seul, assis sur son tas de foin, avec son pain, son fromage et ses rêves insensés. Il ne chercha pas à la rattraper.

Le sang tonnait dans les veines de Margot, l'enflammant de colère. Qu'avaient-ils tous à parler de la guerre ? Un massacre ne leur avait donc pas suffi ? Plus jamais ça ! Ils en avaient plein la bouche. Plus jamais ça ! Et voilà qu'ils allaient remettre « ça ». Et avec joie encore ! Les imbéciles ! Les abrutis ! Basile, Raymond et ses amis allaient partir. Le village allait perdre ses âmes, les femmes devraient retrousser leurs manches et pousser la charrue, comme en 1914. Quelle divinité mortifère soufflait son haleine belliqueuse sur ces pauvres fous d'humains ? À la fureur qu'elle ressentait se greffa la peur. Si cette maudite guerre était déclarée, les hommes s'en

iraient et peu reviendraient ! Non, c'était impossible ! Un cauchemar ! Un simple cauchemar ! Elle n'aurait jamais lieu, cette guerre !

Sa course la mena jusqu'à la mer. Là, elle s'arrêta, le cœur battant, l'esprit hagard. Elle grimpa par la sente poussiéreuse ; des cailloux blancs roulèrent sous ses sandales. Elle glissa et s'érafla le genou. Arrivée en haut, elle s'assit sur la digue, la tête posée sur ses bras, fixant l'horizon, la danse des chalands sur les eaux argentées, avec l'île de Noirmoutier en toile de fond. Tout était si calme, si paisible. Un instant de bonheur volé à la furie du monde. Qu'advient-il de tout cela lorsque la guerre aura éclaté ?

« Cela ne peut pas arriver, murmura-t-elle, ça ne peut pas arriver. »

Le cri d'un épervier coupa court à ses réflexions. Le gracieux prédateur plongea, après une longue série de cercles concentriques, sur sa proie terrée entre les herbes, saisit son repas encore vivant avant de remonter vers les cieux. Cette vision fit frissonner Margot. Un mauvais présage ? Un rapace, n'était-ce pas le symbole des nazis ?

Elle revint à la ferme, troublée. Dans la cour, Blandine et Martin jouaient à la marelle. Lucien demeurait invisible, il devait traîner seul dans son coin, comme toujours. Antonio paraît les pieds de Mouton. Il savait tout faire, Antonio. Il était ferrailleur en Galice. Et puis, l'avènement des franquistes et la chute de la République l'avaient contraint à franchir les Pyrénées. Après avoir échappé de peu à son internement dans un des nombreux camps de réfugiés qui poussaient un peu partout dans le sud de la France, il avait fini par échouer en Vendée, jouant le sourd et muet afin de ne pas être arrêté. À présent, il errait dans un monde de souvenirs, la rage au ventre, cultivant l'espoir qu'un jour Franco serait renversé et qu'il pourrait rentrer chez lui pour retrouver sa famille, s'il lui en restait...

Dans la cuisine, tante Solange récurait ses fourneaux en maugréant contre la chaleur qui lui enflait les jambes. Elle se déhanchait dans son obésité grotesque, raclant le sol de terre battue de ses sabots. À cette heure où le soleil frappait haut dans le ciel, les hommes faisaient la sieste. Les vaches étaient à la pâture. Une agréable fraîcheur régnait dans l'étable, aussi Margot aimait-elle y lire à l'abri des regards. Elle s'installa sur les bottes de foin, dans le faisceau lumineux qui filtrait par la lucarne.

Elle n'avait pas feuilleté deux pages que des gémissements étouffés lui parvinrent. Intriguée, elle posa son livre, escalada sans bruit l'échelle du grenier à fourrage et glissa sa tête par la trappe. Il lui fallut quelques instants pour que ses yeux s'habituent à la pénombre. Puis elle distingua,

sur un lit de paille, Annette allongée sur le dos, serrant entre ses cuisses écartées le corps bruni de Colin allant et venant dans cette ouverture. Annette gémissait, se campait par intermittence en poussant des petits cris de souris, plongeant ses mains dans la chevelure cendrée de son amant. Margot resta à les regarder, amusée autant que curieuse, un peu envieuse. Une chaleur fruitée enflamma délicieusement son ventre.

Il était gentil, Colin. Il avait les doigts fins et de bonnes manières. Ce n'était pas un paysan dans l'âme. Sa mère était professeur de musique, Colin à son tour serait professeur de musique. Son père possédait une scierie sur la route de Saint-Gervais. Annette avait fait beaucoup d'envieuses quand ils s'étaient fiancés. Colin, avec ses boucles d'angelot, ses yeux limpides comme l'eau d'un torrent de montagne, si transparents qu'on pouvait y lire l'avenir. Un avenir azur, plein de soleil et de promesses : une belle maison blanche aux volets bleus, ornée de roses trémières, dans un jardin planté de fleurs. Sur une balançoire en bois, deux charmantes têtes aussi blondes que leur père criant à gorge déployée, sous le regard bienveillant d'Annette assise sur la pelouse. Peut-être un chien qui gambaderait entre ses jambes, du linge qui sécherait en silence et le doux frou-frou du vent dans les haies d'hortensias.

« *Prends exemple sur Annette* », disait tante Solange...

Margot esquissa un sourire malicieux avant de redescendre aussi discrètement qu'elle était montée. Pour ne pas déranger les amants, elle quitta l'étable et partit lire dans la charreterie. Plus tard, quand son estomac se mit à lui crier qu'elle n'avait pas déjeuné, elle se résigna à regagner la cour. Blandine et Martin se poursuivaient en faisant l'avion, effrayant les poules qui s'enfuyaient en caquetant. Au bout de sa chaîne, le chien, qui n'avait pas de nom et s'appelait « le chien », aboyait en battant la queue. Sur la table dressée sous la tonnelle qu'enlaçait une vigne alourdie de raisins, Tante Solange avait disposé de la brioche juste sortie du four, dont l'appétant fumet se diffusait avec une gourmande volupté. Elle aperçut Margot qui s'approchait en traînant ses sandalettes usées, et laissa planer sur elle un regard mauvais.

Si Dame Nature avait négligé de ses grâces la quelconque Solange, elle avait doté sa sœur, Isabelle, la mère de Margot, d'un charme et d'une beauté qui faisait encore parler dans le canton. Solange, lésée de ces attributs que toute femme est en droit d'espérer, en avait conçu une jalousie malade, qui au fil des ans, s'était changée en haine. Haine qu'elle reportait à présent

sur sa nièce. Pour son malheur, Margot avait hérité de l'exquis physique maternel et de la délicatesse de ses traits.

Séduite par un homme de la ville dont elle était tombée amoureuse, puis enceinte, Isabelle avait subi toutes les avanies du monde quand il l'avait abandonnée. Un matin, Léon l'avait retrouvée pendue dans la grange. Un suicide ! Le curé lui ayant refusé l'absolution, la pécheresse reposait en terre non consacrée. Quelle honte cela avait été pour Solange ! Elle ne se privait jamais pour rappeler à Margot sa filiation bâtarde. À ses yeux, cette petite représentait le vice originel, et seuls les sermons du prêtre, ainsi que sa forte propension à se croire chrétienne, l'avaient obligée à recueillir sa nièce.

Martin et Blandine accoururent en se bousculant, alléchés par l'odeur de brioche. Main dans la main, Annette et Colin descendirent de leur nid d'amour, l'air innocent. Après eux apparut Raymond, les cheveux humides, la chemise sur l'épaule. La sueur ruisselait sur son torse bruni de soleil, faisant ressortir la saillie de ses muscles. Margot comprit pourquoi toutes les filles du village en étaient folles. Elle enfila un gros morceau de chocolat dans sa brioche et le laissa fondre dans la mie chaude avant de l'enfourner dans sa bouche.

Tous autour de la table savouraient ces instants de quiétude, les derniers jours de l'été qui s'effiloçaient dans la brise. Mais un nuage noir planait au-dessus de ce bonheur, pareil aux ailes lugubres d'un oiseau de mauvais augure, distillant son venin. Un nuage de poudre et de sang. Malgré la chaleur, Margot ne put s'empêcher d'avoir froid. À l'autre bout de la table, Léon, Antonio et Raymond étaient lancés dans une virulente diatribe patriotique.

— N'en avez-vous jamais assez de parler de la guerre ? éructa Solange.

— Elle est pourtant inévitable, maman, répondit Raymond.

— Je refuse, s'écria la grosse femme, je refuse de vous voir partir !

Margot devinait l'effroi qui glaçait sa tante. Elle avait déjà perdu son père, son frère et son oncle, lors de la Première Guerre. Ils avaient tous péri entre la Somme et les Dardanelles. Elle ne voulait pas revivre ce cauchemar. Raymond, tout comme Lucien, était en âge de s'engager ; elle craignait de les perdre, eux aussi. C'était une mère bourrue et sèche dans ses sentiments, cependant, elle aimait ses enfants. Elle s'enfuit dans sa cuisine en pleurant. Margot fusilla son cousin du regard.

— Beau résultat !

— Vous les femmes, vous refusez toujours de voir la réalité en face !
— C'est vous qui vous voilez la face ! Avez-vous déjà oublié les morts et les éclopés de la guerre précédente ? Comment pouvez-vous être aussi bêtes ?

La nuit venue, Margot resta longtemps à sa fenêtre pour contempler le ciel. Une myriade d'étoiles scintillait autour du disque adamantin de la lune. La brise de l'océan faisait frissonner les joncs. La terre exhalait son parfum salé. Sentait-elle que les hommes allaient la quitter et partir vers des terres de glace où la mer a un reflet de vase ?

Longtemps, Margot s'était fichue comme d'une guigne de la montée du National-Socialisme en Allemagne, du fascisme en Italie. Elle s'était totalement désintéressée de la guerre d'Espagne. Tout ce ramdam était loin, de l'autre côté des frontières, et elles étaient bien gardées. À présent, elle tremblait à la seule évocation du conflit en approche. Toute la soirée, les hommes avaient parlé de cette abomination comme s'ils n'avaient que ces mots à la bouche. Ils rêvaient de médailles, mais les guerres ne font que des héros de papier. De l'horreur des combats ne reviennent que des ombres, des corps mutilés et des cercueils de pin.

Non ! La guerre ne pouvait avoir lieu...

Chapitre 3

***L**a guerre ne peut avoir lieu ! se répétait Margot. Jamais les hommes ne voudront revivre l'horreur des tranchées ! C'est impossible, l'humanité désirait la paix !*

Alors que faisait-elle là, ce matin de septembre 1939, avec ces femmes qui pleuraient ? Elle frissonnait, un froid profond, ancré dans ses chairs. Elle avait prié pour que ce ne soit qu'un mauvais rêve, pour que Jean-Louis Blanchard ne soit jamais arrivé ce jour-là, excité comme un gamin qui aurait vu le Père Noël.

« La guerre est déclarée ! La guerre est déclarée ! »

Le 1er septembre 1939 à 4 h 40, 2 000 blindés allemands avaient franchi la frontière polonaise et enfoncé la défense adverse comme un couteau dans du beurre. La fière cavalerie polonaise s'était couchée sous les chenilles d'aciers.

« La guerre est déclarée ! La guerre est déclarée ! » avait repris à tue-tête, Raymond.

Cri de joie d'un gamin inconscient, résonnant comme le plus mauvais des cauchemars. Ah, la grisante déclaration de guerre ! Puis monsieur Poulichette était arrivé sur sa pétrolette enroutée, suivi de près par le père Guyon et sa soutane noire. Les hommes avaient déblaté à grand renfort de gestes dans la cour. *Elle était inévitable, nous vous l'avions bien dit !*

La ségrégation des genres. « La guerre fait parler les imbéciles », affirmait monsieur Poulichette. Antonio, le réfugié espagnol qui travaillait à la ferme, savait l'horreur qu'était la guerre. Il connaissait la saveur du sang et de la peur, cette douleur qui prend le ventre quand on monte à l'assaut, les cauchemars qui vous tiennent en éveil, que même les lampées d'absinthe ne peuvent effacer. Il considérait avec amertume l'engouement des jeunes gens du village, l'illusion que faisait naître dans leurs esprits en quête d'aventures, ce simple mot de six lettres. Les hommes s'emballaient comme cheval en furie. L'ennui de cette dure vie de labeur, le désir de voir du pays, ou comme le répétait Basile, de devenir un héros.

Un héros...

Margot regardait ce grand benêt fanfaronner. Qu'il avait l'air bête avec sa cocarde tricolore cousue sur le paletot, son baluchon sur l'épaule, sa tignasse embrouillée qu'il s'était évertué à coiffer, sans succès, et son sourire niais sur les lèvres. Il était ridicule, presque autant que ses cousins Raymond et Lucien. Raymond, son confident, son protecteur, le chéri de ses demoiselles. Il allait en faire des malheureuses en partant. Et Lucien, le sombre Lucien ensaché dans son uniforme trop grand pour lui.

Les habitants du village étaient réunis sur la place de l'église, pour dire adieu à leurs hommes. Des scènes tragi-comiques que Margot trouvait répugnantes. Les époux Blanchard entouraient leur fils, Jean-Louis, de tout l'amour dont il aurait besoin là-bas. Marjolaine Boury, patronne du Café des Céréales, serrait sur son cœur son garçon Silvère. À ses côtés, son mari cachait ses larmes sous le masque patriotique de la fierté paternelle, pourtant ses yeux demeuraient rouges et gonflés. Accroché à la devanture de son troquet, une bannière sur laquelle on lisait : « *Nous vaincrons, car nous sommes les meilleurs* ». Le père Guyon offrait aux vaillants combattants le Sacré-Cœur de Jésus censé protéger des balles. Monsieur le maire avait ressorti pour l'occasion son bel uniforme bleu horizon, assorti de toutes les breloques gagnées lors du précédent charnier, comme un rappel à la victoire de 1918. Margot y vit un mauvais présage, une guerre meurtrière qui s'était enlisée. Quatre ans de furie, de souffrance et d'horreurs ! Le père de Basile, rescapé de cette boucherie, se tenait appuyé sur ses béquilles, digne sur sa jambe unique, le regard vide. Encore une fois, la France réclamait son impôt sanglant. Le canon tonna dans sa tête et il pleura.

Basile se dirigea vers Margot. Il voulait voir ses grands yeux turquoise ornés de longs cils noirs à faire pâlir une princesse de conte de fées. Une dernière fois, il voulait s'en repaître jusqu'à la lie pour en garder le merveilleux souvenir quand il serait au front. Il ouvrit ses bras sur la jeune fille, qui tremblait dans le matin gris, et la pressa contre lui. Il sentit son cœur palpiter contre lui, sa poitrine se soulever au rythme de son chagrin. Elle leva vers lui ses yeux humides.

— S'il te plaît, Basile, reste avec Raymond. Protège-le.

— Je te le promets, je veillerai sur lui comme s'il était mon frère.

Elle s'écarta, planta son regard troublé dans le sien, puis défit sa médaille de baptême en or et la lui passa autour du cou. Il tressaillit au contact de ses

doigts sur sa nuque.

— Tu n’es pas baptisé. Puisse-t-elle te protéger et te ramener ici sain et sauf.

— Mais, Margot, c’est ton pendentif !

— Tu en auras bien plus besoin que moi.

— Ainsi tu m’aimes quand même un peu.

— Imbécile, évidemment que je t’aime.

Elle jeta ses bras autour de ses épaules. Il la serra fort, jusqu’à l’étouffer, glissa une main sous sa nuque et se saisit de sa bouche comme on s’empare d’une promesse. Elle sentit ses lèvres sur les siennes, à l’instar de ces jours où ils s’amusaient au jeu des baisers avec lui et Raymond... Elle fermait les yeux, tête rejetée en arrière, essayant de deviner lequel des deux l’embrassait. La langue de Basile s’enroula sur la sienne, l’investit, savourant avec volupté cette caresse langoureuse. Nul ne trouva à redire devant cette « obscène » démonstration, pas même la tante Solange, trop occupée à pleurer le départ de ses propres fils.

— Épouse-moi, Margot, murmura-t-il, en lui rendant enfin son souffle. Sois ma femme quand je reviendrai.

— Oui, Basile, lâcha-t-elle dans un ton vaporeux, sans en penser un mot, je serai ta femme.

Il l’embrassa à nouveau, scellant par leurs bouches, le serment qu’elle venait de lui faire. Puis, elle se détacha de lui, ignorant ses yeux gonflés d’espoir, son sourire béat, et se rua dans les bras de Raymond, les paupières baignées de larmes.

— N’aie pas peur, Margot, je reviendrai moi aussi.

Lucien à son tour fit ses adieux à sa cousine. Un courant glacé la parcourut au moment où il posa ses lèvres sur sa joue. Elle n’avait jamais été proche de Lucien, qu’elle avait toujours trouvé sournois et aigri. Maintes fois, il avait eu de mauvais gestes envers elle. Elle eut beau se morigéner pour ses infâmes pensées, elle ne fut pas fâchée de le savoir loin d’elle.

L’heure du départ arriva. Les engagés jetèrent leurs paquetages sur le toit du car empanaché de drapeaux français avant de s’engouffrer dans son ventre de métal. Emportés par leur enthousiasme, ils agitaient frénétiquement les bras en guise de saluts, gribouillaient des V sur les carreaux embués. Des mains noueuses, des mains torses, des mains âgées, des mains juvéniles, des mains qui n’avaient pas fini de grandir, qui

n'avaient pas connu l'amour et ne le connaîtraient peut-être jamais, s'entrelaçaient.

À travers la vitre, Raymond adressait des signes à son petit frère, Martin. Basile, les doigts serrant la médaille de Margot, dessinait à sa fiancée de grands cœurs dans des cercles de buée. La porte se referma dans un soufflet métallique. Le car se mit en branle, emportant dans son ventre la jeunesse vendéenne décidée à offrir son sang pour servir son pays. Les gamins coururent après en pépant, espérant un jour rejoindre leurs aînés dans cette grande boucherie festive. Les mouchoirs s'agitèrent, les cris de joie se mêlèrent aux larmes. Puis le car disparut sur la route infinie des marais de Vendée. Alors, tous, les uns après les autres, quittèrent la place. Les femmes retournèrent à leur ouvrage ; les hommes entrèrent au café des Céréales, pour boire un verre à la santé des glorieux soldats de la France ; les enfants se lancèrent dans une partie de foot improvisée.

Depuis le bus qui les emmenait loin de chez eux, tous regardaient s'éloigner, jusqu'à devenir un point minuscule à l'horizon, le clocher de leur village. Pour certains, ce serait la dernière vision de leur pays.

Chapitre 4

24 octobre 1939

Chère Margot,

Cete letre te parviendra surement en mové éta. Notre régiman et dans un village du Nort, à 6 km de la mer, Bray-Dune. Tout et triste, la mer et grise, il pleut, mais les gens son genti, il nou donne à mangé et du vin pour nou réconforté.

On creuse la terre et on dort dans des grange. Mon uniforme et sale et ma tête grouye de vermine. On dore sur des payasses infesté de punèses. La pluie, le froid, l'umidité, le vent qui hurle, les crevasses qui coupes les piés, la boufe qui file la chiasse, la drisse comme dises les gars du coin, sape le moral des troupes. Partou les hommes se gratent. On a la face noire à force de plongé dans la boue à chaque passage d'avion. Je suis bien heureux que tu me voit pas ainsi. Le soleil doit pa existé ici. J'ai toujours sur moi la photo de toi, celle avec ta robe bleu. Je la garde sous mon oréyé come un tresore et je m'endor dans tes bras. Tu et toujours avec moi, je sent ta médaye sur mon cou et ton keur ba avec le mien.

Je me demande si on et en gerre ou s'il s'agit que d'un mové rêve. Parfoi, un cout de feu part mais nul ne sé d'ou il vient, ni pour qui il été destiné. Des avions passes et repasses au-dessus de nos tête. Pas un jour où je pense pas à toi. Pa un jour où je vois pa tes bau cheveu flotté dans le vent comme un rayon de soleil. Si tu savé come tu me manque et come il me tarde de te séré dans mes bras.

Je t'aime, Basile

La lettre comportait des ratures et de nombreuses fautes. Basile n'avait jamais été un élève assidu et l'étude du français était au nombre de ses lacunes. Qu'il ait pris soin de lui écrire sans passer par un ami toucha Margot qui la conserva sous son oreiller.

17 décembre 1939

Chers Maman et Papa,

Je vous écris ces quelques lignes avant la soupe. Cette lettre n'est pas très propre, je m'en excuse. Le papier commence à se faire rare. Écrire à nos familles, jouer aux cartes, sont les distractions majeures ici. Il neige depuis un mois. Mes pieds sont trempés et les angelures commencent à me faire souffrir. Mon uniforme tombe en lambaus et mes godasses perdent leurs semelles. L'hiver est rigoureux. Jamais je n'aurais pu imaginer un tel froid. Il fait toujours si beau chez nous. Si vous saviez comme il me manque, le beau ciel bleu de Vendée. J'espère que le travail à la ferme n'est pas trop difficile sans Lucien et moi. Basile a fabriqué un petit cheval de bois pour Martin. Il lui enverra pour Noël, ne lui dite rien, c'est une surprise. J'entend la cloche du repas qui sonne.

Je vous souhaite à tous un joyeux Noël.

Raymond

12 janvier 1940

Ma Chère Margot,

Moi aussi je te souhaite une bonne année 1940. Tu n'imagines pas comme j'ai été heureux de recevoir ton paquet. Ton père me va bien. Je suis heureux que le cheval de bois a plu à Martin. Raymond et Lucien ont reçu des friandises. Raymond les a partagés, mais Lucien a gardé sa part pour lui.

J'ai reçu une lettre de ma grand-mère. Elle sait que c'est toi qui l'écrites. Elle te remercie de cette délicate attention.

Je t'embrasse de toi, mon amour.

Je t'embrasse. Basile.

4 février 1940

Chers Raymond et Lucien, cher Basile

Je suis désolée de ne pas vous écrire plus souvent, je sais comme ces lettres doivent vous changer de votre quotidien, mais je dois aider tante Solange. Je relève nos pièges, je fais les pâtés de ragondins. Jamais le lièvre des marais ne s'est aussi bien vendu. Il y a de plus en plus de réfugiés, une aubaine. La Vendée a été déclarée « terre d'accueil » aux

réfugiés de l'Est. Depuis hier, nous avons de nouveaux locataires, deux sœurs, Pauline et Hortense. Elles viennent d'un village appelé Haulmé qui a été évacué, jugé trop proche des zones de combat.

Tout le monde relève ses manches pour remplacer les hommes. Il faut aussi tirer la charrue. Nous n'avons plus que les vieilles bêtes pour le travail de somme, celles que l'armée n'a pas encore réquisitionnées. Nous avons remis le vieil âne boiteux au travail, mais je crains qu'il ne passe pas l'hiver. Le fourrage aussi est réquisitionné. Oncle Léon a réussi à vendre des bêtes pour l'armée. Peut-être mangerez-vous de la viande de Vendée pour vous réchauffer le cœur ?

Il y a deux jours, nous avons célébré la Chandeleur. Annette et moi avons fait des crêpes. Nous les avons mangées avec les confitures de l'année dernière et du miel du père de Basile. Je vous joins le dernier pot de confiture d'abricot, ainsi qu'un savon à la lavande et du dentifrice. J'espère que vous nous reviendrez vite et dans quelques années, lorsque nous serons vieux, nous en rirons encore de cette « drôle de guerre » en attisant le feu. Je pense fort à vous et je vous embrasse.

Margot.

28 février 1940

Margot chéri,

Chacune de tes lettres et une relique que je garde sur mon cœur. Quelle plus belle armure que celle de l'amour ? Merci de prendre soin de mes parents. Quant je reviendrai, je prendrai bien soin de toi, comme tu le mérites. Mes supérieurs sont étonnés de ma façon de tenir un fusil, de la précision de mes tirs. Les idiots, la chasse et la meilleure école de guerre, surtout à l'arc. Il faut être près de sa proie pour décocher sa flèche.

Ici, l'hiver est épouvantable. Nous patouillons dans la boue, glissons dans la neige fondue. Les hommes sont malades. Ils toussent et crachent. Il me semble que cet hiver ne finira jamais. Tu dois me trouver stupide d'avoir voulu cette guerre. Je ne rentrerai sûrement pas couvert de méduses, mais de puces et de furoncles. Un des zigs a été amputé de ses orteils. Je hais ce pays. Je me surprend à rêver que les allemands vont le détruire, le rayer de la carte.

T'ai-je parlé de Julien, notre lieutenant ? Il a 2 ans de plus que moi et ils l'ont déjà bombardé lieutenant. Son père est avocat et grand ami de Doriot. Il est parisien. Il m'a montré une photo de la grande basilique blanche qui

s'apèle Sacré Ceur. Quant je reviendré, je ti emmèneré. Pour notre voyage de noce qui sé ?

*Je t'embrase tendremant. Je t'aime,
Basile.*

« Quel idiot ! »

Margot replia la lettre de Basile. Un baiser, un seul baiser et les voilà fiancés. Ridicule. Lui avait-il demandé de l'épouser à son retour ? Elle ne s'en souvenait pas. Les souvenirs qu'elle conservait de ce triste matin de septembre étaient à la fois présents et fugaces dans son esprit. Lui le croyait. Au moins, cet amour à l'unilatéral lui permettait de garder le moral dans cet hiver guerrier. Elle glissa la lettre dans la poche de son tablier et descendit à la cuisine.

Tante Solange et Pauline épluchaient les pommes de terre, assises à table, une grande feuille de papier journal dépliée devant elles, journal dans lequel s'allongeait la liste des premiers morts. La guerre avait beau être « drôle », les cadavres ne l'étaient pas, et les tirs sporadiques fauchaient les audacieux sans préambule, sans parler des « accidents » survenus lors des entraînements. Sur le poêle à charbon, la bouilloire siffla. Margot se hâta de la retirer pour préparer la chicorée. Dans le salon, Blandine faisait ses devoirs avec Martin. Solange reniflait.

— Qu'est-ce qui ne va pas, tante Solange ?

— Rien, c'est les oignons.

4 mars 1940

Ma très chère Annette,

Je n'ai que peu de temps, juste celui de t'apprendre que je viens de changer d'unité. Que te dire sinon que je t'aime et que je ne cesse de penser à toi ? Je compte obtenir bien vite une permission pour revenir, mais pour l'heure, il faut que je rejoigne ma nouvelle compagnie, la 55e division d'infanterie du Général Lafontaine de la 2e armée du Général Huntziger.

Je t'aime et t'aimerai toujours.

Colin.

20 mars 1940

Margot ma chéri.

Nous avons eu une permission de 2 jour. C'est trot coure pour te rejoindre alors Julien, Raymond, Valentin et moi somme allé à Paris. Une magnifique ville. Un écrin de beauté. Jamais les Boches n'entrerons dans la ville. Nous avons été au Bal-Tabarin, un cabaré de Montmartre. Nous avons assisté au numéro ecsotique de Joséphine Baker. Julien nous a présenté son amie chanteuse, Lizzie Galma. C'est une femme charmante. Raymond est tombé sou le charme, je crois qu'il aime les femme plus agé. Nous avons dansé et bu toute la nuit. Je n'éété pas très frai en revenant au front. Il me tarde de pouvoir te faire découvrir toutes cé merveilles. Tu adorera Paris. J'ai trouvé dan une bijouteri ce pandantif. Les bijoutié font fortune, beaucoup de Juif vendes leurs bijoux pour allé en Amérique. C'est une perle rose de la mer rouge. On dit quelle sont tré rare. J'aimeré que tu le porte lorsque nous nous retrouveront enfin.

*A biento mon amour,
Basile.*

Margot fit glisser entre ses doigts la chaîne d'or. Le pendentif en forme de larme soutenait une perle d'un rose irisé. Margot le regarda se balancer. Comment pourrait-elle lui dire qu'elle ne l'aimait pas quand il reviendrait de la guerre ? Bah, avec un peu de chance, il trouverait à Paris une jolie Parisienne qui le détournerait de sa ridicule prétention au mariage. L'idée qu'il soit allé à Paris l'embrasa d'une bouffée de colère. Raymond et lui s'amusaient tandis qu'elle... Elle devait se coltiner la traite des vaches aux aurores, la baratte qui lui sculptait des épaules de déménageur, les travaux des champs et tout ce qui est l'ordinaire des hommes absents pour leur stupide guerre ! Ils rêvaient de gloriole et les voilà pataugeant dans la boue ! Grand bien leur fasse !

8 mai,

Bon anniversaire mon amour. Je pense toujours a toi, et plus encore en cette bèle journé qui te voit grandir d'une anné. Je t' imagine en robe d'été, les fleures dans les cheveux. Ici, les jours rallonges mais le soleil reste terne a coté de notre radieu soleil de Vendée. Derrière le campement, il ya une grande colline. Ce n'éété cet hiver qu'un cimetière d'arbres mors et voila

quelle revi. Les bourgons pousses sur les branches. Les gars du pays disent que l'été, il ya des mirabèlles groses comme des poins.

Raymond pense que tout va biento éclaté. J'attend l'assot avec impatience, on va renvoyé ces salos en Bochie ! Julien Meynard, notre lieutenant, pense que ce ne sera pa une parti de plésir, leurs chars sont beaucou mieu équipé que les notres. Il doute aussi de ses supérieur, de la ligne M. Je déteste jouer au poker avec lui, je ne sé jamais quand il bluffe.

Je dois y aller, on nous appelle dehor. Je t'aime.

Basile

*Je me joins à Basile, bon anniversaire ma cousine adorée,
Raymond.*

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Mai 1940,

Une aube pourpre se levait sur la mer du Nord. Au-dessus des Ardennes, le ciel avait pris une couleur de poudre à canon. C'était pourtant une belle saison, les mirabelliers étaient en fleurs, les filles portaient des jupes légères et les abeilles butinaient gaiement. Mais sept mois après la déclaration de guerre, la folie des hommes changea cette quiétude en cendres amères, en torrent de métal, en rivières de sang.

Le 10 mai 1940, au Fort des Dunes, à 6 km de Dunkerque, Basile écrivit à Margot :

Margot mon amour,

Les sirènes on retenti ce matin. Une pluie de feu s'aba sur nous. Le ciel est noir de fumée, sa sent la mort. Les avions allemends déversent leurs bombes sur nos posisions. Nous montons à l'assot. Ce matin à 4 h, les tanks du général von Kleist a enfoncé le frond. J'ai cru que tout cela finiré vite. J'avé tort. Pardone-moi, ma chéri. Prit pour que nous soyont victorieus. Prit pour la France et prit pour nous.

Je t'aime

Basile.

Et l'enfer commença.

Les raids de la Luftwaffe^[6], assortis aux tirs de canon de la DCA^[7], labourèrent la terre et fauchèrent les vies, une véritable moisson mortifère. Comme en 1914, les Panzerdivision broyèrent la ligne Maginot en un tour de main. À l'est, Colin tomba sur la glaise écarlate, les yeux tournés vers le ciel, retenant d'une main les tripes qui s'échappaient de son ventre. Dans les nuages d'un gris macabre, une trouée de lumière opalescente lui révéla le visage d'Annette, si tendre et si paisible, et Colin se dit qu'il était dommage de mourir par une si belle journée.

En quelques jours, l'armée française fut pulvérisée. Ne resta que des régiments disséminés çà et là, tentant soit de défendre encore l'indéfendable, soit de sauver leur vie par le seul moyen qui s'offrait à eux : la fuite. Les civils se joignirent en masse à cette transhumance que la Luftwaffe pilonnait sans la moindre pitié. Le bourdonnement des moteurs s'entendait à des kilomètres, l'impact des bombes faisait trembler la terre. Des villages entiers furent rasés. Les soldats français s'enfuirent. Ils étaient si fiers, si sûrs de leur victoire. Ils rêvaient de gloire, de médailles et d'honneurs, ils voulaient servir la France. Ils se sauvaient à présent sur les routes, hagards, leurs uniformes en charpie, chapardant leur pitance, dérobant des vélos, enfourchant à cru des montures volées dans les prés. Ils fuyaient vers l'ouest, tout comme leurs officiers, laissant derrière eux les tirailleurs d'outre-mer se sacrifier sur l'autel de la Fraternité, afin de protéger leur retraite.

Lucien Vignon, en habit de ville subtilisé à un mort, trottinait sur les chemins encombrés de cadavres, dans un ouragan de bombes incendiaires, entre les grosses cylindrées bourgeoises, les tacots prolétaires chargés jusqu'à la gueule, les soldats dépenaillés jetant leurs armes pour mieux courir, les civils affolés et le bétail en furie. Il se dirigeait vers Paris, il fallait qu'il l'atteigne avant les Allemands.

Au café des Céréales, la TSF rugissait. Tout le village était réuni autour du poste de radio pour suivre les nouvelles du front. Tous tremblaient d'entendre la rage qui déchirait les entrailles de la France. Tous écoutaient, ahuris, leurs rêves de gloire s'envoler.

— Sedan, c'est impossible ! Ils ne peuvent pas attaquer la ligne Maginot. Elle est infranchissable ! balbutia un client.

— C'est aussi ce qu'ils disaient en 1914 ! grommela un autre.

— Ils vont riposter ! Ils ont été surpris, mais ils vont riposter ! affirma le curé sans vraiment y croire.

— Il semble qu'il soit déjà trop tard, maugréa le boulanger.

— Alors nous avons perdu la guerre ? demanda Martin.

— Bien sûr que non, bois ton chocolat, répondit Margot en passant une main dans ses cheveux.

— Comment en sommes-nous arrivés là ? gémit monsieur Boury, nous avions la meilleure armée au monde !

— Elle n'était pas si forte que ça, pesta son épouse, et les Allemands avaient des tanks.

— Maudits soient Daladier et Chamberlin, jura le boulanger. Ils ont laissé ce fou d'Hitler s'emparer des Sudètes !

— Et dire qu'en agissant ainsi, ils croyaient nous épargner la guerre ! persifla Margot.

— Nous l'avons tous cru ! Avons-nous été fous ? se lamenta Léon.

— Taisez-vous, s'indigna le curé, priez plutôt pour vos enfants, vos maris et vos frères !

Le patron, monsieur Boury, essuyait ses verres, les yeux anxieux tournés vers le poste de radio. Son garçon, Silvère, était à Lille sous les ordres du Général Molinié. Sous les bombes ! L'horreur l'affligeait. Un ballon à vin se brisa sous ses doigts. Le sang coula dans l'évier.

— Mes petits, mes petits..., murmura Léon en pensant à ses drôles, Raymond et Lucien.

— Ils vont s'en sortir, dit monsieur Auger, le père de Basile. Je sens qu'ils vont s'en sortir, j'ai confiance en mon fils.

— Prions, mes enfants, déclara le père Guyon, prions pour nos braves soldats. Il ne nous reste que cela.

— Ce n'est pas à coups de prières que Jésus chassa les marchands du temple, persifla Margot.

Le curé la gratifia d'un regard meurtrier.

Chapitre 6

Le 20 mai, les forces alliées, encerclées, n'eurent de recours que de se recroqueviller sur Dunkerque. Un repli stratégique affirmait le haut commandement, une flagrante débâcle constataient les soldats. Une déculottée sans nom. Pourtant ils étaient partis pour la gagner, cette guerre... Pulvérisée, la ligne Maginot. Fallait-il être con pour faire confiance à cette prétendue grande muraille de Chine à la sauce française, qui n'avait pas su retenir les Fridolins en 1914 !

Acculés à la mer, harcelés de raids aériens, ramassant leurs morts, dormant dans les dunes, les masures désertées et les carcasses de véhicules, 340 000 hommes attendaient leur évacuation vers l'Angleterre. Au loin, Dunkerque flambait. De sinueuses volutes de fumée noire s'élevaient dans un ciel de plomb, obstruant toute visibilité. Par moment, on se serait cru en pleine nuit tant elles masquaient le soleil. Les Alliés mettaient le feu aux stocks de carburant afin qu'ils ne tombent pas aux mains des Allemands.

Dans les bistrots de Bray-Dune, les soldats s'étendaient sur les banquettes, guettant les débris du plafond qui leur dégringolaient sur la figure à chaque déflagration.

— Que fout la RAF^[8] ? grommela Raymond, pourquoi ne dégage-t-elle pas le ciel de ces foutus stukas^[9] ?

Un café si clair qu'il avait un goût d'eau, une boîte de biscuits moisies pour tout repas, les gars de la 60e division d'infanterie attendaient d'être évacués, calfeutrés comme ils pouvaient dans les dunes. Des explosions secouaient la ville.

— Nos gars font sauter les réserves de carburant pour qu'elles ne tombent pas dans les mains des Fritz, expliqua le lieutenant Julien Meynard.

Une odeur de caoutchouc brûlé enveloppait l'ancienne station balnéaire devenue un camp retranché. Le long des murs se décollaient les bienheureuses affiches vantant les plaisirs des bains de mer et le bon air du littoral.

— Les vaches ! pesta Valentin, ils vont nous laisser là. Putains d'Anglais !
On peut bien crever, ils s'en foutent !

Basile se leva et détendit ses bras engourdis.

— Où tu vas ? demanda Raymond.

— Je vais faire un tour, voir s'il y a moyen d'embarquer.

— Tu rêves, mon vieux.

— Ça ne coûte rien d'essayer.

— Si ça t'amuse. Moi, je vais chercher de quoi bouffer.

— Ne vous éloignez pas les gars, prévint Julien, et gaffe à vos têtes !

— T'inquiète, Lieutenant !

Basile lâcha un ricanement sardonique et disparut dans les dunes, sa main soufflant l'air en un vague salut qui n'avait plus rien de réglementaire. Il tâta la poche interne de sa capote, sa cartouche de Gauloises était bien là, personne ne la lui avait fauchée pendant qu'il dormait.

Sur la plage éclaboussée de balles et de débris d'obus, de longues files de soldats attendaient leur tour. Basile se fraya un chemin entre les caisses éventrées, les cadavres et les carcasses de voiture et atteignit la plage. Comme il se dirigeait vers les officiers chargés de l'embarquement des troupes, le rugissement métallique d'un Bf 109 E transperça le ciel. Il se jeta au sol. Le projectile explosa à quelques pas de lui. Une vague de sable le submergea, manquant de l'ensevelir en entier. Il releva la tête, toussa, cracha, et regarda autour de lui. Le volatile aux ailes de fer s'en était allé, laissant derrière lui une plaie d'un diamètre parfait. Basile en vint à se demander si les ingénieurs de la mort avaient conçu expressément la perfection des cercles que formaient leurs bombes. Membres arrachés, tripes à l'air, les hommes gémissaient, râlaient de douleur. Les secours, arborant la croix de Malte du corps de troupe, accoururent et emmenèrent les survivants sur les brancards raidis du sang des autres.

« *Il serait peut-être temps que je me mette à croire en Dieu* », songea Basile. Il saisit la médaille de Margot entre ses doigts, l'embrassa et reprit sa marche.

Embarquer, quitter cet Enfer.

Fuir l'Enfer de Dunkerque !

L'horizon marin, d'habitude si plat, était hérissé de destroyers, de frégates, de chalutiers, de thoniers, de chalands, de barcasses. Tout ce qui flottait avait été réquisitionné pour évacuer l'armée. Hier encore, la mer était déserte et tous attendaient. Basile se dirigea vers le premier officier

britannique qu'il trouva. Étriqué dans son uniforme boutonné jusqu'au col, perché sur une caisse vide de munitions, il toisait sa piétaille soldatesque d'un air primesautier qui laissa entendre à Basile que l'affaire n'était pas dans la poche. Son instinct ne le trompa pas. Du bout de sa cravache, le gradé refusa la demande du trouffion avant même qu'il ait eu le temps de la formuler.

— Je ne veux pas fuir la guerre, je veux vivre pour revenir me battre !

— *English first* !

« *English first* » « *No Frenchies* », la monotonie des réponses lui rendait odieux cet accent au relent de sauce à la menthe. Foutus Anglais ! Il frappa avec rage dans une boîte de conserve vide. Dans un jardin public, les soldats de l'armée vaincue, résignés, lézardaient torse nu, jouaient aux cartes ou aux dés, buvaient, fumaient, savourant leurs dernières heures de liberté, avant d'être faits prisonniers ; leurs dernières heures de vie, avant d'être éventrés par un obus, une bombe, un tir de mitrailleuse ou de mortier. Demandez le catalogue des articles mortifères ! Choisissez votre mort, c'est gratuit ! Des carcasses de chevaux finissaient de pourrir, découpées jusqu'à l'os par quelques couteaux bien aiguisés. Basile pataugeait dans le bris de verre et les tuiles éclatées. Les maisons sursautaient au son des canons. Des quartiers entiers avaient été soufflés comme des châteaux de cartes.

« Sortez vos morts ! Sortez vos morts ! »

Le préposé aux morts sillonnait la ville, tirant à la force de ses bras une charrette dégorgeant de cadavres déchiquetés, de membres arrachés. Le vrombissement des mouches qui foisonnent autour donnait au macabre équipage un aspect répugnant.

« Sortez vos morts ! Sortez vos morts ! »

Au premier étage d'une maison, un jeune garçon suivait aux jumelles le ballet des avions dans le ciel. RAF ou *Luftwaffe* ? Les anges de la mort passaient en rase-motte, un premier repérage avant de lâcher leurs funestes aérolithes.

— Cache-toi ! Cache-toi ! cria Basile.

L'enfant n'entendit pas dans le tonnerre de l'apocalypse. Le monde s'embrasa, la terre s'ouvrit en un nuage de cendre, de gravats, de chairs et de métal. Basile roula sur le sol, les mains sur la tête en une protection dérisoire. Une pluie de pierres, de briques et d'asphalte lui retomba dessus. Il se dégagea, blanc de poussière, toussa et s'assura que tous ses membres étaient en place. La façade de la maison tenait toujours debout, les fenêtres

avaient été soufflées. Le reste avait disparu. Le garçon ne regardait plus les avions... Son petit corps déchiqueté n'était plus qu'une bouillie de chair et d'os brisés. Son cadavre ténu pendait sur le bâti comme du linge sur un fil. Le préposé aux morts était demeuré à terre lui aussi, un torrent de boyaux moussus se répandant autour de lui. La charrette s'était renversée et son chargement avec.

Quand l'épais nuage de fumée se fut dissipé, Basile vit émerger une étrange silhouette en uniforme français, crucifix au col, écharpe blanche au cou, tête nue poudrée de poussière, qui marchait nonchalamment entre les décombres. Il s'arrêtait devant chaque mort, murmurait une prière et faisait un signe de croix. C'était l'aumônier d'un régiment décimé. Basile se souvenait vaguement l'avoir aperçu à la fontaine, faisant la queue pour remplir son bidon. Il l'apostropha.

— Hé ! Le ratichon, qu'est-ce qu'il fout ton bon Dieu ? Il se fiche de nous on dirait !

— Pas de blasphème, mon fils. Dieu n'aime pas ça.

— Dieu est du côté des Boches !

— Gardez espoir, ce n'est qu'une épreuve qu'*Il* nous envoie.

Basile désigna le cadavre du gamin qui pendait à sa fenêtre.

— Pour lui aussi ce n'était qu'une épreuve ?

Il laissa le curé à ses extrêmes-onctions et continua sa route sans même savoir ce qu'il cherchait. Il n'avait qu'une idée fixe, ne pas mourir ici. Revoir Margot. Il reviendrait, il le lui avait promis. Plus que la médaille de baptême qu'elle lui avait offerte, son seul nom, Margot, lui faisait l'effet d'un talisman protecteur. Il suffisait qu'il le prononce, qu'il le murmure, pour que le visage aimé apparaisse dans un flot de lumière d'or et le guide.

Ce fut elle sans doute qui le guida jusqu'à une maison que le sort semblait avoir épargnée, unique rescapée d'une rue pulvérisée par des chapelets de bombes. Devant sa belle façade dans le style typique de la côte d'Opale gisaient quatre soldats britanniques. L'engin explosif qui les avait tués n'était pas passé loin, le prouvait l'énorme cratère dans lequel ils glissaient. L'un d'eux avait perdu sa tête, d'un autre ne restait que le tronc. La guerre faisait des cadavres bien laids.

Contournant la macabre découverte, Basile pénétra dans la maison en quête de nourriture. Les placards étaient vides, les armoires également. Sous l'escalier, la porte de la cave était entrouverte. Il la poussa, elle couina sur ses gonds. Une odeur de salaison lui monta aux narines, lui rappelant la

faim qui lui tenaillait les entrailles. Il chercha à tâtons l'interrupteur. Pas de lumière bien sûr. Il alluma son briquet. Le son d'une voix le fit tressaillir.

— *Hey, hey !* Par ici !

— Il y a quelqu'un ?

Il descendit l'escalier branlant, prenant garde où il posait les pieds. Le plafond menaçait de tomber sur son crâne. Ce qu'il découvrit lui arracha un sourire cynique.

— *Hello, my friend. Please, could you help me ?*

C'était un officier britannique, un de ceux qui buvaient leur thé et grignotaient des muffins en laissant crever les gars sur la plage. Il était assis sur un tonneau, son casque académiquement vissé sur sa tête, un pan de son pantalon relevé jusqu'au genou, dénudant une vilaine plaie qui risquait de s'infecter.

— Ça alors, un Rosbif ! Il s'est perdu l'amiral ?

— Je *souis* blessé la jambe. Mes hommes sont partis chercher l'aide. Mais ils ne *weviennent* pas et mon jambe me fait de *plous* en *plous* souffrir.

— Ah, c'était à vous les trois macabs. Ils n'iront plus rien chercher du tout, croyez-moi.

— S'il vous plaît mon brave, pourriez-vous m'aider à *wejoindre* mon *ounité* ?

Basile eut un rictus moqueur en détaillant cet officier qui, sans doute, paraissait fièrement quelques heures plus tôt sur la plage, dénué de considération pour les malheureux soldats français quémendant le droit de sauver leur vie. Il l'aurait bien laissé pourrir ici, ce guignol passementé de galons, pourtant il lui vint une idée. Ignorant le blessé, il inspecta du regard ce refuge de fortune et s'arrêta sur la terrine posée à côté de l'Anglais.

— Ça alors, qu'est-ce que je vois ? On dirait du pâté.

— De la *tewine*, mon cher, et, elle est fameuse.

Oui, une grosse terrine de faisan comme il les cuisinait en Vendée et une miche de pain entamée. Basile s'en empara, s'installa sur une chaise encore debout, ouvrit la lame de son couteau et se tailla une large part. Le sol trembla à nouveau, faisant tressaillir les saucissons pendus aux solives. Cette cave était une véritable corne d'abondance, de quoi régaler les copains, mais à cet instant, Basile ne pensa pas à eux. Ses muscles tendus au paroxysme, il saisit son fusil, déchargé depuis longtemps, et le braqua par réflexe vers l'escalier, d'où il avait entendu des pas précipités. Si précipités qu'ils furent aussitôt suivis du bruit d'un corps dévalant dans les

marches. Le maladroït curé s'écrasa de tout son long, le nez dans la poussière. Il se redressa en s'époussetant.

— Merde, c'est vous mon père ? Qu'est-ce que vous foutez là ? Vous en avez déjà fini avec vos saintes simagrées ?

— L'obus, expliqua le curé en se relevant, je suis venu me mettre à l'abri. Et puis, j'ai entendu des voix.

— Et tu t'es dit qu'il y aurait peut-être un petit quelque chose à becter, curé. Regarde ça. Un vrai festin.

— Et lui ?

— Un Rosbif qui voudrait rejoindre son bateau. Venez donc taper un bout, mon Père. Vous devez avoir les crocs !

L'officier blessé tendit une main courtoise, bien que suffisante, à l'aumônier qui, obnubilé par la ripaille proposée, l'ignora parfaitement.

— Colonel Edward Kinleight...

— Eh bien, mon fils, ça ne se refuse pas !

— Goûtez-moi ça, mon Père, une terrine de faisan.

— Mmh, délicieux. On dirait plutôt... de la bécasse.

— *Please*, je souffre *howiblement*.

— De la bécasse, vous croyez ? Moi je trouve que ça ressemble à du faisan.

Le curé se resservit une large tranche.

— Non, non, je vous assure que c'est du lièvre.

— Bécasse ou faisan, on s'en fout ! Goûtez-moi ce saucisson !

— Je dois *weturner* avec mes hommes.

— Si seulement le pain n'était pas si sec.

— Ou alors il faudrait du beurre.

— *It's very important !*

— Oh, regardez mon fils, un jambon cru au torchon !

— *Gentlemen !*

— Merde, il sent rudement bon !

— *Please*.

— Et cette cave ! Les habitants d'ici avaient bon goût et étaient amateurs de Bourgogne. Pommard, Aloxe-Corton, que des grands crus !

— Vous avez raison, mon père. Allez, à la santé de nos généraux qui nous ont bien foutu dedans, dit-il en levant une bouteille à moitié pleine de Clos Vougeot 1934.

— Et à celle des Anglais qui vont nous laisser crever ici.

Basile et le curé firent tinter leurs bouteilles de vin, assis chacun sur une caisse, la bouche pleine de pâté. Dehors, la DCA fusillait le ciel, les Junkers pilonnaient la côte. Le monde des hommes ne tenait plus qu'à un fil. Sentant qu'il n'obtiendrait rien de la part de ces deux-là sans contrepartie, l'officier s'épongea le front.

— *Okay, okay, gentlemen.* Si vous me sortez de là, je vous donne ma *pawole* que je vous ferai embarquer avec moi pour l'Angleterre.

— Ah, là tu nous intéresses, l'*English*, s'exclama Basile. Qu'est-ce que tu en penses, curé ?

— Bien, si nous avons sa parole de gentleman.

— Tu promets que tu ne nous laisseras pas en rade au dernier moment ?

— *I promise gentlemen.*

— Eh bien, vous voyez, mon Colonel, ce n'était pas compliqué !

Le curé aida Basile à hisser le gradé sur son dos, puis ouvrit sa musette et y plongea le jambon, les saucissons, le reste de terrine ainsi que deux bouteilles de vin.

— Ben qu'est-ce que tu fous, curé ?

— Je nous prépare un petit frichti pour le voyage. La traversée va être longue et la nourriture anglaise a fort mauvaise réputation.

Sur la ville rampaient de lourds nuages de fumée, de poudre et de suie. Çà et là tonnait une explosion. Basile courait en portant l'Anglais, suivi par l'aumônier qui serrait contre lui son précieux butin culinaire.

« Laissez passer ! Laissez passer ! Officier blessé ! »

L'étonnant trio se retrouva sur la plage, se frayant un chemin entre les interminables files humaines, faisant fi des houles de protestations. Impressionnés par la cravache que brandissait le colonel, les soldats s'écartaient sans oser manifester leur indignation de voir des *Frenchies* embarquer avant eux. Sans hésiter, Basile se jeta dans les vagues et, de l'eau jusqu'aux hanches, déposa son fardeau dans une chaloupe. Dans le ciel, trois nouveaux Junkers firent leur réapparition.

— Grimpe, Curé ! Grimpe !

Plusieurs tirs en rafales passèrent à quelques mètres d'eux. La barque tangua dangereusement, évita de justesse le chavirage et quitta le rivage dans une cohue d'embarcations surpeuplés. Il leur fallut encore franchir la furie liquide d'une mer infernale. Partout, des nappes d'hydrocarbures enflammées menaçaient de les dévorer. Les rescapés des précédents naufrages s'accrochaient à tout ce qui flottait, volaient le gilet de sauvetage

des plus faibles, tentaient désespérément d'atteindre à la nage un nouveau bateau. Tant bien que mal, la frêle barcasse toucha son objectif : un destroyer, dont les énormes filets jetés en guise d'échelle de coupée n'étaient plus qu'une immense grappe humaine. Basile et le curé s'y frayèrent un passage, à coups de coude, à coups de pied, traînant à leur suite leur salvateur fardeau.

Sur le pont, les fugitifs se chevauchaient, se vomissaient dessus. Le bateau roulait, tanguait. En proie à un violent mal de mer, l'aumônier se tenait les tripes. S'agrippant au bastingage, Basile le remorqua à travers la cohue. Depuis la poupe où ils s'étaient retranchés, caparaçonnés dans leurs gilets de sauvetage, les deux hommes regardaient s'éloigner les côtes enfumées de France, un pincement au cœur.

— Basile Auger, du 60e DI^[10], se présenta Basile. Je vais te dire un truc curé. Si on s'en tire, je te jure de croire en Dieu.

— Maxence Lecourtois, curé à Sainte-Marie-du-Mont dans le Cotentin. Si je survis à cette traversée, je me ferai un plaisir de te baptiser. Car tu ne l'es pas, n'est-ce pas ?

— On ne peut rien te cacher. Un peu de saucisson à l'ail, mon Père ?

Il brandit sous son nez la charcuterie suintante. Le père Lecourtois devint vert et s'arc-bouta par-dessus le bastingage.

Ce n'est qu'en arrivant au port de Douvres que Basile songea qu'il aurait dû prévenir ses copains.

Sur les routes et dans les campagnes, les prisonniers français s'entassaient, s'amoncelaient, se rendaient en levant bien haut les mains au-dessus de leur tête. Les Allemands, submergés par une telle moisson, ne surent plus que faire de leur récolte. Ils les parquèrent, comme des bêtes, dans des geôles de fortune : des corps de ferme abandonnés, des enclos de fils de fer barbelés, ou simplement sous l'œil goguenard d'un soldat, au milieu des vaches indifférentes et des pissenlits. Déjà, les captifs étaient réquisitionnés pour reconstruire les infrastructures et les ponts dynamités pour protéger la fuite de leur état-major, et parfois même leur propre prison.

Le 18 juin, la ville de la Duchesse Anne était occupée^[11].

Le 22 juin, l'armistice fut signé, les combats cessèrent. La fin du cauchemar pour beaucoup, l'antichambre de la mort pour d'autres. La

France, coupée en deux, devint la France de la peur, la France des lâches, la France de la honte. Ce fut l'heure du drapeau rouge à la croix gammée, des bottes de cuir qui claquent sur le pavé, des rafles et de la délation, l'heure de la disette et des tickets de pain, des brassards écarlates et des étoiles jaunes.

Et au milieu de tout ça, au milieu du chaos de la débâcle, une voix s'éleva, nasillarde, chevrotante. La voix de l'espoir. Le papillon de la boîte de Pandore^[12].

« Si les forces de la liberté triomphent finalement de celles de la servitude, quel serait le destin d'une France qui se serait soumise à l'ennemi ?... »

Devant la TSF du Café des Céréales, Margot entendit cette voix, mais comme beaucoup de Français, elle ne l'écouta pas, la tête ailleurs, tournée vers ses amis qu'elle ne reverrait pas avant longtemps.

« L'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la patrie commandent à tous les Français libres de continuer le combat, là où ils seront, et comme ils pourront... »

— Alors, ma petite Margot, dit monsieur Boury en lui servant une menthe à l'eau, toujours pas de nouvelles de tes cousins ?

« Il est, par conséquent, nécessaire de grouper partout où cela se peut une force française aussi grande que possible. Moi, Général de Gaulle, j'entreprends ici, en Angleterre, cette tâche nationale... »

— Non, monsieur Boury, je prie tous les jours pour que les Boches ne les tuent pas et qu'ils reviennent sains et saufs.

« J'invite tous les militaires français des armées de terre, de mer et de l'air ; j'invite les ingénieurs et les ouvriers français spécialistes de l'armement, qui se trouvent en territoire britannique ou qui pourraient y parvenir, à se réunir à moi... »

— Ils reviendront, s'exclama madame Boury, et mon Silvère aussi, et tout recommencera comme avant.

« J'invite les chefs, les soldats, les marins, les aviateurs des forces françaises de terre, de mer, de l'air, où qu'ils se trouvent actuellement, à se mettre en rapport avec moi. »

— Plus rien ne sera jamais comme avant, marmotta Margot.

« J'invite tous les Français qui veulent rester libres à m'écouter et à me suivre. Vive la France libre dans l'honneur et dans l'indépendance ! »

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Août 1940, Bouin, Vendée

Sur la digue qui protégeait le monde des hommes des colères de la mer, Margot aimait s'asseoir et sentir le vent du large sur son visage. Elle venait souvent en compagnie de son amie Émilie Poulichette, la fille de l'instituteur. Elles s'installaient sur les énormes roches et laissaient les embruns marins leur fouetter les jambes. Les Allemands avaient chassé les habitants des maisons les plus proches du littoral pour s'y établir, et leurs uniformes couleur de vase faisaient froid dans le dos. Dans le marais avaient fleuri des panneaux directionnels écrits en gothique et de longues rangées de fils barbelés couraient là où peu de temps encore paissaient les vaches et les moutons. Les deux amies s'efforçaient de les ignorer. Assises côte à côte, les yeux tournés vers l'île de Noirmoutier, elles meublaient leur conversation de tout ce qui n'était pas la guerre. Émilie désigna le livre que Margot tenait dans ses mains.

— Tu lis ça ? *L'amant de Lady Chatterley*.

— C'est Annette qui me l'a prêté.

— Mais c'est de la littérature érotique !

— C'est pour ça que je viens ici. Tu imagines si ma tante tombait dessus.

— Et alors, elle ne sait pas lire !

Les deux jeunes filles pouffèrent de concert. Émilie n'appréciait pas la tante Solange, aussi poussait-elle son amie dans ses rêves d'indépendance. Son père, l'instituteur Poulichette, avait noté le potentiel de Margot. Elle avait toujours montré pour les études une belle assiduité. Non pas qu'elle affectionnât de réciter la règle de trois et les tables de multiplication ; cependant, elle avait conscience que ce bagage lui serait indispensable pour voler un jour de ses propres ailes, et surtout quitter cette campagne qu'elle détestait.

— Dis, Margot, tu vas l'épouser, Basile ?

Posant son livre, Margot exhala un profond soupir.

— Je ne sais pas. Je l'aime bien, il est comme mon frère, mais l'amour, c'est autre chose. Je ne pourrais pas coucher avec lui.

À peine eut-elle prononcé cette phrase qu'elle rougit, pensant à ce jeu innocent qu'ils avaient pratiqué tout l'été. Tête renversée, yeux fermés, elle laissait tour à tour Basile et Raymond l'embrasser, cherchant à deviner qui goûtait ses lèvres. C'est tout juste si elle avait regimbé quand l'un et l'autre avaient plongé chacun leur tour leur langue dans sa bouche. Elle avait même pris du plaisir à leur rendre leur baiser, des baisers pareils à celui offert à Basile sur la place de l'église, scellant des fiançailles auxquelles elle ne donnerait jamais suite. Qui sait jusqu'où ce jeu se serait développé si la guerre n'y avait pas mis fin ?

— Le pendentif qu'il t'a envoyé, tu l'as avec toi ?

— Bien sûr, dit-elle en le sortant de son chemisier, ça lui porterait malheur si je ne le mettais pas.

Elle le caressa un moment, ses pensées tournées vers le jeune homme égaré quelque part dans les terres inconnues du nord. Le reverrait-elle ? Basile était comme son frère, son protecteur. L'épouser ? Cela lui paraissait inconcevable, pourtant, elle savait qu'il l'aimerait, la respecterait. N'était-ce pas déjà énorme ? Combien de femmes se mariaient par intérêt, par tradition, simplement parce que cela faisait partie de leur devoir ? Fonder une famille, engendrer des enfants, voilà ce à quoi aspiraient de nombreuses filles dans le canton. Mais pas Margot. Ses rêves d'indépendance et de liberté la faisaient voir plus loin ; plus loin que la ligne d'horizon. Elle désirait partir, quitter la Vendée. Basile était son meilleur ami, seulement, il appartenait à cette terre qu'elle voulait fuir à tout prix. bercée par les romans d'amour qu'elle lisait en cachette, elle espérait plus qu'une simple relation basée sur le respect et l'amitié.

— C'est un brave garçon, courageux et travailleur. Il t'aime, ça crève les yeux. Il ne te rendrait pas malheureuse. Et puis, tu serais libre de quitter cette peau de vache de Solange !

— Il mérite le respect, je n'ai pas le droit de me jouer de ses sentiments. Je sais qu'il m'aime, mais il ne le serait pas en retour. Ce serait mentir que de prétendre le contraire. Je n'éprouve rien pour lui, pas d'amour charnel. Ce doit être épouvantable de devoir coucher avec un homme qu'on n'aime pas !

— Tu prendras des amants !

— Comme Connie^[13] tu veux dire ? rit-elle en brandissant son roman.

— Comme Connie ! Et ne me dis pas que c'est immoral, je te connais. Tu te moques de la morale !

— La morale est une prison ! Le plaisir, c'est la vie... Moi, je voudrais que ma vie soit un éternel plaisir.

— Avec cette guerre, je crains que le plaisir ne soit pas d'actualité.

L'humeur des deux amies s'assombrit. La guerre, elles ne voulaient pas y penser et pourtant, elle était là. Nul ne pouvait plus ignorer la cuisante humiliation subie par la France. Elles abandonnèrent leur refuge et reprirent à vélo le chemin du village. Sur les routes étroites du marais, un convoi de véhicules militaires manqua de les renverser. Margot écrasa ses freins dans un crissement de gravillons. Un pan de sa robe se souleva, découvrant le haut de ses cuisses. D'un camion, trois Allemands sifflèrent.

« Oh, la, la, jolie mamozelle ! »

Elle serra les dents, réprimant l'insulte qui lui mordait les lèvres.

— Foutus Boches ! siffla Émilie, si seulement la peste pouvait les emporter !

Tout avait changé si vite. Les déplacés de l'Est avaient pris racine, les visages des disparus meublaient les sermons du curé, les espoirs et les manteaux de cheminée. Les prix, qui avaient sérieusement augmenté en 1939, opéraient une véritable flambée. Et voilà qu'il fallait nourrir les envahisseurs ! Les Allemands allaient leur faire payer au prix fort les humiliations de 1919, l'invasion de la Rhénanie et les coups de pied au cul. Telle une nuée d'étourneaux qui s'abat sur les récoltes, ils déferlèrent sur le paisible canton. Un raz-de-marée de bottes cloutées, de casques et de baïonnettes.

En arrivant à la ferme, les jeunes filles ralentirent l'allure avant de s'arrêter tout à fait, stupéfaites par le spectacle qui les attendait. Les bâtiments, d'habitude blancs de chaux, étaient mouchetés de kaki. Voitures et motos militaires dévoraient les hortensias, détruisaient les massifs de fleurs, labouraient la cour. Les pas tudesques résonnaient le long des murs. La silhouette simiesque d'un officier gesticulant comme un pantin de foire se découpait en ombre chinoise sur la façade de l'étable. L'oncle Léon, livide, tenait dans ses mains noueuses l'ordre de réquisition. Tante Solange, ratatinée dans sa graisse, s'épongeait le nez de son mouchoir à carreaux. Blotties l'une contre l'autre, Hortense et Pauline roulaient leurs yeux

exorbités. Apercevant sa cousine, Annette vint à sa rencontre. Ses lèvres tremblaient.

— Ils viennent s'installer ici. Putain de Boches ! On va devoir vivre avec eux !

— Mais c'est impossible, balbutia Margot, ils n'ont pas le droit.

— Ce sont nos vainqueurs, dit Émilie, ils ont tous les droits.

— Comment peux-tu dire ça ! éructa Annette, ils ont tué Colin. Ils l'ont tué ! Jamais je ne me soumettrai à ces assassins !

Émilie appuya sa main sur sa bouche.

— Baisse le son ! Crois-tu venger sa mort en te faisant fusiller ? Crois-moi, ce n'est pas le moment. Viendra l'heure de la revanche. La guerre ne fait que commencer. Tu n'as pas entendu le Général de Gaulle ?

— Qui c'est de Gaulle ? s'enquit Margot.

Émilie jeta un regard inquiet aux Allemands. Ces derniers, trop occupés à déverser leur équipement radiophonique dans les bâtiments réquisitionnés, ne prêtaient guère attention à leur conciliabule.

— Le premier des résistants, répondit-elle en réduisant encore la voix. Il appelle au combat, il nous demande de ne pas baisser les bras, de continuer à nous battre, pour la France. Si tous les Français s'unissent, nous pouvons inverser le cours de l'histoire.

— Où il est ce de Gaulle ?

— À Londres. Il rassemble une armée de Français libres.

Margot leva les yeux au ciel. À Londres ! Un planqué ! Que pouvait-il faire pour la France, planqué qu'il était dans la capitale anglaise ?

Les Allemands installés, la vie reprit son cours, un cours sinueux, chaotique, loin de l'insouciance, des rires et des jeux dans les foins. Restrictions, interdictions, réquisitions, délations, résignation... On dénonçait pour une motte de beurre, on trichait pour un litre de lait, on vilipendait pour un sac de café.

À la ferme aussi, on se réorganisait. Hortense et Pauline étaient restées en Vendée. L'Alsace et la Lorraine, à présent annexées au Grand Reich, leur étaient proscrites. Trois soldats avaient pris leurs quartiers dans les dépendances : Dirk, grand et élancé, dont les boucles blondes de chérubin offraient un contraste saisissant avec les yeux de plomb. Helmut, Bibendum

à face de cochon. Et Viny, être insignifiant, flanqué d'un visage ingrat, d'un nez tordu et d'une bouche trop large, qui proposait des bonbons aux enfants en espérant les amadouer. Si Blandine s'extasiait de ces bénédictions, Martin refusait ces douceurs. Malgré son jeune âge, il comprenait la guerre. Il savait que cet homme avait peut-être tué ses frères.

Annette rôdait, calfeutrée dans un linceul de haine. Colin était mort. La vengeance la rongait. Elle glissait subrepticement de vieux œufs pourris dans leur panier, ou mêlait l'eau putride des marais à celle, potable, de leur réserve. Les soldats, pliés en deux, se ruaient dans le cabanon du fond de la cour, aussi verts que leurs uniformes. Leurs tripes se déversaient en torrents acides et leurs pantalons souillés de puanteur leur collaient aux jambes. Les premiers actes de la résistance, des actes encore épars et esseulés, car partout ailleurs, dans les foyers, les écoles et les administrations, fleurissait la moustache blanche du Maréchal Pétain. Le bienveillant sauveur de 1914 prônait la collaboration, la coopération, la délation. Grâce à lui, les prisonniers allaient rentrer à la maison, honteux, humiliés, mais vivants.

La vie dans le canton se remodelait aussi. Les femmes cultivaient la terre et rentraient les vaches. Elles poussaient la charrue, plongeaient les mains dans le cambouis des moteurs, faisaient ronfler les tracteurs et ferraient les chevaux. Elles remplaçaient les hommes, bravant tant bien que mal les mauvaises âmes profitant de leur faiblesse. Ainsi, Madeleine Pointoizeau avait dû céder deux vaches à un maquignon malveillant qui lui avait proposé la moitié de leur prix. L'incident ébruité, l'oncle Léon et le père Guyon étaient allés trouver le malhonnête, mais l'individu avait déjà filé vers d'autres esseulées, crédules et vulnérables.

À l'instar de toutes, Margot apportait sa contribution. Sur sa bicyclette usée, elle pédalait sur des kilomètres pour aller vendre du beurre, de la crème et des pâtés de ragondins aux réfugiés des villes. Elle écoulait également le miel du père Auger, ainsi l'avait-elle promis à Basile. Elle avait les mollets durs comme du bois, cependant, jamais les affaires n'avaient été aussi florissantes. Sans ces maudits barrages à chaque entrée de village et la peur qu'elle éprouvait devant ces horribles soldats, elle aurait savouré cette période qui l'éloignait de la ferme et faisait gonfler son pécule. Ne pas avoir faim, ne pas avoir faim... Une litanie qu'elle se répétait jour après jour. Elle n'était pas responsable de ce qui arrivait. Cette guerre, elle ne l'avait pas voulue ; pourquoi devrait-elle se serrer la ceinture ? Quel mal y avait-il à souhaiter gagner de l'argent ? Nombre de

notables pratiquaient l'interlope collaborationniste, pourquoi devrait-elle être la seule à être montrée du doigt ? La vilipender du matin au soir ne leur suffisait pas, à ces commères ? À croire que ce fichu conflit et tout ce qui arrivait étaient sa faute ! Le pécule qu'elle amassait la confortait dans son entreprise. Bientôt, elle aurait assez d'argent pour quitter la Vendée et s'en aller à Paris.

Elle n'en oubliait pas Basile, Raymond et Lucien, et priait de toutes ses forces pour qu'ils soient encore en vie et qu'ils reviennent vite.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Sa bicyclette faisait un inquiétant bruit de métal rouillé à chaque tour de roue, mais rien ne pouvait dissuader Margot de se rendre à Pornic. Elle avançait péniblement sur la route qui longeait la baie. Les pieds enfoncés dans les vasières, les pêcheries rongées de sel, dévorées de bernicles, se dressaient tels les fantômes de leur passé heureux, lançant leurs carrelets faméliques au-dessus des flots. La côte était interdite. Les patrouilles allemandes sillonnaient le chemin des douaniers ; gare à qui y était surpris sans autorisation spéciale. Les arrestations étaient nombreuses et les Allemands faisaient rarement preuve de clémence.

Enfin, le château des ducs de Retz apparut dans son champ de vision, confortablement posé sur son rocher. Dans le riche quartier de Gourmalon, les luxueuses villas avaient changé d'occupants. Seuls les propriétaires qui acceptaient la collaboration demeuraient dans leurs murs. Les fêtes qu'ils donnaient battaient leur plein tous les soirs, car les officiers étaient friands de ces plaisirs mondains.

Margot s'arrêta au contrôle à l'entrée de la ville. Un soldat inspecta le contenu de son havresac et fronça les sourcils en découvrant les conserves de terrine.

— Des pâtés pour ma grand-mère, mentit-elle en mettant dans ses propos toute la rouerie dont elle était capable. Goûtez-en un, je vous l'offre de bon cœur.

L'Allemand n'hésita qu'à peine et, s'étant avisé que nul ne les regardait, s'empressa de dissimuler le bocal dans sa propre besace, puis d'un geste péremptoire, lui fit signe de passer. Margot obéit, ne se départant de son sourire que lorsqu'elle fut suffisamment éloignée, les mâchoires en feu de les avoir tant crispées. Son cœur battait la chamade ; elle s'obligea à reprendre son calme. Pourquoi aurait-elle peur ? Elle ne commettait aucun crime, elle apportait juste des pâtés à sa grand-mère. Et puis, ils ne maltraiteraient pas une femme !

Le château de Barbe Torte, premier duc de Bretagne, dressait sa silhouette impérieuse au-dessus de la ville, mais sur son donjon, la bannière nazie avait remplacé celle des seigneurs de Retz. Le paisible petit port enfoncé dans sa ria avait sombré dans la peur et la disette. Sur le marché de la ville haute, les prix flambaient, les stocks fondaient. Les Allemands se gobergeaient tandis que les Français se serraient la ceinture. Ah ! Ils avaient fière allure maintenant, flottant dans leurs pantalons, le teint cireux, eux qui paraient un an plus tôt, en brandissant des drapeaux tricolores, dessinant en rhétorique d'éclatantes victoires. Ils en avaient plein la bouche de la guerre ! Ils chantaient la victoire, eh bien, qu'ils dansent à présent ! Seuls les débrouillards peu scrupuleux, les combinards, sortaient la tête hors de l'eau. Margot avait décidé d'être de ceux-là. Ne plus avoir faim... Ne plus avoir faim... !

À la ferme, les Allemands avaient raflé la moitié de la volaille et réquisitionné Mouton. Son brave cheval était parti un matin pour tirer les canons. Les envahisseurs se servaient en premier, ne laissant aux Français que les rogatons. Tous les jours, un charretier venait chercher le lait pour la glorieuse armée du Reich, et les habitants du domaine voyaient s'en aller le fruit de leur travail avec une rage impuissante.

Margot appuya son vélo contre le mur du café central avant d'y pénétrer. Un halo de fumée lui piqua les yeux. Derrière son comptoir, la patronne servait les Suze, les Byrrh et les Pastis avec le même entrain que d'habitude. Elle tourbillonnait et riait, mais ce n'était que façade pour égayer la morosité de ses clients.

— S'ils ne trouvent plus de joie ici, répétait-elle souvent, alors où la trouveront-ils ?

Margot s'approcha, serrant contre elle son havresac gonflé de victuailles. Autour du bar, les conversations allaient bon train.

— Mon Dieu, le prix du jambon a encore augmenté !

— Et cet ersatz de café imbuvable ! Du gland ! Jusqu'où iront-ils ?

— Ce n'est pas fini, grommela le patron en essuyant ses verres, seulement que voulez-vous que je fasse ? Il faut que je nourrisse mes cinq enfants. Ma belle-sœur est venue vivre avec nous, son mari est prisonnier en Allemagne.

— Ce reproche ne vous est pas destiné, cher monsieur.

Margot le salua d'un hochement de tête et se rendit subrepticement dans la cuisine en enfilant le long couloir. Elle se raidit soudain. Le son d'un

poste émetteur que l'on écoute en sourdine se faufilait à travers la porte vitrée. D'instinct, elle ralentit le pas et tendit l'oreille.

« ... c'est le nombre de Français de tous milieux qui ont été indignés par notre capitulation sans excuses... »

Elle se décida, poussa la porte et pénétra dans la pièce. Une femme, la belle-sœur du patron sans doute, surprise, tourna vivement la manette du poste qui cracha un sifflement insupportable. Elle n'était pas seule. Un homme en complet brun, très élégant, se redressa aussitôt, toisant l'intruse d'un regard qui n'avait rien de bienveillant. Avisant qu'il s'agissait d'une jeune fille, son expression se radoucissait.

— Pardonnez-moi, annonça Margot, j'amène les pâtés.

La belle-sœur saisit les bouches et les rangea dans une armoire qu'elle referma à clef. Puis elle pivota vers la visiteuse, immobile, les poings sur les hanches. L'individu en complet brun détournait son attention pour tourner à nouveau le bouton de la TSF. L'onde grésilla avant de retrouver la fréquence interdite. Il se pencha sur l'appareil, très intéressé par ce qui s'en échappait. À travers un rideau de parasites, une voix masculine s'élevait. Elle parlait de refuser la défaite, de continuer la lutte ; évoquait leur immense empire colonial dans lequel nombreux étaient ceux qui refusaient le diktat de Vichy. Là-bas se trouvaient des combattants prêts à tout pour défendre l'honneur bafoué de la France.

— Entendez-vous, Maryse, ce « Leclerc » m'a l'air des plus déterminés. La guerre n'est pas finie, je crois.

Margot haussa les épaules. Leclerc ? Encore un illuminé, à l'image de ce De Gaulle qui s'imaginait pouvoir battre les Allemands depuis l'Angleterre. Elle n'aimait pas les rêveurs, l'heure n'était pas aux chimères, mais à la réalité.

— Que peuvent une poignée de soldats dépenaillés face à une armée comme l'Allemagne ? répliqua-t-elle, acerbe.

L'homme au complet brun leva vers elle un regard amusé. Le coin de sa lèvre se courba sur un sourire moqueur. Une expression de suffisance qu'elle détesta aussitôt. Pourquoi ces gens des villes se croyaient toujours obligés d'étaler leur supériorité ? Ah, ils avaient belle allure, ces orgueilleux citadins, à hanter les campagnes en quête de beurre, de légumes, de viande et de toutes ces denrées qui faisaient tant défaut dans les cités. Ils étaient venus trouver refuge dans cette campagne qu'ils vilipendaient quelques mois plus tôt. Ils avaient de l'argent à dépenser, qu'ils le dépensent ! Pour

eux, Margot leur vendait au prix fort des pâtés de ragondin, qu'elle nommait avec emphase : terrine de lièvre des marais.

— Une poignée de soldats dépenaillés valent mieux que le vent.

— Est-ce à ces imbéciles qui se vantaient de bouter l'Allemagne en trois jours auxquels vous faites allusion ? railla-t-elle.

— L'empire est vaste. Chandernagor et Pondichéry se rallient à la France Libre. L'Afrique et l'Indochine suivront. Tout ce qu'il nous faut espérer, c'est que l'Angleterre tienne bon.

— L'Afrique et l'Indochine, c'est loin ! Et moi, je n'ai jamais cru au Père Noël.

— La victoire viendra d'outre-mer. Nos tirailleurs sénégalais ne se sont-ils pas comportés héroïquement quand nos *vaillants* officiers les ont abandonnés à Lille ?

— Et qui pour les mener ? Votre de Gaulle ?

— Taisez-vous ! Il y a des noms qu'il est dangereux de prononcer. Ignorez-vous que cet homme a été condamné à mort par contumace ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire. En tout cas si les Allemands veulent sa peau, il va leur falloir débarquer en Angleterre. C'est là qu'il se trouve, ce planqué !

— Priez pour qu'Hitler n'y parvienne jamais ! Il faut louer le courage des Anglais et de la RAF, ils tiennent tête aux Allemands de brillante manière. Ils seront nos meilleurs alliés.

— Des alliés ? Ces traîtres ! Vous n'avez donc pas vu ce qu'ils ont fait à Mers-el-Kébir ! Tous ces pauvres marins français brûlés vifs dans leurs navires, noyés ! Des alliés ? Des assassins, oui !

L'élégant émit un rire patelin, un rire qui retrança Margot dans sa colère. Ah ! si elle n'était pas une femme, elle lui flanquerait son poing dans la figure à ce sale type !

— La guerre mise à la portée des fillettes. Sérieusement, mademoiselle, croyez-vous sincèrement que Churchill ait pris cette décision de gaîté de cœur ? Il a lancé plusieurs ultimatums à l'amiral de la flotte. Qu'ils rejoignent la France Libre ou ils deviendraient des ennemis ! Hélas, l'amiral a choisi de servir le maréchal Pétain et à travers lui Hitler. Churchill a donc ouvert le feu sur l'ennemi, comme l'aurait fait n'importe quel chef militaire. Comme je l'aurais fait si j'avais été à sa place. Croyez-moi, cette guerre sera faite de sacrifices et nombreux encore seront ceux qui laisseront leurs vies en offrande à la victoire.

Margot eut une moue de dédain en détaillant l'homme. Bien trop élégant pour l'époque. De jolis mocassins de cuir, un pantalon au pli impeccable. Grand, corpulent, le teint frais, une ceinture abdominale consistante. Les plats en sauce et la viande devaient abonder à sa table. Lui la dévisageait avec un amusement non dissimulé qui l'irrita. Courroucée, elle reporta son attention à Maryse, réclamant son dû pour les pâtés. Celle-ci paya. Margot recompta puis, satisfaite, roula la liasse qu'elle glissa dans sa jarrettière avant de quitter la cuisine, sans un salut pour ce prétentieux personnage dont le jeu, d'emblée, lui parut suspect.

Elle n'avait jamais aimé ceux des villes, leurs regards infatués, leur langage ostentatoire et ce mépris qu'ils cultivaient à l'égard des paysans ! Elle les haïssait d'autant plus que l'un d'eux avait causé le désespoir de sa mère. Elle les maudissait autant qu'elle les enviait. C'est le cœur plein de fureur et de ressentiment qu'elle retourna dans la salle de bar. Elle s'apprêtait à s'en aller lorsque la patronne l'interpella.

— Un petit diabolo menthe, Margot ? Tu ne vas pas repartir si vite, avec cette chaleur.

Margot n'hésita qu'à peine. Il est vrai que la température de juillet ne l'incitait pas à reprendre la route la gorge déshydratée. Après avoir accepté, elle s'installa en salle, à une table non loin des conversations qu'elle écoutait d'une oreille intéressée. C'est fou ce qu'on apprend de fascinant dans les palabres de bistrots. Certains ne se privaient pas de déverser leur rancune.

— Les fi d'garce, ils ont réquisitionné tous mes chevaux. Tous ! De quoi je vais vivre maintenant ?

— Salauds de Boches !

— À Rouans, un paysan a tranché les jarrets de ses chevaux que les Allemands voulaient réquisitionner. Il s'est targué qu'aucun Fritz ne lui dictera sa loi. Vous savez ce qu'ils ont fait ? Eh bien, ils lui ont tranché les tendons à lui aussi. Il a dû se traîner ainsi jusqu'à la potence où ils l'ont pendu, sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

— Seigneur, quelle barbarie ! se pâma une femme.

— Jusqu'où iront-ils ? cracha un homme en marinière, une casquette crasseuse sur la tête.

— Mon Dieu, quelle époque, clama une femme en robe bleue, je suis obligée de courir les fermes, de patauger dans la boue pour trouver de quoi manger.

— Chacun doit se débrouiller comme il peut, madame, et vous verrez de plus en plus de petits malins profiter de la situation.

Margot esquaissa un sourire. Oui, des petits malins profiteraient de la situation, des roublards dans son genre qui n'hésiteraient pas à gagner de l'argent sur le dos de ces bourgeoises endimanchées comme cette femme en robe bleue.

Une patrouille passa devant l'église au pas de l'oie. Margot les suivit du regard, réprimant difficilement les frissons qui couraient sur sa peau. Ce n'était pas mal de vendre du pâté. Certes, elle avait entendu parler de ces atrocités commises sur les Français qui bafouaient les lois, mais elle refusait d'y prêter attention. Régner par la terreur, le mot d'ordre des dictatures. Pourquoi devrait-elle trembler ? Elle n'était pas une criminelle, les Allemands ne pouvaient rien lui reprocher. Du moins s'obligeait-elle à le penser.

Elle appuya sa tête sur son poing. Son esprit vagabonder vers les limbes d'un passé heureux. Elle revit Basile et Raymond jouer à « qui marche le plus longtemps sur les mains » dans les ruelles pavées. Elle avait toujours eu la certitude qu'ils la laissaient gagner pour le seul plaisir de l'entendre rire.

Soudain, elle eut l'impression d'un regard braqué sur elle et tressaillit. L'individu au complet brun était accoudé au bar et la fixait. La lueur d'intérêt qu'elle devinait dans ses pupilles provoqua en elle une étrange sensation. Elle détourna la tête avec hauteur.

— Quelle honte ! brailla la femme en robe bleue. La France, terre des Droits de l'Homme, anéantie par un illuminé fanatique !

— Ma chère, répondit l'élégant sans détacher ses yeux de Margot, si leur *führer* n'était qu'un illuminé fanatique, il n'aurait pas envahi la moitié de l'Europe. Et n'oubliez pas qu'il est dangereux d'exprimer ses sentiments en ce moment. Il serait déplaisant que nos braves amis fritz s'intéressent à votre personne. Je pense que nous en avons pour un bon moment avec eux, autant nous y faire.

La femme en bleu pâlit. Le dandy l'agréa d'un sourire sarcastique et fit volte-face pour aller s'asseoir à la table de Margot qui se raidit, furieuse d'avoir été troublée dans ses souvenirs heureux. Ce bourgeois imbu ne manquait pas de toupet de lui imposer ainsi sa présence.

— Et vous, jeune demoiselle, que pensez-vous de tout ça ? Une aubaine, il me semble. Votre petit commerce tourne plutôt bien, je me trompe.

Combien de pâtés avez-vous vendus depuis le début de l'Occupation ? Oh, pardon ! Vous appelez ça, terrine de lièvre des marais, c'est ça ?

Elle se mordit violemment les lèvres, espérant que les autres consommateurs n'avaient pas entendu, mais il avait pris soin de baisser la voix. Penché au-dessus de la table, il tenait son visage près d'elle, trop près, la détaillant avec un air de convoitise qui la mit mal à l'aise.

— En tout cas, cela fait vos affaires, siffla-t-elle, avec tout le venin que pouvait contenir sa langue.

— Vous me jugez, demoiselle ? Je devine vos pensées. Voilà un profiteur qui n'a pas de leçons à me donner, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules et but son diabolo à longs traits réguliers.

— Je ne juge pas, dit-elle au bout d'un moment comme l'inconnu continuait à la dévisager, cependant je constate que vous ne semblez pas souffrir de la situation.

— Voici qu'à nouveau la France se coupe en deux. Quel sens donner au mot « patriotisme » ? Pétain, notre sauveur de 1918, ne nous a-t-il pas conseillé de prêter allégeance aux Allemands ? Je m'incline. Vous devriez en faire autant.

— Pourtant, dans la cuisine, vous me disiez...

— Je vous disais quoi, mademoiselle aux yeux de chat ? Êtes-vous certaine d'avoir bien compris ?

Margot leva un sourcil surpris. Elle se mit à étudier attentivement ce visage rieur à la limite du sarcasme. Il avait dû être bel homme, très beau même, si elle en croyait la forme de ses mâchoires et la régularité de ses traits. Sa chevelure d'un brun chatoyant se striait de fils d'argent, lui conférant un charme mature, et ses iris, d'un bleu semblable à la mer, pénétraient les âmes comme s'ils cherchaient à en extraire les secrets. Sa voix était chaude et apaisante. Avec son élégant costume en lin, son chapeau Panama, son aisance naturelle et sa chevalière en or, il avait tout du profiteur, pourtant, elle l'avait entendu louer le courage des Alliés, seulement cela ne signifiait rien. Cet homme espérait sans doute que Churchill céderait à la pression d'Hitler et se laisserait envahir. Incapable de cacher ses sentiments, elle adressa un regard venimeux auquel il répondit d'un sourire.

— Je sais ce que vous pensez, mais cette guerre est l'affaire de grandes personnes responsables. Occupez-vous donc de vos petits pâtés et tâchez, tant que ça dure, de faire votre pelote. Cela ne durera pas.

— Les personnes responsables, comme vous les appelez, nous ont fait perdre la guerre ! Ces Gamelin, Weygand, et même le Président Daladier ! Pétain a vendu son pays, il a trahi les Français ! Il libère les prisonniers de guerre ? La belle affaire ! Ils repartiront bientôt travailler pour l'Allemagne...

— Comme je l'ai dit à cette femme en robe bleue, il est dangereux de tenir de tels propos, mademoiselle. Faisons un marché. Je sais ce que vous trafiquez et vous avez entendu des choses que vous ne deviez pas entendre. Oublions ce que nous avons vu et entendu et soyons amis.

Troublée, Margot tendit sa main vers son verre pour l'attraper, mais le renversa. Une flaque verte se répandit sur la table. Elle rougit. L'insistance avec laquelle il la dévorait du regard la mettait au supplice. Elle aurait voulu l'envoyer balader, seulement il l'avait vue se livrant à des activités de marché noir et elle ne donnait pas cher de sa peau s'il venait à la dénoncer. L'inconnu était penché sur elle, subjugué, semblait-il, par le petit grain de beauté qu'elle portait au coin de la lèvre. Perdue dans son embarras, elle n'entendit pas les pas d'une femme qui se rapprochait.

— Vous les prenez au berceau à présent, mon ami.

Margot sursauta au son de cette voix venue de haut. Levant les yeux sur la source de cet organe velouté, elle découvrit une véritable figure de mode digne des magazines féminins. Grande et élancée, moulée dans une robe écarlate qui faisait ressortir ses hanches, un petit chapeau tambourin posé sur sa chevelure de jais, l'apparition flottait dans un halo de parfum capiteux signé, à n'en point douter, par un grand couturier. Cette femme sentait l'oisiveté, le luxe et la facilité. Même le ridicule yorkshire dans ses bras lançait à la dérobée des œillades méprisantes. L'élégant fit les présentations.

— Mademoiselle, voici mon épouse, Marianne. Marianne, je te présente mademoiselle... je ne connais pas votre nom.

— Je m'appelle Margot, répondit-elle avec brusquerie.

— Margot ? Margot, comment ?

— Margot Verlaine.

— Verlaine, comme le poète ? C'est charmant ! dit la femme d'un ton ampoulé qui parut odieux à la jeune paysanne.

— Quel poète ?

— Quel poète ? Chère innocente, vous êtes irrésistible !

Marianne déploya un rire outrecaudant qui gifla Margot. Sous la table, ses ongles s'enfoncèrent dans la paume de ses mains. La colère grondait en elle, vénéneuse jusqu'à la nausée. Quel méchant concours de circonstances avait fait naître cette femme dans le luxe et l'opulence alors qu'elle louvoyait dans la fange ? Le cœur au bord des lèvres, elle ravala le chapelet d'injures qui lui venait. L'homme, quant à lui, la couvait d'un regard bienveillant.

— Une fraîcheur exquise, en effet. Ah, mademoiselle, les vers de Verlaine vous vont si bien !

*Toute grâce et toutes nuances,
Dans l'éclat doux de ses seize ans,
Elle a la candeur des enfances,
Et les manèges innocents.*

*Ses yeux qui sont les yeux d'un ange,
Savent pourtant, sans y penser,
Éveiller le désir étrange,
D'un immatériel baiser.*

Durant sa tirade, il ne l'avait pas quittée du regard. Blessée par ce ton sirupeux qu'elle reçut comme une injure, Margot concentra dans sa bouche toute la froideur dont elle était capable.

— Et vous-même, monsieur, je ne connais pas votre nom.

— Où avais-je la tête ? Mon nom est Charles-Hubert Tesson. Compositeur, violoncelliste à mes heures. Ma femme est cantatrice.

— Vous chantez pour les Allemands ?

— C'est un public comme un autre, et grand amateur d'art lyrique.

— Mais ce sont des Allemands !

— Et alors ? Grâce à nos bonnes relations avec eux, nous habitons toujours chez nous, même si nous avons dû nous serrer.

— Notre villa se nomme *Ker Yana*, crut utile d'ajouter Charles-Hubert en désignant au loin la corniche de Gourmalon, elle date de la belle époque.

La rancœur de Margot se renforça. Avait-il besoin d'en révéler autant ?

— Les restrictions ne font que commencer, enchaîna Marianne Tesson. La France subira bientôt le même sort qu'elle a infligé à l'Allemagne après

le traité de Versailles. Peut-être n'est-ce qu'un juste retour des choses après tout ?

— Dans ce cas, madame, siffla Margot en se levant, gardez-vous bien d'exhiber votre chien. Il se pourrait qu'il finisse dans une assiette.

Marianne eut un sourire railleur, pourtant elle n'ajouta rien, allant jusqu'à s'écarter pour laisser partir la jolie nymphette qui avait tapé dans l'œil de son époux. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'offusquait plus de ses maîtresses, mais celle-ci, pour une raison ignorée, l'intriguait. Issue d'un milieu défavorisé, elle ne faisait pas partie du gibier habituellement prisé par son mari. Cependant, celui-ci se montrait très intéressé. Trop intéressé. C'était suspect.

— Méfiez-vous, mon ami, le prévint-elle, cette petite est bien jeune et vous n'avez plus la santé. Les filles de nos jours ont les dents longues et la cuisse beaucoup moins docile que dans votre jeunesse.

Charles-Hubert Tesserou ne répondit pas, perdu dans ses pensées. Cette demoiselle lui en rappelait une autre... une autre qu'il avait connue il y a longtemps, très longtemps. En dépit de la chaleur estivale, il se sentit envahi par un froid intense.

— Pauvre petite, continua Marianne, si jolie et contrainte à cette médiocre existence. Avez-vous vu sa robe ? Ses souliers ? Et cette façon qu'elle avait de nous regarder. C'était comme s'il y avait de la rage en elle. Et comment pourrait-il en être autrement ? Une petite sauvageonne ! Ignorer qui est Verlaine, comment est-ce possible ? Ah si seulement elle avait été ma fille...

— Votre fille ? éructa Charles-Hubert avec une soudaine véhémence, c'est vous qui n'avez jamais voulu d'enfant... pour ne pas abîmer votre silhouette disiez-vous !

— Est-ce un reproche, mon ami ? Vous n'étiez vous-même pas bien chaud sur la chose. Il est vrai que vous devez avoir bien assez de petits bâtards pour vous préoccuper d'une légitime descendance !

Marianne n'aurait pu faire plus mal à son époux. Tel était le sort de ces couples unis pour le seul profit, arrangement cupide organisé entre grandes familles sans aucune place pour l'amour. Aujourd'hui, Marianne et Charles-Hubert ne vivaient plus ensemble que par habitude, et si Marianne ouvrait sa porte aux Allemands, elle ouvrait également son lit aux officiers, sans que son mari, en apparence, ne s'en offusque.

Ignorant le marasme dans lequel elle avait plongé le couple de mélomanes, Margot enfourcha son vélo et descendit la rue jusqu'au port. Des pensées tumultueuses l'assaillaient de toutes parts comme autant de coups de couteau frappant son cœur. Ils avaient osé la rabrouer, la renvoyer à son odieuse condition de fille de ferme ! Elle les haïssait, pour cela et pour tout le reste ! L'injustice de sa naissance, le mépris que lui portait tante Solange, cette guerre maudite qui avait éloigné d'elle Basile et Raymond, ses méchantes sandales rafistolées qui lui rongeaient les pieds, tout cela lui faisait horreur ! Elle honnissait son destin qui l'avait fait voir le jour du mauvais côté de la barrière. Marianne Tesseron était cantatrice et chantait pour de riches officiers rutilants de décorations, issus de la noblesse teutonne. Dans son monde à elle, Margot n'avait droit qu'aux soldats de basse classe, et son public, quand elle se lançait à pousser la chansonnette, étaient les vaches et les cochons !

Quel nom pour la maison ? *Ker Yana*. Margot avait toujours eu une excellente mémoire des noms. *Ker Yana*. Quel joli nom pour une jolie maison ! Une maison propre, entretenue par une armée de domestiques. C'était injuste ? Pourquoi n'habiterait-elle pas elle aussi dans une belle maison ? N'avait-elle pas le droit à son viatique ? Et ce Verlaine ? Un poète ? Ses vers étaient magnifiques. Il faudra qu'elle en parle à Émilie.

Margot reprit la route de Bouin, appuyant rageusement sur ses pédales pour l'atteindre avant la nuit. Dans le port, le jusant était au plus bas. Les chaloupes échouées sur le flanc attendaient le retour des flots. Un pêcheur réparait son filet, un mégot consumé pendu à ses lèvres. Au bout de la cale de mise à l'eau, l'océan scintillait, indifférent aux hommes.

Pauvres hommes en vérité. Il y a un an, ils rêvaient de victoire et de médailles. Et où étaient-ils maintenant ? Colin était mort, Raymond et les autres étaient prisonniers sans doute. La France était anéantie ; elle avait perdu sa jeunesse, sa fierté et sa liberté. Assez ! Assez du saccharose, du jus d'orge, de la racine de fenouil, et du pain gris. Jusqu'où iront ces restrictions ? Ils ne pourront pas impunément affamer la France ! Ils ne pourraient pas l'affamer, elle ! Nul ne lui dicterait sa loi.

Chapitre 9

Le soleil s'affaissait mollement, rougissant l'horizon, quand Margot arriva à la ferme. Les pneus de sa bicyclette crissèrent dans la cour. Les Allemands, regroupés autour d'un chaudron fumant, levèrent un œil sur la jolie fille de la maison qui les ignora superbement. Consciente de son retard, elle espérait que les denrées qu'elle rapportait occulteraient la colère de sa tante.

— Tante Solange, j'ai ramené du...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une gifle s'abattit sur son visage.

— Tu as vu l'heure ! Qu'est-ce qui te prend de partir aussi longtemps ? Ignores-tu qu'un couvre-feu a été instauré et que quiconque est arrêté passé l'horaire est emmené en prison ? N'as-tu donc rien dans le crâne ?

— Excuse-moi, tante Solange, j'ai ramené du café.

— Du café, où l'as-tu trouvé ?

À peine eut-elle posé cette question que la fermière comprit aussitôt. Le mutisme de sa nièce valut toutes les réponses. Ses yeux s'arrondirent comme des soucoupes.

— Marché noir ! Dis-moi que je me trompe !

— Tata, je ne voulais qu'aider !

— Aider ? rugit-elle en accompagnant son cri d'une seconde gifle, comment peux-tu imaginer un seul instant que tu pourrais nous aider ? As-tu une petite idée de ce qui arriverait si tu étais arrêtée ? Comme si on n'avait pas assez d'ennuis comme ça !

Elle se mit à frapper Margot qui leva les mains en une protection dérisoire. Les coups de Solange s'abattaient sur sa tête, pareils à des massues.

— Garce ! Idiote ! Va dans ta chambre et que je ne te revoie plus !

Ivre de douleur, de colère et de chagrin, Margot ne se le fit pas dire deux fois. Jetant son paquet de café au visage de Solange, elle courut se réfugier dans son domaine, s'allongea sur le lit et éclata en sanglots. Sa joue, sa tête, ses bras lui faisaient mal.

— Sale truie ! éructa-t-elle, vieille peau de vache ! J'aimerais te voir morte !

Elle cracha sa fureur à coups de poing dans son oreiller. Combien de temps encore devrait-elle supporter ces vilénies, cette méchanceté ? Sa tante, ses camarades de classe, les commères du village, tous la vilipendaient. Bâtarde ! Fille de putain ! Traînée ! Même le père Guyon hésitait à lui donner la communion. Elle enrageait ! Fuir ! Fuir cette campagne honnie, ce marais englué dans la médisance et la bêtise. Elle pleura toutes les larmes de son corps à s'en brûler les yeux, rêvant du jour où elle s'en irait. Car elle partirait, elle se l'était juré. La vente des pâtés lui rapporterait bientôt assez d'argent pour s'enfuir. Elle prendrait le train pour Paris et enverrait paître tous ces imbéciles...

C'était ainsi que la trouva Annette quand elle pénétra dans la chambre, son broc d'eau dans les mains. Elle avait nourri les cochons, tâche dont elle s'acquittait avec une régularité d'automate, et traînait avec elle une épouvantable odeur de lisier. Comme un violent rappel à sa condition, cette puanteur frappa Margot. Elle se redressa et essuya ses yeux rougis de larmes. Un instant, les deux jeunes femmes s'observèrent, mutiques, chacune connaissant les pensées de l'autre. Annette ne serait plus jamais la même à présent qu'ils avaient tué Colin. La vengeance l'obsédait.

Margot fut la première à briser le silence, crachant à sa cousine des imprécations qui ne lui étaient pas destinées.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Tu n'as jamais vu une putain, c'est ça ? Eh bien, regarde ! Et profite-en parce que tu ne me verras plus longtemps.

Annette exhala un long soupir et repoussa la porte du pied, puis elle versa le contenu du broc dans la cuvette d'émail réservé à leur toilette et commença à se déshabiller. Ses gestes étaient lents, méthodiques ; des gestes qu'elle faisait chaque soir avec le même détachement.

— Tu te souviens quand maman nous lisait les aventures de Gédéon le canard ?

Margot sourcilla. Ce souvenir, elle l'avait si profondément enfoui dans sa mémoire sous des tonnes de calomnies qu'il peinait à refaire surface, pourtant il était là, nageant en eaux troubles sur les réminiscences de son enfance.

— Elle ne lisait pas, elle ne sait pas lire !

La remarque, prononcée sur un ton hargneux, aurait dû faire bondir Annette. Elle n'avait jamais supporté que sa cousine manquât de respect à sa mère. Néanmoins, cette fois, elle resta de marbre, l'esprit tourné vers cette enfance à jamais révolue.

— Elle racontait les histoires en fonction des images. C'est difficile pour elle d'être illettrée.

Margot dut s'obliger à un travail de mémoire pour se souvenir. Tante Solange souriant tandis qu'elle inventait les aventures du plus célèbre canard de France. Pour elles ? Non, pour Annette seulement. Elle, Margot était juste dans la chambre ; c'était tout. Annette avait toujours ce vieil album à la tranche élimée, usé par les petites mains qui l'avaient tourné mille et mille fois.

— C'est à toi qu'elle les racontait ces histoires. Moi, elle ne m'a jamais aimée ! Je pourrais mourir demain, ça lui serait bien égal !

Annette plongeait l'éponge dans l'eau et entama ses ablutions. Le savon commençait à manquer et elles devaient faire attention à l'économiser. Pour parer à cette disette, Margot avait entrepris de se renseigner sur leur fabrication ; un marché à prendre, surtout avec les Allemands dont l'hygiène dépassait de cent coudées celle des Français des campagnes.

— Maman n'est pas vraiment méchante, dit Annette au bout d'un moment. Elle a peur. Il faut la comprendre. Raymond et Lucien sont loin, elle est sans nouvelles. Ils sont peut-être morts, comme Colin.

Sa voix vibra quand elle prononça le nom de Colin. Margot, l'esprit embrouillé de colère, ne le remarqua pas.

— Elle me déteste, ça ne date pas d'hier ! Elle me déteste parce que ma mère s'est laissée séduire par un bellâtre des villes ! Elle la haïssait et elle me hait à présent. La vérité, c'est qu'elle était jalouse ! Parce que ma mère a vécu une belle histoire d'amour, alors qu'elle, cette vieille vache, s'est mariée à un...

— Fais attention à ce que tu vas dire, Margot, tu parles de mes parents !

Margot se tut. Annette n'avait pas levé la voix, mais son timbre soudain glacial lui avait signifié la frontière à ne pas franchir. C'est vrai, tante Solange et oncle Léon, tout bourrus furent-ils, étaient les parents d'Annette, de Raymond, de Blandine, de Lucien et de son petit cousin Martin. Elle s'était souvent demandé comment Léon avait-il pu trouver le courage de coucher avec une telle créature ? Et surtout, comment ils avaient pu avoir en commun des enfants aussi libres d'esprit qu'Annette et Raymond, un

bambin adorable tel que Martin ? En revanche, la question concernant Blandine et Lucien ne la taraudait nullement. Ces deux-là étaient des caricatures de méchanceté et de veulerie, tout le portrait de leur génitrice.

Annette continua sa toilette en silence. Elle ne pouvait pas tenir grief à sa cousine pour la rudesse de ses mots. La tante Solange avait la dent dure avec elle. La mère de Margot avait commis deux péchés mortels, fornication hors des liens du mariage et suicide. La pauvre paysanne avait cru en mourir de honte. À aucun moment, son esprit profondément terrien et étriqué n'avait pu absoudre les faiblesses d'un cœur fragile. Solange, à des milliers de kilomètres du pardon chrétien qu'elle chantait en litanie tous les dimanches à l'église, lui avait jeté l'anathème. La mère de Margot avait payé cher son désir d'amour, mais Margot n'était pas de celles qui se laissaient tondre. Elle n'avait rien d'un mouton et se moquait des persiflages. Les couleuvres qu'elle avait dû avaler depuis son enfance avaient forgé sur elle une épaisse cuirasse...

Elle porta son regard sur Annette. Pauvre Annette au cœur déchiré. Colin, son fiancé, si jeune et si gai. Colin aux yeux couleur de nuage un matin de printemps, à la peau ivre de soleil, aux beaux cheveux d'or cendré. Colin, perdu dans les Ardennes, enseveli sous une terre glacée, loin de sa Vendée qu'il chérissait tant. Sa cousine avait changé depuis ce matin funeste où la liste des morts lui avait annoncé l'horrible nouvelle. Veuve sans n'avoir jamais été mariée. Des jours durant, elle était restée prostrée, alternant apathie et crises de larmes ; les paroles apaisantes de sa famille et de ses amies n'avaient rien pu changer. Et puis, un matin, elle s'était réveillée et n'avait plus jamais été la même. Sèche, taciturne, quelque chose s'était brisé en elle.

La mort de Colin avait également plongé Margot dans le plus complet désarroi, parce que cette mort omniprésente, fer glacé de l'épée de Damoclès, pouvait aussi bien faucher Basile, Raymond ou Lucien.

Chapitre 10

Septembre 1940, base aérienne de Warmwell, Dorset, sud de l'Angleterre

Qu'elle était belle Margot, dans sa robe à fleurs qu'elle avait cousue elle-même, avec ses boucles d'or cuivré, ses petites taches de son sur le nez et son teint de pêche, portée par un air entraînant. Elle se cambrait dans les bras de son cousin Raymond, les yeux mi-clos ; une attitude provocante dont elle n'avait pas conscience. Elle dansait, virevoltait, légère et aérienne, et tous les hommes enviaient Raymond, et toutes les filles jalousaient Margot.

Il faisait chaud, c'était la fête, le 14 juillet, nimbé de musique et de rires, d'odeurs de galettes aux saucisses et de crêpes sucrées. C'était l'été, le temps des amours et de la gaieté.

Basile, plus que les autres, aurait voulu être à la place de Raymond. Sirotant sa bière à petites gorgées, il se noyait les yeux sur les courbes de la jeune fille, ses lèvres, sa gorge qu'il rêvait d'embrasser, ses cheveux aux reflets mordorés dans lesquels il se délectait d'égarer ses doigts. N'y tenant plus, Basile claqua brusquement son verre sur la table et se dirigea d'un pas ferme vers ses amis. Sa chemise trop étroite faisait saillir ses muscles. Pour plus d'aisance, il l'avait déboutonnée jusqu'au sternum. Il posa sa main sur l'épaule de Raymond.

— LaisSES-en un peu aux autres, tu veux ?

Avec un sourire faraud, Raymond s'inclina. Il n'ignorait rien des penchants de son camarade pour sa cousine, et loin de s'en offusquer, il s'en réjouissait.

L'accordéon faisait exploser les astres. Margot s'abandonna contre le jeune homme à la peau brunie par le soleil, chaude et palpitante. Les yeux fermés, les lèvres entrouvertes sur un soupir d'aise, elle inspirait à plein nez son odeur d'herbes sauvages et de terre salée. Les puissantes mains de Basile ceignaient sa taille, la menant à sa guise. Comme il était bon de s'abandonner dans une rumba que rien ni personne ne pouvait troubler ; ni

la cruauté du monde ni la méchanceté des hommes. Elle sentit son cœur battre plus fort, son sang s'étourdir. Elle renversa la tête, grisée, juste un peu ivre, ses bras en lasso autour du cou de son partenaire. Si légère, si souple. Une fleur des marais caressée de soleil. Basile la souleva telle une plume et l'emporta loin du vacarme de la fête.

Ils suffoquaient, fatigués d'avoir trop dansé. La chaleur les faisait ahaner comme des amants pressés. Basile se troubla. Margot se serrait contre lui, haletante, la gorge offerte. Ses lèvres entrouvertes, sa poitrine collée contre son torse, provoquèrent en lui une fulgurante montée de désir. Il savait que c'était mal, mais l'envie qu'il avait d'elle était plus forte. Sa main glissa sur la peau dorée de la jeune femme, effleurant le premier bouton de son corsage, le fit sauter, s'attaqua au deuxième. Cambrée en arrière, Margot se laissa dénuder, lui offrant le superbe spectacle de ses seins durcis, aptes à recevoir le baiser d'une bouche avide, impatiente. Plaquée contre le mur chaud, prisonnière des bras vigoureux de son ami, Margot miaula de plaisir comme il la butinait.

— Je t'aime... Je t'aime, Margot.

Pour toute réponse, elle gémit plus fort. Une puissante érection le gagna. Il eût suffi d'un rien pour qu'il la prenne là, debout contre les pierres.

Elle se livrait, offerte et langoureuse, les sens brouillés par l'alcool qu'elle avait bu. C'eût été si facile. Abandonnant ses seins, il gravit sa gorge et lui dévora les lèvres. Elles avaient un goût de sel, le goût sauvage du grand large, l'onctuosité de la liberté. Lentement, sa main glissa sous sa robe, remonta le long de ses cuisses...

Un rugissement métallique arracha brutalement Basile à son rêve torride. Une formidable explosion souleva le sol, pulvérisant les murs et le plafond. Un jet de vitres brisées le frappa de plein fouet. Margot disparut dans un brouillard de plâtre, tandis qu'il se retrouvait sous un déluge de gravats. Toussant et crachant, chassant la poussière de ses yeux, il regarda tout autour de lui, hagard.

Après son arrivée à Douvres, Basile, en compagnie du père Lecourtois, avaient été bringuebalés de centres d'entraînement en centres d'entraînement, jusqu'à cette base aérienne de Warmwell, dans le Dorset, au sud de l'Angleterre. Ils avaient cru fuir les pilonnages incessants, c'était mal connaître l'opiniâtreté destructrice de celui qui se prenait pour le maître de l'Europe.

La base subissait une nouvelle attaque. La bombe n'était pas tombée loin. Le bâtiment se tordit et gémit comme un fauve à l'agonie. Une impression de fin du monde. Des cris épouvantés, des hurlements d'horreur et de douleur, gorgeaient le couloir. La sirène rugissait, un peu tard peut-être. Basile se releva, peinant à retrouver son équilibre, aveuglé par l'épaisse fumée blanche qui flottait en suspension. La porte s'ouvrit à la volée sur le deuxième classe Augustin, le visage déformé par la terreur.

— Ils nous bombardent !

— Non, c'est vrai ? Où est Maxence ? Le curé ! Où est le père Lecourtois ?

— La dernière fois que je l'ai vu, il donnait la messe à la chapelle.

Bousculant son compagnon de chambrée, Basile se rua dans le couloir et fut aussitôt happé par la cohue des soldats hirsutes, extirpés de leur sommeil au rythme des projectiles. Le bruit infernal lui perçait les tympans. Il buta sur un corps écrasé par une pluie de gravats, impitoyablement piétiné par ceux qui cherchaient à fuir. Pataugeant dans des ruisseaux de sang, il parvint à se traîner hors de la bâtisse. À peine eut-il franchi la porte qu'un souffle violent le projeta dans les airs, un goût de mort dans sa bouche. Son baraquement venait d'être vaporisé par une nouvelle bombe. Il s'en était fallu d'une fraction de seconde pour qu'il le fût à son tour. Tournant vivement son visage, il aperçut Augustin, écrasé par un bloc de béton. Il tenta de le dégager, mais c'était déjà trop tard. Autour de lui, l'apocalypse se déchaînait.

Une escouade de FANY^[14] trotta à grande vitesse. L'une d'elles s'arrêta à sa hauteur.

— *Are you Ok, man ?*

Basile secoua sa tête, palpa ses bras, ses jambes. Tout semblait en place.

— *Yes, I think. I'm Ok, girl.*

Les soldats couraient vers les abris anti-aériens. Il chercha parmi eux le père Lecourtois et l'aperçut, fonçant ventre à terre dans un de ces refuges. Un homme embrasé traversa la cour en tournoyant sur lui-même. Les flammes atteignirent l'arme à sa ceinture qui explosa, le coupant en deux. Un cri retentit :

« Des bombes incendiaires ! Ils visent le dépôt d'essence ! »

Les Junkers vomissaient du fer et du feu. Répliquant avec hargne, les pilotes de la RAF bondirent dans leurs appareils et déployèrent leurs

forces ; un combat sans pitié s'engagea dans le ciel. Depuis leurs tourelles de défense, les soldats mitraillaient le l'azur.

Adossé à un baraquement qui tenait toujours debout, Basile cherchait à reprendre son souffle. Sa gorge était sèche et ses poumons le brûlaient. À travers le brouillard de cendre, il devina les silhouettes des avions au sol. La plupart avaient déjà été réduits en tas de métal fumant. Soudain, il repéra un Spitfire encore en état. Quitte à mourir aujourd'hui, ce ne serait pas sans combattre.

Ses camarades, interdits, le virent foncer vers l'appareil. Le mécanicien se précipita derrière lui en agitant les bras comme un sémaphore, mais ses cris se perdirent dans la tourmente.

— Tu ne sais pas piloter cet engin !

Sourd à ses appels, Basile était déjà installé aux commandes. C'était le moment de vérifier si les leçons qu'il avait pu glaner çà et là, au terme de longues nuits de beuveries partagées avec des aviateurs, avaient porté leur fruit. La bête de fer toussa, ronfla, vrombit. L'hélice se mit à tourner de plus en plus vite. Le mécano frappa sur la carlingue, en vain. Le Spitfire bondit en avant, courut à perdre haleine entre les carcasses calcinées et s'élança dans les airs.

— Il est fou, il est complètement fou ! hurlaient ses compagnons.

Au sol, les Anglais incrédules regardaient ce cinglé de *Froggy* se jeter dans une croisade létale d'où il n'avait aucune chance de réchapper. L'orgueil britannique frappé au vif, de nouveaux pilotes foncèrent vers les appareils encore en état de marche pour lui enquiller l'aile. Hors de question de se voir voler les trophées par un mangeur de grenouilles !

Les mains crispées sur le manche, les yeux fixés sur les multiples points qui mouchetaient le ciel, Basile ne pensait à rien d'autre qu'anéantir ces anges de la mort avant qu'ils ne le détruisent, lui. Il pinça entre ses doigts la petite médaille de baptême qui lui portait bonheur. Il se comportait en héros, Margot serait fière de lui.

« Non, je ne suis pas un héros, juste un type qui refuse de crever bêtement ! »

L'appareil s'engouffra dans un épais nuage de fumée. Un groupe de chasseurs allemands le frôlèrent sans le voir. Basile était seul. Si ses amis aviateurs lui avaient montré les rudiments du pilotage, jamais il n'avait manœuvré un tel engin. Un instinct violent, plus fort que la peur, le guidait

à manier sa monture. Le ciel n'était plus que bruit et fureur, flammes et cendres. L'ennemi était partout.

Un Stuka ouvrit le feu. Basile vira sèchement. Son destrier se cabra, évitant de justesse les impacts meurtriers. Il arma sa mitrailleuse et abattit une pluie de balles sur l'adversaire. L'aile du Stuka vola en éclat. Le pilote s'éjecta, flotta quelques minutes au bout de son parachute, ballotté par le vent, puis disparut dans la fumée. Basile n'eut pas le temps de s'attarder, deux autres chasseurs fonçaient sur son appareil. Il piqua. Jamais la terre ne lui avait paru si lointaine et si proche. L'Allemand lui collait aux basques. Le Spitfire rua nerveusement. Basile entendit les impacts dans la peau de fer.

— Il vous en faudra plus pour m'avoir, bande d'enfoirés !

Une vive secousse. Un râle métallique. Une fumée bleutée s'échappa d'un des moteurs. Il était touché. Une coulée de sueur froide dévala entre ses omoplates. Non, ce n'était pas le moment ! Le Spitfire devait tenir, coûte que coûte ! Basile tira de toutes ses forces sur le manche, leva le nez de son engin blessé. L'animal bondit, tourna sur les hanches, enjamba son rival et se retrouva dans sa queue. Le pilote allemand tenta de se dégager, sans succès. Basile déclencha sa mitrailleuse. Son bruit infernal et saccadé le rassurait. Autant d'Allemands tués c'était autant de chance de rester en vie. Touché à mort, l'arrière du Stuka s'enflamma et l'appareil tomba en tourbillonnant. Le Vendéen poussa un hurlement de victoire, vite réprimandé par la vision apocalyptique de quinze zincs ennemis qui fonçaient droit sur lui. Son propre avion donnait de méchants signes de faiblesse. C'était trop beau, lui, l'obscur chasseur de ragondins ne pouvait pas être un héros.

— Margot...

Il sentit les larmes de fureur rouler sur ses joues. Mais alors qu'il se croyait perdu, l'espoir s'enflamma. Un rideau de projectiles fatals s'interposa entre lui et la faucheuse. L'escadrille *Hurricane* de la 303e ! Ces valeureux Polonais avaient plus que tous la rage au cœur, dévorés par l'envie mortelle d'en découdre avec ceux qui les avaient si honteusement laminés.

Un nouveau combat s'engagea. Une nouvelle frénésie de tuer s'empara de Basile. Son viseur désignait un stuka isolé, il ouvrit le feu. Mais l'appareil ennemi s'échappa, vira et se retrouva comme par magie derrière sa queue. À son tour d'être en ligne de mire. Basile eut beau demander

l'impossible à son destrier volant, l'animal à l'agonie peinait à réagir. Cette fois, c'était fini. Il retint son souffle, prit la médaille de Margot entre son pouce et son index et ferma les paupières...

Une violente secousse projeta son appareil vers l'avant. Une douleur fulgurante lui saisit les cervicales. Stupéfait d'être encore en vie, il rouvrit les yeux pour constater un halo de feu à son arrière. Le Stuka venait de se désintégrer. Une voix résonna dans sa radio.

— Dis donc, mon fils, tu ne comptais pas rafler toutes les félicitations tout seul !

Dans le Blackburn qui s'était porté à son aile, Basile reconnut le père Maxence et un pilote français ; il exhala un profond soupir de soulagement. Autour d'eux, la 303e nettoyait le ciel anglais. Le Vendéen poussa un hurlement de joie. La vie lui avait encore fait grâce. À présent, il eut la certitude qu'il reverrait Margot.

La première chose qu'il effectua en regagnant sa chambre, après le colossal savon passé par son commandant en dépit du magistral coup d'éclat dont il s'était rendu coupable, fut de lui écrire, sachant qu'il n'enverrait sans doute jamais cette lettre...

Chapitre 11

Septembre 1940, Vendée

L'été s'acheva et la routine s'installa. Tandis que l'Angleterre se battait toujours contre l'invasion d'Hitler, faisant front aux multiples attaques aériennes avec un héroïsme chevronné, la France plongeait dans les ténèbres d'une occupation qui semblait devoir durer. Un linceul opaque recouvrait le pays. L'obscurantisme régnait. La collaboration avait fait tomber les masques. Chacun, à présent, affichait le bellicisme qui fleurissait en lui. On s'épiait, on se jugeait, on réglait ses vieux comptes en envolées épistolaires. Et Dieu qu'il y en avait des fantômes dans les placards des familles, même les plus sages. Jeanne Maisonneuve, du service de l'état civil à la mairie de Bouin, fut la première à en subir les conséquences. Un méchant corbeau souffla aux oreilles pétainistes qu'elle tenait des propos séditeux et écoutait la radio anglaise en cachette. On l'envoya en Allemagne d'où elle ne devait jamais revenir. La zélée Huguette Grondin, dont les doigts étaient encore couverts de l'encre utilisée pour la lettre de délation, prit sa place. Et ses collègues s'empressèrent de lui montrer le plus grand respect...

Jour après jour, la liste des abstinences auxquelles durent se plier les Français s'allongea ; leurs ceintures se serrèrent. Sur les voies ferrées, les wagons de marchandises ployaient sous les denrées vitales qui partaient vers l'Allemagne, et les Français regardaient passer, impuissants, ce flot de nourriture dont ils devaient désormais apprendre à se priver. Au mois d'octobre, les tickets de rationnement firent leur apparition. Tous durent brandir le précieux sésame devant les épiceries, les boulangeries, les boucheries, les charcuteries, les poissonneries, ce qui ne les dispensait pas d'interminables queues. Tout était comptabilisé, limité, interdit. Charbon, tabac, savon, textile, pour tout il fallait des coupons.

— Ils finiront par nous demander des tickets pour respirer ! bougonnait l'oncle Léon.

Dans les campagnes, on s'organisait. Tout se marchandait, tout s'achetait. Ainsi l'avait prédit Charles-Hubert Tesson, les petits débrouillards sortirent la tête de l'eau. Margot était de ceux-là... Elle se levait aux aurores pour traire les vaches avec ses cousines, puis pédalait de village en village, poussant de temps à autre jusqu'à Nantes pour écouler des denrées rarissimes dans la grande ville. Elle s'y rendait en train depuis la gare de Bouin, ou celle de Machecoul lorsqu'elle voulait cacher son voyage à sa tante.

Peu à peu, la liste des victuailles qu'elle proposait à la vente s'allongea. La composition des pâtés se diversifia : lapin, faisan, canard. Parfois, une vieille poule, incapable de pondre, y trouvait sa place. Avec du suif, de la graisse de cochon et de la paraffine, elle fabriqua aussi des savons ou encore de la pâte dentifrice, pas toujours efficace, mais qui donnait l'impression aux utilisateurs d'avoir les dents propres. Les Allemands étaient ses meilleurs clients pour ces deux derniers produits. Les enfants s'étaient organisés en une véritable coopérative de récupération de mégots dont elle faisait des cigarettes. Le père Auger continuait à lui confier son miel.

Revenant à la nuit tombée, ivre de fatigue, elle rencontrait souvent le soldat Dirk Enning, dont les yeux couleur de poudre à fusil, brillants et sombres comme des soleils noirs, contrastaient avec sa blondeur angélique. Son regard s'accrochait à ses pas avec une insistance odieuse. Elle dissimulait le dégoût qu'il lui inspirait par une effronterie à toute épreuve. Dirk Enning ne parlait pas français, aussi, chaque fois qu'elle le croisait, l'agréait-elle d'un jovial « Bonjour, monsieur l'abruti ! », ou bien, « Bonsoir, monsieur l'abruti ! ». D'autres fois encore, elle différait sa formule de politesse en un : « Alors, crétin, comment ça va ce matin ? ». Régulièrement, le soldat Enning la gratifiait d'un vague hochement de tête. Pas un trait de son visage ne bougeait, comme si ce type avait été taillé dans le granit.

Quand Annette se trouvait sur son chemin, ces deux-là s'ignoraient. Elle passait devant les Allemands, le regard étrangement fixe. S'élevant au-dessus de la haine qu'il suscitait, Dirk Enning portait sa flûte à ses lèvres et se mettait à jouer des airs doux et mélodieux. Margot, lorsqu'elle entendait cette musique, sentait son cœur s'alléger. Elle n'eut jamais le courage de lui demander de quoi il s'agissait. Elle ne sut donc pas qu'elle écoutait Mozart pour la première fois.

Un matin qu'elle avait décidé de rester à la ferme pour prendre un peu de repos, elle trouva dans la boîte aux lettres une enveloppe salie, froissée et criblée de tampons. D'une main tremblante, elle s'en empara et peina à reconnaître l'écriture. Son cœur manqua un battement. Elle eut un cri de stupeur, puis un hoquet de joie. Les larmes l'assaillirent. Le soldat Dirk Enning, qui sortait à moto, lui lança un regard de biais. Serrant le pli dans son poing crispé, elle se précipita vers la cuisine, faisant sursauter Solange qui récurait le fourneau.

— Une lettre de Raymond ! claironna-t-elle.

À peine eût-elle achevé sa phrase que deux harpies se jetèrent sur elle en pépiant. Il s'en fallut de peu que Blandine et Solange lui arrachent l'enveloppe des mains. Annette avait abandonné son ouvrage et pressait ses paumes sur son cœur. Hortense et Pauline, les deux réfugiées de l'est pour qui Raymond n'était qu'un fantôme hantant la maison, s'approchèrent avec respect. Tous se rassemblèrent autour de l'âtre dans lequel brûlait un maigre feu de peuplier. Margot déchira l'enveloppe d'une main fébrile.

Chers parents,

Enfin la possibilité de vous écrire. Je ne peux m'étendre, le papier coute une fortune. Je suis au camp de Bathorn en Westphalie. Nous avons été faits prisonniers à Bray-Dune après des jours d'attente sous les bombes et les tirs d'obu. Nous avons creusé des tombes pour les soldats allemands, tandis que nos propres morts ont été jetés dans une fosse commune et recouverts de chaux vive. Parmi eux, j'ai vu mes amis, ce avec qui nous avons combattu et tenté en vain de repousser l'envahisseur.

Toutes ces journées sous les bombes, à entendre hurler, agoniser, à marcher sur des cadavres, c'est été à devenir fou. Partout une odeur d'essence et de chaire calcinée. Et rien à manger, plus une goutte d'eau. Quand les Allemands sont entrés dans la ville, nous nous sommes rendus sans résistance. Dans un camp de prisonniers, au moins pourrions-nous dormir et manger.

Je suis sans nouvelles de Lucien. J'espère qu'il n'a pas péri sous les bombes.

J'ai aussi perdu Basile. Il cherchait à s'embarquer pour l'Angleterre, il est assez gonflé pour avoir réussi. Je n'ai pas vu son corps dans les fosses communes.

Notre lieutenant a déchiré ses grades pour rester avec ses hommes. Il refuse les traitements de faveur réservés aux officiers et considère que sa place est parmi nous. Je l'admire. Il ne nous a jamais rien demandé qu'il ne fasse lui-même. Un sacré réconfort pour les hommes dont le moral est au plus bas.

On raconte que le Maréchal négocie pour nous faire rentrer chez nous, j'espère que cela ne tardera plus. Je prie tous les jours pour que nous puissions être ensemble pour les fêtes.

Je vous embrasse tous,

Raymond.

Margot lisait, des trémolos dans la voix. Tante Solange ruminait son chagrin derrière un mouchoir à rayures qu'elle écrasait sur son nez dégoulinant. Chaque virgule, chaque point se ponctuait d'un « Oh, mon Raymond ! Quel malheur, quel malheur ! ».

L'oncle Léon, avachi dans son canapé, pipe bourrée de mauvais tabac, respirait bruyamment. De grosses larmes roulaient dans les sillons de ses joues plissées.

Margot replia la lettre. Un silence s'installa que nul n'osa interrompre. De l'âtre crépitant, une braise de bois trop vert éclata, faisant sursauter la maisonnée. Hortense se rua pour la ramasser. Annette se racla la gorge.

— J'ai entendu dire... que certains soldats avaient réussi... à fuir. C'était la panique. Il se peut... il se peut que Lucien et Basile aient pu s'embarquer pour l'Angleterre.

— Il se peut aussi qu'ils soient morts ! dit Blandine d'un ton qu'elle voulut grave.

— Blandine, gronda Margot, ces choses-là ne se disent pas ! Tu devrais avoir honte d'émettre de telles pensées !

Piquée au vif, Blandine rougit. Dehors, les soldats effectuaient leurs exercices dans la cour. Comme s'ils avaient compris que leur présence indisposait, aucun n'osait frapper à la porte sans une véritable raison. En dépit des ordres reçus, ils s'obstinaient à payer leur consommation : œufs, beurre, lait, légumes... Quand ils partaient tôt le matin en manœuvre ou rentraient tard le soir, ils se montraient le plus discrets possible. Malgré sa rancœur, Margot leur en était grée. Annette, quant à elle, refusait toujours de les saluer.

— En Alsace, dit Pauline, ils coupaient les doigts des enfants pour qu'ils ne puissent jamais tenir un fusil !

— Tais-toi, l'interrompit Hortense, ce sont des histoires pour effrayer les enfants ! Les prisonniers de guerre sont protégés par la Convention de Genève et le maréchal a promis qu'ils reviendraient avant Noël.

— Noël, c'est bientôt, murmura Margot.

— Parole d'un vieillard gâteux ! cracha Annette. Ce vieux lécheur de bottes tremble devant les Boches ! Il a vendu la France ! Il a vendu ses soldats ! Ils ne reviendront pas ! Ils les laisseront mourir de faim !

— Ne dis pas ça ! éructa Margot, ne dis jamais ça ! Ils sont en vie, je le sais ! Je le sens ! Tu es pleine de haine et cela t'aveugle ! Je suis désolée pour Colin, c'est dramatique, cependant la vie continue. Nous devons continuer d'espérer ! Raymond, Basile et Lucien sont vivants, et ils seront bientôt parmi nous.

Les deux cousines s'affrontèrent du regard. Il y avait dans leurs yeux autant de fureur que de défiance. Margot frémit ; elle ne reconnaissait plus Annette. Elle toujours si gaie et enjouée, qui rêvait de famille et d'enfants, n'était plus qu'une ombre lugubre enveloppée du linceul de la mort. La haine qui la consumait avait fait d'elle une âme de métal. Elle n'était pas la seule à avoir perdu un être cher. Partout autour d'eux, les foyers comptaient un défunt ou un disparu. À la haine et au désir de revanche s'ajoutait la faim, la peur. L'insurrection grignotait petit à petit les esprits. Il avait commencé à creuser son chemin dans l'âme meurtrie d'Annette. Dans l'ombre, le papillon de la boîte de Pandore semait les étincelles qui embrasaient doucement les cœurs.

— Il est beau d'avoir encore des rêves, siffla-t-elle. Moi, ils m'ont pris le seul que j'avais.

Sur cette dernière tirade, elle monta dans la chambre. Margot devina qu'on ne la verrait pas avant le soir. Elle rangea la lettre dans sa poche, elle comptait la garder sur elle afin de pouvoir la relire, encore et encore, des fois qu'un message secret lui apparaîtrait. Raymond était vivant ! Prisonnier, mais vivant ! Cette pensée à elle seule aurait pu égayer sa journée. Il n'en fut rien. Elle savait que les conditions de détention des simples soldats étaient épouvantables et rien ne lui disait que Raymond, au moment même où elle avait parcouru la lettre, était encore de ce monde. Ce lieutenant qui avait eu le courage de se dégrader afin de rester avec de simples troupiers lui donnait envie à nouveau de croire en l'espèce

humaine. S'il existait des individus d'une telle abnégation, alors peut-être que tout n'était pas perdu.

Et puis il y avait Basile et Lucien, qu'étaient-ils devenus ? Vivants ! Ils étaient vivants ! Elle le voulait ! Il fallait qu'ils le soient. Elle porta la perle rose de la mer Rouge, ce fragile pendentif offert par Basile, à ses lèvres. Puisse sa médaille de baptême lui porter chance et le lui ramener. Après tout, s'il revenait vivant, peut-être finirait-elle par l'épouser ?

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Le pays s'enfonça dans la peur et la délation. La France se scinda en deux et les belles paroles du Maréchal n'arrangeaient rien à la situation. En l'espace de quelques mois, les mots « confiance » et « amitié » prirent une signification nouvelle. Les uns vivaient dans la crainte, d'autres au contraire se complaisaient dans ce climat de suspicion et en profitaient pour régler de vieux comptes... Le père Antoine fit partie de ceux-là. Il avait toujours ses moutons et offrait aux Allemands des quartiers de viande, des fromages... et des lettres de délation. Un bon bougre, que ce père Antoine. Ah ! Si tous les Français étaient comme lui, le pays serait débarrassé de sa racaille ! C'est qu'il fallait remettre de l'ordre dans ce pays de Gaulois indisciplinés.

Le paternel et la grand-mère de Basile, les Auger, apiculteurs de Bouin, furent les premiers à faire les frais de sa rancune couvée.

Tous les jours, madame Auger allait à l'église prier pour le retour de son petit-fils. Elle en profitait pour déposer un bocal de miel au curé. Puis elle achetait son pain et rentrait chez elle à pied. Ils vivaient dans une petite bourrine sur la route du Collet. Son fils, le père de Basile, ayant laissé une jambe à Verdun en 1916, ne pouvait pas travailler la terre comme un paysan, alors il produisait du miel. Il posait également des nasses dans les étiers afin de piéger des grenouilles, des anguilles, et parfois même, par grandes marées, des gambas et des dorades.

Depuis que Basile était au front, Margot venait presque tous les jours leur porter du savon, du lait et prenait le miel qu'elle allait vendre à Nantes. Brave petite ! Et quel sens des affaires ! Jamais le miel des Auger n'avait eu autant de succès. Les gens des villes payaient des fortunes sous le manteau pour s'offrir cette onctueuse denrée. Madame Auger se réjouissait que son Basile épouse un jour cette ravissante jeune fille. Qu'importe les commérages, sa piété chrétienne lui interdisait de la juger. La petite se montrait courageuse, honnête ; elle ferait une bru idéale.

Elle en était là de ses rêves de mariage, sur le chemin du retour, quand elle vit une voiture noire arrêtée devant la bourrine aux volets bleus. Les

aboissements agressifs de Balle, la chienne de Basile, sonnaient d'une note funèbre, mais bien moins que le coup de feu qui la fit taire. Pressentant le pire, la mère Auger pressa le pas, en proie à une violente terreur. Avec un indescriptible effroi, elle vit les soldats traîner son fils clopinant sur sa jambe unique et poussa un hurlement. Son pain lui échappa des mains. Avec eux, elle reconnut le père Antoine et deux employés municipaux qu'elle avait vu grandir. Que faisaient-ils là ? Un court instant, elle espéra qu'ils temporiseraient la situation. Le sourire mauvais du père Antoine la détrompa.

L'officier qui menait la troupe dirigea son pas militaire vers elle. D'un geste, il déchira son tablier. Un morceau de viande emballé de papier huilé roula dans la terre.

— Marché noir ! *Verboten* !

Avant qu'elle n'ait pu répondre, il lui planta la crosse de son arme dans l'estomac. Les deux mains sur le ventre, la vieille femme s'effondra dans un râle étouffé. Puis il leva son fusil et l'abattit plusieurs fois sur sa tête. Renfloué par la rage, le père de Basile prit appui sur sa jambe et d'une poussée, se jeta sur le tortionnaire. Mais il n'atteignit pas son but, un coup de baïonnette le transperça de part en part. Il tomba sur son genou bancal, posa une main au sol – la deuxième tentant inutilement de retenir ses tripes – et lança un dernier regard à sa mère, dont les fils d'argent de la chevelure n'étaient plus qu'une pelote écarlate. Immobiles et en retrait, les municipaux ricanaient. C'est qu'il les agaçait, le père Auger, à mettre des casiers à gambas dans les étiers. Et puis sa production, le meilleur nectar de la région, inadmissible pour un unijambiste !

Un des soldats déboutonna sa braguette et pissa sur le cadavre de la vieille femme pendant que les autres, furieux de n'avoir pas déniché dans les ruches les journaux clandestins censés s'y trouver, faisaient main basse sur le stock de miel. Le corps de l'infirmes tangua encore un peu avant de s'effondrer sur la terre qui l'avait vu naître.

— Basile... mon fils, murmura-t-il avant de mourir à son tour.

La voiture noire fit marche arrière, sans prendre soin d'éviter les deux dépouilles qui jonchaient la route. Les municipaux, satisfaits d'avoir fait leur devoir en aidant à mettre hors d'état de nuire de dangereux terroristes, reprirent à pied le chemin du village. Le père Antoine, quant à lui, ravi d'avoir vu son ennemi à terre, baignant dans son sang, retrouva ses moutons en sifflotant.

L'exécution sommaire et injuste des Auger glaça le village. Margot, en l'apprenant, entra dans une rage incontrôlée et si farouche qu'elle ostracisa son chagrin.

— Ils ont tué les Auger ! tonna-t-elle en déboulant telle une bombe chez son amie Émilie, ils les ont assassinés comme des chiens ! Ils ont abattu Balle ! C'est le père Antoine, c'est lui qui les a dénoncés !

Émilie habitait avec son père une jolie maison sur la route de Machecoul. Dans le jardin clos de murs, à l'ombre d'une rangée de cyprès, Émilie élevait des poules et des lapins. Elle cultivait un potager où les courges et les patates se disputaient la vedette avec les navets et les topinambours. Ils manquaient ainsi de peu de choses. Dès qu'elle le pouvait, Margot enfourchait son vélo et se rendait chez eux.

— C'est épouvantable, marmonna Émilie, on se croirait de retour au temps de la Terreur !

La terreur ! Margot se rappelait fort bien les cours de monsieur Poulichette. Cette terrible période de la Révolution durant laquelle ceux qui avaient volé le pouvoir par le mensonge décapitaient leurs ennemis à tour de bras. La délation était alors au goût du jour et revenait à la mode. Pour être patriote, il fallait tricher et mentir, inventer des traîtres et dénoncer son prochain !

— Salaud de Boches ! jura-t-elle en tournant telle une lionne en cage dans le salon, ils le paieront ! Les Auger étaient des gens simples qui n'avaient jamais causé de tort à personne !

Elle tempêtait, crachant feu et flammes. Assise à la table, la fille de l'instituteur l'observait en silence.

— Comment peux-tu être certaine qu'il s'agit du père Antoine ?

— C'est évident, il le haïssait depuis des années ! Il s'est vengé ! Quand Basile reviendra, il le tuera de ses mains, si nul ne l'a fait avant !

— Je doute que ceux du canton aient assez de courage, dit-elle d'une voix dans laquelle Margot crut percevoir une note de résignation.

— Comment peux-tu dire ça ? Ce crime ne peut rester impuni !

— Et que veux-tu faire ? Prendre d'assaut la *Kommandantur* avec ta binette ?

Margot se mordit violemment la lèvre. Comment Émilie osait-elle parler de la sorte ? Son manque de réactivité la choquait.

— Nous n'avons pas le choix, continua Émilie, il faut se soumettre ou... rejoindre de Gaulle !

— Encore avec ton de Gaulle, c'est une idée fixe ! Il est en Angleterre, ton de Gaulle ! Et rien ne dit que les Boches ne l'envahiront pas bientôt !

— L'Angleterre n'est pas encore vaincue ! Chaque jour, des Français refusant la défaite rejoignent les rangs de la France Libre !

Margot cessa de s'agiter et fronça les sourcils, dévisageant son amie, sceptique. Quelles étaient ses réelles pensées ? Elle connaissait pourtant Émilie depuis des années, mais peinait à comprendre son jeu. Elle n'ignorait pas qu'elle et son père détestaient les Allemands, que pour rien au monde ils ne se soumettraient, alors pourquoi ce discours ambigu ? Aurait-elle une idée derrière la tête ?

— Tu en sais des choses, dis-moi ! Et je trouve que tu parles bien souvent de De Gaulle !

Émilie tressaillit. Si elle parlait si souvent de De Gaulle, c'est parce qu'elle écoutait Radio-Londres tous les soirs avec son père. La remarque de Margot la mit en garde, à l'avenir, elle devrait se montrer prudente. Elle lança un regard en biais vers la porte du bureau où travaillait l'instituteur.

— Nous devons continuer le combat, murmura-t-elle, la guerre n'est pas finie ! Des hommes se battent toujours, ils se battent pour la liberté. Bientôt, ils seront une armée.

— Et de Gaulle en sera le chef, je sais ! Qu'est-ce qu'il risque, lui ? Il est à Londres ! Qu'a-t-il fait pour les Auger ?

— Libre à toi de préférer ce vieillard sénile de Pétain !

— Pétain est en France !

— Et tu vas me dire, comme tous ces crétins, qu'il s'est sacrifié pour la France !

— Non, bien sûr que non ! Seulement de là à nous fier à un général inconnu réfugié sur son île... bombardée depuis des mois ! Non, Émilie, nous ne devons compter que sur nous même !

— Alors que proposes-tu ?

Margot secoua la tête. Ce qu'elle proposait, elle n'en avait aucune idée. Résister comme Annette en empoisonnant petit à petit les Allemands ? Leur vendre des savons de qualité médiocre à des prix exponentiels ?

— Écoute, Margot, insista Émilie, surtout ne crois pas que la mort atroce des Auger me laisse indifférente, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'on ne peut agir seuls !

Émilie voulut ajouter quelque chose, les mots agonisèrent sur ses lèvres.

— Nous avons fait confiance à nos hommes politiques, reprit Margot, pleine d'amertume, et vois où cela nous a conduits.

— Ton manque de confiance me déprime !

— Comme c'est mal me connaître. Je déborde de confiance... en moi.

La colère envenimait ses propos. Devinant sa détresse, Émilie ne lui tint pas rancune du ton employé. Elle-même hésitait à mettre son amie dans la confiance. Depuis le début de l'Occupation, elle et son père n'avaient jamais perdu espoir. Les Allemands n'étaient pas les uniques responsables de ce massacre épouvantable. Plus criminels encore étaient ceux qui avaient dénoncé les Auger, des Français, des villageois qu'elle croisait tous les jours. Ce salaud d'Antoine ! Il fallait voir avec quel empressement il avait mis la main sur les ruches. Oui, ce crime ne resterait pas impuni...

— Les Auger n'avaient rien fait, siffla Margot, seulement ce fut suffisant pour les condamner à mort. Salopards de Boches !

— Raison de plus pour... agir ! Margot, les Boches te connaissent, tu leur vends des savons. Tu pourrais faire passer...

La porte du bureau de l'instituteur s'ouvrit. Monsieur Poulichette apparut. Ses traits tirés et son teint de cendre frappèrent Margot. Il semblait avoir vieilli d'un seul coup. Depuis quelque temps, il était devenu taciturne, distant, ne se mêlait plus aux conversations que du bout des lèvres. Les éclats de voix de Margot l'avaient obligé à délaisser les copies de ses élèves. De bien étranges copies. Il consignait dans un carnet les notes glissées entre la règle de trois et l'imparfait du subjonctif. Ces enfants qui jouaient au ballon, innocents petits bambins, voyaient tout, entendaient tout, enregistraient tout... Dans la France de l'ombre, la France clandestine, la France de l'espoir, monsieur Poulichette, insignifiant instituteur de l'école de Machecoul, était devenu Maurice. La résistance faisait ses premiers pas. Il toisa sa fille qui prêchait trop fort ses idées gaullistes. Confuse, Émilie rougit et baissa les yeux. Le regard de l'enseignant navigua de l'une à l'autre, puis s'arrêta sur Margot.

— Comment va ton commerce, Margot ?

— Fort bien, monsieur Poulichette, j'aurais bientôt assez d'argent pour quitter ce village et aller à Paris.

— Crois-tu que ce soit le moment d'aller dans une grande ville ?

— Le moment où jamais ! Que cette maudite guerre m'offre au moins un avantage, celui de m'enfuir d'ici ! Les Boches sont peut-être des assassins, mais ils paient bien !

— Tirez profit de ces barbares, tu devrais avoir honte ! Tu vendrais des savons aux meurtriers des parents de Basile !

— Je les hais autant que vous, cependant je suis lucide ! Ils ont gagné la guerre, que voulez-vous y faire ? Peut-être aurons-nous un jour notre revanche ? Pour l'heure, je ne pense qu'à fuir ! Certes, je voudrais pouvoir les tuer tous, pourtant Émilie a raison, je ne peux pas prendre d'assaut la *Kommandantur* avec ma binette !

— Tout ceci est notre faute ! soupira Poulichette en secouant la tête.

Les deux filles sursautèrent.

— Que veux-tu dire, papa ?

— Sans le savoir, nous, les puissances de l'ouest, avons provoqué ce cataclysme. Nous avons voulu donner une leçon à l'Allemagne. Nous avons voulu lui montrer que nous étions plus forts et voilà le résultat. C'est le Traité de Versailles qui nous a menés au 30 janvier 1933. En écrasant l'Allemagne d'impôts qu'elle ne pouvait payer, en la plongeant dans une misère noire, nous avons transformé son peuple en crève-la-faim, leur avons appris la haine et la rancœur. Hitler a trouvé là un vivier à partisans inopinés. Nous avons ignoré *Mein Kampf*¹⁵¹. Nous avons abandonné les républicains en Espagne. Ils croyaient en nous et nous les avons livrés aux franquistes. Nous n'avons pas bougé en 38, quand Hitler a menacé d'entrer en Autriche, malgré les suppliques de von Schuschnigg. Nous avons sacrifié les Sudètes à notre petit confort, laissant Hitler s'emparer des usines Skoda. Nous avons déployé le tapis rouge au National-Socialisme. Comment n'auraient-ils pas saisi une si belle perche ? Churchill avait prévenu : « *Vous aviez le choix entre la guerre et la honte, vous avez choisi la honte et vous aurez la guerre* ». Maintenant, Émilie, j'aimerais que tu abandonnes tes idées de révolte et que tu cesses d'exprimer à si haute voix une opinion bien dangereuse. Quant à toi, Margot, n'oublie pas que le marché noir est puni de mort.

Poulichette retourna à ses copies d'un pas lourd, laissant les deux amies plongées dans un silence méditatif. Émilie s'obstinait à songer que Margot, avec ses virées entre Bouin et différents villages, pouvait porter autre chose que des valeurs alimentaires. Quant à Margot, elle calculait mentalement

combien de savons et de pâtés, elle devrait encore vendre avant de pouvoir quitter le hameau. Soudain, une pensée l'assaillit. Elle se tourna vers la fille de l'instituteur.

— Dis-moi, Émilie, tu as déjà entendu parler de Verlaine ?

— Paul Verlaine ? Évidemment, c'est un de nos plus grands poètes. Je dois avoir des exemplaires dans la bibliothèque, ça t'intéresse ?

D'un geste évasif, elle désigna le meuble chargé d'ouvrages dans lesquels Margot puisait inlassablement afin d'étancher sa soif de lecture. Émilie et son père n'étant pas des modèles de rangement, elle dut fouiller pour trouver l'objet de sa convoitise. *Les Fêtes Galantes*, le recueil de poèmes de Verlaine lui tendit les bras. Comme elle plongeait le bouquin dans son sac, un autre titre retint son attention. *Paris est une fête*. L'auteur avait un nom compliqué. Ernest Hemingway. Margot dut s'y reprendre plusieurs fois avant de le prononcer correctement.

— Et ça, demanda-t-elle en brandissant le livre, qu'est-ce ?

Émilie plissa les paupières.

— Oh lui ! C'est un Américain, un sacré personnage. Il était ambulancier pendant la guerre et correspondant en Espagne. Il a aussi vécu à Paris. Ce livre est un récit de ses errances là-bas. Des errances alcooliques.

Les yeux de Margot se gonflèrent d'avidité.

— Paris !

— Oui, soupira Émilie, Paris. Prends-le aussi, je pense qu'il te plaira. Seulement, fais attention, c'est un ouvrage interdit. Maintenant si tu le veux bien, j'ai mal à la tête.

Margot retint un rire moqueur. Son amie avait toujours mal à la tête lorsqu'il s'agissait de mettre un terme à une conversation. Elle quitta donc les Poulichette, enfourcha son vélo et regagna la ferme.

Pauvre Émilie, elle se noyait d'illusions si elle s'obstinait à croire en De Gaulle. Il est aisé de donner des directives quand on est loin de l'action. Se prenait-elle pour une de ces héroïnes passionnées et indomptables qui peuplent les romans d'aventures ? Ces femmes, prêtes à s'immoler sur l'autel de la liberté, qui chevauchaient l'Histoire à cheval sur des dragons de belles idées ? Ces Jeanne d'Arc ou Louise Michel ? Elle comprenait son besoin d'action, sa haine de l'envahisseur et son désir de revanche, mais pour Margot, c'est sur le sol de France qu'il fallait agir. Si seulement Raymond et Basile étaient là, ils reprendraient les armes, fédèreraient les hommes et tueraient tous ces Boches. Plusieurs fois déjà, la Vendée s'était

soulevée contre la barbarie et l'injustice^[16]. Le sang des chouans^[17] grondait dans leurs veines !

Les paroles de l'instituteur tournaient dans son esprit. Les politiciens étaient responsables de ce désastre. N'était-ce pas aussi les affirmations du père de Basile ? Voir son fils partir pour cette boucherie inutile et stupide, pour le mutilé de guerre qu'il était, avait dû être une déchirure terrible. À présent, le pauvre homme était mort, massacrés, lui et sa mère par la félonie d'une poignée de jaloux et Basile, perdu, elle ne savait où, ignorait tout du drame.

Le jour baissait lorsqu'elle arriva à la ferme. Le vent avait ramené les nuages et l'orage menaçait. Penché sur la margelle du puits, torse nu, Dirk Enning faisait ses ablutions. Malgré elle, elle ne put s'empêcher de laisser traîner son regard sur sa musculature virile, ses abdominaux dessinés et ses épaules puissantes. Quel dommage qu'il soit un ennemi !

— Bonsoir, Monsieur l'abruti.

Il ne répondit pas. Ne se retourna même pas.

En plus d'être un crétin de Boche, il est sourd comme un pot ! Comment ont-ils pu gagner la guerre avec des ânes pareils ?

Elle posa son vélo contre le mur du cellier et détela la petite voiture à deux roues que lui avait fabriquée Antonio, afin de faciliter ses transports.

— Mademoiselle Margot !

Elle se retourna. Le soldat Viny se tenait dans son dos, triturant entre ses doigts un modeste paquet qu'il finit par lui tendre.

— Pour vous, mademoiselle Margot.

Elle hésita avant de se décider à le prendre. C'étaient des bas, de jolis bas de nylon, pas aussi fins et doux que les bas de soie de Marianne Tesson, mais des bas, enveloppés dans un papier jaune. Son premier cadeau de femme.

— J'aimerais vous voir les porter un jour, mademoiselle Margot.

— Je n'en aurai pas souvent l'occasion à la ferme, répondit-elle d'un ton rogue. Merci quand même.

Elle fit disparaître les bas dans la poche ventrale de sa robe et courut sans se retourner jusqu'à la maison.

— Tu t'es lavé les mains ? grogna Solange.

Soulevant le rideau de la cuisine, Margot observa Dirk qui achevait de se rincer et se frictionnait la tête à l'aide d'une serviette.

— J'attends qu'il ait fini, le Boche dans la cour !

Suivant son regard, tante Solange opina du chef d'un air grave.

— Oui, attends qu'il ait fini.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Novembre 1940, Bouin, Vendée

Avec le retour des mauvais jours, la situation empira. À la faim contre laquelle les Français devaient lutter vint se greffer le froid ; un froid humide et pénétrant que les foyers privés de bois et de charbon, réquisitionnés pour les Allemands, ne parvenaient plus à chasser. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, dans la nuit du 16 novembre, une terrible tempête frappa les côtes. La mer en furie brisa la digue. Des milliers d'hectares de sols nourriciers furent submergés, avalés par les flots, changés en l'espace de quelques heures en un gigantesque charnier à céréales. Les habitants des fermes s'étaient rués dans les greniers, écoutant mourir, impuissants, le bétail captif de leur étable. Au petit matin, ils découvrirent toute l'ampleur du désastre. Des milliers d'heures de travail transformées par un caprice des éléments en une bouillie amère de terre stérile.

— Même la mer est contre nous, se lamenta l'oncle Léon.

Pour renflouer la digue et déblayer les dégâts, les Allemands firent appel à la main-d'œuvre qui coûtait le moins cher : les prisonniers de guerre d'origine coloniale, les tirailleurs sénégalais. Les enfants du village découvrirent pour la première fois des hommes à la peau noire. Certains, croyant à des ogres, s'enfuirent en courant.

— Regarde Annette, s'exclama Martin en désignant un de ces infortunés Africains, il est tout sale le monsieur !

— Il n'est pas sale, répliqua Margot, c'est leur couleur naturelle.

Leurs sabots plantés dans la boue, les femmes de la ferme observaient ces Français des antipodes, les lettres KB^[18] peintes en gros dans leurs dos tel le sceau de l'infamie, une pelle jetée sur leurs épaules voûtées. Ils avançaient en cohorte, misérables et décharnés, sous la menace des fusils allemands et des crocs de leurs chiens.

— De bien vilains bougres qu'on nous envoie là, marmonna la tante Solange.

— Des tirailleurs sénégalais. Pauvres diables, bougonna Hortense.

— Des soldats qui se sont battus pour la France, coupa Annette, des êtres qu'on a arrachés de force à leur pays natal pour servir de chair à canon, en première ligne. Et maintenant, ils ne valent pas plus qu'un chien !

Margot jeta un coup d'œil au berger allemand, gras au poil brillant, qui grognait entre les jambes de son maître.

— Certains chiens sont mieux traités que d'autres !

— Allons, les enfants, se reprit tante Solange, nous allons être en retard à la messe.

Et la petite troupe se remit en route, longeant l'interminable colonne de détenus à la peau noire, vêtus de loques, le regard vitreux. Annette laissa sa famille partir, s'attardant encore à contempler le déplorable spectacle de ces hommes venus du bout du monde réduits à trimer comme à l'époque de l'esclavage. Il y avait bien longtemps qu'elle ne croyait plus en Dieu. Qu'avait-il fait pour eux ? Colin était mort. Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, cette terrible réalité serait présente, tel un cauchemar qui plus jamais ne la quitterait. À présent, elle menait sa propre vie, ne rendant plus compte à personne, et personne ne lui en demandait.

Trois jours plus tard, elle se rendait à Nantes...

Novembre était de glace et, tandis qu'elle descendait la rue Voltaire, Annette ne cessait de grelotter. Elle portait un pantalon sous sa jupe de laine noire et deux chandails qui lui donnaient l'allure d'une baudruche gonflable. Sa longue chevelure auburn était enroulée sous un épais foulard mauve et les semelles de ses bottines fourrées de peaux de lapin claquaient sur le trottoir. Une ordonnance d'Allemands croisa son chemin. Ils lui sourirent de façon grivoise, sans aucune gêne. Ils prenaient plaisir à être envahisseurs, le gîte était agréable et l'occupée facile. Ils se confondaient en courbettes et bienséance pour s'octroyer l'amitié des Français, mais Annette n'était pas dupe. Hitler n'avait pas investi l'Europe pour que ses troupes fassent les yeux doux aux autochtones. Ils avaient raflé près de 45 000 hommes pour le STO^[19]. La colère grondait dans les profondeurs de la ville. Le drapeau nazi flottait sur les tours du château. Ils avaient réquisitionné l'hôtel d'Aux pour y faire leur *Feldkommandantur*, et l'hôtel de Charrette était devenu le siège de leur police : la *Gestapo*. Les

fonctionnaires s'étaient mis à leur service et s'échinaient à bien effectuer leur travail. Les amis d'hier s'étaient mués en ennemis implacables. L'usage du breton était interdit.

Au théâtre Graslin, on jouait Wagner et Berlioz, et les officiers s'y rendaient au bras de belles Nantaises concupiscentes. Banquiers et financiers cupides se rompaient en courbettes devant l'envahisseur. C'est que les affaires étaient florissantes à qui maîtrisait la flatterie, et les Allemands savaient se montrer reconnaissants à qui leur léchait les bottes.

Annette eut une pensée pour Victoire, sa chef de réseau, dont les propos anti-allemands avaient fermé les portes du théâtre. Seuls les appuis de son beau-frère, Charles-Hubert Tesson, collaborateur de la première heure, lui avaient épargné la déportation. La grande pianiste qu'elle était ne donnait plus de récitals. Ses doigts ne couraient plus sur les touches d'ivoire et d'ébène ; ils jouaient aujourd'hui sur un tout autre instrument : la presse clandestine de la rue de la rosière d'Artois. Celle-là même où la jeune Vendéenne se rendait, ce soir de novembre 1940.

Une averse l'obligea à s'abriter sous le porche d'un immeuble. Deux femmes s'y trouvaient déjà, silhouettes sombres noyées dans leurs persiflages ; trop vieilles pour s'afficher sur le tableau de chasse d'un prédateur, trop pleutres pour se révolter, trop bêtes pour en profiter, trop molles pour coucher, juste assez mesquines pour ergoter.

— Mon Dieu, ces prix qui augmentent. Comment voulez-vous subsister, ma bonne dame ?

— Je suis allée à Talensac^[20] ce matin, pénurie de poisson ! Vous vous rendez compte ?

— Les Téménis, vous ne saviez pas ? Des Juifs ! Et le laitier ? Communiste !

Annette frissonna. Le venin gagnait le monde. À vivre dans la défiance et la crainte d'être dénoncé, chacun se recroquevillait sur soi-même. Afin d'être bien vus de leurs nouveaux maîtres, beaucoup s'empressaient de se mettre à leur service avec un zèle à faire pâlir Fouquier-Tinville^[21], se montrant parfois plus barbares que les Teutons. La veulerie dominait. Rien d'autre ne comptait plus que le ravitaillement et les démarches administratives pour obtenir, dans le respect de l'institution vichyste, les précieux tickets de pain. Les morts pouvaient donc mourir en toute tranquillité, les vivants avaient bien plus urgent à faire et à penser. Il ne fallait pas perdre sa place dans la queue d'approvisionnement.

Annette reprit son chemin vers la rue de la Rosière d'Artois, malgré la pluie qui transperçait son manteau de feutre et lui glaçait les os. Arrivée devant l'immeuble, elle s'arrêta, fit semblant d'ajuster son foulard sur sa tête pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie, poussa la lourde porte métallique, traversa sans bruit le hall désert et se dirigea vers les caves. Elle descendit l'escalier étroit pour se retrouver face à une deuxième porte sur laquelle elle frappa le code convenu. Un coup, trois coups, un coup. Le vantail s'ouvrit sur un type au profil d'aigle, mal rasé.

— Salut, Prosper ! J'ai eu de la peine à venir. Il y a des Boches partout !

— Il y a toujours des Boches partout !

Le bruit d'une presse, ronron clandestin d'un gros félin de métal dont le ventre crachait des tracts anti-allemands, tournait en sourdine. Ganaël, le libraire, surveillait les impressions.

Christian, assis sur une caisse de munitions, frottait le canon de son Lebel avec un chiffon graisseux. Il leva les yeux sur la jeune fille qui venait d'entrer, détendit ses bras et se massa la nuque. Il aurait eu besoin d'un bon café, bien chaud, bien noir, comme le faisait sa mère. Il était debout depuis cinq heures du matin. Il continuait à faire le taxi, mais la vue de sa ville noyée d'uniformes, de lettres gothiques, d'affiches de propagandes et de croix gammées, attisait en lui la flamme de la vengeance. Si cela ne tenait qu'à lui, il zigouillerait tous ces Boches à lui seul. Une grosse bombe et il ferait péter la *Feldkommandantur*, la *Gestapo* et le commissariat de la rue Garde-Dieu. C'en serait fini des Allemands, des traîtres et des collabos !

Aujourd'hui, il avait chargé deux blondes décolorées au visage outrageusement fardé. Deux garces en bas de soie qui riaient à gorge déployée sans se soucier des pauvres hères affamés. Il les avait déposées devant l'hôtel de la Duchesse Anne où elles venaient retrouver leurs amants. Elles lui avaient jeté le prix de sa course à la figure en gloussant. Il haïssait ces femmes-là et il savait de quoi il parlait. Sa propre sœur, Lydie, était l'une d'elles !

Son regard revint à Annette. Elle, c'était différent. Elle était comme lui, il était comme elle. Ils respiraient pour laver l'affront. Jamais ils ne ploieraient. Leur vie ne leur appartenait plus. Ils devinaient qu'ils ne survivraient pas à cette guerre ; ils n'en avaient pas l'intention. Ce qu'ils voulaient, c'était tuer autant de Boches qu'il était possible. À la différence des autres, ce n'était pas le patriotisme qui dictait leurs actes, mais la vengeance, le désir d'abattre l'ennemi. Christian avait compris au premier

coup d'œil qu'ils étaient semblables. Il aimait Annette, même s'il savait que ce n'était pas réciproque. En guise de cœur, elle n'avait plus qu'une urne funéraire où reposaient à jamais les cendres de Colin. « Je t'aime », cette formule toute faite n'existait plus pour elle, alors il ne la prononçait jamais. Même quand ils faisaient l'amour, il ne lui disait pas, bien qu'il en crevât d'envie. Il l'aimait pour deux.

Lors de l'offensive de mai 1940, Christian avait vu mourir ses amis dans les Ardennes. Il avait vu leurs corps déchiquetés. Il les avait entendus hurler, pleurer, gémir. Il avait regardé la mort en face, avait senti son odeur, celle de chair en décomposition et des cadavres qui brûlaient. Il avait eu peur, peur à s'en chier dessus. Un obus avait explosé, le projetant dans les airs. Abasourdi, il avait eu du mal à croire qu'il était encore vivant. Il avait ouvert les yeux, aveuglé par un nuage de cendre et de poussière. Il s'était redressé, pataugeant dans une boue écarlate. Une douleur dans sa main gauche. Un, deux, trois. Il avait dû se tromper. Il avait recompté. Un, deux, trois, il manquait bien deux doigts. Il avait fouillé les alentours à leur recherche. Il les cherchait encore quand un second obus avait explosé, le rejetant dans la glaise. Un choc violent, un poids sur son corps : des lambeaux de chair humaine, chauds et visqueux, une chair qui n'était pas la sienne. Il avait ôté les tripes et les bouts d'os collés à son uniforme, il avait vomi et jeté sa veste au loin. Les pieds en sang dans ses chaussures trouées, ses bandes molletières durcies par la boue, il avait fui comme tant d'autres pour échapper aux Allemands. Les scènes auxquelles il avait assisté sur le chemin du retour, il ne les oublierait jamais...

La presse continuait d'imprimer sous l'œil attentif du libraire. Les femmes de la cité de bois s'organisaient pour distribuer des tracts. Les affiches anti-nazis fleurissaient sur les murs des Batignolles^[22] et du hangar à Bananes^[23]. Il y a deux jours, les membres du groupe de Bocq et d'Adam^[24] avaient fait sauter le dépôt d'armes sur l'hippodrome du Petit Port^[25]. Et ce soir, la ligne de pylônes électriques qui reliait Nantes à Châteaubriant allait être détruite. Même s'ils étaient encore peu nombreux en cet hiver 1940, les hommes de la Résistance ne perdaient pas espoir que d'autres les rejoignent bientôt.

Le signal. Prosper alla ouvrir. Une femme pénétra dans l'imprimerie clandestine, grande, belle, chevelure de jais, peau laiteuse et d'immenses yeux d'émeraude. Elle toisa les combattants de l'ombre de ses prunelles térébrantes.

— Demain à treize heures, nous partirons pour Sucé-sur-Erdre. Le rendez-vous est fixé dans un lieu que je vous dévoilerai au dernier moment.

— La confiance règne !

Ignorant la réplique mi-moqueuse, mi-acerbe de Ganaël, elle continua.

— Nous irons à deux véhicules. Prosper conduira la camionnette. Les explosifs seront cachés dessous.

— À moi tous les risques !

— Il nous faut plus d'armes, cracha Christian en se levant, beaucoup plus d'armes, que fait de Gaulle ? Ils sont bien jolis, ses discours, mais on ne repousse pas des tanks avec des lance-pierres !

— Patience ! Des armes, il en viendra bientôt, parachutées du ciel. Il faut sécuriser les zones de largage. Pour cela, ils vont nous envoyer un officier chargé d'organiser les réseaux, un certain Chateaufieux. Chaque action réussie est un pas de plus vers la victoire. Un travail de longue haleine et qui demandera beaucoup de sacrifices, cependant, nous ne devons pas perdre espoir, et surtout, nous devons rester soudés. Ah, dernière chose, vous laisserez vos vrais papiers ici, rien qui puisse faire le rapprochement avec vos familles, encore moins avec les autres membres du réseau.

Sans un mot, Ganaël essuya ses mains couvertes d'encre avec un chiffon sale. Bouquiniste dans la vie, la guerre avait fait de lui un imprimeur clandestin, ses tracts l'avaient condamné à mort. Mais qui pouvait accuser Ganaël le sage, le discret, d'être un terroriste ? Il détestait se battre. Soutien de famille pour sa vieille mère impotente, il était resté à Nantes pour tenir sa boutique quand les copains étaient partis au front. Ils n'étaient pas tous rentrés, les copains... et lui, le petit libraire qui n'aimait ni les flingues ni les conflits, qui ne mangeait pas de viande pour ne pas tuer d'animaux, allait ce soir avec ses compagnons faire sauter une ligne de pylônes électriques. Un acte qui le rangerait définitivement dans la catégorie des renégats.

Quelques heures plus tard, la petite troupe prenait la route de Châteaubriant...

Nuit noire, lune blanche, tout était calme. Les arbres se penchaient avec curiosité pour regarder passer les silhouettes armées de piques et pioches. Les hommes creusèrent la terre sous le rail, silencieux tels des fauves à l'affût. Un, deux, trois bâtons de dynamite, le fil, un détonateur... Le cri du chat-huant ! Le signal, tous se turent et écoutèrent... Non, ce n'était qu'une

chouette dérangée dans sa chasse par le martèlement des pioches. Rassérénés, ils reprirent le travail.

Le sifflement de la locomotive leur laissa juste le temps de s'éloigner. Christian déroula le fil, brancha le déclencheur. Le moteur de la Prima Quatre tournait au ralenti, Annette au volant s'apprêtait à mettre les gaz. Le train se rapprochait. Son gros œil voilé rampait sur les rails en gémissant. Christian crispa ses trois doigts sur le détonateur, retint son souffle... abaissa la manette.

Déflagration de feu dans l'obscurité. La terre éventrée rugit. La chouette s'envola. La locomotive eut un soubresaut d'indignation avant de se disloquer. Le conducteur et son mécanicien furent broyés dans le métal brûlant. Quand les soldats survivants parvinrent à s'extirper des wagons, les résistants étaient déjà loin. « Terroristes ! Sabotage ! » Il n'y avait plus personne pour répondre à leur hargne, que le souffle de la nuit qui se moquait. Les âmes vengeresses avaient fui dans le manteau des ténèbres.

Chapitre 14

Attentats, prises d'otage, répression, on ne parlait plus que de ça. Radio-Paris dénonçait ces actes antipatriotiques, Radio-Londres les encensait. Les Allemands étaient sur les dents. Aux actions de sabotage, ils répondaient par de sanglantes représailles. Maintenir l'ordre par la terreur. La peur avait la vie belle, installée pour longtemps dans le cœur des Français. Comme tous, Margot tentait de se plier aux règles, évitant de se faire remarquer. Dût-elle faire des sourires aux soldats, rien ne devait perturber sa petite entreprise. La complaisance des Allemands lors des contrôles aux barrages était son sésame. Cette situation avait tendu ses relations avec sa cousine.

Après l'affaire des pylônes électriques, Annette était revenue à la ferme, éreintée et plus taciturne que jamais. Elle avait dormi plusieurs heures d'affilée, puis elle avait repris son travail comme si de rien n'était, récurant la bauge des cochons, ramassant les œufs des poules, écorchant les lapins, saignant les volailles, binant le potager. Mais Margot savait qu'elle était ailleurs et cet ailleurs lui faisait peur. Cette cousine qui dormait avec elle, dans le même lit puisqu'il fallait désormais se serrer, n'était plus qu'une coquille vide désertée par son âme.

Elles ne se parlaient presque plus. Margot devinait pourquoi et cette idée la faisait frémir d'angoisse. Pour éloigner les soupçons, elle multipliait ses rapports amicaux avec l'envahisseur, n'hésitant pas à discuter avec les soldats de la *Kommandantur*, à rire à leur humour qui n'en était pas. Ses mâchoires lui faisaient mal tant elle se forçait à sourire, pourtant sa stratégie payait. Les Allemands l'avaient à la bonne, les fonctionnaires n'osaient jamais lui refuser un supplément de tickets, une petite revanche sur sa vie d'avant la guerre... Qu'importe le mépris qu'elle récoltait des autres villageois, les regards houleux, les insultes silencieuses et les crachats invisibles. Putain ! Traînée ! Roulure ! Ces sobriquets, dont elle était coutumière, glissaient sur sa peau comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Elle était immunisée et n'éprouvait aucun remords.

Mais ce matin, en venant chercher les tickets de pain à la *Kommandantur* de Machecoul, elle avait une idée bien différente en tête... Elle voulait des nouvelles de Basile. Elle le devait à ses parents. S'il était prisonnier en Allemagne, elle devait le savoir. Qui pour lui envoyer des paquets, des colis alimentaires, des mots de réconfort ? Qui, sinon elle ? S'il était vivant, pourquoi n'écrivait-il pas ? L'angoisse la rongait.

En attendant qu'un gradé daigne la recevoir, elle jeta un coup d'œil du côté des guichets où s'agrégeaient les villageois venus faire renouveler leurs *Ausweis*, réclamer leur pension et leurs tickets. Derrière les comptoirs, les fonctionnaires, fièrement cintrés dans leurs uniformes vichystes, usaient de leur autorité pour rappeler aux citoyens modestes les responsabilités que leur conférait ce nouveau statut. Intransigeant, l'un d'eux rabrouait vertement une pauvre femme au bord des larmes.

— Je vous en prie, suppliait-elle, cela fait plus d'un an que je n'ai plus de nouvelles de mon frère et mon époux est porté disparu depuis la débâcle.

— Disparu ne signifie pas mort, madame. Qui nous dit qu'il n'est pas résistant, votre époux ? Peut-être le cachez-vous ?

La femme gémissait. Ses enfants, agrippés à ses jupes, pleuraient. Les fonctionnaires riaient ; une suffisance odieuse, d'autant plus odieuse que les Allemands, eux, ne riaient pas.

Un soldat vint chercher Margot, l'arrachant à ce désolant spectacle. Il l'introduisit dans une pièce du premier étage, sortit et referma la porte.

— Approchez, mademoiselle, j'en ai pour une minute.

Elle sursauta. Assis à son bureau, caché derrière un monticule de dossiers, se trouvait l'officier qui devait la recevoir. Il écrivait nerveusement, chassant de temps à autre une mouche qui s'obstinait à tourner autour de son crâne chauve et luisant en espérant s'y poser. Ses lunettes cerclées, perchées sur son nez porcin, donnaient un effet grossissant à ses yeux de taupe. Occupé à ses gribouillages, il ne prêta pas attention à elle. Elle s'assit et attendit. Le chauffage poussé à fond l'étouffait. Pour passer le temps, elle suivit du regard la mouche, opérant toute une série de loopings en vue d'un atterrissage. Son intérêt se fixa soudain sur un tampon aux armes de la *Kommandantur* délaissé sur le coin de la table.

L'officier cessa ses écritures, releva la tête et essuya ses lunettes. Son œil de myope se posa sur elle et sembla l'ausculter avec une insistance qui la mit mal à l'aise. Il respirait fort.

— Eh bien, jolie demoizelle, commença-t-il dans un français abominable, on dit moi que vous vouloir parler officier. Je suis *leutnant* von Starke, en quoi je aider vous ?

— Voilà, mons... euh, lieutenant... je suis sans nouvelles de mon fiancé.

— Argh, amourre. Vous pas inquiéter. Si fiancé pas revenir, trouvez autres hommes. Beaucoup hommes à moi heureux satisfaire vous. Vous jolie.

Margot sortit un mouchoir et s'épongea les yeux dans un geste théâtral qui eût arraché un rire méprisant à Sacha Guitry, mais qui, sur ce minable subalterne, eut l'effet escompté.

— Comment pouvez-vous être sans cœur, lieutenant ? Moi qui avais tant d'espoir en vous.

Mal à l'aise, l'officier se racla la gorge. Il n'aimait pas éprouver de compassion pour l'occupé, cependant cette petite Française, avec ses airs d'enfance perpétuelle et ses rondeurs aguicheuses, avait le don d'émouvoir les cœurs les plus arides.

— Vous pas pleurer. Moi aider vous. Comment appeler fiancé à vous ?

— Basile, lieutenant, Basile Auger.

Von Starke la laissa seule. Margot essuya ses larmes de comédie, fière de sa prestation, et écouta les pas qui disparaissaient dans le couloir. Malgré elle, son regard revint au tampon, ce minuscule ustensile d'apparence insignifiante, mais qui pouvait ouvrir des barrières à celui qui le possédait. Faux papiers, faux laissez-passer, faux ordres de ceci ou de cela. La résistance paierait cher un tel objet. C'était comme s'il l'appelait : « prends-moi, emmène-moi. » Elle tendit le bras, le coinça dans sa paume. Il lui suffisait de le glisser dans sa poche.

La porte se rouvrit d'un coup, elle sursauta. Le tampon lui échappa des mains et disparut sous le bureau. Elle ouvrit des yeux écarquillés sur le soldat qui précédait von Starke. Dirk Enning ! Il avait aperçu rouler l'objet. Son cœur cessa de battre. Fusillée !

— Bonne et mauvaise nouvelle, jolie mademoiselle, annonça von Starke qui n'avait rien vu, fiancé pas sur liste morts. Pas sur liste prisonniers non plus. Pas bon. Beaucoup terroristes disparus après-guerre, revenir, faux papiers et faire sauter pont. Ses parents arrêtés pour cacher tracts révolutionnaires dans ruches.

— Calomnie, lieutenant ! Ces pauvres bougres étaient analphabètes !

Starke plissa ses yeux globuleux. Craignant d'avoir dépassé les bornes, elle baissa aussitôt la tête en se mordant les lèvres. Ses pupilles dévièrent sous le meuble où le tampon la narguait. Quelle idiote ! Et Dirk Enning qui avait tout vu. Starke se détendit, esquissa même un léger sourire. Les petites Françaises étaient incorrigibles et lui n'était pas si méchant. Il la congédia en lui conseillant de le prévenir si son fiancé entrait en contact avec elle.

— Je n'y manquerai pas. Je vous remercie, Lieutenant, j'ai abusé de votre temps.

Quittant la *Kommandantur*, ses jambes pesaient des tonnes. Par quel miracle tenait-elle encore debout ?

— *Halt !*

Le mot sentencieux, tranchant comme la lame d'un rasoir, la pétrifia sur place. Le soldat Enning se matérialisa devant elle, appuyant sur elle un regard lourd de présomptions. Cette fois, c'était la fin. Elle leva la tête et lui fit face, prête à l'affronter. Conservant sur son visage son expression impassible, il lui tendit son panier qu'elle avait oublié chez Starke. Soulagée, la jeune femme exhala un discret soupir. Lui ayant rendu son bien, Dirk Enning n'attendit pas qu'elle l'eût remercié, il fit claquer ses talons et lui tourna le dos.

Il avait disparu de son champ de vision depuis longtemps quand elle retrouva ses esprits. C'est à ce moment qu'elle remarqua une silhouette familière. Madame Boury, venue faire renouveler son autorisation de vendre de l'alcool, dardait sur elle un regard lourd de sens. Éperonnée, la jeune fille serra son panier contre elle et quitta la *Kommandantur* avec la rapidité d'un courant d'air. Dehors, l'atmosphère glacée la fouetta. Alors qu'elle enfourchait son vélo, elle aperçut le baudet de la mère Groslay attaché à la grille. Qui donc cette vieille bique allait-elle encore dénoncer ?

Elle lança le pédalier et s'éloigna aussi vite que possible. Bientôt, le clocher de l'église de Bouin fut en vue.

Un attroupement sur le bas-côté. Des Allemands. Sa bicyclette rouillée eut un gémissement d'indignation quand elle pressa les freins à mort. Dans l'étier, une carriole avait versé. Non sans un sentiment d'inquiétude, elle reconnut celle du docteur Herbert. Le seul homme possédant une voiture dans le canton avait dû la remiser au garage, faute de carburant, pour se contenter d'une antique charrette tirée par une mule, dont le caractère, Dieu merci, s'accordait à l'urgence de ses fonctions. Loin d'être aussi butée que ses congénères, elle avait le trot vif et le pied sûr et menait toujours le

médecin à bon port. Patriote également, elle n'hésitait jamais à écraser les orteils d'un soldat allemand si l'occasion lui en était donnée. La carriole avait une roue brisée, les militaires s'évertuaient à la sortir de l'étier.

Apercevant le médecin debout à côté de son véhicule accidenté, elle se porta à sa hauteur. Il était d'une pâleur mortelle. Au moins n'était-il pas blessé. Il était le seul toubib du canton.

— Tout va bien, docteur ?

— Quelques égratignures, plus de peur que de mal. Cette route est trop étroite pour se croiser, leur camion m'a jeté dans le fossé.

— Les brutes !

— Tais-toi ! Ils en sont désolés. Regarde avec quel zèle ils tentent de me sortir de là.

— C'est la moindre des choses !

Le médecin la considéra d'un air grave, puis lança un coup d'œil à la dérobée aux Allemands et revint à elle.

— Tu te rends à Pornic ?

Elle hésita. Quelque chose dans son attitude la mit en garde. La sueur lui coulait du front, bien qu'il fût particulièrement froid. Il avait besoin de son aide. Elle hocha la tête pour toute réponse. Elle n'avait rien à faire à Pornic, y ayant déjà fait ses livraisons la veille, mais tous les prétextes étaient bons pour échapper à la tante Solange, et le praticien n'avait jamais rechigné à lui rendre service. Elle espérait que les soldats au contrôle ne se montreraient pas trop tatillons. Il était rare qu'elle s'y rende deux jours de suite.

Subrepticement, le docteur sortit de la doublure de sa manche un papier plié.

— Va chez le pharmacien de la haute-ville, monsieur Hermaize, et donne-lui cette ordonnance. Précise-lui bien qu'il s'agit d'une préparation urgente.

Tout aussi discrètement, elle s'empara du précieux document. Occupés à dégager la voiture, les soldats ne faisaient pas attention à eux.

— J'ai compris. Dois-je... attendre une réponse ?

— Non, mais il faudra sans doute y retourner.

Sans traîner, elle prit la route de Pornic, non sans avoir glissé la prescription, qui n'en était pas une, dans son gant. Le docteur Herbert la regarda disparaître sur sa bicyclette, cœur serré sur un sentiment d'angoisse. Était-ce prudent de confier une missive de cette importance, un pli codé destiné à la Résistance, à cette petite ? N'était-il pas de notoriété publique

qu'elle fricotait avec l'envahisseur ? Il n'avait pas le choix, ce message devait impérativement être envoyé à Londres ce soir. Et puis, il connaissait bien Margot et savait que les vilenies dont on l'accablait n'étaient que le fruit de la méchanceté, un tissu d'immondices verbales poussées sur un terreau de bêtise. Margot était loin d'être sotte et elle avait compris, il en avait la certitude. Un seul regard est parfois plus explicite d'un torrent d'explications...

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Margot, en effet, avait parfaitement compris l'urgence. Au moment où elle franchissait le pont-écluse reliant Gourmalon à la ville haute, la pluie se mit à tomber. Ce fut sa chance, les soldats négligèrent de la contrôler. Un bref coup d'œil à ses papiers, un petit sourire échangé et le tour était joué. Elle continua sa route jusqu'à la pharmacie devant laquelle elle attacha solidement son vélo à l'aide d'un cadenas pour ne pas se le faire voler.

Elle grelottait dans ses vêtements trempés. Seuls ses pieds demeuraient au chaud dans ses brodequins fourrés de peau de mouton. Elle poussa la porte de l'officine. Une odeur d'éther et d'encaustique l'assaillit aussitôt. Trois clients patientaient déjà. Sur de longues étagères s'alignaient des bocaux de verre aux couvercles coniques emplis de plantes séchées aux noms improbables : hamamélis, mélèze, alfafa, bourrache... Derrière le comptoir officiaient l'apothicaire et son employée, une grande bringue maigre aux cheveux poivre et sel. Margot attendit son tour en se trémoussant d'un pied sur l'autre. Il faisait aussi froid dehors que dedans, un coup à attraper un rhume.

Enfin, ce fut à elle. D'une main tremblante, elle tendit l'ordonnance au pharmacien, remerciant intérieurement son ange gardien d'être servie par lui. Le docteur Herbert lui avait spécifiquement demandé de la lui donner en main propre. L'apothicaire la lut avec attention, lui jeta un rapide regard circonspect par-dessus ses lunettes et hocha la tête.

— Bien, revenez dans trois jours, votre préparation sera prête.

Il n'ajouta rien et elle ne posa pas de question. Sa mission accomplie, elle se hâta de retrouver son vélo. Après la pluie vient le beau temps ! Une agréable éclaircie perçait effectivement les nuages. Ce n'était pas suffisant pour la réchauffer, mais au moins pouvait-elle espérer sécher en route. Elle enfourchait sa « petite reine^[26] » quand une voix dans son dos la fit sursauter.

— Tiens, ne serait-ce pas ma jolie cycliste ?

Elle opéra un demi-tour et se retrouva face au sourire narquois de Charles-Hubert Tesson.

— Vous ? Que faites-vous là ?

— Comme vous, je me rends à la pharmacie. Le rhume est terrible en ce moment.

— Eh bien, soignez-vous et bonne journée.

— Avez-vous lu Verlaine ?

— Évidemment, s'offusqua-t-elle, je sais lire ! Ce n'est pas parce que je suis une paysanne que je suis analphabète !

— Loin de moi cette idée. J'aime votre vivacité. Savez-vous que vous avez fait forte impression sur mon épouse ?

Elle haussa les épaules. Marianne Tesson, avec son air altier et sa suffisance, n'avait prêté attention à la jeune fermière que pour dénigrer sa mise lamentable et son inculture. Ce genre de femme avait une trop haute opinion d'elle-même pour s'intéresser à une campagnarde.

— Grand bien lui fasse !

— Nous sommes à *Ker Yana*, sur la corniche de Gourmalon, ce n'est pas loin. Voulez-vous que je vous y mène ? Je vous donnerai des habits secs.

— Je n'accepte pas la charité ! cracha-t-elle avec véhémence, choquée par cette proposition.

Désolé qu'elle eût mal interprété ses paroles, Charles-Hubert perdit son sourire.

— Je croyais que les habitants de Gourmalon avaient tous été chassés de leur demeure par les Allemands ! continua-t-elle sur un ton agressif.

— Pas tous, mademoiselle, pas tous !

— Je devine comment vous avez fait pour rester dans vos murs ! La collaboration n'a pas que des désavantages.

— Ce n'est pas de tout repos. En ce moment, j'organise une fête pour l'anniversaire de ma femme. Huîtres, foie gras, champagne, Berlioz...

— Les mots « restriction » et « rationnement » n'ont pas l'air de faire partie de votre vocabulaire.

— Ne vous méprenez pas. Nous ne faisons que prendre ce qui est bon à prendre. Vous devriez en faire autant, mademoiselle Verlaine.

— Au revoir, Monsieur.

Elle appuya rageusement sur sa pédale et dévala la grande rue, manquant au passage de renverser une ménagère alourdie de cabas qui vitupéra contre cette folle jeunesse. Songeur, Charles-Hubert la suivit du regard comme elle

s'éloignait sur sa vieille bicyclette aux pneus usés jusqu'à la corde, une expression étrange collée sur son visage.

Margot claquait des dents. L'humidité l'imprégnait tout entière, mais c'est à peine si elle la ressentait tant la colère l'enflammait. Comment cet homme osait-il lui faire la charité ? Elle fulminait. Un jour, elle serait autre chose qu'une simple paysanne ! Un jour, elle s'enfuirait de cette maudite campagne et s'en irait à Paris. Elle deviendrait quelqu'un ! Là où sa mère avait échoué, elle réussirait, et cette guerre était sa chance. Avec l'inflation, ses savons et ses pâtes atteignaient des prix record sur le marché noir. Certes, c'était dangereux, mais les billets qu'elle roulait dans sa jarretière après chaque transaction lui réchauffaient l'âme.

L'obscurité avait envahi le ciel quand elle arriva à la ferme. Elle en serait encore quitte pour une raclée de tante Solange. Elle traversa la cour au pas de course et remisa son vélo au cellier. Il lui restait à nourrir les cochons. Le verrot^[27] faisait un raffut du diable. Saleté d'animal, il était plus gras qu'elle ! Elle entra dans l'étable transformée en porcherie et enfila ses sabots. Dans la pénombre, elle devina une silhouette adossée contre les bottes de paille et eut un moment de panique. Ce n'était que Pauline. La réfugiée alsacienne se tenait prostrée, les mains crispées sur l'anse d'un panier rempli de pissenlit.

— Pauline, que fais-tu là ?

— Je... venais nourrir les lapins.

En prévision de l'hiver, Antonio et Léon avaient construit des clapiers dans ce qui était jadis la salle de traite. À présent, une vingtaine de lapins engraisaient en attendant d'être sacrifiés.

Margot se penchait pour ramasser le seau de tourteaux de soja quand une plainte s'éleva, de l'autre côté des bottes de paille, suivie de halètements pareils à ceux d'un chien. Intriguée, elle risqua un œil et ce qu'elle vit l'horrifia. Hortense, allongée sur le dos, cuisses grandes ouvertes, offrait son intimité au gros Helmut. Les fesses blanches de ce dernier se soulevaient et s'affaissaient au rythme de ses assauts, les jambes emprisonnées dans son pantalon qu'il n'avait pas eu le temps d'enlever. Il besogna encore un peu avant de se soulager en beuglant. Puis, il se retira, laissant Hortense dans une position indécente. Satisfait, il sortit en remontant sa braguette. Passant devant Pauline, il lui lança :

« Avec ta sœur, bonne baise ! ».

Pauline s'enfuit en courant.

Hortense se lavait dans un seau d'eau glacée quand Margot surgit devant elle, rouge de fureur.

— Comment peux-tu faire une chose pareille ? Tu devrais avoir honte ! Tu te comportes comme une catin ! Si ma tante apprend ça !

Rassemblant le peu de fierté qu'il lui restait, Hortense se redressa.

— Il n'y a pas que toi qui veux tirer son épingle du jeu ! Moi aussi j'ai le droit de ramener de l'huile et du chocolat !

— Mais moi, je ne suis pas une putain !

— Ah bon ? siffla l'Alsacienne, ce n'est pourtant pas ce qui se raconte dans le village ! Et tu passes beaucoup de temps à la *Kommandantur*.

Margot blêmit, puis lui décocha une gifle retentissante. Hortense recula, stupéfaite, une main sur la joue.

— Si je passe du temps à la *Kommandantur*, c'est pour vos stupides tickets de rationnement ! Pour que vous puissiez manger sans avoir besoin de faire ce que tu fais ! Puisque ça te pose un problème, je ne m'occuperai plus que de ma famille. Toi et ta sœur, vous pourrez bien crever la gueule ouverte, j'en ai plus rien à foutre ! Continue à te faire baiser par cette grosse loche d'Helmut si ça t'amuse et quand il t'aura engrossée, tata te flanquera à la porte et ça sera bien fait pour toi !

La véhémence de ses propos stupéfia Hortense qui baissa la tête et quitta l'étable. L'indignation fustigeait Margot. Cette réfugiée ne manquait pas de toupet ! Se faire sauter par des Boches, quelle horreur ! Elle sentait encore l'odeur du foutre du gros Allemand. Margot reprit le seau de tourteaux de soja et vida le contenu aux bêtes. Elle s'apprêtait à rentrer quand un rayon de lune dévoila une silhouette qui obstruait la sortie. Dirk Enning se dressait devant elle. Elle lâcha son seau et eut un pas de recul. Lentement, le soldat s'approcha. Il avait ôté son calot et découvert ses cheveux coupés courts. Il se tenait si près qu'elle pouvait percevoir la chaleur de son corps à travers son manteau réglementaire. Cet homme était le diable, il en avait la beauté, il en avait le souffle, ce souffle qu'elle sentit dans son cou quand il y posa ses lèvres. D'une poussée, elle le rabroua.

— Bas les pattes, sale Boche ! Je ne suis pas Hortense !

À peine ses mots eurent-ils franchi sa bouche qu'elle les regretta. Il était l'envahisseur, tout lui était permis, y compris de soumettre une simple fille de ferme. Il l'avait vue tenter de voler le sceau de la *Kommandantur*, il pouvait la dénoncer, la faire fusiller. Contre toute attente, il s'esclaffa, un

rire rauque, le feulement d'un tigre, puis tourna les talons et sortit comme il était entré, sans cesser de ricaner.

Tremblante sur ses jambes molles, elle s'efforça de rassembler ses esprits. La rencontre avait duré le temps d'un cauchemar. Elle courut vers la maison, retira ses sabots et monta dans sa chambre. Annette referma vivement une boîte à biscuits qu'elle poussa sous son lit comme un enfant pris en faute.

- Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ?
- C'est le diable ! Dirk Enning est le diable !
- Ce sont tous des diables, des faiseurs de morts !

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Décembre 1940, Pays de Retz

Au linceul de ténèbres, de peurs et de privations, dont se drapait la France, vint se greffer le froid de décembre. La liste des restrictions s'allongeant chaque jour un peu plus, les Français devaient faire preuve d'ingéniosité pour garnir les tables. Nombre de combattants n'étaient toujours pas revenus, en dépit des promesses du Maréchal. Noël 1940 serait triste... enfin, pas pour tous.

Sur la corniche de Gourmalon, *Ker Yana*, la propriété familiale des Tesson, dominait le monde des ombres. La grosse bâtisse en pierre de tuffeau était coiffée de quatre tourelles chacune tournée vers un des points cardinaux. Sur le perron à double escalier d'une symétrie qui ne supportait pas l'erreur, le faux pli et l'accroc, une marquise de fer forgé accueillait les visiteurs avec toute la grâce de la belle époque. La maison trônait dans un grand parc que les roses, les hortensias et les pivoines envahissaient dès le printemps, mais qui, en cette saison de ténèbres, donnait une illusion d'abandon. Face à elle, de l'autre côté de la ria, se dressait le château des ducs de Retz.

C'est là que Marianne et Charles-Hubert Tesson avaient fui la ville, les restrictions et les bombardements. C'est aussi ici qu'avaient élu domicile le major Piotr Drehmel-Beer et son aide de camp, le jeune *Hauptmann* Larv Katchav, Russe blanc naturalisé allemand, ne vivant plus que pour voir un jour ces « maudits rouges » payer pour les atrocités commises dans son pays d'origine. Il ne perdait pas espoir qu'Hitler, en dépit de son pacte de non-agression, finirait par se retourner contre Staline.

Avant-guerre, les Tesson recevaient la crème des artistes à la mode, les politiciens influents et tout le gotha local. À présent, Marianne chantait pour les officiers SS qui leur offraient en remerciements, protection et bonne fortune. Marianne Tesson ne se vantait pas d'être une patriote, juste une Française décidée à vivre et à ne pas manquer. Ce n'était pas sa faute si les Allemands avaient gagné la guerre. Elle n'allait pas se priver pour une

palanquée d'imbéciles prétentieux incapables de défendre leur pays. Le jeune officier « blanc » arborant les insignes nazis était mélomane et l'accompagnait régulièrement au piano. Tchaïkovsky, Stravinsky, Prokofiev, Rimsky ou Rachmaninov, tous ces génies qui avaient bercé son enfance à Saint-Pétersbourg et qui faisaient naître en lui, à chaque accord lui glissant sous les doigts, une larme de nostalgie.

Un émoi différent perçait la conscience du major Piotr Drehmel-Beer quand il écoutait la diva chanter. En effet, l'officier ne partageait pas seulement la table des Tesson, mais aussi le lit de l'hôtesse. Incapable de se résigner à porter autre chose que de la soie et du vison, Marianne voyait en cet amant une source inépuisable de luxe et de confort. Les deux époux ne couchaient plus dans la même chambre depuis bien longtemps et Charles-Hubert comptait assez de maîtresses pour combler cette absence. En un mot, cette cohabitation se passait divinement. À *Ker Yana*, Noël serait gai.

Debout face à la fenêtre de sa chambre, les pieds enfoncés dans d'épaisses pantoufles molletonnées, Charles-Hubert rêvassait. Certes, leurs rapports avec l'occupant avaient des avantages, seulement cette promiscuité le mettait au supplice. Vivre sous le toit des amants de sa femme était au-delà des humiliations que pouvait souffrir sa fierté masculine. Tous les soirs au dîner, il devait se composer un visage de circonstance, celui de la complaisance et cela lui était de plus en plus difficile... difficile et pourtant indispensable.

Il poussa un profond soupir. Devant ses yeux ouverts dansait le souvenir de la jolie cycliste qui ne connaissait pas Verlaine. Pourquoi son charmant minois faisait-il naître en lui une telle mélancolie ? Quel âge pouvait-elle avoir ? Seize, dix-sept peut-être ? Son regard lui rappelait Isabelle, cette jeune beauté qu'il avait passionnément aimée... Pas assez néanmoins pour aller jusqu'au bout de sa promesse de mariage. Il y avait cru, il avait rêvé. L'indépendance loin des menaces paternelles. Mais lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle était enceinte, il avait pris peur et avait fui comme un lâche pour se jeter dans une union de convenance avec Marianne, stérile et sans sentiments. Ce qu'on est bête quand on est jeune ! La vieillesse devrait venir plus tôt. Cette petite Margot, avec ses iris couleur de son amour perdu, serait sa rédemption.

À Bouin aussi, on se préparait à passer les fêtes de la Nativité. Elles seraient tristes cette année... Le retour des prisonniers se faisait attendre. Le maréchal n'avait pas tenu parole. Les absents emplissaient les mémoires, mais leurs places ne restaient pas vides.

Dans son fauteuil recouvert d'une pelisse de fourrure mitée, l'oncle Léon mâchonnait sa pipe en regardant crépiter le feu dans l'âtre. Blandine et Martin, ayant sorti les décorations des années précédentes, en ornaient le sapin. Tante Solange et Hortense confectionnaient tant bien que mal un dîner de réveillon avec les denrées ramenées par Margot. Devant les difficultés d'approvisionnement et l'opacité des restrictions, Solange avait fini par rendre les armes face à l'audace de sa nièce, priant simplement pour que celle-ci ne se fasse pas prendre. Elle priait aussi que son fils, Raymond, ait reçu le paquet qu'Annette et Margot avaient préparé quelques semaines plus tôt. Elles y avaient mis un saucisson, deux bocaux de confiture, des chaussettes en laine épaisse, une paire de gants, une écharpe et du savon, des lettres de chacun, un dessin de Martin, un morceau du ciel de Vendée...

Dehors, un vent venu de l'est griffait les vitres, amenant avec lui son cortège de gel, de givre et de tristesse. Malgré le feu de la cheminée et du poêle à charbon, il régnait un froid glacial. Chaque matin, il devenait de plus en plus difficile de s'extirper du lit. On superposait les pulls, les bas, les chaussettes. Margot s'était approprié le manteau gris doublé de laine de Lucien, affreusement laid et délicieusement chaud. Hortense lui jetait des regards de dédain.

— Comment peux-tu porter une horreur pareille ?

— J'ai froid.

Depuis l'affaire « Helmut », les deux jeunes femmes se battaient froid. Leurs rares échanges étaient empreints de rancune et de mépris.

— *Pute à Boches ! Te faire baiser par cette larve, tu devrais avoir honte !*

— *Et toi, marché noir ! Tu profites du malheur des autres pour t'en mettre plein les poches ! C'est infâme !*

— *Ça vaut mieux que de vendre son cul aux Fritz !*

De la honte, Hortense en éprouvait, mais la faim et le froid la poussaient aux pires bassesses. Quand l'obscurité envahissait sa chambre et que Pauline, enfouie sur l'épais édredon, lui tournait le dos, elle laissait couler les larmes. Pourtant, elle savait qu'elle continuerait à ouvrir ses cuisses aux Allemands. Car c'était ainsi. La guerre avait fait d'elle une fille à soldat.

Elle s'était procuré un préservatif qu'elle devait laver après chaque usage et chaque fois, la vue de cette ridicule larve de latex souillée lui donnait la nausée.

Margot avait coiffé ses cheveux, passé une robe de lainage bleu, enfilé par-dessus un gros chandail à col roulé, gainé ses jambes d'une épaisse paire de bas. D'opaques jets de vapeur sortaient par sa bouche. Lui vint le souvenir fugace où elle s'amusait avec sa cousine. « Regarde, je suis un dragon ! » Qu'il était loin ce bon vieux temps où elles étaient encore complices !

Avec l'aide de Pauline et d'Hortense, elles dressèrent une table qu'elles voulurent gaie, y placèrent des couronnes de fleurs en papier et des étoiles colorées. On avait sorti la vaisselle des grands jours pour célébrer la naissance de l'Enfant Jésus et les sabots, par coutume, auréolaient le pied du sapin. Tôt le matin, l'oncle Léon avait sacrifié une belle oie bien grasse que la tante Solange avait farcie aux châtaignes. Margot avait dégoté des huîtres et les gamins avaient été autorisés, exceptionnellement, à ramasser des palourdes au passage du Gois^[28].

Ils étaient tous réunis autour de la lourde table de chêne massif. Tous ? Non. Pour la première fois depuis des années, Raymond et Lucien manquaient à l'appel. Tante Solange récitait les bénédictions et tous mangèrent avec appétit, évitant de parler de la guerre et des restrictions. On abordait le dessert quand des coups furent frappés à la porte. C'étaient les soldats. Ils apportaient deux bouteilles de Schnaps, un paquet de tabac brun et des biscuits à la cannelle de leur pays. Bon gré, mal gré, on rajouta des chaises et l'on se serra. Annette se leva avec fracas et partit dans sa chambre. Margot esquissa le geste de la suivre, mais le regard fauve de Dirk Enning l'en dissuada. Elle le vit ensuite toiser Hortense avec mépris. Pour la première fois, elle se découvrit un sentiment commun avec cet être abject. Helmut buvait verre sur verre en riant bruyamment, sans se soucier de savoir si ses hôtes forcés le comprenaient. Viny se tortillait sur sa chaise, visiblement mal à l'aise.

Malgré la belle tranche de gâche^[29] enrobée de gelée de groseille que lui avait servie sa tante, Margot avait l'estomac coupé par la présence de ces Allemands. C'était un fait de leur vendre des savons et des pâtés, c'était autre chose de partager sa table et de manger avec eux. C'était Noël, certes, nuit d'amour et de fraternité, mais elle ne pouvait pardonner le meurtre des Auger. Elle ne pouvait pardonner les bombes qui avaient tué des milliers de

personnes ; Raymond, prisonnier dans un horrible camp et les restrictions auxquelles tous devaient se plier. Elle ne pouvait oublier Colin ni tous ceux du canton qui ne rentreraient jamais. Ces soldats, des hommes de l'âge de Raymond, de Lucien et de Basile, passaient Noël loin de leur famille. Et alors ? Qu'ils en souffrent, qu'ils s'en crèvent les yeux de chagrin ! Ils n'avaient qu'à pas faire la guerre ! Jamais elle n'absoudrait leur crime ! Sa condescendance n'était qu'artifice, elle ne cesserait jamais de les haïr. Soudain, elle se mit à envier Annette qui avait trouvé la force de les combattre.

C'est au moment où elle plongeait dans ses pensées les plus sombres que Dirk Enning sortit sa flûte et entama une sonate de Mozart. Dirk n'était pas allemand. Comme l'illustre musicien, il était né à Salzbourg, en Autriche. Margot ne savait pas où se situait l'Autriche, elle n'avait jamais entendu parler de Mozart, mais les notes que le soldat tirait de son instrument s'égrainaient dans sa poitrine jusqu'à en faire jaillir les larmes. La même humidité roulait sur les joues flasques de Solange qui reniflait bruyamment. Nul ne broncha tandis qu'il jouait.

La musique gravit les marches et frappa à la porte de la chambre où Annette s'était enfermée. Celle-ci lui ouvrit son cœur blessé, se laissa pénétrer, investir par cette divine harmonie, et le fantôme de Colin la prit dans ses bras et l'aima à nouveau.

Quand Margot monta se coucher, elle trouva sa cousine endormie. Sur son oreiller, elle découvrit son cadeau : *Les Amies*, de Verlaine.

Chapitre 17

Mars 1941, Vendée

Margot pédalait fort pour arriver avant la nuit. Son commerce tournait plutôt bien, le prouvait la liasse de billets roulés dans sa jarretière. Bientôt, elle aurait assez d'argent pour quitter la ferme. Elle vivrait en ville, porterait des bas de soie, de l'organdi et du crêpe Georgette, et tous la respecteraient. Nul ne la traiterait plus de roulure ou de traînée !

Arrivée au vieux moulin, elle s'arrêta et scruta l'obscurité. Tout était calme, elle allait pouvoir dissimuler son petit trésor loin des yeux fureteurs de Blandine. Elle cacha son vélo qu'elle recouvrit de joncs et glissa en silence vers la ruine de son enfance. Les ténèbres et les boursouflures du terrain lui offraient la meilleure des couvertures.

Soudain, le cri du chat-huant fendit la nuit. Margot se tendit, écouta. Au même moment, un rayon de lune déchira les nuages et s'écrasa sur la silhouette avachie du moulin. Elle mit ses mains autour de sa bouche et imita la chouette. Le chat-huant répliqua, faiblement. Un oiseau blessé, meurtri. Le cœur de Margot s'accéléra. À pas prudent, elle pénétra dans la ruine.

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Elle s'apprêtait à appeler à nouveau quand une poigne brutale lui comprima les lèvres. Elle se sentit cadénassée par une force violente, encastrée contre un corps massif. La main sur sa bouche la maintenait à lui broyer la mâchoire. D'instinct, elle se débattit, poussa ses grognements étouffés, ne récoltant en retour qu'une pression supplémentaire.

— Tais-toi ! Je vais te lâcher, mais tu vas te taire ou je te tranche la gorge, c'est clair ?

À bout de souffle, les côtes prêtes à se briser sous l'étau de muscle, elle capitula. Avait-elle le choix ? L'homme relâcha son emprise. D'un bond,

elle s'éloigna et donna un coup de pied dans le tibia de son tortionnaire. Il eut un bref gémissement de surprise.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Margot... murmura une autre voix dans l'ombre, si faible qu'elle eût peine à l'entendre.

— Raymond ? Raymond c'est toi ? C'est bien toi, tu es vivant !

Son cœur bondit dans sa poitrine. Raymond était là, étendu sur un matelas de paille moisie. Elle le devinait dans l'obscurité. Les larmes jaillirent de ses yeux tandis qu'elle se précipitait sur lui.

— Raymond, Raymond c'est bien toi ! Si tu savais ce que j'ai eu peur !

— Doucement, gémit Raymond, doucement.

La main de Margot glissa sur son torse et rencontra un liquide chaud et poisseux.

— Du sang ! Raymond, tu es blessé ! Qui t'a fait ça ?

— D'après toi, s'esclaffa l'autre homme.

— Mais c'est terrible. Il faut faire venir le docteur.

— Un docteur qui amènera les Allemands avec lui ! grogna l'inconnu.

Il se tenait derrière elle, si proche qu'elle pouvait sentir son souffle sur sa nuque.

— Raymond a insisté pour que je l'emmène ici, mais je n'ai aucune confiance dans les pécores ! Ce sont des êtres faibles et manipulables à merci.

Sous l'insulte, Margot se dressa comme un diable.

— Le docteur Herbert est un ami de la famille. Il n'aime pas les Allemands ! Et si vous avez quelque chose contre les pécores, alors, merci d'avoir reconduit Raymond et partez ! On prétend qu'ils recrutent chez les Anglais !

La virulence de cette gamine fit ricaner l'homme dans l'ombre.

— D'accord, va le chercher ton toubib et magne-toi ! Mais gare si tu t'avisés de prévenir les flics !

— S'il n'y avait que vous, ce ne sont pas les gendarmes que je ramènerais, mais les Boches !

Elle se pencha sur Raymond et lui baisa le front.

— Je fais vite. Oh ! Raymond, je suis si heureuse de te revoir...

Elle pivota sur ses talons et fila comme le vent. L'inconnu de l'ombre voulut la suivre du regard, mais déjà elle avait disparu. Le marais et ses

pièges n'avaient pas de secrets pour elle, et si elle souhaitait s'y fondre, nul ne pouvait la retrouver.

— Ne t'inquiète pas, Julien, hoqueta Raymond, on peut lui faire confiance. Le docteur Herbert est un brave homme.

— Je l'espère, marmotta l'autre. Je l'espère.

Margot reprit son vélo et fila à toute allure vers le hameau, ignorant ses mollets en feu et sa fatigue. La brume s'écartait à son passage, comme pour lui éclairer le chemin. Enfin, les premières maisons du village apparurent. Une patrouille longea la chapelle des sept douleurs. Margot se jeta dans un recoin sombre, le souffle en suspens. Ils continuèrent leur route sans la voir. Le fracas de leurs bottes s'éloigna dans la nuit. S'étant assurée que la voie était libre, elle reprit sa course dans les ténèbres.

Le docteur Herbert n'habitait pas loin, une belle maison à deux étages. Margot gratta à la porte. Le médecin, qui arrivait tout juste de sa tournée, ne mit pas longtemps à ouvrir.

— C'est toi, ma petite Margot. Que fais-tu là à cette heure ?

— Docteur, c'est urgent. Il faut que vous veniez avec moi. !

Le docteur Herbert était le seul du village à posséder un sauve-conduit pour circuler après le couvre-feu. Il lui en coûtait de réatteler sa mule, mais la bête, comme si elle avait perçu la gravité de l'instant, piaffait déjà. Margot noua des chiffons épais à ses sabots bien que, dépourvu de fers, l'animal ne produisait guère de bruit en se déplaçant. Chemin faisant, elle expliqua ce qui avait motivé sa visite impromptue.

— Tu as bien fait de venir me chercher, Margot, chuchota le docteur. Raymond, mon cher Raymond que j'ai mis au monde. Enfin, il nous revient.

— Mais dans quel état !

— Ne t'en fais pas, on va le sortir de là. Allez, hue, Cocotte ! Accélère un peu le pas.

Répondant à cet ordre, la mule se lança dans un petit trot silencieux. L'équipage couvrit la distance qui le séparait du lieu où étaient cachés les deux évadés en très peu de temps. Rien ne bougeait dans le marais, que le frémissement des joncs sous le vent et la fuite furtive d'un lapin. Derrière l'abri naturel d'un rideau de tamaris, Cocotte attendait, naseaux dilatés, oreilles tendues. Avait-elle deviné l'aspect clandestin de cette virée ?

Agenouillée aux côtés de son cousin, Margot lui tenait la main. En embuscade dans l'encadrement de la porte, le compagnon de Raymond

faisait le guet, pistolet au poing. Le médecin ausculta le blessé, palpa la plaie et eut un froncement de sourcil.

— Depuis combien de temps est-il ainsi ?

— Deux jours, répondit l'autre, une patrouille à La Haye-Fouassière. Nous avons pu nous échapper, mais Raymond a pris une balle. J'ai fait ce que j'ai pu pour arrêter l'hémorragie, mais...

— Il est brûlant de fièvre, se lamenta Margot.

Le docteur Herbert fit un pansement compressif.

— Je ne peux pas le soigner ici. Je vais l'emmener chez de bons amis à moi, les Moinet. Ils ont un élevage de poules à la Garnache. Ils fournissent des œufs à la *Kommandantur* et les Boches les laissent en paix.

— Vous êtes sûrs d'eux ? grogna l'homme.

— Comme de moi-même.

— Si vous n'avez pas confiance, vous pouvez toujours aller au diable, siffla Margot.

Norbert et Roseline Moinet ouvrirent sans discuter leur porte aux évadés. Ils avaient beaucoup d'estime pour ces jeunots qui risquaient leur vie dans le refus de la défaite. Viendrait le jour où ces hommes pleins de courage récupérerait, au prix du sang, les rênes de la France. Pour l'heure, ils avaient besoin d'eux. Le couple installa les fugitifs dans une pièce dérobée, aménagée spécialement pour ce genre de situation et dont l'entrée était dissimulée par une massive armoire de pays.

— C'est un gros risque que vous prenez, madame, reconnut le fuyard.

— Pauvres p'tiots, je pouvais pas vous laisser dehors ! J'va vous faire une verveine chaude avec du miel pour vous réchauffer.

Norbert et l'évadé étendirent Raymond sur le grabat. En dépit de la vétusté de la cache, les draps étaient fraîchement lavés, une lampe à huile avait été disposée, ainsi qu'une petite table basse, un broc d'eau claire et une cuvette en émail. Les deux aviculteurs se tenaient toujours prêts à recevoir des fugitifs.

Le docteur découpa la veste souillée. Une profonde plaie perforait le ventre de Raymond. Une auscultation plus précise lui apprit qu'aucun organe vital n'avait été touché, mais l'infection gagnait. Le blessé grelottait de fièvre. Roseline apporta la bassine d'eau chaude, du savon et un linge propre.

— Et Lucien ? demanda enfin Margot.

— Il n'était pas avec nous à Dunkerque, répondit le soldat.

— Vous voulez dire que... qu'il est...

— Non, mademoiselle, rassurez-vous. Il a fui avant la bataille.

— Insinuez-vous que mon cousin est un lâche ?

— Lâche et déserteur. Il aurait dû être fusillé !

La gifle s'abattit sur le visage en friche de l'inconnu qui ne cilla pas.

— Mon cousin s'est battu pour la France, vous m'entendez ! Ce n'est pas un lâche !

— Margot, réussit à articuler Raymond, Julien a raison, Lucien a fui avant la bataille. Il... il a fui comme un lâche !

— Tu donnes raison à cet homme ? Tu renies ton frère !

— Margot, le lieutenant est mon supérieur...

— Supérieur de quoi ? ! Vous n'êtes plus en guerre ! Vous n'êtes plus soldat ! Vous avez perdu la guerre !

— Elle est loin d'être finie et nous ne sommes pas démobilisés, gronda Julien. Tant qu'il y aura encore un Allemand sur le sol français, nous nous battons.

— Si vous tenez tellement à vous battre pour la France, allez en Angleterre ! Le Général de Gaulle a appelé tous les militaires aptes à continuer le combat. Allez le retrouver !

— Mais nous y comptons bien, mademoiselle, dès que Raymond sera sur pieds.

La nouvelle la fit chanceler. Raymond était revenu pour mieux repartir ! Raymond blessé, presque mort, et ce lieutenant arrogant. Oh ! Comme elle aurait aimé lui arracher les yeux, lui griffer le visage, lui enfoncer dans la gorge son insultant sourire ! De quel droit osait-il lui parler ainsi ? Une idée soudaine lui traversa l'esprit.

— Où est Basile ? balbutia-t-elle.

L'évadé fit claquer ses talons dans un simulacre militaire.

— Le deuxième classe Auger a rejoint votre Général de Gaulle à Londres. Lui aussi il a fui, mais pas dans la même direction.

La nouvelle lui coupa les jambes, elle chancela.

— Londres, bredouilla-t-elle, il est à Londres !

— À moins que le bateau dans lequel il s'est carapaté ait été bombardé !

— Non ! s'écria-t-elle avec brusquerie, non, il n'est pas mort ! Il est vivant, je le sens, et il reviendra !

— Et vous pourrez convoler tous les deux, c'est trop mignon.

Le ton sarcastique employé par ce prétentieux lui donnait envie de l'étrangler.

— Taisez-vous ! Vous êtes odieux, pédant et mal embouché !

— C'est bien toi sa petite fiancée, c'est ça ?

Elle eut un hoquet de surprise. Il s'esclaffa.

— Ne fais pas cette tête, il était sous mes ordres. On a discuté, c'est tout !

— Basile est sous les ordres de personne ! Il n'est pas un mouton !

— Non, tu peux le dire, ricana-t-il de plus belle, une vraie tête brûlée !

— Pourriez-vous sortir, s'insurgea le médecin, j'aimerais soigner mon patient dans le calme.

Penauds, les deux jeunes gens capitulèrent.

— Basile est à Londres, murmura Margot pour elle-même, il ne sait même pas que ses parents sont morts.

Le docteur et Roseline restèrent enfermés presque une heure avec Raymond tandis que Norbert servait un coup de gnôle à Julien et Margot. Le brave homme tentait vainement d'engager la conversation, mais la glace qui s'était insinuée entre Margot et l'évadé semblait difficile à briser. Enfin, le médecin refit son apparition. Ses traits tirés et les cernes sous ses yeux dénonçaient son extrême fatigue, pourtant il aurait été prêt à passer une nuit de veille auprès de Raymond, si Roseline ne s'était pas spontanément proposée.

— J'ai pu extraire la balle, annonça-t-il, mais il a perdu beaucoup de sang. Il lui faut du repos, beaucoup de repos. Rentre chez toi, petite Margot, je vais te ramener. Tu ne peux rien pour lui, Roseline va le veiller. Surtout, ne parle de cela à personne, il y va de notre vie à tous.

— Je voudrais le voir avant.

— Va, mais ne le fatigue pas, il est très faible.

Raymond reposait sur le grabat. Les yeux clos, il semblait dormir, le visage crispé sur la douleur que les calmants du docteur Herbert n'avaient pas réussi à apaiser. Roseline, assise sur une chaise, se leva en la voyant entrer et sortit pour laisser aux deux cousins un peu d'intimité. Margot s'accroupit à côté de Raymond et prit sa main. Il était brûlant.

— Raymond ! Raymond, tu m'entends ?

Il ouvrit difficilement les paupières.

— Margot, je suis tellement heureux de te revoir. J'ai eu si peur de ne jamais pouvoir revenir.

— Tais-toi, ne dis pas de bêtises. Moi, je n'ai jamais douté que tu reviendrais. Et Basile aussi reviendra.

— Il est parti, Margot. Il s'est enfui, lui aussi !

— Ne dis pas ça ! Ne dis jamais ça ! Basile n'est pas un lâche ! Il va revenir, et Lucien aussi.

Raymond eut un sourire triste.

— Je dois beaucoup à Julien, il m'a sauvé la vie.

— Julien ? Ah oui, l'autre ! Je ne l'aime pas, il est si pédant ! C'est un sale type !

— Ne crois pas ça, c'est un homme extraordinaire !

— Oui, sans doute, siffla-t-elle, si tu le dis. Raymond, repose-toi, je reviendrai demain prendre de tes nouvelles.

— Tu sais ce qui me ferait plaisir ? Que tu m'apportes un pot de miel du père Auger. Tu n'imagines pas ce que ça a pu me manquer là-bas. J'en rêvais la nuit. Comment vont-ils ? La grand-mère ne doit pas être bien vaillante. Ils doivent être morts d'inquiétude pour Basile.

Devant le silence angoissant de Margot et son regard fuyant, Raymond sentit son estomac se nouer. Une sueur froide l'envahit.

— Que leur est-il arrivé, Margot ?

— Ils sont morts, les Boches les ont assassinés ! Ils ont prétendu qu'ils cachaient des tracts et des journaux clandestins dans leurs ruches !

— Et c'était vrai ?

— Je ne sais pas. Ils ont été dénoncés par le père Antoine. Sale vieux schnock, puisse-t-il pourrir en enfer !

Le ton sur lequel elle avait craché ces derniers mots fit une drôle d'impression à Raymond. Cette froideur, à laquelle elle n'était pas coutumière, prouvait qu'elle était sortie de l'enfance. Il s'interrogea. Comment avait-elle vécu ces mois d'occupation ? Comment s'était passée la vie à la ferme ? Comme si elle avait deviné ses pensées, elle répondit à sa question muette.

— Les Allemands se sont installés chez nous. Trois soldats qui pillent tous les jours notre garde-manger. Puissent-ils s'étouffer ! Je crois qu'Annette a rejoint la résistance, elle sort souvent le soir et rentre au matin, exténuée. Colin est mort, elle hait les Boches à mort. Antonio a levé le pied lui aussi.

— Il est républicain, il doit être dans la résistance également.

— Avec Annette, tu veux dire ?

— Je l'espère.

L'angoisse lui érailla la voix. Sa propre sœur appartenait à un réseau. Par son engagement, elle souhaitait sans doute venger Colin. Il se sentit las soudain. La fatigue, la tension, sa blessure et maintenant ces nouvelles, qui n'étaient pas des meilleures, eurent raison de sa conscience. Il ferma les yeux et sombra dans le sommeil. Margot lui baisa le front et le laissa dormir, l'abandonnant aux bons soins de Roseline.

Après avoir raccompagné Margot, le docteur dut expliquer à sa tante qu'il avait eu besoin d'elle pour l'aider avec un patient ; ce qui n'était pas vraiment un mensonge en soi, mais l'un comme l'autre se gardèrent de révéler le nom dudit malade. Ce petit discours évita à Margot une sérieuse réprimande. Margot eut le droit de se faire réchauffer une assiette de matelote d'anguille et dîna seule dans la cuisine. Le reste de la maisonnée était déjà monté se coucher. Annette était sortie...

Tout en mangeant, elle tenta de se remémorer heure par heure sa journée, mais rien à faire, son esprit se concentrait uniquement sur le retour de Raymond. C'était comme si elle n'avait pas vécu jusque-là. Mais, plus troublant, la voix de l'insupportable lieutenant résonnait dans sa tête, une voix rauque et grave, on ne peut plus masculin. Et son regard moqueur... Un sale type, vraiment ! Elle le détestait. Elle lui était reconnaissante d'avoir ramené Raymond, mais cela n'allait pas plus loin. Il voulait continuer à se battre ? Eh bien, qu'il aille rejoindre de Gaulle ! Qu'il débarrasse le plancher, et vite ! Sa seule présence lui était odieuse. Puisse-t-il être parti demain, quand elle irait voir Raymond.

Chapitre 18

Margot se rendit à Bouguenais, au sud de Nantes, où elle vendit du babeurre et des pâtés. Les prix au marché noir augmentaient jour après jour, elle ne pouvait que s'en féliciter. Une heure fut suffisante pour écouler sa marchandise sous le manteau. Sa jeunesse et ses airs innocents, qu'elle revêtait à la perfection quand la situation l'imposait, lui évitaient bien des tracasseries de la part des Allemands. Une journée fructueuse dont elle ne pouvait que se réjouir. Sur le chemin du retour, malgré la distance et l'état d'usure de son vélo, elle pédalait le cœur léger à l'idée de voir Raymond. Elle se rendrait chez les Moinet dès qu'elle aurait caché son magot dans le sanctuaire de son enfance.

Le moulin était, au même titre que Raymond et Basile, le compagnon immémorial de ses peines et de ses joies. Leur complicité remontait au temps des premières taloches de la tante Solange. Elle venait y épancher ses chagrins et y trouver la paix. Il était le temple de ses rêves. Là, recroquevillée sur le matelas de foin, elle inventait sa vie à Paris. Elle s'imaginait en tailleur de chez Chanel, arpentant les trottoirs de la grande ville, se rendant au théâtre et au cinéma, dînant dans les restaurants prestigieux en compagnie d'hommes distingués. Puis, bercée par le chant du marais, par les stridences des grillons, par les vocalises des grenouilles amoureuses et le sifflement du vent s'infiltrant dans les brèches du toit, elle finissait par s'endormir.

Le vieux moulin était un ami loyal, il la prévenait des dangers. Et ce soir, alors qu'elle pénétrait dans son ventre sombre, il l'avertit qu'elle n'était pas seule. Aussitôt, elle se tendit. Tirillée entre l'envie de s'enfuir en courant et la curiosité, elle demeura immobile sur le seuil. Dans le clair-obscur du crépuscule naissant, elle devina une silhouette se découpant dans l'ouverture. Son cœur se crispa quand elle reconnut le lieutenant imbu et prétentieux qu'elle s'était juré de détester.

— C'est vous ! cracha-t-elle, qu'est-ce que vous faites là ?

— Eh ben, quel accueil ! Moi qui viens te donner des nouvelles de Raymond !

Raymond ! Ce salaud savait où frapper juste.

— Comment va-t-il ?

— Aussi bien qu'un gars qui a pris une bastos dans le buffet. Il se remet doucement, mais je crains que nous soyons encore là pour un long moment. Je vais avoir besoin de toi.

— Allez au diable, je ne veux pas vous aider !

Elle entra dans le moulin, le bousculant au passage. Il la laissa passer en souriant, cette souris commençait à lui plaire. Son mauvais caractère lui donnait un certain charme, il ne pouvait pas se mentir. Et puis elle était jolie, ce qui ne gâtait rien. Les filles lui manquaient et quitte à coucher avec une paysanne, au moins celle-ci faisait-elle des efforts d'hygiène. Quelque chose en elle l'attirait et le troublait à la fois. Quel plaisir ce serait de se farcir la fiancée de cuistre de Basile. Il entra sur ses talons dans le vieux moulin. Ses yeux, habitués à l'obscurité, la lui découvrirent occupée à désincarcérer une pierre du mur pour y cacher son trésor. S'avisant de sa présence derrière elle, elle suspendit son geste et fit volte-face.

— De quel droit m'avez-vous suivie ?

— J'ignorais que nous étions sur une propriété privée.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Vous m'espionnez !

— Tu te donnes trop d'importance, je me fiche de tes petites activités. Néanmoins, je préfère te prévenir que le marché noir est interdit et passible de mort.

Elle blanchit. Même dans la pénombre, il le remarqua.

— Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire ?

— Tu mens mal. Dommage, j'aurais voulu que tu saches mentir. Raymond va être déçu. Nous devons trouver autre chose.

Il tournait déjà les talons quand elle le rattrapa.

— Raymond a besoin de moi ?

Un sourire rusé fila sur le visage de Julien. La petite sotte avait mordu. Décidément, son cousin Raymond était son point faible. Tant mieux.

— Nous allons avoir besoin de toi. Il nous faut de nouveaux papiers d'identité. Je ne veux pas rester terré chez les bouseux.

Elle se raidit, consciente qu'il avait employé ce mot pour la faire enrager et marquer la différence qui existait entre eux. Son arrogance, ce mépris qu'il mettait dans son sourire, dans son regard et dans sa voix, lui étaient

insupportables. Elle dut se faire violence pour ne pas le gifler et le planter là.

— Comment voulez-vous que je vous aide ? Je ne fabrique pas de papiers d'identité !

— Mais tu connais le coin et tu te rends régulièrement à Nantes pour ton trafic. Ne regimbe pas, je le sais. J'ai surpris une conversation entre les époux Moinet. Je veux que tu te rendes à Nantes et que tu rencontres un vieil ami à moi. Il était officier de réserve, je doute qu'il ait beaucoup souffert de la débâcle. Il a toujours su se tirer des mauvais coups. Je l'ai vu à l'œuvre en Espagne. Lui et moi nous sommes du même monde, il saura quoi faire.

Elle se raidit plus encore, la fureur la consumait. Chaque mot, chaque parole de la part du lieutenant Meynard était autant de piques plantées dans sa fierté, autant de gifles qu'il lui assénait. Son sang dans ses veines bouillonnait. Elle rêvait de se jeter sur lui, de lui arracher les yeux, de lui renvoyer ses propos fielleux dans sa gorge. Ah, s'il n'y avait pas Raymond ! Lui s'amusait de la voir lutter pour se dominer. Elle se consumait en silence et cela ravivait le bleu vert de ses yeux. La lueur de la lampe à pétrole qu'elle avait allumée nimbait ses iris d'une étrange nuance mordorée.

Soudain, il se mit à regretter qu'elle fût née paysanne. Bien apprêtée, coiffée et maquillée, elle eût fait une maîtresse parfaite et digne de lui. Si seulement elle n'avait pas aussi mauvais caractère. Il fallait admettre qu'il ne la ménageait pas.

— Bon, et alors ? feula-t-elle comme il restait silencieux, je vais voir votre ami et je lui dis quoi ? *« Bonjour, pourriez-vous procurer des faux papiers d'identité à mon cousin et son imbécile de lieutenant afin qu'ils puissent se promener au nez et à la barbe des Allemands ? »*

— Pourquoi pas ?

— Hors de question ! Je n'ai aucune confiance en vos relations ! Je suis sûre qu'il va le dénoncer !

Le sourire moqueur de Julien s'envola. Il lui empoigna le bras. Ses doigts s'enfoncèrent dans sa chair.

— Petite conne ! Si tu n'étais pas une femme, je te casserais la gueule pour ce que tu viens de dire !

— Lâchez-moi, sale brute ! Vous vous prétendez du beau monde, mais vous ne valez pas mieux que le dernier des paysans ! Lâchez mon bras et allez au diable ! Je ne vous aiderai pas à vous procurer des papiers. J'espère

que les Allemands vous arrêteront et qu'ils vous fusilleront ! Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être là pour voir ça !

Elle tenta encore de s'arracher à sa poigne, mais lui n'était pas décidé à la laisser partir.

— Attends, je n'en ai pas fini avec toi.

— Moi, si !

Et sur cette affirmation qu'elle voulut définitive, elle prit son élan et lui envoya le plus formidable coup de pied qu'elle n'ait jamais donné dans les testicules. L'effet fut immédiat. Il poussa un cri de douleur et se plia en avant, la main entre les jambes. Une fois libre, Margot s'écarta de lui d'un bond félin, éteignit la lanterne et décala aussi vite qu'elle put. Elle n'avait pas eu le temps de dissimuler son trésor dans sa cachette, tant pis ; celle-ci étant éventée, elle en trouverait une autre. En courant à perdre haleine dans le marais, elle espérait avoir frappé assez fort pour que ce maudit lieutenant lui fiche définitivement la paix. Puisse-t-il ne pas se venger sur Raymond en retour. S'il le faisait, elle se promit de lui arracher les yeux avec une fourchette !

Arrivée en vue de la ferme, elle se ralentit et prit quelques minutes pour se recomposer un visage serein. Elle avait les joues en feu et le cœur en breloque. Ce gredin de Parisien l'avait mise en retard, elle allait encore en être quitte pour une raclée de la part de tante Solange ! Le sang lui battait les tempes. Comment ce damné goujat osait-il lui parler sur ce ton ? De quel droit se permettait-il de la rabrouer sans cesse au prétexte qu'elle n'était qu'une paysanne ? Après tout, son père venait de la ville lui aussi, c'était un homme riche. C'était même la raison pour laquelle il avait abandonné sa mère enceinte. Cette pensée renforça sa rage. Voilà ce qu'ils valaient des canailles du bitume, des beaux parleurs, des menteurs éhontés, sans aucun amour dans le cœur. Ils séduisaient d'innocentes jouvencelles et les délaissaient sans scrupule dès que celles-ci se retrouvaient dans une situation embarrassante, indifférents à ce qu'il advenait d'elles ensuite. Sa propre mère avait été victime de l'un d'eux et s'était pendue de désespoir. Depuis, elle payait le prix de cette trahison. Bâtarde ! Fille de putain ! Voilà les sobriquets dont on l'avait affublée tout au long de son enfance à cause d'individus comme ce lieutenant. Elle les méprisait de toute son âme.

Mais bientôt, elle serait loin, elle fuirait cette odieuse province et irait à Paris. Là-bas, elle deviendrait une dame du monde et les hommes s'inclineraient devant elle. Ils lui feraient la cour et la respecteraient. Au

diable ce maudit Parisien ! Il se fourrait le doigt dans l'œil s'il espérait pouvoir obtenir la moindre aide de sa part. Il n'aimait pas les bouseux ? Eh bien, il allait y rester encore un peu, chez les bouseux !

Elle assura sa liasse de billets roulés à sa jarretière, posa son vélo contre le mur du bâtiment et courut se laver les mains au petit robinet installé près de la porte. À travers la fenêtre de la cuisine, elle devina les silhouettes des habitants de la ferme réunis autour de la table pour dîner. Ses oreilles la brûlaient à la pensée des rodomontades qu'elle allait devoir endurer.

Une lueur rouge s'alluma dans l'obscurité, fugace. Le bout incandescent d'une cigarette indiquait un espion. Appuyé contre un mur, le soldat Dirk Enning fumait, le regard posé sur elle. Le diable l'observait. Sa présence menaçante lui fit l'effet d'un coup de fouet. Une flopée d'idées saugrenues se bouscula dans sa tête. Il savait pour Raymond ! Il allait l'arrêter ! Non, se reprit-elle, il ne pouvait être au courant, ses nerfs à vif et son esprit fertile lui jouaient des tours. Elle courut jusqu'à la maison sans demander son reste.

Chapitre 19

Base militaire d'Aldershot, Hampshire, Angleterre, avril 1941

La cloche sonna la fin du huitième round. Les combattants s'effondrèrent chacun dans leur coin, le visage en sang. Basile, l'œil mi-clos par sa paupière qui commençait à gonfler, essayait de reprendre son souffle, tandis que le *cutman*^[30] appliquait la plaque d'argent sur les ecchymoses.

— Où en est la côte, Curé ?

— Elle grimpe, mon fils, elle grimpe. Elle vient de franchir les cent contre un.

— Pas trop tôt, cet enfoiré de Polack m'a tellement démonté la gueule que ma fiancée ne va pas me reconnaître !

Il cracha un jet de salive rouge. Le père Maxence lui vaselina les pommettes.

— Tout de même, tu prends des risques, mon fils.

— À vaincre sans périls, on triomphe sans gloire !

— Intéressant, j'ignorais que tu lisais Corneille.

— J'ignorais que c'était de lui, j'ai dû l'entendre quelque part.

La cloche retentit ; les deux adversaires se refirent face, muscles tendus. Sûr de sa victoire, le Polonais négligeait sa défense. Il était arrivé à ce point de confiance en lui où la méfiance s'amenuise. Exactement là où voulait le mener Basile. Tandis qu'il encaissait les coups de massue de son rival, sa côte montait... Cent contre un ! Un bon pactole, assez pour offrir une jolie bague de fiançailles à Margot. Maintenant, il allait pouvoir expédier son adversaire au royaume de Morphée.

Le Polonais envoya un direct à Basile qui esquiva, avec une souplesse insoupçonnée. Il en profita pour lui envoyer un violent crochet au foie. Le Polonais tangua. Basile le remonta d'un uppercut au menton. Cette fois, l'autre vacilla. Son coin haranguait.

Kill him, kill the fucking froggy !

Mais le poing du Polonais frappait à présent dans le vide. Basile dansait autour de lui. D'un nouveau crochet, à la tempe celui-ci, il lui tordit la nuque, éclaboussant les spectateurs du premier rang d'un jet de salive et de sang. Le Polonais chancela, les bras ballants, le regard hagard, KO debout. Basile l'acheva d'un ultime crochet dans la mâchoire. Le géant s'écrasa en arrière, les yeux révulsés.

Le combat était fini, la foule exultait.

Le père Lecourtois jaillit sur le ring et brandit les poings du vainqueur sous les vivats des Anglais qui savaient reconnaître un champion. Le clan polonais, lui, faisait sérieusement la tête. Le jeune Simon Josh, un Français fraîchement débarqué de France et que Basile avait pris sous son aile, amassait les gains des paris. Un sacré butin que les trois amis venaient d'encaisser.

— Participer à cette mascarade ne te dérange pas, mon Père ?

— Ma foi non, je m'amuse.

— Je croyais que ton dieu méprisait le fric.

— De l'argent pour la bonne cause, mon fils, la nôtre.

Basile éclata de rire. Depuis qu'il connaissait le père Maxence Lecourtois, rencontré dans des circonstances rocambolesques à Bray-Dune, il avait appris à apprécier ce singulier curé dont la vocation, pourtant sincère, l'avait frappé sur le tard. Maxence avait fini par lui avouer ne pas toujours avoir eu la foi. Il fut même un temps où il fuyait la morale. Lui qui confessait à tour de bras avait sur la conscience un bien étrange secret, et Basile le respectait trop pour le questionner davantage.

Basile s'essuyait le front avec sa serviette quand une main gaillarde se posa sur son épaule.

— *Excuse-me, Captain. The colonel Kinleight wants to see you. Now !*

À contrecœur, Basile, les cheveux ruisselants de sueur, attrapa sa vareuse et suivit le brigadier. Que lui voulait le colonel ? Il ne le lâchait pas depuis leur arrivée en Angleterre. Kinleight avait rapidement saisi les prédispositions extraordinaires du *froggy* pour tuer sans être tué. Une recrue de choix pour ses troupes.

Le galonné le fit grimper dans une Triumph Gloria grise et prit place à ses côtés. Le véhicule aux yeux teintés démarra. Ils sortirent de la base et prirent la route de Londres. Basile s'épongeait les tempes. L'odeur de transpiration envahit l'habitacle. Le brigadier lui jeta un regard agressif en fronçant les narines.

— Désolé, vieux, fallait me laisser le temps de prendre une douche. En plus, je vais prendre froid avec tes conneries !

Après une heure de trajet et de nombreux barrages, ils atteignirent la capitale anglaise. La ville était plongée dans le black-out. Les sacs de sable s'amoncelaient au pied des bâtiments. En dehors des rares patrouilles appelant régulièrement à éteindre les lumières et à tirer les rideaux, Londres avait des airs de ville fantôme. Déjouant toutes ses velléités d'invasion, les Anglais refusaient la défaite en dépit des innombrables bombardements qui dévastaient leurs cités ; les pilotes de la RAF faisaient preuve d'une adresse sans pareille, et les batteries géantes de DCA placées dans l'estuaire de la Tamise pulvérisaient les audacieux oiseaux de fer qui osaient s'aventurer au-dessus de leurs têtes.

Basile se demandait comment c'était là-bas, en France. Vivaient-ils eux aussi dans la nuit, les sacs de sable et le marché noir ? Les meilleures affaires se font pendant les crises. On a besoin de tout, armes, vivres, plaisirs... Tout se vend, et au prix fort. Il songea à Margot. Il l'imagina, affamée, tremblant dans le froid, terrifiée par les soldats. Il aurait désiré la serrer dans ses bras, l'embrasser, lui dire que bientôt tout serait terminé. Combien de fois avait-il commencé une lettre sans pouvoir la finir ? Les Français réfugiés racontaient de terribles histoires. Simon Josh, dix-neuf ans, avait assisté, impuissant, à l'arrestation de sa famille. Simon avait eu la vie sauve grâce à un courageux voisin. Pris en charge par un réseau, il avait rejoint Londres où il voulait se battre.

La voiture longea la Tamise, dont les eaux habituellement noires disparaissaient sous un linceul phosphorescent. Puis elle tourna pour emprunter le Tower Bridge, coiffé de hideux ballons emplis de gaz incendiaires destinés à dissuader les pilotes de la Luftwaffe de venir lui friser les moustaches. Disséminées partout dans la ville et sur les toits des immeubles, des batteries de canons anti-aériens dressaient leurs bouches mortelles vers un ciel sans cesse menacé. Londres s'était vidée d'une majeure partie de ses habitants. Ne subsistaient encore que les soldats, les préposés à la défense, les patriotes... et les suicidaires.

La Triumph s'arrêta devant un grand édifice de briques de style victorien, gardé par deux militaires retranchés derrière des sacs de sable hérissés de fils barbelés. Basile et le brigadier sortirent du véhicule et pénétrèrent dans le bâtiment, empruntèrent un long couloir jusqu'à un escalier préservé par deux battants coupe-feu. À mesure qu'ils descendaient

vers les ténèbres, le brouhaha sourd des conversations feutrées s'éleva. L'*Underground War Whiskey Club*, aménagé dans les caves d'un ancien collège de jeunes filles dont la structure principale avait été bombardée en octobre 1940, n'ouvrait ses portes qu'à de rares privilégiés. N'y avait-on pas récemment croisé Winston Churchill en personne ? Un majordome sikh aux yeux de braise, un turban vert enroulé sur ses longs cheveux noirs, le visage mangé d'une barbe de la même teinte, se planta devant eux et désigna Basile.

— Pas de veste, il n'entre pas.

— Bien, trouve-lui une veste ! aboya le brigadier.

Ainsi accoutré d'une camisole, trop étriquée pour sa carrure, Basile, la tignasse encore laquée de sueur, pénétra dans le sacro-saint de la résistance britannique. Rares étaient les élus qui y étaient autorisés et Basile se demanda pourquoi il en faisait partie.

Sur le mur du fond, le portrait du roi George trônait en majesté, cerné de part et d'autre de drapeaux britanniques. Une fumée opaque issue des nombreux cigares consumés flottait en suspension. Là, les hauts officiers jouaient le sort de milliers de soldats autour d'une table de billard. Derrière un bar d'acajou, rapporté d'un grand hôtel de Londres, s'affairaient deux barmen en smoking. Et pas une femme à l'horizon... Logique puisque le club leur était interdit.

Basile aperçut le colonel enfoncé dans un fauteuil, un verre de Cardhu à la main, discutant avec un autre officier. Il lui fit signe de s'asseoir avec eux. Basile ne se le fit pas dire deux fois et prit place dans un Chesterfield de cuir, confortable et moelleux à souhait. Congédié d'un geste, le brigadier tourna les talons en maugréant.

— Basile, je vous présente sir Earl Williams du SOE. Vous connaissez le SOE ?

— Special Operation Executive. J'en ai entendu parler.

— Désirez-vous un cigare ?

— Volontiers.

Sur la défensive, Basile puisa dans la boîte de Montecristo que lui tendait Kinleight. Le colonel lui laissa le temps de l'allumer avant de reprendre.

— Sir Williams a besoin d'hommes fiables, efficaces, maîtrisant les techniques de combats et faisant preuve d'ingéniosité.

— En quoi suis-je concerné ?

— Des hommes qui connaissent la langue et le pays que nous voulons délivrer. Des hommes comme vous.

— Je repose ma question, en quoi suis-je concerné ?

— Vous connaissez la ville de Saint-Nazaire ?

Basile savoura une bouffée de cigare. Ils le renvoyaient en France. Il allait fouler le sol français et serrer Margot dans ses bras. Saint-Nazaire, juste l'estuaire à traverser... Cette idée lui arracha un sourire. Se trompant sur son rictus, Kinleight continua.

— Les Allemands y construisent une base de sous-marins réputée indestructible. S'ils y parviennent, ils auront la suprématie des mers. Il faut donc impérativement la détruire.

— Et vous avez pensé à moi pour cette mission suicide !

— Le colonel nous a vanté votre hargne pour vous sortir des situations les plus désespérées, déclara sir Williams. Votre mission n'est pas une simple action commando. C'est, disons, une mission de renseignements. On raconte que vous avez reçu la Croix de Victoria en raison de votre bravoure pendant la bataille d'Angleterre. Quel honneur pour un *frenchie* ! Votre fiancée en sera impressionnée !

Basile, engoncé dans le moelleux du fauteuil, sirotait pensivement son whisky-soda. Jamais il n'avait franchi l'estuaire de la Loire ni posé les pieds dans la ville-port. Quand bien même l'envie de voir les gros cargos qui partaient à l'autre bout du monde lui avait souvent dévoré le ventre. Il détailla son interlocuteur. Son casque de cheveux neigeux lui donnait une allure vénérable, mais l'expression rusée qui illuminait son visage le mettait en garde. Pourtant, il savait déjà qu'il allait accepter cette mission. Il n'avait pas franchi la Manche sous un déluge de feu et de mort pour se tourner les pouces. La rage au cœur, il ne vivait plus que pour chasser les Allemands de son pays, retrouver Margot et, s'il le pouvait, rafler bon nombre de médailles au passage en se couvrant de gloire. Elle n'en serait que plus fière de devenir sa femme. Il l'imagina, avançant dans sa robe de taffetas blanc sous la nef de l'église de Bouin. Son palpitant allongeait ses battements à chaque pensée qu'il avait d'elle.

Un serviteur sikh porta au colonel un pli épais sur un plateau d'argent.

— Mais j'y songe, mon cher Basile, nous ne vous avons pas félicité pour ce soir, reprit le colonel en sortant de l'enveloppe une liasse de livres sterling, beau combat. Personne n'y croyait. Néanmoins, dois-je vous

rappeler que les combats clandestins ne sont pas autorisés et les paris interdits ?

Basile grimaça.

— Ce Polonais était un dur à cuir, continua Kinleight, certain d'avoir marqué un point, cependant, je n'ai jamais douté de vous. Je savais que vous vous arrangeriez pour faire monter la côte. Ce qui est tout à fait irrégulier.

— Irrégulier ! Qui s'est pris tous ces pains dans la tronche, d'après vous ? Je l'ai gagné mon pognon ! Je n'ai jamais triché, j'ai juste laissé cette grosse masse décérébrée se fatiguer. Il n'y a rien d'illégal à ça !

— Il n'en reste pas moins que les paris sont interdits. Ce seul délit peut vous valoir la cour martiale.

Dompté, Basile se renfroga dans son fauteuil. Son cigare prit soudain un goût de cendres amères. Il devina où ces deux-là voulaient en venir. Ce salaud de colonel le tenait, et pourtant il avait lui-même raflé un bon paquet d'oseille sur son dos.

— Bien sûr, fit Sir Williams d'un ton sirupeux, ceci restera entre nous. Nous n'aurions pas à cœur de faire jeter en prison l'un de nos meilleurs hommes.

— J'ai compris, Général. Aurais-je le droit de choisir mes hommes ?

— Je vous laisse carte blanche, Capitaine Auger. Bienvenue au SOE. Je vais vous expliquer ce que nous attendons de vous...

Bien plus tard dans la nuit, Basile était de retour dans la casemate qu'il partageait avec le père Maxence et le jeune Simon Josh. Son air maussade n'échappa pas aux deux hommes qui guettaient son retour. Inutile de développer, un seul regard suffit pour exprimer ce qui les attendait. Ils avaient vécu ensemble, s'étaient entraînés ensemble dans cet horrible camp en Écosse, ils n'avaient plus besoin de parler pour se comprendre. Pour qu'un officier vienne le chercher de cette façon, l'affaire devait être grave, mais ils y étaient préparés. C'est pour cela qu'ils avaient fait tout ce qu'ils avaient fait, enduré tout ce qu'ils avaient enduré. Le retour en France se profilait et chacun avait conscience que ça n'aurait rien d'une balade touristique.

Basile prit le temps d'allumer une cigarette et observa les compagnons qu'il avait choisis pour composer « son équipe » : le père Maxence et le jeune Simon Josh. Son regard s'arrêta sur l'homme d'Église.

— Paris ne t'es pas inconnu, curé.

C'était une affirmation et Maxence le savait. Nul ne connaissait Paris mieux que lui, lui qui avait vécu l'autre moitié de sa vie à en visiter les banques et les hôtels particuliers, lui qui n'ignorait aucun des souterrains et des passages dérobés de la capitale...

— Paris a dû bien changer depuis.

— Ne t'inquiète pas, aux dernières nouvelles, la tour Eiffel serait toujours à la même place. Ta mission est de former un réseau de renseignements, mais aussi de prospecter pour trouver à nos futurs agents des planques sûres et discrètes. Avec Simon, j'irai en Mayenne à la recherche de zones de parachutage sécurisées. Il faut vous préparer à retourner en France. Le moindre détail, shampoing, vêtements, peut nous perdre, alors soyez prudents !

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Le lieutenant Julien Meynard s'étira en grognant. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi ainsi ? Sur le grabat à côté de lui, Raymond ronflait encore, assommé par les antalgiques du docteur. La fièvre était tombée et la blessure semblait sur la bonne voie de la guérison.

Comme quoi les paysans ont la couenne dure, songea Julien.

Il se frotta la nuque, endolorie par ses nuits dans les fossés humides, les étables et les bois. Combien de jours à cavalier à travers France depuis leur évasion ? Il avait perdu la notion du temps. Ce Noël, ils auraient dû le fêter dans leurs familles. Le Maréchal les avait laissé tomber, mais que pouvaient-ils demander à ce vieux sénile ? Ce serviteur zélé des nazis ? Ils n'avaient dû leur salut qu'à eux-mêmes. En y repensant, ils avaient eu de la chance, Raymond et lui, plus que Valentin. Pauvre Valentin...

Julien fixa le plafond, les bras repliés sous la nuque. Oui, pauvre Valentin qui faisait du bon café dans les dunes du nord, un brave type, un super pote. À Melun, ils s'étaient dissimulés dans une ferme. Un dimanche matin, les occupants étant à la messe, les trois complices d'évasion avaient troqué leurs uniformes déchirés contre des habits de civils. Un peu juste aux chevilles pour Julien, un peu étriqué pour Valentin, un peu triste pour Raymond. Dans la cuisine, ils avaient trouvé des œufs, du fromage et un jambon à l'os. Valentin faisait une omelette pour ses copains quand les soldats étaient arrivés. Un voisin avait vu les trois amis pénétrer dans la maison. « Allo, la *Kommandantur*... » Julien avait perçu le moteur de la voiture. « On se casse ! » Raymond et lui avaient sauté par la fenêtre. Valentin s'était retourné, sa poêle fumante à la main. « Hein ? Quoi ? » Il n'avait pas entendu...

J'aurais dû y aller, se reprocha Julien, *j'aurais dû entrer et buter ces sales Boches ! J'ai fui comme un lâche, j'ai abandonné Valentin !*

Il se faisait un devoir de ne jamais laisser ses hommes. Même lorsque les Allemands les avaient capturés, il avait refusé le château réservé aux

officiers pour rester avec ses troupes, avec soupe de cailloux et paillasse vermoulue.

Il se leva, passa une main dans ses cheveux infestés de vermine et jeta un regard agressif au broc et à la cuvette. Comme il était loin le confort de l'appartement familial de l'avenue Mac-Mahon, mais il ne devait pas jouer le difficile. Il avait une chance incroyable d'être encore en vie. Ces braves gens, certes rustiques et sans doute illettrés, lui avaient donné une impression de franchise et d'honnêteté. C'était devenu si rare. Quant à la petite cousine de Raymond... celle-là c'était une autre histoire. Un vrai caractère de cochon ! Pas étonnant qu'elle soit la fiancée de Basile.

Le modeste miroir ébréché fixé au-dessus de la commode lui renvoya son image. Il sursauta. Quelle gueule ! Quelle crasse ! Quelle barbe ! La barbe ! Quelle misère, cette tôle ! La veille, l'obscurité avait dissimulé les fissures sur les murs, cela ne l'avait pas empêché de sentir sous ses pieds le sol de terre battue. Pour autant, l'ensemble était propre et bien entretenu. Les Moinet étaient peut-être des paysans, mais ce n'étaient pas des sagouins. À tout prendre, il se dit qu'il aurait pu tomber plus mal. Il fit une toilette approfondie et se rasa en évitant de s'entailler avec le coupe-chou prêté par Norbert. Pliés sur une chaise se trouvaient des vêtements, certes laids et difformes, mais nettoyés et chauds. Il loua ses hôtes pour cette attention et se hâta de s'habiller. Ainsi vêtu et lavé, il sortit avec précaution de son repaire et, à pas feutrés, se dirigea vers la cuisine, guidé par le délicieux fumet de pain grillé qui lui titillait l'estomac.

Devant ses fourneaux, Roseline, en sabots fourrés de paille, s'activait à préparer le déjeuner. La grosse gazinière diffusait une chaleur apaisante. Voyant apparaître le jeune homme, Roseline l'accueillit d'un radieux sourire et Julien se surprit à penser que cette femme avait une vraie beauté qui lui venait du cœur.

— Bonjour, Caporal. Avez-vous bien dormi ?

— Lieutenant, s'il vous plaît.

— Comment va Raymond ?

— Il dort encore. Les cachets du docteur ont dû faire effet.

— C'est un bon docteur ! Il passera le voir en fin de matinée. J'ai fait griller du pain, il n'y a qu'ainsi qu'il est mangeable. Vous prenez du thé ou du café ?

— Thé, café, tout a le même goût maintenant ! Du jus de navet !

— Que dites-vous ? Vous ne connaissez pas notre petite Margot. Ce matin, elle est passée apporter un paquet de café. Du vrai café ! Je ne sais pas comment elle fait, mais cette petite est une vraie perle. Brave gosse ! Y a pas à dire plus courageuse qu'elle, c'est dur à trouver !

Elle rit. Un rire guttural de femme des campagnes, faisant tressauter son goitre gélatineux. Dieu que son regard était doux, empreint de bonté et de générosité. Sa grosse poitrine molle avait dû serrer bien des cœurs.

D'un geste circonspect, Julien porta à son nez la tasse fumante qu'elle venait de lui servir. Un nectar noir, un parfum de noisette grillée... un effluve de jours heureux. Il but une gorgée. Elle n'avait peut-être pas que des défauts, cette Margot, si elle arrivait à dégoter du café de cette qualité. Un doute l'assaillit. Fricotait-elle avec les Allemands ? Avec une frimousse comme la sienne, c'était un bon moyen pour se procurer de menus plaisirs à moindres frais. Nombreuses étaient celles qui en faisaient autant. Curieusement, cette idée souleva en lui un sentiment d'amertume.

Margot... au souvenir de la jeune femme, son anatomie se remémora le violent coup asséné à sa virilité. La petite garce n'y avait pas été de main morte. Elle n'avait rien de ses bécasses rougeaudes qu'il avait trop souvent croisées dans les campagnes. Cette fille-là était du feu, un volcan en phase d'éruption, une grenade dégoupillée. Une fille comme elle, dans un lit... dans son lit ! Il chassa cette idée de sa tête. Une fille pareille n'avait pas sa place dans le pageot d'un homme tel que lui. Ils n'étaient pas du même monde et n'avaient rien de commun.

Sa tasse à la main, il sortit de la maison et fit quelques pas dehors. C'était d'une grande imprudence, mais il étouffait dans la cache et puis la ferme des Moinet était suffisamment isolée pour se permettre ce genre de fantaisie. C'était la raison pour laquelle les réseaux leur confiaient souvent des aviateurs à planquer. L'air était frais et le sol boueux. Les arbres s'ébrouaient comme il passait dessous. Il pesta, même la nature était contre lui. Cela ne pouvait pas durer, il lui fallait des papiers ; mais qui d'autre pour l'aider que cette tête de mule de paysanne ?

Dans la cour, le père Moinet chargeait sa camionnette. Deux fois par semaine, il livrait des œufs et des poulets à la *Kommandantur* afin que les Allemands ne viennent pas les réclamer chez lui. Voyant Julien déambuler à sa guise, il lui fit signe.

— Tu devrais pas t'balader comme ça, mon gars, c'est dangereux !

Le tutoiement agaça Julien. Par précaution, il ne fit pas de remarque.

- Il n’y a personne.
- P’être bien, mais on n’est jamais trop prudent.
- Il me faut des papiers d’identité.
- Dame, ça s’trouve pas sous l’sabot d’un ch’val.
- Je croyais que c’était votre partie, l’exfiltration.
- Moi, j’cache les résistants, les évadés et les aviateurs. Le reste, ça dépend de Champaubert.
- Qui est Champaubert ?
- Le chef d’un réseau local.
- Comment on le contacte ?
- Personne ne le contacte, d’ailleurs, personne ne sait qui il est. P’être un fantôme, qui sait ?

Julien but une tasse de café, songeur. Champaubert ! Si ce gars était un leader influent, il devait absolument entrer en contact avec lui. Le père Moinet était bien brave, mais il ignorait qui était cet homme. Cela n’avait rien d’étonnant, la prudence était de mise en cette période troublée où la suspicion régnait. Il devrait donc se débrouiller seul pour communiquer avec ce mystérieux Champaubert. Pour le trouver, il ne voyait qu’une personne pour l’aider. Son esprit vogua sur les vagues de son passé en Espagne, quand lui et son frère aîné Gabriel avaient rejoint la XI^e Brigade Internationale pour voler au secours des républicains. Là-bas, ils avaient fait la connaissance d’un exalté à leur image, issu de la bourgeoisie nantaise, Philippe Beuschert. Ces trois-là avaient été inséparables durant les combats, se défendant mutuellement, même quand les Italiens^[31] les encerclaient. Lorsque Gabriel était mort, au cours de la bataille de Teruel, en janvier 1938, la gorge tranchée par un éclat d’obus, Philippe avait creusé avec lui la tombe dans la terre gelée, puis il avait pris Julien, désarmé, sous son aile. Il l’avait protégé, avait remplacé ce frère à jamais disparu, et lui avait juré être toujours là pour lui. Philippe Beuschert... Il se remémora son visage, son rire désinvolte, son regard à la fois sincère et cynique. Oui, Beuschert était son seul espoir, il en était certain. Il devait à tout prix entrer en contact avec lui. Si seulement cette bourrique de Margot daignait l’aider !

Le père Moinet avait fini de charger sa camionnette et démarra. Alors qu’il suivait des yeux le véhicule qui s’éloignait, Julien aperçut un cycliste, pédalant laborieusement sur le chemin. Il se tendit, le visiteur venait par ici. La raison eût été de se cacher, pourtant il resta là, à observer le vélo qui se

rapprochait. Il eut une grimace méprisante en reconnaissant Margot. Ainsi la petite ribaude voulait prendre des nouvelles de son cher cousin. Elle passa devant lui sans un regard, sans même s'écarter de la flaque dans laquelle elle roula pour le plaisir d'éclabousser cet odieux personnage. Julien fit un bond de côté, mais n'évita pas les souillures. Pestant, il secoua le bas de son pantalon. Cette dinde allait lui payer ça !

Margot posa sa bicyclette contre le mur et sortit un lapin de sa besace. Elle l'avait pris au collet durant la nuit. Poussant la porte de la cuisine, elle salua Roseline.

— Bonjour, Roseline, comment va Raymond ?

— Très bien, j'ai été le voir tout à l'heure, il dormait. C'est un p'tit gars solide. Il s'en remettra, notre Raymond.

— Je vais attendre qu'il se réveille, j'ai amené un lapin pour le déjeuner.

— Oh, la bonne idée ! Merci, ma petite Margot. Je vais l'écorcher.

— Tu en as bien assez fait comme ça, je vais le faire.

Sans perdre une minute, elle s'installa dehors, pendit le garenne par les pattes arrière, s'assit sur les talons, lui ouvrit le ventre à l'aide d'un couteau et lui retira la peau. Concentrée à sa tâche, elle fit mine d'ignorer Julien qui se rapprochait. Enfin, elle leva sur lui un visage moqueur.

— Vous vous êtes sali, Lieutenant ?

— On s'amuse d'un rien dans les campagnes.

D'un geste sec, elle arracha la tête du lapin en lui brisant les cervicales. Le sang gicla, cette fois Julien fut assez prompt à esquiver les éclaboussures.

— Nous ne sommes pas partis sur de bonnes bases, toi et moi, grommelait-il.

— À qui la faute ?

À la lumière du soleil de Vendée, Julien détailla la jeune fille dont Basile lui rebattait les oreilles, le soir dans leur casemate. Il se mit à l'étudier avec une attention nouvelle, s'attardant sur l'ovale parfait de son visage, ses yeux de chat légèrement étirés sur les tempes, ses iris aux éclats de turquoise. Il est vrai qu'elle était plutôt jolie en dépit de son allure agraire, une beauté farouche, de liberté et de vent. Une sensualité presque féline. Ses longs cheveux d'un blond ambré ondulaient en cascade folle sur son dos, capturant dans ses reflets les frêles rayons du soleil. Elle portait une vieille robe élimée. Ses pieds étaient chaussés d'affreux sabots et ses bas de laine usés avaient un trou au genou. Mais même cela ne parvenait à l'enlaidir.

Julien s'appuya contre le mur et dévisagea le joli minois. Margot s'affairait, s'obligeant à l'ignorer. Trois gouttes de sang lui avaient éclaboussé le nez. Sa tâche achevée, elle récupéra la peau du rongeur qu'elle nettoya consciencieusement.

— Je les garde pour les coudre sur un col de manteau ou pour fourrer des bottes. Parfois, je les vends aux citadins. Avec la guerre, c'est fou ce qu'ils sont prêts à déboursier pour de la fourrure. Il y a deux jours, j'ai vendu une peau de vison. Ça m'a rapporté une petite fortune, se hâta-t-elle d'ajouter en lui décochant un regard à la dérochée. Ces gens des villes, on leur ferait gober n'importe quoi !

— Ce n'était pas du vison ?

— Pensez, c'était de la loutre. Notez qu'il m'arrive parfois d'attraper des visons, mais je les vends aux maîtresses de collabos, elles paient beaucoup mieux !

Il sembla ne pas avoir remarqué l'étincelle narquoise qui brillait dans ses yeux, occupé qu'il était à détailler son corps gracile, sa poitrine ronde, étriquée dans sa robe trop souvent reprise. Il aurait voulu qu'elle soit grotesque, mais elle ne l'était pas. Une sauvageonne poussée dans un milieu qui n'était pas le sien. Elle ne se déplaçait pas les épaules voûtées et le pas rasant comme nombre de paysans. Ils marchaient toujours, ployés vers la terre nourricière, et lorsqu'ils se redressaient pour regarder le ciel, ce n'était que pour s'assurer de la clémence des éléments. À l'inverse, Margot étendait son âme au soleil et malgré ses infâmes guenilles, il émanait d'elle quelque chose d'altier. Elle n'était pas à sa place dans cet univers rude. Impossible que cette fille couchât avec les Allemands.

Il l'imagina vêtue d'un fourreau de satin noir, son bras ganté passé sous le sien, ses cheveux lavés, brossés et relevés en une coiffure à la mode, des pendants de diamants aux oreilles. Cette vision fugace lui parut réelle, bien plus que cette pauvre accroupie, frottant ses peaux de lapin dont elle fourrerait ses habits.

— C'est Basile qui m'a appris à les écorcher, reprit-elle au bout d'un moment. C'est aussi lui qui m'a appris à poser les collets. Il m'a presque tout appris.

— Tout ?

— Parlez-moi de lui. Comment était-il ? Je veux dire, là-bas.

— Quand il est arrivé, il n'était pour moi qu'un paysan arriéré débarquant de sa cambrousse, la caboche pleine de rêves, de victoires et de médailles.

C'était le cas pour beaucoup. Il paraissait pataud avec ses grosses paluches et ses cheveux sales. Il ne parlait pas beaucoup, observait. Ce qui m'a surpris, c'est son œil. Un œil de faucon. Il pouvait tirer un moineau à cent mètres. Jamais vu ça. Mais pour ce qui était de la discipline, pardon, quelle tête brûlée ! Il en a tâté du mitard !

— C'est tout Basile, il n'a jamais eu l'instinct grégaire. Mais c'est un grand chasseur. Si vous l'aviez vu traquer les faisans dans les hautes herbes. Un vrai Sioux.

Margot se mit à rire ; un rire de gorge rauque et cassé, un rire qui troubla Julien plus qu'il ne l'aurait voulu. Et soudain, il se sentit bouleversé comme jamais par ce rire fêlé. Tout dans ses gestes, jusqu'à la façon qu'elle avait eue d'écorcher le lapin, de laver la peau, respirait la sensualité. Il lui sembla que les quatre éléments, la terre, l'air, l'eau et le feu, l'habitaient tout entière. L'éclat de ses yeux, d'une couleur qu'il n'avait encore jamais vue, projetait dans son esprit des rêves de passion insensée. Un avenir soudain plus bleu se présenta à lui. Il n'avait qu'à tendre la main pour le saisir. Il s'obligea à repousser cette idée. Elle n'était qu'une paysanne, une de ces filles qu'on trousse entre deux bottes de paille, par jeu et par vice et non une amante à laquelle on s'attache. Et pourtant, plus il se contraignait à la chasser de ses rêves déments, plus elle y revenait avec force. Sans doute une fois qu'il l'aurait eue, son désir s'effacerait avec autant de facilité qu'elle l'avait ensorcelé.

— N'empêche, grommela-t-il en détournant la tête, il s'est bien carapaté à Bray-Dune.

La bonne humeur de Margot retomba. L'idée que Basile ait pu fuir pesait sur sa conscience. Ce n'était pas possible, Basile n'était pas un lâche. Lucien peut-être, mais pas lui ; non, pas lui ! Il était passé en Angleterre ; or, la lutte armée s'organisait de l'autre côté de la Manche. De Gaulle et d'autres officiers avaient refusé la défaite et leur engagement galvanisait de nombreux Français. Basile, elle en était certaine, faisait partie de ceux-là.

Saisissant le regard de Julien, qu'elle devina plein de morgue, elle se leva d'un trait, attrapa son garenne par les pattes arrière et rentra dans la cuisine avec une raideur donnant toute la mesure au mépris qu'elle lui portait. Il la suivit des yeux et lui enquilla le pas. Il s'assit à table. Roseline posa devant lui une assiette contenant deux tranches de pain beurrées.

— Au moins, nous avons du beurre. C'est l'avantage dans nos campagnes. Tout le monde a son potager et élève ses lapins. On a même de

la confiture... et parfois du miel.

La brave femme avait baissé la voix pour prononcer ces mots, jetant un regard à la dérobée à Margot qui se lavait les mains. Tous savaient que la jeune fille fleurissait régulièrement la tombe des Auger. Tous savaient également qu'elle était sans nouvelles de son « fiancé » et que cela la mortifiait.

— On peut déjà juger les collabos et les profiteurs à leur embonpoint, pesta-t-il. Si cela pouvait les étouffer !

Julien mâcha longtemps son morceau de pain dur tout en la dévisageant. Cette sauvageonne au tempérament vif l'intriguait. Les filles qu'il avait l'habitude de fréquenter minaudaient pour un rien, ricanaient comme des bécasses dès qu'on leur faisait compliment ; mais nulle ne serait capable d'écorcher un lapin sans tourner de l'œil, d'avalier des kilomètres à vélo pour ravitailler sa famille. Il y avait pourtant quelque chose de fin et de délicat chez cette paysanne, à l'égal de la princesse du conte de Perrault réduite à se cacher sous une ignoble peau d'âne. En l'observant, il remarqua deux grains de beauté de part et d'autre de sa lèvre, si minuscules qu'il fallait être très près pour les voir, une tentation pour un homme comme lui. Perdu dans ses songes, il n'avait pas réalisé qu'il la fixait. Margot s'en offusqua.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Je n'ai plus le nez au milieu du visage ?

Stupéfait, Julien porta sa tartine à sa bouche.

— Pardonne-moi, c'est que je n'ai pas l'habitude de contempler de si près un petit animal comme toi. Tu es issue d'une espèce très surprenante !

— Et vous, vous êtes issu de celle des goujats et des malotrus ! Mais sans doute est-ce une espèce en voie d'extension à Paris.

Il s'esclaffa, rejetant sa tête en arrière, découvrant des dents blanches et régulières. Puis il redevint sérieux et reporta son regard sur elle, satisfait de voir que son insulte avait porté. La colère irradiait les yeux de Margot, leur conférant ravissante teinte métallique. Il avala la dernière bouchée de sa tartine et attaqua voracement l'autre. Ce pain qu'il n'aurait pas donné à un cheval avant la guerre était un régal, une fois grillé et beurré, pour un évadé ayant crapahuté des jours et des nuits sur les routes d'une France martyrisée.

Roseline enfila un manteau par-dessus sa blouse bleue.

— Je vais nourrir les poules, pas de bêtises tous les deux, gloussa-t-elle.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. Margot s'installa à table et se servit une tasse de café. Un moment, ils s'observèrent dans un silence hostile, puis Margot se leva et débarrassa son bol. Julien se renversa sur sa chaise.

— Je ne sais pas ce que je donnerais pour m'en griller une.

— Une quoi ?

— Une clope ! Vous ne fumez pas dans la cambrousse ?

— Nous fumons... et nous les fabriquons, ajouta-t-elle en braquant sur lui un regard chafouin.

Elle plongea la main dans la poche de sa robe et en ressortit un paquet de cigarettes de sa composition, confectionnées avec les résidus de mégots récoltés dans les caniveaux. Elle y additionnait des herbes du marais séchées et le tour était joué. Elles étaient infectes, mais se vendaient comme des petits pains. Julien se doutait qu'il s'agissait là de tiges de qualité médiocre, cependant, l'envie qu'il avait de fumer était trop forte pour qu'il puisse résister. Il avait fumé pire dans le camp de prisonniers.

— Combien ?

Elle eut un sourire de triomphe et jeta le paquet dans sa direction. Il le saisit au vol.

— Cadeau ! Vous le méritez bien pour m'avoir ramené Raymond.

— Trop aimable.

Il se leva pour allumer une cigarette au fourneau tandis que Margot découpait le lapin en morceaux.

— C'est toi qui tambouille ?

— C'est pour Raymond, il adore le lapin. Je l'ai attrapé au collet près du vieux moulin. Ça foisonne. Personne n'y vient jamais, à cause des fantômes, paraît-il. Pendant les guerres de Vendée, des chouans retranchés y ont été brûlés vifs par les hommes du général Haxo.

— Les paysans sont superstitieux.

— Vous avez tort de ne pas croire aux fantômes, Lieutenant, ils sont partout.

— Ils te font peur ?

— Bien moins que les Allemands.

Affairée devant le plan de travail, elle rinçait les navets, consciente du regard de l'évadé sur elle. Cherchait-il à deviner son corps sous la disgrâce de ses vêtements ? Cette inquisition l'agaça, mais avant qu'elle ait pu manifester, il poussa un soupir.

— Basile a de la chance.

— Basile ? Pourquoi parlez-vous de Basile ?

— C'est bien ton fiancé, non ? Quand il reviendra, il trouvera une bonne petite ménagère pour lui préparer ses repas, reprendre ses chaussettes et laver ses caleçons.

— Et vous, Lieutenant, n'avez-vous pas de petite ménagère qui vous attend à Paris ? À moins qu'elle ne vous ait déjà remplacé par un Boche ! Ça fornique beaucoup avec l'envahisseur dans votre milieu, ajouta-t-elle en pensant aux époux Tesseron. Les bourgeois sont devenus les rois de la flatterie, que ne feraient-ils pas pour gagner leurs faveurs ?

Elle nota la crispation des mâchoires de Julien. Elle avait fait mouche.

— Ceux de mon milieu disposent de domestiques pour les tâches ménagères, grogna-t-il. Quant à leur aptitude à la collaboration, sache que nombre d'entre eux ont rejoint les rangs de la France Libre, quitte à perdre toutes leurs possessions en France. Ils ont été condamnés à mort.

— Basile aussi a rejoint les rangs de la France Libre. Il croyait qu'il reviendrait couvert de médailles. Un héros ! Il n'avait que ce mot à la bouche. Il me manque, cet idiot. J'espère qu'il est en vie.

— Je le crois, ricana Julien, il est assez coriace pour ça. Un jour, un obus est tombé sur un des baraquements, ils se sont embrasés. Basile était à l'intérieur avec quatre autres types. Ils jouaient aux cartes. Il les plumait, cet enfoiré ! Je crois qu'il trichait. Il est sorti du brasier, noir comme de la suie et enveloppé de flammes, portant un des gars sur le dos. On leur a jeté des couvertures et de l'eau. Basile était bien amoché, ses fringues avaient brûlé. L'autre a survécu une heure. Il a un bol de... enfin je veux dire... je n'ai pas vu son cadavre dans les décombres, à Dunkerque, quand ces fumiers nous ont fait creuser des fosses.

— Il s'est embarqué, je le sais ! Il est vivant ! Il a rencontré le général de Gaulle et il va revenir. Et nous gagnerons la guerre !

Julien se mit à rire.

— Petite fille, rencontrer le général, lui ? Un pauvre gars de la campagne !

— Il le rencontrera ! tonna-t-elle avec véhémence. Je connais Basile. Il va toujours jusqu'au bout de ce qu'il entreprend. Le général aime les hommes audacieux ; or, Basile est un homme audacieux. Il est courageux et n'a peur de rien. Croyez-vous que vos galons fassent de vous un être supérieur ? Vous seriez incapable de différencier le cri d'une bécasse de celui d'un faisan !

Julien souriait, hypnotisé par les grands yeux qui jetaient sur lui des éclairs de colère. Il fallait reconnaître que cette souris avait un sacré caractère et cela commençait à lui plaire. En temps normal, ce n'était pas son genre de chiper les fiancées des copains, mais Basile, avec ses airs fantoches et son insubordination chronique, méritait une leçon. De plus, il n'était pas certain qu'il soit encore en vie, et cette fille était trop jolie pour attendre des années un promis fantôme. Il s'étira et fit craquer les os de son dos.

— Mouais, tu as peut-être raison. Trouve-moi de quoi me raser.

— Allez vous trouver ça vous-même ! Je ne suis pas votre bonniche !

Il allait répliquer quand Roseline entra, accompagnée du docteur Herbert, venu changer les bandages de Raymond. Après avoir ausculté son patient et s'être assuré que la fièvre l'avait quitté, il resta déjeuner. Le lapin avait mijoté toute la matinée dans un bain de navets et de rutabagas et son fumet aiguïssait les appétits.

Ils étaient tous à table, les Moinet, le médecin, Margot et Julien, quand le raclement d'un vélo sur le gravier de la cour se fit entendre. Julien bondit sur ses pieds, mais Norbert lui posa une main sur l'épaule. Roseline alla ouvrir. Un homme échevelé, haletant, fit irruption en grand fracas dans la pièce.

— On a fait sauter la voie de chemin de fer au Tournebride. Un chargement à destination de l'Allemagne. Les Boches sont furieux, ils vont fusiller des otages !

Il se figea soudain en apercevant Julien.

— Un neveu éloigné, s'empessa d'expliquer Norbert, ma belle-sœur de Fontenay me l'a envoyé pour nous aider.

Roseline servit un verre de vin à son visiteur qui le descendit d'un trait.

— Sait-on qui a fait le coup ? interrogea Julien.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Des résistants à coup sûr ! Peste soit de ces maudits terroristes ! Le maréchal nous a demandé de collaborer. Collaborons, et nous aurons la paix ! À cause d'eux, les Allemands vont encore fusiller des innocents.

— Tu es venu pour acheter des œufs ? demanda Roseline pour changer de sujet.

— Dame, si tu pouvais m'en fournir une douzaine, ce ne serait pas de refus. Mes poules ne pondent plus. Trop vieilles. Je vais les tuer pour les

faire au pot. Je voulais en acheter des nouvelles, mais ces maudits Parisiens font monter les prix en les achetant au marché noir.

— Je vais te donner ça, dit Norbert en se levant. Suis-moi.

L'autre vida un second verre de vin et emboîta le pas de Norbert qui se hâta, sous couvert de lui fournir des œufs, d'écarter ce visiteur dont la curiosité pourrait s'avérer dangereuse.

— Des résistants ? s'égaya Margot quand ils se furent éloignés. Alors de Gaulle est arrivé en France ! On va gagner la guerre !

— T'emballe pas, gamine, ricana Julien, entrer dans la résistance est un acte grave puni de mort. Clandestinité, sans famille, sans amis. On tue, on détruit et l'on meurt !

— Mais on ne peut pourtant rester sans agir. Ces otages, il faut les libérer. On ne peut pas laisser les Boches les tuer !

— Et qu'est-ce que tu comptes faire, idiot ? cracha Julien, faire sauter la prison !

Il posa sur elle un regard nimbé d'un tel mépris qu'elle eut envie de le battre.

— Je n'ai pas peur !

— Peur ? Tu ignores la peur, gamine. Tu n'as aucune idée de ce qu'est la peur. Tu n'as encore jamais rencontré la *Gestapo*.

— J'ai parcouru des milliers de kilomètres depuis le début de l'Occupation. Je n'ai jamais tremblé à un barrage. Pourtant, je sais ce qu'ils ont fait aux parents de Basile...

— Ce que tu as vu n'est rien, tu n'as pas idée de ce qui se passe après, dans les commissariats.

— Le lieutenant a raison, Margot... Tiens-toi à l'écart de tout ça.

La voix essoufflée de Raymond dans son dos la fit sursauter. D'un bond, elle pivota. Son cousin se tenait appuyé sur le chambranle, le teint cireux.

— Raymond ! Raymond, tu ne dois pas te lever.

— Raymond, ta cousine a raison, le morigéna le médecin, retourne t'allonger.

— C'est que, toubib, j'ai faim ! Et l'odeur de ce lapin... Dame, quand on a mangé des racines pendant des jours, c'est difficile de résister.

— C'est bien, admit Roseline, ça prouve qu'il va mieux.

— Viens t'asseoir près de moi, mon Raymond, je vais m'occuper de toi.

Margot enroula son bras autour du cou de son cousin. Ce simple geste familial fit naître en Julien une bouffée de jalousie inexpiquée. Son rire

velouté, ses yeux angéliques, son nez mutin, son sourire enjôleur, tout chez elle évoquait en lui une conquête de choix. Il serra ses poings sous la table. Cette fille n'était pas faite pour ce rustre de Basile. Il lui fallait un homme, un vrai. Avec lui, elle se livrerait au dieu Plaisir, s'abandonnerait à la douce volupté de la jouissance. Cette sauvageonne faite de sel et de vent était née pour l'amour. Elle serait à lui, avant la fin de la guerre, il s'en fit la promesse. Il se mordit la lèvre si fort qu'un filet de sang coula sur son menton. Il l'essuya de son pouce.

— Reprenez un peu de vin, Lieutenant, dit Roseline en le resservant, qui sait si nous en aurons encore l'année prochaine.

— Je vous en prie, Roseline, appelez-moi Julien.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Margot enfourcha sa bicyclette et quitta la ferme des Moinet, les joues en feu, pédalant à toute vitesse pour échapper au regard brûlant du beau lieutenant qui s'attardait sur sa nuque. Plusieurs fois, elle dut se retourner tant elle avait l'impression qu'il était derrière elle. Sale type ! Elle détestait cette façon qu'il avait de lui parler, de l'examiner, de la narguer. Que connaissait-il des paysans, ce Parisien prétentieux ? Que savait-il des levés au chant du coq ? De la bauge des cochons qu'il fallait récurer ? Des dos cassés à force de buter les pommes de terre ? Des ongles noirs incrustés de crasse que nulle toilette ne pouvait plus ôter ? Lui qui vivait dans un bel appartement au parquet ciré, où l'eau courait toute seule dans les canalisations, pouvait-il imaginer les sols de terre battue ? L'eau qu'il fallait aller puiser pour sa toilette ? Le bois qu'on devait couper pour se chauffer ? Margot serra les dents. Ses chaussures lui meurtrissaient les pieds, les engelures lui déchiraient les doigts et la faisaient souffrir, et pourtant jamais elle ne se plaignait. Tout cela, il l'ignorait quand il posait sur elle son regard empli de suffisance. Il ne l'avait pas quittée des yeux pendant le déjeuner, son attention attachée au moindre de ses gestes, de ses mots, la rabrouant vertement dès qu'il le pouvait. Et cette façon qu'il avait de l'appeler « gamine »... Quelle gamine aurait parcouru des kilomètres sur une vieille bicyclette rouillée pour faire vivre sa famille et porter les ordonnances codées du docteur Herbert ? Elle fulminait. Ce chien de Parisien devait partir au plus vite, sa présence lui était odieuse.

Ses pensées furibondes la ramenèrent à Bouin. Elle s'arrêta à l'épicerie centrale.

Perchée sur son tabouret derrière son tiroir-caisse, madame Gilardeau, l'épicière, s'impatientait. La jeune Mélanie Mollet ne retrouvait pas ses tickets de pain. Elle avait beau fouiller son sac, le retourner, vider son contenu sur le comptoir, les coupons demeuraient introuvables. Les larmes lui bordaient les cils. Dans son dos, les clientes s'agaçaient.

— Alors, ma petite, ça vient ?

— Je ne les trouve pas, madame Gilardeau, je ne les trouve pas !

— Pas de ticket, pas de nourriture ! Reviens quand tu les auras retrouvés !

Mélanie Mollet quitta l'épicerie en pleurant. Margot la suivit des yeux tandis qu'elle traversait la place. La pauvre Mélanie vivait seule avec sa mère dans une masure isolée en sortie du bourg, au toit de chaume si dévasté qu'il fuyait par temps de pluie. Le père était parti un jour, bien avant la guerre, et n'était jamais rentré. Les ragots avaient été bon train alors. On parlait d'une femme avec qui il se serait enfui. À l'instar de Margot, Mélanie aussi avait eu son quota de vilénies. Du fait de son physique ingrat, de son nez porcin et de ses dents écartées, elle avait dû avaler bon nombre de couleuvres. Mais si Margot sortait griffes et crocs dès qu'on la moquait, Mélanie, elle, se sauvait en pleurant.

Une main sur son épaule la tira de sa réflexion.

— C'est à toi, Margot !

Margot tendit sa liste, ses tickets, son argent et tandis que le mari emplissait son panier, la mère Gilardeau découpait les coupons, les collait dans son livre. Elle encaissa son dû et rendit le change.

— Il manque vingt centimes, madame Gilardeau.

— Vingt centimes, ça m'étonnerait.

— Il manque vingt centimes.

Ce n'était pas la première fois que la Gilardeau endormait de la menue monnaie et Margot avait souvent fermé les yeux. Mais cette mégère qui bénissait les fesses du curé et refusait de servir une gamine qu'elle avait vue grandir ne bénéficierait plus de sa clémence. L'épicière grommela. Margot tendit la main grande ouverte et réclama encore ses vingt centimes. La mère Gilardeau les lui rendit en maugréant, lâchant un « traînée » entre ses dents. Margot sortit sans un regard pour les autres femmes qui s'empressaient de recompter leur monnaie.

Au pied de l'église, elle croisa Mélanie qui sanglotait et ralentit le pas. D'un geste compassé, elle lui offrit son mouchoir. Mélanie s'épongea le nez.

— Je ne sais pas où sont mes tickets, pleurnicha-t-elle. J'ai dû les perdre en route. Ma mère va être furieuse.

Margot contempla sa camarade. Les larmes la rendaient plus laide encore. Quel homme voudrait un jour de ce laidéron ? Elle éprouva de la compassion pour cette fille, âgée d'à peine un an de plus qu'elle. Laide et pleurnicharde, dépourvue d'esprit d'initiative, incapable de se défendre,

quel serait son avenir ? Elle fouilla dans sa poche et en tira un carnet de tickets. Ses amitiés avec les Allemands de la *Kommandantur* de Machecoul lui valaient ce petit supplément.

— Tiens, Mélanie, prends les miens.

Mélanie leva vers elle ses yeux rougis.

Mon Dieu qu'elle est laide ! songea Margot.

— Vrai, Margot, tu me les donnes ?

— Je ne vais pas vous laisser crever de faim, toi et ta mère.

— Merci, merci. Dieu te le rendra. Si j'étais belle, comme toi, moi aussi je pourrais coucher avec les Allemands !

Ces mots firent tressaillir Margot. Elle resta un moment, figée de stupeur, tandis que Mélanie essuyait son nez dans la manche de son gilet.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Oh, rien... Je dis juste que... tu as bien de la chance, toi, de pouvoir te faire apprécier. Moi, les Boches, ils ne me regardent même pas, ou alors pour se moquer ! Tu sais, je ne te jette pas la pierre. Tu as raison de faire ce que tu fais. D'ailleurs les autres, elles crèvent toutes de jalousie. Elles ont beau t'appeler « pute à Boches » dans ton dos, elles aimeraient bien être à ta place.

Mélanie crut bon de déposer un gros baiser humide sur la joue glacée de Margot et courut à l'épicerie, ignorant dans quel marasme elle venait de plonger sa bienfaitrice.

« Pute à Boches », ainsi la traiter de bâtarde, de fille de putain ne leur suffisait pas. À présent, elle était une « pute à Boches » ! Si ce méchant venin arrivait aux oreilles de tante Solange, elle était quitte pour une solide volée de bois vert.

Chapitre 22

Paris, mai 1941

Lizzie Galma était venue au monde dans le Marais. Un marais de pierre, de bitume et de béton, un marais de boucheries kasher, de synagogues et de confection tous âges. Un marais qui vivait la semaine et s'endormait le vendredi soir. Lizzie Galma, née Elsa Lehmann, avait vu le jour rue des Rosiers, au-dessus de la boutique de chaussures de ses parents. Sa vie bien rangée de petite juive sans histoire avait volé en éclat quand elle avait décidé de faire carrière dans le music-hall. Reniant famille et passé, elle réalisait à présent ses rêves de femmes sur la scène du bal Tabarin. Elle collectionnait les lettres d'admirateurs, les bijoux et les amants, habitait un bel appartement boulevard Voltaire et conduisait une Amilcar Roadster. Mais depuis l'arrivée des Allemands et de la terreur d'être juif, elle s'épouvantait à l'idée de croiser l'un des siens. « Hé ! Elsa, tu te souviens de moi... » Son certificat de baptême ne la quittait plus ; jamais elle ne faisait allusion à ses origines.

Son numéro de danse exotique, très apprécié des officiers de la Wehrmacht, lui valait l'amitié germanique. Relations non dépourvues d'avantages. Lizzie mangeait du poisson frais et de la viande, du beurre, du sucre, buvait du vin, du champagne et du thé de Chine. Elle était rarement à court de savon et de cirage à chaussures, portait du vison, de la soie et de l'astrakan. C'était une femme heureuse qui, pour vivre, avait oublié qu'elle était née juive. Pour ses voisins et ses nouveaux amis, elle s'était inventé une vie, une enfance à gambader au parc Monceaux. Elle était devenue Lizzie.

La famille Stern, habitant au cinquième, avait fui à Saint-Domingue. Sarah Stern l'avait serrée dans ses bras en la suppliant de venir avec eux. Lizzie s'était offusquée.

« Mais madame Stern, je ne suis pas juive ! »

L'air consterné de madame Stern avait montré qu'elle n'était pas dupe, mais elle n'avait rien ajouté, abandonnant Lizzie à son destin triché.

Les Stern partis, leur appartement avait été reloué à un jeune homme aux yeux sombres, cheveux châtain coupés très courts, discret. On ne savait rien de lui avant qu'il ne débarque dans la capitale. C'était un monsieur « bien poli », comme disait la concierge, et « bien français » surtout. Quand Lizzie le croisait, ils n'échangeaient qu'un banal bonjour. Il émanait de cet homme taciturne quelque chose d'angoissant. Trop poli, trop bien habillé aussi, le genre d'individu que l'on rencontrait de plus en plus. Une espèce en voie d'extension...

Jusqu'alors, Lizzie ne sortait jamais sans son Amilcar, fière de pouvoir exhiber son bolide, mais son dernier amour s'étant épris d'une nymphette beaucoup plus jeune, elle ne disposait plus d'essence. Sa jolie mécanique roupillait donc d'un sommeil de belle aux bois dormant dans la cour de l'immeuble. La mort dans l'âme, elle dut se rabattre sur un vélo-taxi. Elle n'appréciait pas ce moyen de transport, trop lent, trop poussif. À cause de cette lenteur, elle ne pouvait plus ignorer les longues files d'attente devant les magasins ni les ménagères tirant sur leurs jupes rapiécées. La honte d'avoir le ventre plein gonflait dans son corps comme des bulles de savon.

Ce soir, en se rendant au Tabarin, rue Victor Massé, son vélo-taxi fut arrêté à un barrage. Tout le quartier était bouclé, les Allemands recherchaient un aviateur anglais. Lizzie tenta d'amadouer l'officier en charge des contrôles, sans succès. Ce militaire aussi hargneux que laid ordonna de voir ses papiers. Elle dut se soumettre à cette inquisition et continua son chemin à pied en maugréant.

Les couloirs du cabaret bourdonnaient comme une ruche. Danseuses, machinistes, chorégraphes, habilleuses, coiffeurs, maquilleuses et soldats, allaient et venaient dans une cohue bruyante. Lizzie courut s'enfermer dans sa loge et se laissa tomber devant sa coiffeuse. Du bout des doigts, elle lissa son visage, étira le coin de ses yeux. Pas de doute, elle se flétrissait. À trente-deux ans, c'était encore discret, mais les faits étaient là et la vie de patachon qu'elle menait n'arrangeait pas les choses. Ah ! La vieillesse, quel naufrage !

On tambourina à sa porte. Avant qu'elle ait pu prononcer le mot « entrez », un jeune homme peroxydé, la figure barrée d'une longue mèche de cheveux, passa sa tête. C'était Claude, son coiffeur attitré.

— Lizzie, tu connais la nouvelle ? Il y a un aviateur anglais dans le quartier !

— Je sais, les Boches fouinent partout comme des hyènes en chasse. J'espère qu'ils ne l'aurent pas celui-là.

Claude roula des yeux, se retira et referma la porte. Elle esquissa un sourire, son gentil petit Claude... Elle poussa un soupir attendri et reporta son regard sur son miroir. À la réflexion, elle n'était pas si vieille. Les pattes d'oie étaient à peine visibles. Une bonne couche de maquillage et hop, il n'y paraîtrait plus rien. Elle pinça sa lèvre inférieure entre son pouce et son index, encore pulpeuse. Et son nez, peut-être un peu trop aquilin. Elle ne l'avait jamais aimé cet appendice. C'était un nez de... Juive !

Le miroir de sa coiffeuse lui renvoya soudain son vrai visage. Celui d'une Juive qui refusait d'en être une ; une Juive qui ignorait les siens ; une Juive qui s'exhibait pour obtenir des faveurs, jusqu'à finir s'il le fallait dans le lit d'un officier. Une larme de honte roula sur sa joue. Elle l'essuya du bout de son index, prenant garde à ne pas effacer son fard. C'est alors que dans la surface réfléchissante apparut une silhouette peu familière. Celle d'un homme recroquevillé dans le coin, une de ses robes de scène enroulée autour de sa jambe, un pistolet dans la main, pointé vers elle. Elle écarquilla les yeux. L'aviateur anglais ! Le père Maxence, puisque c'était lui, posa un doigt sur sa bouche.

— Qui êtes-vous, monsieur ? s'offusqua-t-elle en se retournant d'un bloc, furieuse que cet intrus ait choisi sa loge pour se cacher, et qu'il l'ait surprise en flagrant délit de faiblesse. C'est donc à cause de vous tout ce tapage ?

— Les apparences sont contre moi, je ne suis qu'un admirateur. Je viens vous applaudir tous les soirs depuis un an.

— Et vous voulez un autographe, bien sûr ! Allons, montrez-moi ça, dit-elle en arrachant la robe emmaillotée. Une si jolie tenue pour cet usage, vous n'avez aucun respect ! Et quelle vilaine blessure ! Une balle sans doute ? A-t-on idée, à votre âge, de jouer au tir au pigeon avec les Boches ?

— Mon âge n'a rien de canonique et je suis parfaitement entraîné...

— À vous faire tirer comme un lapin ! Bel entraînement en effet ! Continuez comme ça, vous finirez accroché sur le mur d'un général allemand comme un trophée.

— Ce serait donner trop d'importance à ma pauvre carcasse !

— Il faut extraire la balle !

— Justement, j’ai connu en son temps un toubib qui habitait le quartier et...

Il ne put terminer sa phrase, Lizzie avait saisi un flacon de parfum et en versait le contenu sur la plaie à vif. L’homme se cabra sous la douleur, réprimant son cri entre ses dents. Puis elle s’empara d’une pince à épiler et d’une lime à ongles, et s’évertua à charcuter un peu plus le blessé sans parvenir à faire bouger le projectile profondément enfoncé dans la chair.

— Êtes-vous certaine de ce que vous faites ? haleta l’intrus entre deux gémississements.

— Bien sûr que non, je ne suis pas médecin.

— Vous devriez laisser faire un professionnel.

— Pourquoi pas ? Les Allemands ont de très bons toubibs dans leurs rangs, et je vous rappelle que vous avez ruiné ma robe de scène préférée.

Dompté, le blessé se tut, accordant à son infirmière de fortune le soin de lui décortiquer la jambe, étouffant ses grognements dans son poing qu’il mordait à pleine dent.

La porte s’ouvrit à la volée et Claude fit irruption dans la pièce, les faisant sursauter. Le maquilleur s’apprêtait à lui annoncer que les Allemands quittaient le cabaret, mais la vue de Maxence étendu sur le lit improvisé le stratifia. D’un bond, Lizzie fut sur lui, lui agrippa le bras et referma à clef.

— Un mot et je t’enfonce cette lime à ongles dans l’œil jusqu’au nerf !

Claude reprit ses esprits et balbutia.

— C’est... c’est... c’est lui ?

— Oui, c’est lui, et je te conseille de tenir ta langue !

— Je vais la tenir, mais... tu n’espères tout de même pas le soigner avec ce truc ! Tu pourrais aussi bien le livrer aux Boches.

— Tu as une meilleure idée ?

— Laisse-moi faire, ma belle, papa était vétérinaire.

— Ton père recousait les porcs !

— Et qu’est-ce qu’un homme infiltré dans les loges d’une danseuse si ce n’est un vilain cochon ?

— Mais, dites donc, s’insurgea Maxence, je suis curé quand même !

— Un vilain cochon de curé ! Houlala, mais ce n’est pas joli joli tout ça ! Pas beau du tout. Heureusement que je suis là. Lizzie, tu devrais aller chercher de l’eau chaude et de la charpie. Tu devrais trouver ça chez le régisseur. Ne t’inquiète pas, il sait se taire.

Claude se lava les mains avant de retrousser ses manches avec un tel sérieux qu'il en devint cocasse. Il découpa la jambe du pantalon, nettoya la plaie, puis fourragea à l'aide du petit canif qu'il portait toujours sur lui. Le curé mordit de toutes ses forces le peigne en corne qu'il lui avait glissé entre les dents. Après un laborieux acharnement qui n'eut d'égal que celui de Lizzie, Claude parvint à extraire la balle. Le père Maxence avait failli s'évanouir mille fois durant cette douloureuse opération.

— Et voilà le travail ! Qu'est-ce que tu dis de ça, ma belle ? claironna-t-il comme Lizzie revenait de chez le régisseur, armée d'un broc d'eau bouillante, de linges propres et d'alcool.

Elle désinfecta la blessure et appliqua autant de charpie que nécessaire afin d'endiguer l'hémorragie. Sa tâche achevée, elle s'essuya le front. Il y a bien longtemps qu'elle n'avait pas fait quelque chose d'aussi important. Elle se sentit grandie. Elle ne serait plus Lizzie, la Juive qui ne voulait pas en être une, elle serait Lizzie qui sauve la vie d'un homme.

— Il faut le conduire en lieu sûr. C'est plein de Boches ici !

— Il pourra passer pour mon assistant, suggéra Claude.

— Moi, l'assistant d'un sodomite, vous plaisantez !

La mine scandalisée de Maxence tira un sourire moqueur au petit maquilleur.

— Si vous préférez la compagnie des Allemands ?

Le fugitif grommela. Rien ne s'était déroulé comme prévu. D'abord ce parachutage raté à plusieurs lieues du point de rendez-vous. Ensuite, cette patrouille place Clichy. Lui, l'aumônier engagé dans l'armée française, combattant de l'Ombre, agent du SOE, blessé et obligé de se terrer dans un cabaret infesté d'officiers allemands, avec une chanteuse et un homosexuel.

— Bien, je suppose que je n'ai pas le choix.

— À la bonne heure, vous voilà raisonnable, si l'on peut considérer comme raisonnable un résistant se jetant dans les pattes des Boches !

— Si vous croyez que j'ai choisi !

— Allons, Claude, les interrompit Lizzie, cesse d'importuner notre miraculé. Il est bien assez puni comme ça.

— Puni ? Excusez-moi de vouloir libérer mon pays !

Lizzie rougit.

— Pardonnez-moi, les mots ont dépassé ma pensée. Ainsi vous étiez à Londres ? Comment est-ce ? Aussi beau que Paris ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas eu de temps pour le tourisme !

— Nous allons vous installer chez Claude. Chez moi, c'est compliqué. Vous comprenez, je reçois.

— Quoi ? Chez lui ! s'horrifia-t-il en désignant Claude.

— Oh, vous verrez, on va s'amuser comme des fous ! gazouilla l'intéressé.

— C'est impossible. J'ai une... mission !

— Vous ne pouvez pas vous lever, gronda Lizzie, la blessure va se rouvrir.

— Il y va de la France, souffla-t-il, de la liberté !

La liberté, le mot magique ! Lizzie resta bouche bée. Claude cessa de sourire, l'air soudain grave. Le temps suspendit sa course en haletant. La liberté, dans la bouche d'un agent de Londres, avait une saveur exquise. Depuis plusieurs mois déjà, Claude cherchait à pénétrer le milieu fermé de la Résistance, mais les hommes se méfiaient d'un homosexuel. En cachant un espion, un combattant de la France Libre, il prenait enfin part à l'action. Pour Lizzie, la présence de cet homme dans sa loge la mettait à la croisée des chemins. Pour la première fois depuis longtemps, elle se retrouvait face à son destin. Elle pouvait choisir de rester une obscure chanteuse de cabaret trop lâche pour refuser de coucher avec des officiers, reniant le sang qui coulait dans ses veines, ou devenir une femme, une héroïne ; de celles qui pourraient se regarder dans une glace après la guerre en disant : j'étais du bon côté, j'ai lutté et résisté.

— Très bien, déclara-t-elle au bout d'un silence méditatif, je vais y aller.

L'attention des deux hommes convergea vers elle d'un mouvement commun.

— Lizzie, c'est dangereux !

— Il a raison, madame. Vous avez déjà pris bien assez de risques pour moi...

— Vous n'irez nulle part avec votre patte folle. Vous serez arrêté au premier barrage. Vous n'avez pas le choix.

Maxence prit le temps de réfléchir. En effet, il n'avait pas d'autre option. Et puis, cette chanteuse avait des papiers en règle et donc moins de chance d'être appréhendée. Lui faire confiance était dangereux, Basile lui reprochait cette insouciance, mais son message devait être transmis, coûte que coûte, et cette femme venait de prendre des risques considérables en l'aidant. C'était à tenter.

— D'accord. Vous allez vous rendre rue de Réaumur, chez un antiquaire, ou plutôt une antiquaire. Dites-lui que vous êtes à la recherche d'une pendule baroque du XIXe, estampillée AD MOUGIN. Elle vous proposera un modèle qu'elle possède en réserve, de style Louis XIV. Vous lui remettrez ceci, dit-il en lui tendant un petit cylindre en métal semblable à un étui à cigares. Ne me demandez pas ce qu'il contient, moins vous en saurez... enfin, vous me comprenez. Si elle vous répond qu'un habitué lui en a acheté une le mois dernier, allez-vous-en tout de suite. Cela signifiera qu'elle pense être grillée. Dans tous les cas, si vous avez le moindre doute, détruisez-le. Il ne faut absolument pas qu'il tombe dans les mains des Boches.

— Pendule baroque du XIXe estampillée Ad Mougin, j'ai compris. Me donnera-t-elle quelque chose en retour ?

— Elle vous remettra une enveloppe contenant des prospectus pour des cérémonies religieuses. Vous devrez ensuite vous rendre à l'église Saint-Eustache. Là, vous irez à confesse. Une pécheresse comme vous doit en avoir sur la conscience. Bien entendu, vous ne parlerez pas de moi, je ne suis pas un péché.

— Si vous alliez droit au but !

— Après vous être confessé, vous irez prier à la chapelle de Saint-Thomas d'Aquin. Un homme viendra prier à vos côtés et vous dira qu'il aime l'odeur de l'encens dans les églises, que ça lui rappelle son enfance. Vous lui demanderez s'il a été enfant de chœur dans sa jeunesse et il vous dira oui, pendant six ans, ajoutant que sa mère enseignait le catéchisme dans son quartier. Vous lui rétorquerez qu'il est un bon catholique, puis vous vous signerez et repartirez, abandonnant l'enveloppe sur le prie-Dieu. Vous vous en irez comme si de rien n'était, sans vous presser.

— Ça fait beaucoup à retenir, mais je crois que je m'en sortirai.

Lizzie s'apprêtait à se lever.

— Ah, attendez un instant. Pourriez-vous également poster ceci ? N'ayez crainte, il n'y a pas de malice à cette requête, juste la lettre d'un exilé à sa jeune fiancée. Auriez-vous l'obligeance de servir de courrier du cœur ?

— L'amour en tant de guerres est si romantique, vous ne trouvez pas ?

— Bof...

Lizzie enfourna la missive dans sa poche, posa son chapeau sur sa coiffure et disparut dans les couloirs. Le chorégraphe lui cria des mots qu'elle dilapida d'un geste de main.

Paris, ville lumière, ville de gaité et de paillettes, ville fantasque, ville féline, ville coquine, ville d'arts et de plaisirs, avait bien changé. Les habitants avaient déserté le macadam, l'asphalte avait oublié le goût des pneus de caoutchouc, les trottoirs, celui des semelles de crêpe. Les vélos se multipliaient, les tractions noires effrayaient. Les Parisiens insouciantes des années folles s'étaient mués en spectres sans joie, piétinant devant les commerces, leurs précieux tickets de pain serrés entre leurs mains.

Il fallait les voir pourtant, ces bons Français complaisants, quand l'Allemand était arrivé en juin 1940. Sourires mielleux, œillades en coin, courbettes, tout était bon pour plaire à l'occupant et préserver ses intérêts. Les bordels et les cabarets avaient rouvert le soir même, et quel succès ! Lizzie se remémora les officiers venus en nombre l'applaudir. Le public s'était chamarré de vert kaki et de croix de fer. Les poules en robes de soirée se pavanaient aux bras des envahisseurs, s'enivrant de champagne pour se donner sans vergogne au nez et à la barbe de leurs maris.

Elle n'arrivait pas à y croire. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle allait, elle, Lizzie Galma, née Elsa Lehmann, lâche, profiteuse, transmettre un message à la résistance. Résistance ! Plus qu'un mot, une vie ; *La vie*. Elle marchait, gonflée d'une ardeur nouvelle, galvanisée par ce simple mot, toisant les passants insipides aux habits râpés. Si on m'interpelle, je ne parlerai pas. Oh ! non, je ne parlerai pas. Je suis une résistante maintenant. Le vent souffla, glacial et sournois. *Tu n'en seras jamais capable, ma vieille. Arrêtée, torturée, tu parleras comme les autres. À la vue de la pince qui t'arrachera un ongle, tu parleras ou tu t'évanouiras. Et alors, fini les privilèges, les petits gâteaux et le thé à l'Intercontinental. Lâche !* Lizzie avala sa salive. Il avait raison le vent. Elle était lâche, elle avait peur, elle aimait trop son appartement douillet, son eau chaude et ses bonnes chaussures. Pourtant, elle se retrouva comme par enchantement devant la boutique de l'antiquaire, à la vitrine gluante de crasse.

Après une brève hésitation, elle poussa la porte. Le carillon égraina trois notes cuivrées. Elle dut attendre que ses yeux s'habituent à la pénombre. Contrastant avec la lumière extérieure, l'intérieur lui fit l'effet d'une grotte. Une médiocre ampoule crachait une lueur délavée sur les murs couverts d'étagères, qui semblaient vouloir s'effondrer sous le poids des bibelots poussiéreux. Ça sentait la cire à bois et le renfermé, mais aussi cette odeur

rance typique à ces boutiques jamais aérées où s'entassait tout un galimatias hors d'âge. Une ombre passa, la faisant sursauter. Un chat lépreux s'était perché sur une pile de livres d'où il la toisait. Du fond du capharnaüm s'avança une silhouette valétudinaire, celle d'une vieille femme, véritable antiquité humaine. Son chignon de fils blancs enroulés sur son crâne étirait ses minuscules yeux plissés, lui conférant un inquiétant aspect tatar. Ses lèvres sans chair bougèrent à peine quand elle se mit à parler.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je... je voudrais... je recherche... je... une pendule baroque du XIXe, estampillée... AD MOUGIN.

Lizzie prononça sa phrase sans respirer comme si le moindre souffle d'air eût pu lui faire oublier le fabuleux code. La vieille coula sur elle un regard incroyablement vif pour une femme de cet âge. Le silence qui s'attarda provoqua une coulée de sueur froide entre les omoplates de Lizzie.

— En effet, nasilla-t-elle, je dois avoir ça, une pendule de style Louis XIV. Vous avez de la chance, suivez-moi.

L'antiquaire traîna ses charentaises mitées jusqu'à son arrière-boutique, écarta un rideau de perles et se retourna vers sa fausse cliente, restée figée au milieu des bibelots ringards.

— Eh bien, vous venez ?

Fouettée par l'impératif, Lizzie la rejoignit. Une fois dans la réserve enfumée de plus d'une infâme odeur d'encens, Lizzie fouilla dans son sac à la recherche du pseudo étui à cigares. La vieille leva un œil circonspect.

— Vous avez traversé Paris avec ça sur vous sans le cacher mieux que ça ?

Le geste que faisait Lizzie de lui donner resta en suspens. Réalisant soudain les risques mortels qu'elle avait pris, elle cessa de respirer.

— Je... suis un peu novice. C'est la première fois pour moi. En fait, je n'aurais pas dû venir, seulement l'homme qui a été parachuté...

— Tut-tut, vous avez la langue bien pendue ! Je me demande si je dois vous faire confiance pour la suite !

— Bien sûr ! Je suis prête à agir, s'écria Lizzie avec passion. J'ai peut-être fait preuve de légèreté, mais je vous jure qu'à l'avenir...

— Ne jurez pas ! En ce moment, cela ne veut plus rien dire. Bon, de toute façon, je n'ai pas le choix.

Elle fouilla dans un tiroir et en tira une épaisse enveloppe qu'elle lui tendit. Il s'agissait de ces petits fascicules qu'on distribue lors de la messe.

L'image représentait Saint-François d'Assise entouré d'animaux. Sans réfléchir, Lizzie l'enfourna dans son sac et quitta la boutique au pas de course.

Un nuage noir chevauchait le soleil. L'orage se profilait. L'air était lourd. Il fallait encore se rendre à Saint-Eustache. Elle se hâta, poussée par une peur soudaine. Deux *feldgrau* venant à contresens la décidèrent à changer de trottoir.

Calme-toi, ma fille, calme-toi ! Ce n'est pas le moment de te faire remarquer !

Elle prit un mouchoir dans son sac pour s'éponger le front. Ses doigts heurtèrent la lettre. Elle l'avait oubliée. Le messenger du cœur. Elle passa ses yeux sur l'adresse.

*Mademoiselle Margot VERLAINE,
Ferme des Combeaux, route des brochets
Bouin, Vendée.*

La lettre d'un cœur exilé à sa fiancée... Cet amour interdit, illicite, lui brûla les doigts. Les Allemands leur avaient tout pris, même l'amour. Mais l'amour, implacable sortilège, ne se laissait pas faire. Il faisait pousser les ailes et abattait les montagnes. Et soudain, tout l'amour contenu dans cette lettre se propagea en elle, courut sous sa peau comme une carapace indestructible. Elle se sentit poussée par cet amour des autres, plus forte, comme habitée d'un feu nouveau. Elle remplirait sa mission, toutes ses missions. Le reste lui parut sans importance. Lizzie la lâche, la catin, l'opportuniste, était morte. Une nouvelle Lizzie était née, combative, enflammée... résistante. L'amour, elle en était certaine, leur ferait gagner la guerre.

Chapitre 23

Vendée, mai 1941

Plus d'un mois s'était écoulé depuis que Raymond était revenu en Vendée. Grâce au temps et aux soins apportés par le docteur, sa blessure avait guéri. Il avait repris du poids et de la force et, à l'instar de Julien Meynard, il se languissait de passer à l'action. Par souci de sécurité, ils n'étaient pas restés chez les Moinet et avaient été ballottés de ferme en ferme. Cette situation les accablait, l'un comme l'autre. Il leur fallait des papiers. Julien harcelait les membres du réseau pour rencontrer ce fameux Champaubert, mais l'homme était prudent et nul ne semblait savoir qui il était, ni comment le contacter. Raymond commençait à se demander s'il existait.

Leur isolement lui pesait sur les nerfs, il aurait voulu se rendre chez ses parents, leur dire qu'il était en vie, aller boire un verre avec ses amis. Il savait par Margot que Jean-Louis Blanchard et Silvère Boury étaient revenus de l'enfer. Si Jean-Louis avait repris le travail à la boulangerie de ses vieux, Silvère errait de village en village pour réparer les vélos. La prudence lui imposait l'immobilisme et cela le faisait enrager.

Et Basile, qu'était-il devenu ? Il espérait de toute son âme qu'il était sain et sauf. Sa disparition à Bray-Dune le laissait perplexe. Pour Julien, il ne faisait nul doute qu'il s'était embarqué pour l'Angleterre, cependant Raymond ne partageait pas son optimisme. Il avait enterré trop de leurs amis pour ne pas craindre le pire... Raymond, Basile et Margot, quand ce trio serait-il enfin réuni ?

Margot venait parfois les retrouver dans leur nouvelle retraite, une ferme sur la route de Challans. Avec sa vieille bicyclette, elle faisait la navette entre les villes où se trouvaient les clients qu'elle ravitaillait et en profitait souvent pour faire un crochet. Du séchoir à tabac d'où il pouvait surveiller les environs, Raymond la vit arriver sur le chemin poussiéreux. Il dégringola pour aller à sa rencontre. Margot ralentit en le découvrant, laissa son vélo dans l'herbe et se jeta dans ses bras. C'était chaque fois un soulagement de

le sentir contre elle tant elle craignait qu'il ne soit arrêté. Elle lui avait amené des livres afin de passer le temps. Jamais Raymond n'avait autant lu que depuis qu'il se terrait.

— Ça ne peut plus durer, déclara-t-il comme ils avaient regagné le séchoir à tabac pour discuter loin des regards, il faut que nous ayons des papiers d'identité.

— Je sais bien, répondit Margot, mais à qui veux-tu que je demande ? Les Boches de la *Kommandantur* m'ont peut-être à la bonne, cependant, je doute qu'ils accèdent à cette requête.

Il secoua la tête, une grimace affligée sur le visage.

— Je n'aime pas te savoir fourrée avec eux.

— Ils paient bien.

— Un jour, ils demanderont plus.

— Qu'ils demandent, ils se casseront les dents !

Elle rit, sûre d'elle. Raymond ne fut pas dupe. Il devina qu'elle cherchait à se convaincre elle-même. La vérité est qu'elle crevait de peur chaque fois qu'elle franchissait le seuil de ce terrier à Boches.

— Tu sais, Raymond, reprit-elle, mon commerce tourne bien. Je vais bientôt pouvoir monter à Paris.

— Tu es folle, ce n'est pas le moment d'aller à Paris.

— Au contraire, c'est plus que jamais le moment ! La guerre offre des opportunités !

— Comment pourrais-tu vivre en ville, toi qui as passé ton enfance à courir pieds nus dans le marais ?

— Je crois que je m'y ferai très bien !

Elle rit, fière de sa plaisanterie, mais Raymond n'avait pas le cœur léger.

— Comment va Annette ?

— Toujours par mont et par vaux, un vrai courant d'air. Tu veux mon avis, je crois qu'elle le connaît, elle, ce fameux Champaubert.

Ils bavardèrent ainsi un long moment, blottis l'un contre l'autre sur les amas végétaux, puis Margot décréta qu'il était tard et qu'elle devait rentrer. En dépit de ses journées bien chargées, la tante Solange lui imposait encore la corvée de nourrir les cochons.

Oui, songea-t-elle en quittant Raymond, bientôt je serai à Paris, et là, adieu la merde de porc et cette grosse vache de tante Solange.

Cet odieux Julien Meynard ne s'était pas montré et elle s'en portait bien. Chaque fois qu'il passait sur elle son regard pénétrant, elle se sentait

envahie d'une rage incontrôlée et devait refréner la folle envie qu'elle avait de le gifler. Il avait le don, par ses sarcasmes et piques acides, de la faire sortir de ses gonds. Il avait deviné qu'elle détestait cette vie et s'amusait à jouer avec ses nerfs. Si seulement il n'y avait pas Raymond... Il fallait à tout prix qu'elle trouve le moyen de l'éloigner de son cousin. Maintes fois, elle avait supplié Raymond de quitter Julien. Elle pourrait ainsi le cacher à la ferme. L'influence de Julien était néfaste pour lui. Raymond lui avait ri au nez. Les liens qui le rattachaient à son lieutenant étaient indéfectibles. Que pouvait-elle comprendre, elle qui n'avait connu ni le front, ni Bray-Dune, ni le camp de prisonniers ? Parfois, elle sentait sourdre en elle une violente pulsion de jalousie à l'idée que Julien s'immisçait chaque jour un peu plus dans le cœur de son cousin, la chassant, elle. Elle regrettait à présent de ne pas avoir procuré de papiers à cet arrogant Parisien, il aurait débarrassé le plancher !

Alors qu'elle longeait la charretterie, une forme humaine se matérialisa devant elle et s'empara du guidon de sa bicyclette avec une telle force qu'elle perdit l'équilibre. Julien se tenait face à elle, son insupportable sourire railleur aux lèvres.

— Tu partais sans me dire au revoir ? Ce n'est pas très gentil, ça, ma belle !

— Encore vous ? Je n'ai rien à vous dire, laissez-moi passer !

Elle voulut s'arracher à son emprise, mais il maintenait vigoureusement le guidon.

— Moi, j'ai plein de choses à te dire, à te demander surtout. Tu te souviens de notre petite discussion de l'autre soir ? Je t'avais demandé de faire quelque chose pour moi.

— Vous avez des trous de mémoire, je me rappelle très bien vous avoir envoyé au diable !

Elle chercha de nouveau à s'échapper. Dans la lumière déclinante du crépuscule, ses cheveux avaient revêtu une exquise teinte cuivrée et ses iris, irradiés de colère, viraient au vert profond. Pour Julien, cet air de sauvageonne la rendait plus désirable encore. Elle n'avait rien des paysannes pataudes et naïves qu'il avait croisées jusqu'alors. Elle était d'un bois différent, de feu et de fureur, et cela lui plaisait. Cette fille en révolte contre son sort bouillonnait d'un farouche besoin de s'affirmer. Il ne pouvait plus se mentir, elle le troublait. Cela faisait plusieurs soirs qu'il rêvait d'elle, des songes torrides, érotiques, qui l'éveillaient au milieu de la

nuît, en sueur, haletant et le sexe dur. Plus elle s'obstinait à se cabrer face à lui, plus l'envie qu'il avait de la dresser le tenaillait.

— Je croyais que tu voulais que je parte, la railla-t-il.

— Et comment, je pourrais vous tuer, je crois, pour être sûre de ne jamais vous revoir.

Il s'esclaffa.

— Pour ça, je te fais confiance ! Je t'en crois bien capable !

— Lâchez-moi !

— Soyons sérieux, tu veux que je parte, c'est mon vœu le plus cher, seulement pour ça, il me faut des papiers. Il *nous* faut des papiers, pour moi et pour Raymond. Lui non plus ne doit rester là, il est connu, donc pas en sécurité. Combien de temps encore sans qu'on le reconnaisse et qu'on le dénonce ?

Margot tressaillit. Julien, en parlant de la sécurité de Raymond et des risques qu'il prenait, avait touché le point sensible et il le savait.

— J'ai compris, finit-elle par admettre. Que dois-je faire ?

— À la bonne heure, j'ai cru que tu étais définitivement idiote ! Tu vas te rendre à Talensac, je suppose que tu connais puisque Nantes n'a pas de secrets pour toi. Le numéro dix-huit, une porte verte si ma mémoire est bonne, et si elle n'a pas été repeinte. Là, tu demanderas Philippe Beuscher. Beuscher, tu t'en souviendras ?

— Et ensuite ? Qu'est-ce que je lui dis à votre Beuscher ?

— Tu lui transmettras mon bon souvenir d'Espagne et tu lui demandes qu'il tienne sa promesse.

— Quelle promesse ?

— Lui comprendra.

— Je l'espère, c'est très mystérieux votre truc. Ensuite ?

— Ensuite, tu lui demandes de me procurer des papiers.

— Je lui parle de vous, comme ça ? demanda-t-elle en soulevant un sourcil intrigué, je lui donne votre nom ? Avez-vous confiance ou êtes-vous seulement fou ?

L'agressivité qu'elle avait mise dans sa réponse arracha un sourire à Julien. Se méprenant sur ce rictus qu'elle prit pour une moquerie, elle voulut s'échapper, il s'obstinait à maintenir son vélo.

— J'ai une confiance aveugle en Philippe, c'était l'ami de mon frère.

— Parce que vous avez un frère ! Ça promet !

— J'avais !

Elle s'assombrit, moins que Julien cependant, dont le visage s'était soudainement fermé.

— Pardonnez-moi, je ne savais pas. Bon, et votre ami, s'il n'a pas de papiers ou qu'il ne peut pas vous en procurer, je fais quoi ?

— Philippe saura quoi faire, je lui fais confiance aussi pour ça. C'est un malin ! Maintenant, va-t'en, et n'oublie pas, la sûreté de Raymond dépend de toi à présent !

Cette fois, il daigna libérer son guidon. Elle ne perdit pas un instant et s'écarta aussitôt pour reprendre sa route sans même lui dire au revoir. Julien la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait, songeur. Accepterait-elle de l'aider ? Il n'en doutait pas, parce qu'à travers lui, c'est de Raymond qu'il s'agissait et pour son cousin, elle était prête à tout. Il observa longtemps sa silhouette ténue qui s'amenuisait, irrité contre lui-même, contre la méchante sensation qu'il ressentait dans le bas-ventre, contre le douloureux pincement qui lui perforait le cœur. Ce n'était pas possible, il n'allait pas tomber amoureux de cette fille, pas lui ! L'amour, quelle niaiserie ! Ils n'avaient rien de commun, et puis l'amour en temps de guerre, c'est bon pour les romans ! Il aurait voulu s'arracher à sa position statique. Mais il resta là, statufié, les yeux fixant le petit point noir que formaient Margot et sa bicyclette, jusqu'à ce qu'il ait totalement disparu ; alors, enfin, il sortit de l'envoûtement et regagna le séchoir à tabac au pas de course, l'esprit tourmenté. Cette fille avait déclenché un feu en lui, un feu qui le rongait jusqu'à l'âme...

De son côté, Margot pédalait comme si le diable était à ses trousses. Elle fulminait. Cet orgueilleux Parisien s'était encore moqué, en plus, il lui demandait de prendre des risques pour lui sauver la peau. Ah ! s'il n'y avait pas Raymond, elle le planterait là sans le moindre remords ! L'idée de le savoir pataugeant dans la bouse l'irradiait de joie. Ça lui apprendrait l'humilité à ce vantard. Il l'avait traitée d'idiote ! Si elle n'avait pas été une femme, elle lui aurait cassé la figure ! Elle irait lui chercher ses maudits papiers, qu'il s'en aille !

Cette façon qu'il avait de la dévisager comme une bête curieuse la mettait au supplice. Elle le haïssait et dans le même temps, chaque fois qu'elle se trouvait en sa présence, elle se sentait traversée par un indescriptible courant électrique. C'était tout aussi délicieux qu'odieux. L'attraction qu'il exerçait sur elle venait du fait qu'il était issu d'un milieu riche et bourgeois, originaire de cette cité des arts qu'on nommait « Ville

lumière » et dont elle rêvait. Avec sa chevelure brune et soyeuse, son œil incisif et son sourire à la frontière de la moquerie perpétuelle, il était l'incarnation de ces hommes certains que leur statut leur imposait de l'arrogance. Les conditions de vie clandestine à laquelle il était réduit conféraient à cet orgueil une sauvagerie qui le rendait plus séduisant encore.

Il n'était pas comme elle et Raymond, enchaîné à une existence paysanne. Un jour, la guerre finirait et alors il retournerait en ville sans un regard en arrière. Il oublierait tout ce qu'il devait aux fermiers illettrés qui l'avaient accueilli, nourri et hébergé sans rien demander en échange. Il trouverait un poste d'importance et ferait fortune. Il épouserait une femme de son milieu, riche et belle, et n'aurait plus aucune pensée pour la campagnarde qu'elle était. Un courant de rage lui traversa le corps.

Moi aussi, un jour je serai riche ! J'aurai de beaux vêtements et de chaussures en cuir, j'habiterai une grande maison et plus personne ne se fichera de moi ! Et tant pis si je dois vendre des savons aux Boches pour ça !

Les larmes jaillirent de ses yeux en un torrent sauvage. Jamais elle n'avait rencontré un homme comme lui. Pourquoi avait-il fallu qu'il soit beau et charismatique ? Qu'il ressemble tant à un acteur de cinéma ? Que son ténébreux regard la perce au plus profond d'elle chaque fois qu'il le posait sur elle ? Sa voix, ce nectar de velours, pourquoi ne l'entendait-elle que lorsqu'il débitait des horreurs ? Elle aurait voulu pouvoir le haïr, et d'ailleurs elle le haïssait de toute son âme ; elle le haïssait afin de ne pas sombrer. C'était la seule parade. Il fallait qu'il parte, vite ! Elle irait à Nantes, elle rencontrerait ce Beuscher et adieu Lieutenant Meynard. Bon retour à Paris ! Elle l'oublierait avec la même facilité qu'elle avait appris à le détester !

Chapitre 24

Dès le lendemain, Margot se leva aux aurores. Ses corvées accomplies, elle enfourcha son vélo pour filer vers Nantes. En dépit de la distance, elle préférait de loin la parcourir en pédalant. Les trains étaient bondés et les contrôles, de véritables supplices. Faire la route à bicyclette lui offrait l'avantage d'être libre de son temps et de ses déplacements. Mais il était écrit que rien ne se passerait comme elle l'avait prévu. Alors qu'elle se trouvait en vue des tours jumelles de l'église de Machecoul, un véhicule allemand surgit sur sa droite. Virant brutalement pour éviter d'être percutée, elle perdit le contrôle. Sa course s'acheva par un roulé-boulé dans l'étier encore gorgé par les pluies de mars.

« Salauds de Boches ! »

Margot pestait entre ses dents en se relevant, contusionnée, les jambes flageolantes, les genoux et les mains écorchées. Deux soldats accourent, une expression sincèrement désolée sur leurs visages.

— Tout va bien, *mamoizelle* ?

— Oui, oui. Tout va bien, pas de problème.

Mais la roue tordue et le garde-boue pulvérisé de sa bicyclette disaient l'inverse. De plus, son genou saignait et l'eau ruisselait de ses vêtements imbibés. Salauds de Boches ! Salaud de Julien ! Tout ça, c'était leur faute ! Elle aurait voulu leur cracher au visage toute la haine qu'elle avait dans son cœur. Elle leur tourna ostensiblement le dos et essaya de relever son vélo, englué dans la vase. Les soldats furent plus rapides, reprirent l'engin à la boue dans un moindre effort et le jetèrent à l'arrière de la camionnette. Puis ils l'aidèrent, avec une galanterie qui la mit au supplice, à monter avec eux. Qu'ils lui foutent la paix ; surtout, qu'ils lui foutent la paix. Pas un jour comme aujourd'hui ! Elle s'assit sur la banquette, resserrant contre son corps ses vêtements trempés. Les Allemands dardaient sur elle leurs yeux d'occupants. Elle sentit leurs regards courir sur ses jambes, fondre sur sa poitrine, relever sa jupe... et ressentit cette inquisition avec la même force qu'un viol. Pour se donner contenance, elle frotta son genou abîmé, retira

un peu de sang et les gravillons incrustés. Maudit soit le lieutenant Julien Meynard ! Tout était sa faute !

Un gémissement essoufflé s'éleva du fond du camion. Avait-elle rêvé ? Le moteur diesel faisait un bruit épouvantable. La plainte reprit. Dans le fond du véhicule, cerné par les soldats, un prisonnier cherchait à se maintenir malgré ses poignets liés. Son corps écharpé valdinguait à chaque secousse. Il tourna vers elle une bouillie de visage. Ses cheveux roux tombaient sur ses yeux tuméfiés. Elle le reconnut. Clovis Cormier ! Il était dans la classe de Raymond. Tous appelaient « Poils de carotte ». Clovis le cancre, l'abonné au bonnet d'âne, la terreur des cours de catéchisme, qui découpait ses cartables pour en faire des lance-pierres. Basile lui avait foutu son poing dans la figure au marché aux bestiaux de Saint-Cyr. Son cœur hurla. Clovis Cormier allait mourir ! Elle détourna le regard. Face à elle, le soldat lui souriait benoîtement...

L'arrivée à Machecoul annonça la délivrance. Margot marmonna de vagues remerciements à l'égard des Allemands et descendit Place du champ de foire, son vélo accidenté sous le bras. Plus le choix à présent, elle allait devoir prendre le train. Elle poussa jusqu'à la gare. Elle avait encore une large demi-heure avant son départ ; elle entra dans le café en face. Les habitués, elle les connaissait tous. Il y avait le gros Dédé, Carotte, Pimpin, la mère Mauricette et Patty, la putain. Plus une nuée de collégiens de Saint-Joseph, des réfugiés et des gars bien vêtus avec de bons regards honnêtes qu'elle n'avait jamais vus et qui ne lui inspiraient pas confiance. Tout au bout du comptoir, elle reconnut Silvère Boury, le fils du tôlier des Céréales de Bouin. Depuis qu'il était rentré de la guerre, il déambulait dans le canton, à la recherche de vélos à réparer ; une aubaine pour Magot. Elle s'installa au bar à côté de lui et commanda une limonade.

— Eh bien, ma jolie, dit le patron en la servant, on a eu un petit accrochage.

— Des Allemands. Ils m'ont jetée dans l'étier, un miracle que je ne me sois pas brisé le cou.

— Ah ! les fi's d'garce ! cracha le gros Dédé. V'là qu'ils nous renversent nos drôles !

— Ils n'ont sans doute pas fait exprès, rétorqua un jeune homme à bonne figure assis, une table derrière, et dont les oreilles traînaient trop pour ne pas être de la *Gestapo*.

— Manquerait plus q'ça !

Margot touilla pensivement sa limonade saccharinée avec la paille. Avant-guerre, jamais cafetier digne de ce nom n'aurait osé servir une telle ignominie. Aujourd'hui, on bénissait le ciel d'avoir encore du jus d'orge en guise de café. Elle frotta son genou écorché, la douleur la lançait. Elle eut presque honte d'avoir mal après avoir vu Clovis dans le camion. Lui souffrait et souffrait vraiment. Qu'était-ce un genou écorché face aux tortures qu'il avait endurées ? Qu'il allait continuer à subir ?

— Ma pauvrette, se lamenta la patronne en lui tendant un linge humide et du vinaigre, te voilà bien arrangée.

Margot la remercia et essuya la plaie. Et Clovis, qui allait panser ses blessures ? La mort rôdait, installée dans les endroits les plus chauds, les plus douillets, à attendre tranquillement sa proie, telle une araignée qui a tissé sa toile. Elle guettait, aiguissait ses griffes, savourait les cris de souffrance des suppliciés que ses prêtres nazis lui offraient en holocauste.

— Ça n'a pas l'air d'aller, mademoiselle, dit le jeune homme à bonne figure qui s'était levé pour venir vers elle. Vous êtes toute pâle. Voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ?

— Non, merci !

— Est-il indiscret de vous demander... ?

— Oui ! jeta-t-elle sur un ton plus violent qu'elle l'aurait souhaité.

Elle se mordit les lèvres. Depuis qu'elle s'adonnait au marché noir, elle avait appris à repérer ces êtres dangereux, prêts à tout pour plaire à leurs nouveaux maîtres. Les chiens de garde de l'horreur. Le jeune homme l'agréa d'un sourire acide et retourna s'asseoir, pourtant son regard ne la lâchait pas d'une semelle. Elle frissonna malgré la chaleur.

Le patron se pencha sur elle en faisant mine de frotter son zinc.

— Méfie-toi de ce gars-là, petite, une sacrée racaille. Il s'appelle Jean Flipo. Sous ses airs de bon fils de famille, c'est un tortionnaire de la pire espèce. Il vendrait sa mère !

Elle hocha la tête puis se tourna vers Silvère qui buvait machinalement son verre de vin blanc, le regard dans le vide.

— Silvère, tu pourrais t'occuper de mon vélo ? J'ai eu un accident.

— J'ai cru comprendre.

— Tout l'avant est tordu.

— Ce n'est pas irréparable.

— Je dois me rendre à Nantes, je vais devoir prendre le train.

Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre.

— Tu ne devrais pas traîner, il faut du temps pour passer les contrôles. Ces foutus soldats pinaillent sur tout. Tu n'as rien de compromettant sur toi, j'espère.

— Non, balbutia-t-elle, je vais juste voir un ami.

Tournant promptement les yeux, elle croisa ceux de Flipo qui la dévisageaient. Il ne prenait même pas la peine d'être discret. Elle avala difficilement sa salive. Elle eut soudain la sensation qu'il savait tout... Que l'objet de sa mission était imprimé sur son front ! C'était impossible, sa nervosité forgeait dans son esprit des chimères terrifiantes. La main de Silvère sur son bras la fit sursauter.

— Viens, on va aller voir les dégâts.

La bicyclette était appuyée contre le mur, en piteux état. Silvère eut un sifflement en découvrant le désastre, prit l'engin et l'ausculta comme le docteur Herbert l'eût fait pour un de ses malades.

— Ce n'est pas beau à voir, mais je devrais pouvoir tenter quelque chose. En revanche, ça ne sera pas pour avant quelques jours.

— La barbe ! J'en avais absolument besoin. Tu ne pourrais pas... ?

Rassemblant toute sa minauderie, elle saisit le bras de Silvère et s'y pendit, d'un air suppliant, battant des cils comme une actrice de cinéma. Le jeune homme regretta à cet instant que cette prière ne fût que le fruit de son hypocrisie. Il connaissait trop Margot pour succomber à son petit manège.

— Comment t'as fait pour arriver jusque-là ? s'enquit-il d'un air détaché.

— Les Boches m'ont fait monter avec eux dans la camionnette. Silvère, il y avait un gars dedans et il n'était pas beau à voir.

— Il y a toujours des gars dans la camionnette.

— C'était Clovis.

Silvère hocha gravement la tête. Il planta sa cigarette entre ses lèvres, l'alluma, en aspira une bouffée.

— Je sais, j'étais là quand ils sont arrivés chez la mère Cormier. Ils venaient arrêter ses fils, Clovis et Romuald, des résistants à ce qu'il paraît... Leur mère n'a plus sa raison, elle ne comprenait pas ce qui arrivait. Ils l'ont frappée avec violence. Romuald a voulu s'interposer, ils lui ont tiré dessus. Et Clovis, quand il a vu son frère mort, il s'est élancé à son tour. Ils lui ont tiré dans les jambes et l'ont terminé à coups de pied. Je ne sais pas comment il peut encore être en vie. On est revenu au temps des Barbares. Et personne ne bouge parce qu'on crève de trouille !

Il regardait devant lui, les pupilles vides.

— Tu as des nouvelles de Raymond et de Lucien ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Non, aucune. Et rien pour Basile non plus, je suis très inquiète.

Silvère ne répondit pas. Beaucoup de ses amis étaient tombés pendant la débâcle. Lui-même avait bien failli perdre la vie lors de l'explosion d'un pont sur le Loir pour freiner l'avancée des Allemands. Belle initiative en vérité ! Le nombre des Français morts sur la route, civils et militaires, ne se comptait plus et les Allemands étaient passés. Bien passés, même. Silvère était rentré à Bouin, fuyant les patrouilles, mendiant sa nourriture. La fumée de sa cigarette se dissipa avec une lenteur paisible.

— Elles sont dégueulasses tes clopes.

— Tu n'es pas obligé de les acheter.

Il haussa les épaules.

— Ils sont plus forts. Crois-moi, fais ton petit bonhomme de chemin, pénard, évite de les brusquer et tout ira bien.

— Combien de temps cela durera ?

Silvère jeta sa tige et l'écrasa du talon.

— Tu crois vraiment qu'on peut gagner la guerre ? Tu rêves ! On l'a perdue, c'est un fait. Fais ce que je te dis, baisse la tête. Moi, tout ce que j'espère, c'est qu'ils ne m'enverront pas au STO. Je leur répare leurs motos, ça entretient les bonnes relations.

— Oui, mais jusqu'à quand ? Qu'un client mécontent te dénonce et tu finiras comme Clovis ! Es-tu bien certain de n'avoir rien à te reprocher ?

— Non, souffla-t-il, je n'ai rien à me reprocher... rien !

Cependant, sa voix avait tremblé et Margot le remarqua, tout comme elle remarqua sa brusque pâleur. Silvère n'avait pas la conscience tranquille ! Qui l'avait en ces temps difficiles ? Margot l'ignorait encore, si Silvère réparait les bécanes des Allemands, c'était pour mieux les espionner. S'il parcourait le canton pour déplier les roues des bicyclettes tordues, c'était pour transmettre des messages, apporter des postes émetteurs. Comment Margot aurait-elle pu deviner que le placide Silvère Boury qui ne faisait jamais parler de lui était un résistant ? Lui-même s'abstenait de le crier sur les toits.

— Je te laisserai un vélo au café de la gare, à Bouin. Tu le trouveras ce soir en rentrant, si tu rentres.

— Je rentrerai, et je te remercie, Silvère.

Elle se hissa sur la pointe des pieds pour poser sur ses joues froides un baiser sonore et courut vers les contrôles, ignorant le regard du jeune homme dans son dos. N'ayant pour ainsi dire aucun bagage et étant connue des soldats de Machecoul, franchir le barrage fut une formalité. Sur le quai s'agrégeait une foule chargée de colis alimentaires, de paquets emmaillotés de ficelle de paille, de paniers à provisions débordants de victuailles. Margot vit même un individu surveillant jalousement une cage d'où dépassaient trois têtes de poules, curieuses de prendre le train pour la première fois. La micheline arriva, poussive, crachant dans le ciel sa longue fumée noire. Margot monta et partit pour Nantes.

Chapitre 25

Nantes, mai 1941

Sur ses toits pointus du château des ducs de Bretagne, les armes de la Duchesse ne flottaient plus au vent. Le *Gwenn ha du*^[32] avait été banni, jugé hors-la-loi, répudié, dévoré par une abominable croix gammée. Nantes avait pris des accents tudesques, jusqu'aux panneaux directionnels écrits en gothique. Une véritable provocation pour les Bretons.

En sortant de la gare, Margot sauta dans le tramway. Elle descendit place de Talensac et trouva facilement l'adresse. Un immeuble beige face au marché. La porte du hall était ouverte. La concierge, bigoudis dans les cheveux, glissait le courrier dans les boîtes à lettres. Elle tourna vers la jeune fille sa grosse tête fripée.

- Je vais voir un ami, lança-t-elle devant sa mine soupçonneuse.
- Quel ami ?
- Philippe Beuscher.
- Ah...

Ce « ah » signifiait bien des choses, des choses peu agréables, et Margot préféra l'ignorer, comme elle choisit d'ignorer l'inquisition silencieuse de sa silhouette à laquelle se livrait la concierge.

- Pourriez-vous m'indiquer son appartement, s'il vous plaît ?
- Qu'est-ce que vous lui voulez ?
- C'est personnel !
- C'est toujours personnel avec lui.

Margot sentit l'impatience la gagner, cette bignole ne lui plaisait pas du tout. De tout temps, les concierges ont souvent été affiliés à de bien mauvais offices !

- Eh bien, l'appartement s'il vous plaît ?
- L'immeuble du fond, quatrième droit. Mais, il doit encore dormir à cette heure, il a fait bamboche toute la nuit. Et, je crois qu'il n'est pas seul.

Margot eut un sourire méprisant. Bien entendu, un proche de Julien Meynard ne pouvait être autrement, et c'est chez ce genre d'énergumène qu'il l'avait envoyée ! Il allait l'entendre !

Elle traversa le hall et grimpa les marches quatre à quatre. Nul ne répondit à son premier coup de sonnette. Le dénommé Beuscher serait-il absent ? Ce n'était pas ce que lui avait affirmé la concierge. L'ami du lieutenant devait encore cuver sa nuit bachique. Hors de question de revenir ! Hors de question d'avoir parcouru tout ce chemin pour rien ! Elle sonna à nouveau et, cette fois, laissa son doigt sur le bouton, fermement décidée à tirer du lit ce noceur qu'elle détestait déjà !

Enfin, des pas fatigués, les grognements étouffés d'un homme qui se réveille, jure et maugréé, s'élevèrent. La porte s'ouvrit et une face aux yeux poisseux, gorgés de libations, apparut. Elle fronça les sourcils sur une moue méprisante. Ces bourgeois décadents ne valaient pas une once d'aménité.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

Le tutoiement fit monter le dégoût qu'elle avait pour cet homme d'un cran supplémentaire. S'il n'y avait pas Raymond, elle aurait répliqué d'une gifle retentissante et aurait tourné les talons.

— J'ai un message pour vous, de la part du lieutenant Meynard. Il vous transmet son bon souvenir d'Espagne.

Les yeux de poisson mort du bambocheur s'animèrent sous l'effet de cette phrase anodine. Beuscher marqua un silence stupéfait, le temps de remettre ses idées en place, puis se recomposa un air d'indifférence avant de souffler un jet d'haleine bachique.

— Meynard ? Ce nom ne me dit rien...

Cette attitude pour le moins déconcertante la fit bondir.

— menteur ! Vous avez combattu ensemble en Es...

— Tu fais erreur, aboya-t-il, est-ce que j'ai une tête à jouer les marioles pour les cocos ! Rentre chez toi, gamine, et cesse de me casser les oreilles avec tes niaiseries !

La porte claqua. La minuterie se coupa. Margot resta seule dans le noir, estomaquée. Qui était ce goujat pour lequel elle avait pris tant de risques, couru les rues et utilisé un ticket de tramway ? Comment ce pédant officier avait-il osé l'envoyer vers un gars aussi odieux ? Et à quoi d'autres aurait-elle pu s'attendre ? Qui se ressemble s'assemble ! En tout cas, le lieutenant Meynard n'avait pas laissé un souvenir impérissable à cet individu.

Furieuse, elle se mit à carillonner de plus belle, à frapper du pied sur le bois.

— Sale mufle ! Pauvre type ! Vous êtes un zéro !

La porte se rouvrit violemment. De surprise, elle eut un pas de recul, pas assez vite cependant. La main de l'homme en colère la saisit et la tira vers lui. Elle se retrouva dans l'appartement, plaquée contre le mur. Une gifle cueillit son cri d'indignation.

— Tu vas fermer ta gueule, pauvre conne ! Tu ne sais pas encore dans quel monde on vit ! Cette putain de bignole a une oreille d'hyène ! Elle passe son temps à écrire des lettres de délation à la *Kommandantur* !

— Salaud, vous avez osé me frapper !

— Et je t'étranglerais volontiers si ça pouvait te faire boucler ton misérable petit clapet !

— Je ne m'étonne pas que vous soyez ami avec ce chien de Meynard, vous ne valez pas mieux que lui !

— Meynard ? Tu veux dire... Julien ?

— Celui-là même, le lieutenant Julien Meynard ! Un type aussi désagréable et pédant que vous ! S'il ne s'était agi que de lui, je l'aurais envoyé au diable, mais il est aussi question de mon cousin. Ils ont besoin de papiers d'identité !

Un bruit venu du fond de l'appartement se fit entendre. Une voix de femme s'éleva.

— À qui tu parles, Minou ?

Beuscher saisit le bras de Margot

— Retrouve-moi à midi, au *Chien qui fume*, rue de la Bâclerie, siffla-t-il entre ses dents, tu me raconteras tout ça. Je verrais ce que je peux faire. Surtout, ne sois pas en retard ! Et ne parle de moi à personne. Si je ne suis pas là, barre-toi et reviens le lendemain, même heure.

Il ne la laissa pas répondre, ouvrit et le jeta dehors. Elle manqua de s'écrouler et se rattrapa de justesse à la rampe. À travers la porte refermée, elle entendit la voix de Beuscher.

— Ce n'est rien, un colporteur ! Je l'ai envoyé paître !

Il accompagna sa réplique d'un fort éclat de rire et s'éloigna. Restée seule sur le palier, Margot prit le temps d'analyser ce qui venait de se passer. Cet homme l'avait traitée comme une moins que rien ! Une misérable ! Elle le haïssait, tout comme elle haïssait Julien Meynard ! Comment avait-elle pu être assez bête pour faire confiance à ce damné

Parisien ? Il ne valait pas mieux que son soi-disant ami de toujours. Ah ! s'il n'avait pas été question de Raymond ! Elle chercha à tâtons l'interrupteur et dévala l'escalier en maugréant.

Une fois dehors, elle redescendit vers le château, bien décidée à oublier cet horrible entretien. Qu'avait-il dit ? Rendez-vous à midi au *Chat qui fume* ? Non, au *Chien qui fume*. Était-ce un chat ou un chien ? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire après tout ? Rue de la Bâclerie, elle la connaissait. Rendez-vous à midi... comptait-il l'inviter à déjeuner ? Peu probable ! Il lui devait bien ça vu la façon exécrationnelle avec laquelle il l'avait accueillie. Et ensuite, de quoi allaient-ils parler ? Elle n'avait pas du tout envie de se lancer dans des discussions sans queue ni tête avec ce sinistre individu. Elle voulait des papiers pour Raymond, un point c'est tout ! Et pour cela, elle était prête à supporter ce goujat encore quelques heures.

Elle se dirigea vers le Bouffay, ce vieux quartier de Nantes moyenâgeux constitué de ruelles étreintes et tortueuses, un labyrinthe pour qui n'est pas familier de la grande ville. Les *feldgrau* allaient par deux, l'obligeant à dévier sa trajectoire pour ne pas les croiser. Un crissement de pneu la fit sursauter. Le chauffeur d'une superbe Hotchkiss blanche aux jantes argentées venait d'écraser ses freins pour ne pas la renverser alors qu'elle traversait sans regarder. Il lui jeta une bordée d'imprécations tudesques, sous les railleries tonitruantes des occupants : deux officiers et deux jeunes femmes blondes, trop blondes ; et maquillées, trop maquillées. Les putains des Allemands ! Margot prononça une excuse inaudible, blessée par les rires fracassants de ces perruches peinturlurées, puis continua sa route, le cœur battant.

De l'autre côté de la rue, elle remarqua la devanture d'un bouquiniste. Quel meilleur moyen pour attendre midi que de flâner un peu ? Elle n'avait plus rien à lire. Elle traversa en prenant garde cette fois aux voitures et poussa la porte de la boutique. Le carillon tinta, faisant lever la tête aux rares clients occupés à feuilleter les livres encore autorisés. En sourdine, un poste de radio diffusait une rengaine à la mode. Margot crut reconnaître Charles Trenet. Il n'y avait pas de phono à la ferme, juste un poste à ondes courtes que seul l'oncle Léon s'octroyait le droit d'écouter après le dîner. Il attendait que tous soient montés se coucher pour tourner le bouton. Un soir, Margot s'était relevée en catimini pour boire un verre d'eau. Elle l'avait entendue, la TSF, braire autre chose que Radio-Paris : « *Ici Londres, les Français parlent aux Français...* »

— Je peux t’aider, princesse ?

La voix tombée de haut la fit sursauter. Perché sur son escabeau, le bouquiniste classait des livres.

— Oui... non... est-ce que vous avez Verlaine ?

— Verlaine, quel goût exquis ! Ainsi donc, jolie demoiselle, tu aimes la poésie.

— Ma cousine, Annette, m’a offert *Les Amies* à Noël et je...

— Alors tu aimeras *Les fêtes galantes*. À moins que tu ne préfères *Poèmes saturniens*.

Il tendit la main vers une étagère aussi poussiéreuse que le désert de Gobi sur laquelle s’alignait une rangée d’ouvrages d’une rectitude parfaite. Le bouquiniste n’était pas un champion du ménage, mais il choyait ses livres.

— Voilà, s’exclama-t-il en brandissant un volume à la couverture cartonnée, *Poèmes saturniens*, le premier recueil de Verlaine. Écoute plutôt.

Il ouvrit le livre au hasard et se mit à lire, avec l’intonation d’un tragédien grec.

*Les sanglots longs,
Des violons de l’automne,
Blessent mon cœur
D’une langueur monotone.*

— C’est beau. Comment s’appelle ce poème ?

— « *La chanson d’automne* ».

— J’aime. Je le prends. Je crois que je vais aussi prendre l’autre, *Les fêtes grivoises*.

— Galantes, *Les fêtes galantes*.

— Je le prends quand même.

À côté du prix du beurre et celui de la viande, celui des livres lui parut dérisoire. Comme s’il avait deviné ses pensées, Ganaël, puisque c’était lui, le résistant, le compagnon d’armes d’Annette, lui décocha un sourire triste.

— Les Français ont cessé de lire, trop préoccupés par leur estomac.

— Qui pourrait le leur reprocher ? Se procurer de la nourriture leur prend tout leur temps.

Elle paya ses achats et les serra fort contre sa poitrine. Une vague de chaleur l’inonda. Verlaine, son propre patronyme. Et s’ils étaient de la

même famille ? Elle se surprit à rêver, elle, la sauvageonne des marais de Vendée, descendante de l'illustre poète. Et dans le miroir déformant de ses songes, elle réinventa sa vie, ses origines, son histoire. « Verlaine ? Bien sûr que je connais, c'était mon aïeul ! »

— Tu oublies ta monnaie, Princesse, la rappela Ganaël comme elle s'en allait.

— Merci. Désolée, j'étais dans mes pensées.

— J'ai vu.

Il lui décocha un clin d'œil complice qui acheva de lui redonner le sourire après cette épouvantable matinée.

— Où tu pars si vite ? Un rendez-vous galant ?

— Qui sait ?

— Princesse, tu me brises le cœur.

— Vous vous en remettrez.

— Tu devrais éviter de te promener seule comme ça, la ville est pleine de Fridolins... mais, peut-être est-ce justement ça, ton rendez-vous galant ?

Le regard noir qu'elle lui adressa lui fit avaler ses paroles.

— T'énerve pas, Princesse ! Je disais ça comme ça. C'est que ça bat le pavé, la poule à Boches, et moi, je te trouve trop chouette pour ces affreux !

— Il n'est pas né celui qui fera de moi sa putain ! gronda-t-elle entre ses dents.

Ganaël attarda son regard sur sa silhouette fine et aérienne tandis qu'elle s'éloignait. Il est vrai qu'elle était chouette en dépit de ses airs farouches et de sa mise campagnarde. Un sacré joli brin de fille. Ce qui l'avait marqué, c'étaient surtout ses iris. Ses magnifiques iris d'un bleu vert incroyable. Et ses cheveux, oscillant entre le blond et le roux, capturant à volonté les rayons du soleil. Quel homme ne se damnerait pas pour plonger ses doigts dans une telle chevelure ? Pour sûr, celui qui aura cette chance sera le plus heureux du monde.

Margot se rendit sans se presser au rendez-vous fixé par Beuscher. Elle trouva sans mal le restaurant indiqué. La devanture lie de vin du *Chien qui fume*, avec des rideaux blanc et rouge aux fenêtres et son ardoise mentionnant le plat du jour posée en équilibre sur un tonneau, lui inspira confiance. Un petit estaminet de quartier sans prétention, pas du genre que fréquentent les Allemands. Rassérénée, elle poussa la porte. Une odeur de poisson fumé lui assaillit délicieusement les narines. Trouvait-on encore du

bois pour les fumoirs ? Il semblerait que ce fût le cas pour ce restaurateur. L'ensemble restait propre et bien entretenu. C'était l'heure du déjeuner, la moitié des tables était libre.

Margot lança un regard circulaire dans la salle. À première vue, le goujat n'était pas là. Le contraire eût été étonnant, ce sale type lui avait posé un lapin ! Furieuse, elle s'apprêtait à repartir quand la patronne, une grande femme maigre et blonde, au sourire avenant, se matérialisa comme par enchantement devant elle.

— Vous cherchez quelqu'un, mademoiselle ? Un ami peut-être ?

— Non... si... enfin, je veux dire, j'avais rendez-vous avec un homme, mais je crois qu'il m'a posé un lapin.

— Allons, ma toute mignonne on ne pose pas de lapin à une fille comme toi, ou alors c'est un imbécile. Il est en retard, voilà tout. Installe-toi au bar, je vais te servir un petit verre en attendant. Et si ton ami ne vient pas, je ne doute pas que tu sauras vite le remplacer.

— Heu...

Un rire cristallin, en provenance de la salle, s'éleva. Margot tourna la tête et rencontra le regard aguicheur d'une jeune femme rivé sur elle, un regard moqueur, condescendant. Ses lèvres écarlates la narguaient. C'était une fille de la ville, peroxydée, maquillée, habillée à la dernière mode. Le genre qui passait la moitié de sa vie le nez dans les magazines féminins, l'autre dans le lit des hommes. Elle portait une robe légère à manches gigots, nantie d'un décolleté dévoilant toute la concupiscence de sa poitrine, et sa mise en plis sortait tout droit de chez un coiffeur. Pas l'ombre d'une privation, pas un soupçon de peur sur son visage railleur. Assis autour d'elle, trois jeunes gars en costume de ville et cheveux gominés riaient à ses propos, comme si elle venait de raconter la blague la plus drôle du monde.

Leurs attentions à l'unisson convergeaient vers Margot, détaillant sa tenue, ses sandales en raphia, ses boucles indomptées. Elle aurait voulu s'enfuir, disparaître sous terre. Elle regarda la peau craquelée de ses mains, la corne de ses doigts, les pointes fourchues de ses cheveux malmenés par les foudres du soleil et réprima un haut-le-cœur. Sa propre apparence l'horrifia. Ces yeux rivés sur elle, ces rires étaient autant de gifles qu'elle reçut de plein fouet. À ce pilori se joignirent ses souvenirs refoulés. « Ouh, la bâtarde ! Ouh, la bâtarde ! ». Le cœur aux bords des lèvres, elle se rua sur la porte au moment où celle-ci s'ouvrait sur un officier allemand. Elle fit un bond en arrière, heurtant le porte-manteau qui s'effondra. La terreur

l'envahit. Beuscher l'avait envoyée dans un piège ! Il l'avait dénoncée ! Maudit soit-il ! Maudit soit Julien Meynard ! Son paquet contenant les livres lui échappa. Un vertige la gagna. Ses joues prirent feu, ses jambes devinrent de glace, sa tête tourna. Tout devint noir.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Combien de temps resta-t-elle inconsciente ? Une méchante migraine lui tambourinait les tempes. Autour d'elle, un étrange bourdonnement humain, des cliquetis de couverts, des tintements de verres.

— Tout va bien, Mademoiselle ?

Elle écarquilla les yeux devant l'officier penché sur elle et retint un cri d'horreur. Philippe Beuscher ! Salopard, il l'avait dénoncée ! Elle était perdue. Ils allaient l'arrêter, la fusiller ! Et Raymond ! Raymond était en danger ! Il fallait le prévenir. Elle voulut se redresser. Ouille, sa tête ! Elle se frotta l'arrière du crâne, ses doigts découvrirent une bosse.

— Tu t'es cogné en tombant, la rassura la patronne, mais je crois que ce ne sera pas trop grave.

Elle était allongée sur une banquette dans le fond de la salle. Les clients déjeunaient, indifférents à ce qui lui arrivait. Elle avait envie de crier « Au secours, ils veulent m'arrêter ! Aidez-moi ! », seulement, elle devinait que cela serait inutile. La priorité des Français était leur estomac, nul ne lèverait le petit doigt pour elle. Les larmes lui montèrent aux yeux.

L'Allemand passa son bras sous sa tête et l'aida à se relever avec une douceur surprenante. Par-dessus son épaule, la peroxydée dardait sur elle un sourire de chat malicieux.

— Je me souviens, oui, balbutia Margot, j'avais rendez-vous...

— Apparemment, il t'a posé un lapin, ricana la blonde.

— Vous tremblez, vous avez froid, dit l'Allemand. Madame Ingrid, un verre de schnaps pour la jeune demoiselle.

— Non, non, je vous remercie, je voudrais m'en aller.

Elle tenta de se lever, mais ses jambes chancelèrent et elle retomba. Sa tête tournait.

— Tu ne devrais pas partir, suggéra la peroxydée, t'es toute pâle et toute maigre. Tu n'as pas bouffé depuis quand ?

— Je n'ai pas faim.

— Bien sûr que si, insista l'officier, la cuisine de madame Ingrid vaut les meilleures tables de la ville. Et puis, mademoiselle a raison, vous ne pouvez pas partir le ventre vide, ce serait criminel. N'est-ce pas, madame Ingrid ?

— Assurément, répliqua l'intéressée en lui collant un verre de schnaps dans les mains que l'Allemand l'obligea à boire, je vais la requinquer, moi, cette petite ! Elle n'a que la peau sur les os. J'ai un navarin d'agneau aux petits légumes du jardin, vous m'en direz des nouvelles ! ajouta-t-elle, complice. En entrée, je vous prépare une salade de mortadelle aux pousses d'épinard.

— Alors c'est décidé, s'exclama l'officier, je vous invite !

Un navarin d'agneau aux petits légumes ! Ces mots lui ravivèrent l'appétit. Et cette bonne odeur de cuisine qui flottait dans la pièce, comment résister ? Au diable que son hôte soit allemand, son estomac lui dictait sa conduite. Revigorée par cette idée, elle but une gorgée de schnaps, trop vite ! L'alcool lui brûla le gosier et lui piqua les yeux.

— Tiens, dit la blonde en lui tendant le paquet contenant les livres, tu as laissé tomber ça.

Margot le lui arracha presque des mains et grogna un vague merci. La blonde la toisa encore un peu, mi-moqueuse, mi-amusée, puis, décidant qu'elle n'avait rien à ajouter, elle tourna les talons et retrouva ses amis.

Madame Ingrid installa l'officier et son invitée sur une table isolée, coupée du reste de la salle par une épaisse plante verte. La perspective d'un bon repas avait redonné des couleurs à Margot, ce dont son hôte se félicita. Il se présenta : colonel Markus Keisner, arrivé à Nantes depuis trois mois. Avant, il était à Paris. Ah ! Paris ! Petite nostalgie au fond du cœur. Les Parisiennes ! Si gaies, si savoureuses ! Exquises dans tous les sens du terme ! *Enfroufroutées* de plumes et de soieries, légères sur toute la longueur de leurs cuisses, sublimes dans leur fourreau de satin, tintinnabulantes de bijoux et de perles, riantes, suaves... aimées... Oh ! comme elles étaient aimées, et comme elles rendaient bien cet amour !

— Vous pourriez être tout ça, mademoiselle, si vous le vouliez.

— Et ensuite ?

— Ensuite, l'opéra, les beaux hôtels, la soie et l'astrakan. Je vous comblerai de cadeaux. Je pourrais me montrer très généreux.

— Et ensuite...

Margot sauça son assiette avec son doigt qu'elle portait à sa bouche, pensive. Devenir la maîtresse d'un officier, ne plus avoir faim, ne plus avoir

froid, ne plus avoir peur... Elle tourna la tête vers la blonde et ses acolytes qui dégustaient leur café. Un café pour une fille à soldat, de l'astrakan pour une fille à colonel. Oui, Margot avait envie de porter de l'astrakan, du vison, du chinchilla, du loup, du renard bleu. Elle voulait sentir le satin sur sa peau, la soie épouser ses formes, la mousseline virevolter autour de ses jambes, le champagne couler dans sa gorge. Elle désirait être choyée, traitée en princesse. Cette proposition était tentante, d'autant que le colonel était très séduisant. Brun, les yeux noirs, l'expression affirmée, masculine, un faux air de Charles Boyer^[33] qui n'était pas sans lui déplaire. Si le gros Helmut ou cet imbécile de Viny lui avaient fait cette suggestion, elle leur aurait craché au visage. Dirk Enning était joli garçon, d'une beauté méphistophélique. De plus, il n'avait pas un sou. Sa maigre solde de soldat lui offrirait à peine un repas médiocre dans un rade miteux de Machecoul. Markus Keisner, c'était autre chose. Il n'était pas seulement riche, il avait du pouvoir. Il pourrait la mettre à l'abri du besoin et des restrictions, faire d'elle une femme choyée, adorée. Mais cela signifiait coucher avec un Allemand, un de ces monstres qui avaient déjà fait tant de mal à son pays, à ses amis. Un de ceux qui avaient tiré sur Raymond et failli le tuer. Un de ceux qui torturaient, violaient, fusillaient. Un de ceux qu'Annette combattait. Non, malgré toutes les bénédictions qu'elle pourrait en obtenir, jamais elle ne serait la maîtresse d'un Allemand.

À la fin du repas, Markus Keisner demanda à madame Ingrid la carte des douceurs. Il préférait le mot « douceur » à « dessert », plus poétique d'après lui. En cette période troublée, douceur avait une autre saveur pour d'innombrables bouches criant famine. Markus savait les regards affamés qui gémissaient sous ses pas, et que pouvait-il, lui, officier de la Wehrmacht ? Il obéissait aux ordres, comme des milliers d'Allemands. Il croyait en Hitler, le sauveur du peuple qui avait relevé l'Allemagne. Après le traité de Versailles, en 1919, le mark ne valait rien avant, absolument rien, dévalué, mutilé, anéanti. Les Français s'étaient comportés comme de véritables tortionnaires, humiliant la population de la Rhénanie occupée. C'étaient les Allemands alors qui mourraient de faim et souffraient. Le Führer leur avait rendu leur dignité. Il avait récuré l'Europe de la fange judéo-maçonnique qui saignait le peuple. Il débarrasserait la France de ses souillures. Avant leur arrivée, le beau pays des *Droits de l'Homme et du Citoyen* était devenu un repaire à métèques. Ses sous-hommes tiraient les civilisations vers le bas. Hitler allait redresser tout ça.

— Nous allons nettoyer ce pays de la vermine qui le ronge. Ayez confiance ! Viendra le jour où nos deux pays ne formeront plus qu'un seul. Une puissance prospère et invincible.

Il lui prit la main et soupira devant leur piteux état.

— Vous, si belle, si délicate, obligée à travailler comme une bête de somme. Je veux vous arracher à ça.

— Vous êtes officier, colonel de surcroît. Vous avez accès aux endroits les plus beaux, les plus luxueux, pourtant vous déjeunez ici, dans cet estaminet insignifiant...

— Eh là, si madame Ingrid vous entendait !

—... avec une fille comme moi.

— Je vais vous surprendre. Je préfère la compagnie des filles comme vous, fraîches et spontanées, à celle de ces poules qui se trémoussent sous nos nez en espérant les miettes de notre clémence. Quant à cet estaminet, j'y venais souvent lorsque je vivais ici. Je vous étonne ? J'ai habité Nantes, avant la guerre. Je dois reconnaître que j'y ai de merveilleux souvenirs. Aussi, quel bonheur d'avoir été muté ici !

Surtout en revenant à la place du maître, songea Margot avec amertume.

Madame Ingrid apporta une tarte aux myrtilles. Margot racla son assiette avec une gourmandise non feinte.

— J'ai de la corne sur les mains, les ongles crottés. Je n'ai pas d'éducation, ou si peu. Je ne suis pas pour vous.

— Quel gâchis, de si beaux yeux ! Êtes-vous certaine que cette vie vous convienne ? Vous devriez vous vêtir de soie, de satin, de vison. Les Allemands sont très généreux, vous savez... Je saurai vous rendre heureuse. Je vous installerai ici, à Nantes. Je possède un agréable appartement sur le quai de Versailles, il n'attend qu'une présence féminine pour l'égayer. J'aimerais que vous soyez cette présence. Vous êtes si jolie. Je ne crois pas avoir jamais été troublée par une femme et pourtant on ne peut pas dire que vous soyez à votre avantage.

À ce moment, la blonde et ses compagnons se levèrent dans un tumulte de rires. Margot leva la tête, leurs regards se croisèrent. La blonde s'attacha à la dévorer des yeux, une dernière fois, comme pour ne jamais oublier ce visage, un air gourmand sur les lèvres. Mal à l'aise, Margot se tortilla sur sa chaise.

Il y avait tellement de vrais dans les propos de Markus Keisner. Qui pouvait prétendre aimer vivre avec les cochons, patauger dans les fientes de

poules, se fagoter comme un sac ? Cette proposition chantait dans sa tête. Plus jamais froid, plus jamais faim. Finies les insultes et les moqueries. Elle se surprit à rêver qu'elle était sa maîtresse ; la maîtresse d'un officier. Elle se vit monter les marches du théâtre Graslín, vêtue d'un fourreau de satin crème, une cape de chinchilla sur les épaules, une rivière de diamants autour du cou, des pendants assortis à ses oreilles. Nul n'oserait la traiter de bâtarde. Non, à la place elle serait une... pute à Boches !

Elle tressaillit. L'image du lieutenant Julien Meynard inonda son esprit.

Salé petite pute à Boches ! ricanait-il, *tu n'es qu'une pute à Boche !*

Elle chassa vivement cette image de ses pensées. Elle détestait cet homme, comme elle haïssait ce colonel qui la couvait d'un regard à la fois conquis et dominateur. Robe de satin et manteau de vison, mais pour cela, il lui fallait coucher avec l'ennemi, trahir Raymond, Basile et Lucien, souiller la mémoire de Colin. La voix railleuse du lieutenant Meynard vrombit à nouveau dans sa tête.

Pute à Boche ! Pute à Boche !

— Oui, lâcha-t-elle d'un timbre éraillé, oui, cela me convient.

Le colonel insista pour la raccompagner à la gare en voiture. En posant le pied hors de la grosse Hotchkiss beige, Margot sentit sur sa nuque une houle de regards haineux. Ravalant la flopée d'injures muettes qui fondait sur elle, elle avança, visage crispé, au bras du bel officier allemand. Elle avait l'habitude de marcher dans un cortège de médisance. « Putain ! » « Fille à soldat ! » Ces injures à peine murmurées, juste pensées, étaient si fortes et si puissantes qu'elle les reçut de plein fouet, et pourtant elle ne lâcha pas le bras du colonel.

— Si vous changez d'avis, vous me trouverez à l'hôtel de la *Duchesse Anne*.

Elle hocha la tête sans répondre ; elle ne le devait pas. Elle ne trahirait pas Raymond, ni Basile, ni Annette, ni Clovis. Ce dernier était-il encore en vie ? Elle espérait que ce ne fut pas le cas. La torture était plus douloureuse que la mort.

Et si tout s'arrêtait là ? Elle tomberait, raide, sur le sol. Il y aurait les badauds, les faux culs, les mielleux et tous se rueraient sur elle. La pauvre même, si jeune, si jolie... votre épouse, Monsieur l'Officier ? Non, bien sûr, votre maîtresse. Hein, qu'elles sont mignonnes les petites femmes de

France ? Fini la guerre, l'Occupation, les longues virées à bicyclette dans la campagne, le pain gris, les pas bottés. Elle serait morte et la vie continuerait. Le train quitterait Nantes sans elle et personne ne le remarquerait.

Mais elle respirait toujours.

Non, ma belle, tu ne crèveras pas maintenant, ce serait trop facile. Tu vas affronter le regard noir de la jeune femme aux cheveux auburn qui sort de la gare à cet instant et se dirige vers l'homme à la main mutilée. Et elle, Annette, ta propre cousine, te voyant en compagnie d'un officier allemand, te maudira de toute son âme. Elle ne laissera pas sous-entendre que vous vous connaissez.

Margot et Annette se croisèrent sans la moindre parole et continuèrent chacune leur route vers leur destin...

OceanofPDF.com

Chapitre 27

Comme il l'avait promis, Silvère avait laissé une bicyclette à son attention au café de la gare de Bouin, une antique bicyclette usée, mais qui roulait encore. Elle s'en contenterait. L'obscurité menaçait, elle dut se dépêcher avant que la nuit tombe. Elle fit un crochet vers le vieux moulin, elle avait besoin d'y épancher ses larmes, d'y crier sa rage. Maudit soit Beuscher ! Il l'avait envoyée droit dans un guet-apens et ne s'était pas montré. Maudit soit le lieutenant Meynard ! Ces deux-là s'étaient bien fichus d'elle. Qu'ils aillent au diable ! Le bâton frappait les ronces et les orties pour effrayer les serpents.

« Salaud ! Salaud de Boche ! Comment a-t-il osé ? »

Margot exultait sa fureur sur les herbes folles. Comment ce colonel avait-il eu l'audace de la comparer à une putain ? Lui faire une telle proposition ? Julien Meynard, Markus Keisner, tous les deux dans le même sac. L'un la prenait pour une paysanne, l'autre pour une catin ! Julien s'était servi d'elle. Quelle tête aurait-il arborée si elle avait accepté de devenir la maîtresse de cet officier allemand ? Son air fantoche aurait laissé place à la peur. Elle aurait tenu sa vie entre ses mains. Quelle belle vengeance en vérité !

Les prunelles d'Annette rivées sur elle, cet air méprisant qu'elle affichait quand elles s'étaient croisées... Que faisait-elle à Nantes ? Qui était cet homme à ses côtés, cet homme au visage émacié dont le regard sur elle lui avait fait l'effet de deux lames d'acier ? Depuis des mois, elle ne savait plus rien sur sa cousine. Elles étaient devenues deux étrangères. À présent, Annette la verrait comme une ennemie. Non, cela ne se pouvait, elle lui expliquerait dans quelles circonstances elle s'était retrouvée entre les pattes de cet Allemand, elle lui parlerait de Raymond et du lieutenant. Jamais Annette ne dénoncerait son propre frère, elle devait être morte d'inquiétude de ne pas avoir de ses nouvelles. Elle aurait dû l'en informer plus tôt. Oui, c'est ça, elle allait tout raconter à Annette !

Sa décision prise, elle se dirigea d'un pas allant vers le vieux moulin. Soudain, elle s'arrêta, haletante, les sens aux aguets. La bâtisse séculaire se

dressait devant elle, à moitié effacée par l'obscurité. Une ombre se profila... à moins que ce ne fût son imagination.

— Il y a quelqu'un ?

Elle leva son bâton. Non, ce n'était pas son imagination. Il y avait bien quelqu'un.

— Je sais que vous êtes là ! Montrez-vous !

Un rire moqueur lui répondit. Julien Meynard ! Oh, comme elle le détestait ! Sa voix chargée d'ironie agissait telle une gifle sur elle.

— Un vrai chat sauvage, hein ?

— Taisez-vous ou je vous fracasse le crâne ! cracha-t-elle en brandissant son gourdin.

Le lieutenant l'attrapa avec une aisance de militaire.

— Cesse tes enfantillages. Tu as pu voir Philippe Beuscher ?

— Évidemment que je l'ai vu, ce crétin ! Un sale type à votre image, je ne m'étonne pas que vous soyez amis !

— Et alors ?

— Et alors rien ! C'est un mufle, un ignoble goujat ! Il m'a demandé de le retrouver dans un restaurant du Bouffay, seulement il n'était pas au rendez-vous. Il m'a laissée poireauter comme une idiote ! Aucune galanterie !

Julien fronça les sourcils.

— Il n'est pas venu ?

— Il m'a plantée là et ce n'était pas vraiment drôle. Il y avait tous ces gens qui me dévisageaient comme une bête curieuse !

— Il y a de quoi, un véritable animal de foire !

— Je n'ai rien perdu au change, le nargua-t-elle soudain, provocatrice, un bel officier m'a invitée à déjeuner. Le meilleur repas que j'ai fait depuis longtemps. Entrée, plat, dessert, vin et café. C'était la première fois que j'allais au restaurant, c'était très agréable.

La surprise étant de taille, le sang se retira du visage de Julien.

— Un officier allemand ?

— Un colonel ! Grand, beau, très raffiné et si viril. Terriblement viril. Ah ! comme il était viril !

— Garce !

— Il m'a fait des compliments tout le long du repas.

— Idiote ! Il voulait juste te sauter !

Julien serra les poings. Quelle était cette vilaine morsure qu'il ressentait au ventre ? La jalousie ?

— Il veut faire de moi sa maîtresse, me choyer, me combler, m’offrir du satin, de la soie et de l’organdi. Il possède un magnifique appartement et m’a proposé de vivre avec lui. Je crois bien qu’il est amoureux.

— Pauvre écervelée ! Tu crois le premier pervers venu !

Margot éclata de rire devant le cri de rage de Julien.

— Vous décevrais-je, Lieutenant, si je devenais la maîtresse d’un colonel allemand ? Une situation qui a des avantages !

— Pourquoi pas, tu ferais une excellente pute à Boches ! On dit qu’ils sont vicieux, très vicieux. Je suis sûr que ça va te plaire !

Cette fois, elle le prit de vitesse. Le bâton dans sa main s’éleva et frappa lourdement son crâne. Un bruit mat. Julien s’effondra dans un cri étouffé. Elle tourna les talons et s’enfuit en courant, l’abandonnant à son sort. Le salaud ! L’ignoble salaud ! Il l’avait bien mérité son coup de bâton, depuis le temps qu’elle le lui réservait. Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues enfiévrées. Le salaud ! L’immonde salaud ! Qu’avait-il toujours à la rabrouer ? Était-ce la rancœur d’avoir perdu la guerre qui le rendait odieux ? Il allait avoir un sacré mal de tête en se réveillant, bien fait pour lui !

Mais si elle avait frappé trop fort, lui fracassant le crâne ? S’il était mort ? Agonisant ? Si elle l’avait tué ? Le vent de la nuit jouait dans ses boucles, l’air du soir chargé d’une odeur d’herbe des marais embaumait le crépuscule. Sur l’horizon, le jour disparaissait dans un dégradé de rose et de violet. S’il avait succombé, elle aurait son sang sur les mains, le même sang qui souillait l’extrémité de son gourdin, celui de l’homme qui avait sauvé la vie de Raymond ! Un vertige la prit et elle chancela. Non, elle n’était pas une meurtrière ! Le souffle court, elle revint sur ses pas, les battements de son cœur en suspens. Plus rien ne bougeait.

— Lieutenant ?

Il ne répondit pas. Elle devina sa silhouette recroquevillée sur le sol où il était tombé, immobile. La peur l’envahit.

— Lieutenant !

Dans un cri, elle se rua sur le corps, le retourna. Le sang coulait sur le front du jeune officier. Son visage était livide, pâle comme la mort. Non, ce n’était pas possible !

— Lieutenant, lieutenant ! Je vous en prie, lieutenant, réveillez-vous !

L’oreille posée sur sa poitrine, elle chercha les battements de son cœur. Allait-il clamer ? Elle sentit alors une puissance surhumaine l’envelopper

en entier, deux bras vigoureux l'emprisonnèrent dans leur étau. Julien la fit basculer et la coucha dans le foin. Aussitôt, il fut sur elle, s'imposant par la seule force de sa masse. Elle voulut s'arracher à ce piège de chair, mais ses lèvres furent happées par une bouche vorace. Une langue à l'odeur de tabac franchit la barrière de ses dents. Elle le mordit farouchement, cherchant à lui faire mal.

— Brute ! Sale brute ! Vous n'êtes pas mort ?

— Tu penses vraiment être capable de tuer un officier de l'armée française d'un simple coup de bâton ?

— Imbécile ! J'ai cru que je vous avais tué !

— Ma sauvageonne ! Ma jolie sauvageonne, tiendrais-tu à moi ?

— Sûrement pas, si j'ai eu peur, c'est uniquement à cause de Raymond !

— Raymond ? Que vient faire Raymond entre nous ?

Il la maintenait sous lui, une poigne de fer dont elle ne parvenait à se défaire en dépit de ses efforts. Elle gigotait, tâchait de lui décocher des coups de pied, en vain. Il s'était placé de telle manière qu'elle réussissait tout juste à lui effleurer les hanches. Un temps, qui parut des siècles à Margot, elle tenta de se libérer sous l'œil amusé du lieutenant, puis, remarquant son silence, cessa de bouger et plongea son regard dans le sien. Ce qu'elle y lut la troubla. Elle n'y trouva plus l'éternel éclat de dédain et de suffisance, c'était un sentiment plus profond, un sentiment qu'elle ne comprit pas. Ce brusque changement d'attitude la laissa perplexe. Cherchait-il à l'amadouer ? Hors de question de tomber dans son piège.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Tu es belle, Margot.

Le timbre fêlé de sa voix la mit sur ses gardes.

— Taisez-vous, hypocrite ! N'essayez pas de m'avoir, je connais les séducteurs de votre espèce !

— Tu peux me traiter de bien des choses, mais pas d'hypocrite !

Elle le scruta soudain avec un intérêt nouveau, il sembla soudain si différent de l'évadé des premiers jours. C'était comme si le vernis d'arrogance qu'il s'était évertué à cultiver jusqu'alors était en train de se fendiller, révélant un être capable de sentiments humains autres que l'orgueil. Sa voix avait abandonné sa froide raillerie pour se nimber d'une tessiture onctueuse, chaude ; une voix de velours au cassé sensuel qui l'émut malgré elle. Elle ferma les yeux. Qu'il parle, qu'il parle encore, elle aimait cette nouvelle voix. Sa peau se couvrit de frissons. Peu décidée à se

laisser abuser par la ruse du Parisien, elle tourna vivement la tête, s'arrachant à l'envoûtement qui commençait à la gagner.

— Lâchez-moi, vous me dégoûtez !

— Si belle, si courageuse, mon joli chat sauvage.

Il se pencha pour lui voler un baiser, elle secoua la tête.

— Arrêtez ! Arrêtez ça tout de suite ! Lâchez-moi, salopard !

— Permet-moi de t'embrasser, Margot, il y a des jours que j'en rêve.

— Vous n'avez donc plus peur de vous rouler dans la bouse ? siffla-t-elle en le fixant dans les yeux.

— Pas si c'est avec toi !

Dans le clair-obscur rougissant, il lui semblait deviner, sur le visage du jeune homme, un sourire qui n'avait plus rien de railleur.

— Cessez de mentir ! Vous haïssez la campagne !

— Je commence à y voir ce qu'elle a de plus beau.

— Vous ne valez pas mieux qu'un Boche !

— Pas plus que moi, tu n'aimes ces marais !

— Certes, mais ils font partie de moi, comme je fais partie d'eux. J'appartiens à cette terre dont vous vous moquez sans cesse.

— Toi ? Non, tu n'appartiens à personne, pas même à Basile. Surtout pas à Basile !

— Je n'appartiens pas à Basile ! Et je vous interdis de parler de lui ! Vous ne méritez même pas de lui cirer les bottes !

— Moi, je veux en parler ! Tu n'es pas faite pour lui ! C'est un bouseux !

— Auriez-vous de la science en matière de paysans, Monsieur le Parisien ?

— Tu ne seras jamais à lui !

— Ni à personne. Un jour, je monterai à Paris !

— Je t'y emmènerai !

— menteur, je ne suis pas une oie blanche ! Je connais les mensonges des hommes de la ville ! Vous avez des vipères plein la bouche !

— Nous sommes partis sur de mauvaises bases, Margot.

— À qui la faute ?

— Je me suis comporté comme un imbécile, c'est vrai ! Tout ça est si inédit pour moi. Margot, sais-tu ce que nous avons enduré, Raymond et moi ? L'attaque-surprise des Allemands, ça canardait de partout ! Mes hommes ne manquaient pas de courage, mais que pouvaient-ils, face à ce raz-de-marée de chars nouvelle génération ? Nous avons subi défaite sur

défaite, perte sur perte. Nous avons dû reculer inexorablement vers la mer et là, nous avons été pris dans la nasse, impossible de nous évacuer. As-tu la moindre idée de ce que nous avons pu éprouver ? La peur, la faim. Les Junkers passaient au-dessus de nos têtes et nous mitraillaient inlassablement. Et nous, nous ne pouvions que rester dans les dunes à nous regarder crever les uns les autres ! J'ai vu l'état-major fuir et abandonner ses soldats sous les bombes, ce même état-major qui, aujourd'hui, lèche le cul de Pétain ! Nous avons dû creuser pour enterrer nos morts sous les œillades narquoises des vainqueurs ! Ils se foutaient de notre gueule, ces salauds ! Après ça, ce fut le camp de prisonniers, les paillasses infectes, infestées de vermines, la soupe de cailloux, les coups, un seau collectif pour toutes latrines. Tu sais ce que ça fait d'avoir la chiasse et de devoir faire devant tout le monde ?

— Vous auriez pu éviter cela, vous étiez officier.

— Et abandonner mes hommes ? Tu me connais bien mal ! Le haut commandement avait failli, ils n'avaient plus que moi. Quel type aurais-je été de les laisser à leur sort ? Non, Margot, je ne regrette pas ce que j'ai fait, tout ce que je me reproche, c'est de n'avoir pu m'évader avec tous mes soldats, et d'en avoir perdu un en route.

— Vous m'avez ramené Raymond.

— Je ne suis pas Basile. J'ai décousu mes insignes pour partager leur sort.

— Un genre de pénitence.

— J'aimais mes hommes, Margot.

— Même les pecnots ? railla-t-elle sans la moindre aménité, même Basile et Raymond ?

Il marqua un temps d'arrêt, écrasant son regard sur le sien, un regard dévasté par l'horreur qu'il avait vécue. Elle se sentit soudain envahie d'une grande pitié. Cet homme avait souffert avec Raymond, pour Raymond.

— Lieutenant...

Sa voix se brisa. Devinant son hésitation, Julien abattit ses lèvres sur les siennes. Elle voulut crier, l'envoyer au diable encore... elle en fut incapable. Son être et son esprit refusèrent de bouger. Elle savait qu'elle aurait dû réagir, mais sa volonté l'abandonna. Leur baiser se prolongea. Elle tenta de le repousser... trop tard, les mains du lieutenant partaient à la conquête de son corps, fouillaient sous sa jupe, la retroussaient.

— Lieutenant, je vous en prie... lâchez-moi !

— Tu le désires vraiment, ma belle sauvageonne ?

Elle voulut répondre, seul un râle étouffé s'échappa de sa gorge. Elle se mit à trembler. Elle haïssait cet homme de toutes ses forces. Qu'il la lâche, surtout, qu'il la lâche ! Elle bougea encore, grogna, il l'immobilisa d'un nouveau baiser. Ses mains jouaient sur ses hanches, sur sa peau frémissante.

— Margot... ma belle Margot... mon petit chat sauvage.

Son nom... jamais il ne l'avait prononcé avec autant de douceur, autant de passion. Malgré elle, elle sentit son corps s'abandonner, son intimité s'humidifier. La bouche de Julien libéra celle de Margot pour effleurer sa gorge. Lentement, il déboutonna son chemisier, découvrant une poitrine immaculée de fureur masculine, chastement prisonnière dans son soutien-gorge. Il le fit glisser, laissant apparaître deux mamelons roses, durs et dressés. Il s'en empara, les butina avec une langueur exaspérante. Elle se mordit les lèvres pour ne pas crier. Que faisait-elle ? N'allait-elle pas s'offrir comme une gourgandine à cet homme qu'elle haïssait un instant plus tôt ? Cet homme dont le moindre regard la brûlait au plus profond de son être et lui flagellait les sens. Elle comprit qu'elle était perdue, trahie par son corps épris de caresses.

Elle ferma les paupières, étonnée de se laisser faire avec autant d'impudeur. Elle ne pouvait plus se mentir, elle adorait les étreintes du lieutenant. Elle aimait son odeur, mêlée à celle des poutres vermoulues, du foin putride. Ses pupilles dilatées cherchèrent le ciel et à travers l'orifice troué dans la charpente, son regard croisa celui de la chouette effraie, avec ses yeux bridés dans son masque laiteux de comtesse vénitienne.

La bouche de Julien abandonna ses seins, glissa le long de son ventre, s'attarda sur son nombril puis chemina jusqu'à sa moiteur intime, cette fleur de chair au pistil en fusion. Cette fois, elle hurla, se cambra, plongea ses doigts dans la chevelure épaisse de l'homme qui la goûtait. Un tourbillon du feu la consumait, l'exaltait, l'enfiévrant. Soudain, il n'y eut plus rien autour d'elle, autour d'eux. Son corps explosait en un milliard de bulles. L'orgasme la cingla à plusieurs reprises. Quand elle fut sur le point de s'évanouir, il remonta et s'installa entre ses jambes.

— Ne me faites pas de mal, Lieutenant.

— Ne t'inquiète pas, maintenant, tu es prête à me recevoir.

Il la pénétra, doucement. Elle ressentit une vive douleur, l'impression d'être déchirée, et enfonça ses ongles dans les épaules de son amant. Il bougea en elle, sans cesser de la couvrir de baisers.

— Margot, ma belle Margot, tu es faite pour m'aimer.

Pour toute réponse, elle laissa échapper un long gémissement. Comment cet homme qu'elle croyait détester pouvait-il lui donner autant de plaisir en dépit de la souffrance qu'il lui infligeait ? Accordant ses mouvements aux siens, elle s'abandonna entièrement, les yeux clos, et sombra dans l'extase. Julien prit son temps, il fit durer le délice, retenant autant que possible la jouissance qui lui cinglait les reins. Enfin, il se cabra, poussa un long râle de délivrance et se déversa en elle. Puis il resta ainsi, tendu au-dessus d'elle, regrettant que cette maudite obscurité l'empêchât de savourer son visage transfiguré par l'orgasme. Mais il la sentit trembler, l'entendit haleter, et cela lui suffit.

— Ma belle sauvageonne, je t'ai faite mienne. À présent, tu es à moi. Je t'ai prise et te prendrai encore, et aucun autre homme ne goûtera ce privilège.

Une légère ondée arrosa la campagne, l'herbe fleurait fort. Blottie contre le torse de son amant, Margot écoutait le chant des grenouilles.

— Elles sont amoureuses, murmura-t-elle.

— C'est la saison.

La main de Julien allait et venait le long de son dos, provoquant à chaque passage une série de frissons. La tête posée sur sa poitrine, Margot comptait les battements de son cœur. Son intimité la tiraillait, cependant, la douce sensation de plénitude qu'elle éprouvait dans son ventre chassait le dernier vestige de cette douleur. Elle avait un amant et cet amant était Julien Meynard, un homme qu'elle avait détesté et voué au diable. Comment cela était-il possible ? Quel tour étrange leur avait joué Cupidon ?

— Je devrais rentrer, soupira-t-elle.

— Non, reste. Je veux que tu restes avec moi cette nuit. Je ne veux plus me passer de toi.

— Serais-je devenue autre chose qu'une vulgaire paysanne ?

— Tu n'as jamais été une vulgaire paysanne, c'est moi qui n'étais qu'un imbécile.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire.

— Tu ne m'as pas rendu la chose facile, avoue-le.

— Quelle mauvaise foi ! s'indigna-t-elle en se redressant. Tu n'as cessé de te moquer de moi ! Tu étais odieux !

— Je ne suis qu'un Parisien, j'ai beaucoup appris avec toi.

Il la rattrapa par le bras et la ramena à lui.

- Je crois bien que je t’aime, Margot.
- Serait-ce encore une parole de Parisien ?
- Si tu détestes tant ceux de la ville, pourquoi veux-tu aller à Paris ?
- Pour exister, être quelqu’un !
- Tu es déjà quelqu’un, tu es mon petit chat sauvage.

Il la serra contre lui, l’embrassant à nouveau. Elle s’abandonna un instant puis le repoussa.

- Et ensuite, Lieutenant ? Que feras-tu de moi ?
- Interloqué, il la dévisagea. L’ombre de la nuit masquait ses traits.
- Que veux-tu dire ?
 - Lorsque tu auras tes papiers, tu rentreras à Paris ?
 - Sans doute, et je t’emmènerai.

Elle ne répondit pas. Ses mains à plat sur le torse de Julien, elle le fixa dans les yeux. Mentait-il ? Comment lui faire confiance ? Elle regrettait à présent de s’être offerte à lui. Il avait pris d’elle ce qu’il attendait, et ensuite ? Non, elle ne pouvait lui faire confiance, c’eût été la plus grande folie. Mais avait-elle jamais été raisonnable ? Cet amour qu’il lui prodiguait, cette nuit complète qu’il lui proposait, elle les désirait l’un et l’autre. Elle désirait que cet homme la chérisse encore. Était-elle aussi faible que sa mère ? Elle comprenait mieux à présent son égarement, cet oubli entier de sa personne dans les bras d’un gars de la ville qui l’avait abandonnée. Margot s’était toujours juré de ne pas commettre la même faute et elle venait tout juste de se trahir. Pourtant, elle ne regrettait rien. Elle se sentait bien contre cet homme qui lui avait ravi son enfance, sa virginité, et comme lui, elle refusait de le lâcher. Tante Solange serait furieuse et hurlerait quand elle rentrerait. Elle était déjà tellement en retard. Elle ne voulait plus quitter le doux cocon des bras de son amant. Dehors, la pluie commençait à tomber.

- J’irai à nouveau chercher vos papiers, reprit-elle.
- Je ne veux plus que tu ailles à Nantes, c’est trop dangereux.
- Je veux t’aider.
- Tu en as déjà assez fait. À cause de moi, tu as dû déjeuner avec un Allemand.

Elle laissa filer entre ses paupières mi-closes un regard malicieux.

- C’était délicieux.
- C’était un Allemand ! gronda-t-il. Je t’interdis de fréquenter les Allemands !

— Je leur vends des savons et du pâté. Grâce à eux, je peux obtenir autant de cartes de rationnement que je veux.

— Et tu passes des messages codés juste sous leur nez, c'est beaucoup trop dangereux !

Elle se lova contre lui, féline, caressant le torse de son amant du bout des doigts. Elle huma son odeur d'homme, mélange de sueur et terre.

— Tu as peur pour moi ?

— Évidemment !

— Il le faut bien, pourtant. Tu sais, la sœur de Raymond, Annette, eh bien, je crois qu'elle est dans la résistance. Je pourrais lui demander si elle peut t'aider... pour les papiers.

— Tu as confiance en elle ?

— C'est la sœur de Raymond et elle les déteste. Ils ont tué Colin, son fiancé. Depuis, elle leur voue une haine qui m'effraie. Elle sort la nuit quand tous dorment et rentre au matin avant l'aurore. Parfois, elle disparaît des jours entiers. Je suis sûre qu'elle participe à des actions de sabotage. Je crains pour elle.

Julien demeura un moment songeur, les yeux rivés dans ceux de Margot. Devait-il lui faire prendre un tel risque ? Si la sœur de Raymond était dans la résistance, alors sans doute pourrait-elle les aider. Peut-être aussi connaissait-elle le mystérieux Champaubert. Cela valait le coup d'essayer.

— D'accord, tu vas lui demander, mais fais attention à toi, on ne sait jamais. N'oublie pas que Raymond et moi sommes des évadés. C'est le peloton qui nous attend si on se fait pincer. Quant à toi...

— Je n'ai pas peur ! Assez parlé de la guerre, tu ne m'as pas gardée avec toi cette nuit pour m'en rabattre les oreilles, j'ai bien assez du jour.

Un sourire malicieux fendit les joues de Julien. Il s'abattit sur elle.

— Non, c'est vrai, je vais te faire l'amour, encore et encore, jusqu'à ce que tu me demandes grâce.

— Je ne m'avoue jamais vaincue !

— C'est ce qu'on va voir !

Avant qu'elle ait pu répliquer, il la bombarda de baisers, glissa entre ses jambes et lui refit l'amour. En dépit de ses forfanteries, elle réclama grâce bien avant le matin.

Chapitre 28

Margot rentra à la ferme peu avant l'aube. Toute la maisonnée dormait encore. Toute, à l'exception du soldat Dirk Enning qui fumait, appuyé contre la margelle du puits en admirant le jour qui s'éclaircissait. Il ne fit pas attention à elle. Elle rangea son vélo dans la remise et ressortit. Dirk se tourna à ce moment et leurs regards se croisèrent. Margot dévia aussitôt le sien. Après la nuit merveilleuse qu'elle venait de passer, elle n'avait aucune envie d'échanger la moindre parole avec un Boche. Elle se lava les mains, fit de rapides ablutions et retourna vers la maison. Alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir la porte de la cuisine, elle sentit la poigne de l'Allemand sur son épaule ; elle pirouetta, prête à l'envoyer au diable. S'il tentait quoi que ce soit, elle hurlerait. Mais Dirk Enning ne tenta rien, il lui désigna simplement une tache sombre sur le derrière de sa robe. Intriguée, elle fronça les sourcils avant de se décomposer. Du sang ! Elle avait saigné ! Comment avait-elle pu se blesser à cet endroit ? Et puis soudain, les leçons de son amie Émilie, la fille de l'instituteur, lui revinrent en mémoire. Lorsqu'une demoiselle était déflorée, elle se mettait à saigner.

Elle se mordit les lèvres ; pourquoi n'avait-elle pas été plus prudente ? Si tante Solange découvrait ça, elle était bonne pour une nouvelle raclée. Sentant le regard du soldat Enning sur elle, elle rougit. Il avait deviné ! Pourtant, elle n'éprouva aucune honte, au contraire. Elle releva le visage et l'affronta, les yeux dans les yeux.

— Rêve pas, foutu Boche, ce n'est pas l'un des tiens ! C'est un homme, un vrai, pas un assassin ! Toi, tu ne me toucheras jamais, où alors tu baiseras avec mon cadavre !

Enning ne répondit pas et tourna les talons, nimbé de cet air d'éternel détachement qu'il affectionnait toujours. Elle le suivit du regard, une désagréable impression au fond des tripes. Qui était-il en vérité, ce soldat taciturne ? Il était différent de ses congénères. Elle ne l'avait jamais entendu s'exprimer autrement que par sa flûte. Après tout, que lui importait qui il était. C'était un ennemi, qu'il aille au diable ! Elle ouvrit la porte et entra

dans la cuisine. On bougeait à l'étage, tante Solange et oncle Léon s'éveillaient, elle devait faire vite. Ôtant ses sandales qu'elle tint à la main, elle monta les marches quatre à quatre, prenant garde à celles qui grinçaient et regagna sa chambre.

Annette était assise sur le bord du lit, encore habillée. Elle arrivait de Nantes et l'attendait. Voyant Margot entrer sur la pointe des pieds, elle se leva, furieuse.

— D'où viens-tu ? siffla-t-elle. Et dans quel état, tu as du foin plein les cheveux !

Margot se dévêtit, jeta sa robe et sa culotte souillée dans la pаниère à linge et utilisa le fond d'eau qu'il restait dans le broc pour faire une toilette intime, cachée derrière un paravent.

— Annette, j'ai besoin de toi !

— Réponds-moi d'abord.

Le timbre était dur, cassant. Elle l'avait vue avec un colonel allemand. À présent, elles seraient ennemies. Lentement, Margot s'enroula dans une serviette éponge et vint s'asseoir à ses côtés.

— J'étais avec le lieutenant Julien Meynard.

— Tu as un amant ? Un Fritz ?

— Bien sûr que non ! C'est un Français, un gradé ! Il a sauvé la vie de Raymond ! Ils se sont évadés tous les deux et se cachent ici. Raymond a été gravement blessé, mais il va mieux. Le docteur Herbert s'est occupé de lui.

Les yeux d'Annette s'écrouillèrent de stupeur. Elle ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt, préférant laisser parler Margot.

— Annette, ils ont besoin de nouveaux papiers d'identité, tu comprends. Jusque-là, Raymond était blessé, mais à présent, ils doivent partir.

— Pourquoi me demandes-tu ça à moi ?

— Parce que... tu es des leurs ! Tu es une...

— Tais-toi ! Je t'interdis de parler de ça !

Une porte claqua, les pas lourds de Solange se firent entendre. Les deux cousines attendirent qu'elle fût descendue à la cuisine.

— Annette, reprit Margot en baissant la voix, il s'agit de Raymond, ton frère. Tu vas faire quelque chose, dis ?

Annette ne répondit pas. Elle se leva, se déshabilla à son tour et fit une rapide toilette, sous les yeux anxieux de Margot. Il était impossible qu'elle restât insensible au sort de son frangin.

— Et Lucien, où est-il ?

— Je ne sais pas, il semblerait qu’il ait pu fuir.

— Tu veux dire qu’il s’est enfui comme un lâche ! Je mettrais ma main au feu qu’il s’est carapaté avant la bataille, ça lui ressemble bien.

Margot ne répondit rien, c’était inutile, Annette connaissait trop bien son frère.

— D’accord, concéda Annette, mais je ne veux pas t’avoir dans les pattes ! Je refuse que tu te mêles de près ou de loin à mes affaires. Continue à faire les yeux doux aux Boches, tu es bien bonne à ça ! Je t’ai vue tout à l’heure à la gare ! Un officier ! Quel beau couple vous faisiez ! J’ai eu envie de te tuer !

Blessée par les propos de sa cousine, Margot se jeta sur elle.

— Qui es-tu pour me parler ainsi ? cracha-t-elle en serrant les dents pour étouffer ses mots. Sais-tu pourquoi je fais les yeux doux aux Boches, comme tu dis ? Sais-tu ce que je faisais avec ce colonel ? J’essayais de procurer des papiers à Julien et à Raymond.

Annette la repoussa d’une bourrade.

— Et tu t’es adressée à un Allemand pour ça ?

— Non, à un ami de Julien qui m’a posé un lapin ! Je l’attendais dans le restaurant qu’il m’avait indiqué quand le colonel est entré. Il m’a invitée à déjeuner.

— Et bien sûr, tu as accepté.

— J’avais faim !

— C’est indigne ! Tu devrais avoir honte !

Margot dévisagea sa cousine, à mi-chemin entre stupéfaction et colère. Comment Annette pouvait-elle se montrer aussi bornée, elle qui avait toujours fait preuve de compassion envers son prochain ? Fallait-il que la mort de Colin ait brisé son cœur pour qu’elle manifeste à présent une telle âme de métal ?

— Et que voulais-tu que je fasse ? L’autre crétin n’arrivait pas et Keisner insistait. J’ai eu peur de refuser.

— Il t’a proposé de coucher avec lui en retour, n’est-ce pas ?

— Il a proposé de faire de moi sa maîtresse, de m’installer dans un bel appartement du quai de Versailles...

— Un appartement volé à des Juifs ! cracha Annette, comme si Margot en avait été responsable.

— J’ai refusé ! Il m’a raccompagnée à la gare et nous nous sommes quittés. Je ne compte pas le revoir, je n’en ai jamais eu l’intention !

Maintenant, je suis amoureuse d'un Français, qui s'est battu contre eux, comme Colin ! Et qui souhaite continuer la lutte, comme toi ! Alors je veux que tu l'aides. Que tu les aides, lui et Raymond ! Si tu refuses, je trouverai un autre moyen. Je peux très bien me passer de toi !

Dans la chambre mitoyenne, Hortense et Pauline se réveillaient elles aussi. Hortense avait déniché un travail à la boulangerie et Pauline aidait à la ferme. Margot retint son souffle. Était-il possible qu'elles aient tout entendu ? Les murs de la bâtisse étaient épais, mais la prudence, en cette période troublée, était devenue sa plus fidèle amie. Le cœur battant, elle attendit qu'Annette prenne sa décision. Elle ne fut pas longue à venir.

— Je les aiderai, tu as ma parole, seulement je ne veux pas t'avoir dans les pattes ! La résistance n'est pas un jeu !

— Sais-tu depuis combien de temps je porte des messages pour le doc... ?

— Tais-toi, feula-t-elle en désignant du menton le mur mitoyen de la chambre des Alsaciennes, on pourrait t'entendre. Je vais t'aider, mais tu te tais ! Nous ne reparlerons plus jamais de ça. Jure-le-moi !

Margot hésita. Annette avait raison, la première des règles était la prudence.

— Bien, je te le jure. Dis-moi, as-tu entendu parler d'un certain Champaubert ?

Annette se tendit, affligeant sa cousine d'un regard dépourvu d'aménité.

— Non, laissa-t-elle tomber d'une voix blanche, je n'en ai jamais entendu parler.

Margot comprit qu'elle mentait.

Chapitre 29

Londres, août 1941

— Dans le cul, s’esclaffa Basile, tu t’es pris une balle dans le cul, l’abbé !

— Dans le haut de la cuisse, s’indigna le père Maxence, c’est foutrement douloureux.

Allongé sur le ventre, ce dernier serrait les dents tandis que la FANY retirait les ultimes points de suture. La belle Lizzie avait fait du bon travail, un travail de dentellière. Il lui devait une fière chandelle, à elle et à son sodomite de maquilleur.

— *Not serious*, taquina l’infirmière, *don’t worry*.

— T’entends, l’Abbé, bientôt tu pourras gambader comme un lapin.

— Un lapin qui finira pris au collet. Une erreur de parachutage et me voilà nez à nez avec les hyènes du jardin des plantes. D’un côté les Boches, de l’autre les fauves, et moi au milieu qui doit choisir ma mort.

— Cesse de ronchonner, l’Abbé, t’es vivant !

— Par bonheur, je connais Paris. J’ai plus d’un tour dans mon sac. J’ai dû traverser toute la ville, maculé de merde de hyène pour tromper l’odorat de leurs chiens. J’ai encore cette odeur abjecte dans les narines ! Heureusement qu’il y a eu cette danseuse...

— Une danseuse ? Jolie ?

— À damner un saint, quoique plus de première fraîcheur. Elle me retire la balle avec une pince à épiler et me désinfecte au Guerlain. Guerlain-merde d’hyène, exquis non ? Ensuite, elle me laisse avec un sodomite. Moi, avec un sodomite ! Et je ne parle pas du retour en zingue puant le carburant et la *flak* qui nous canardait.

— Parle-moi de cette danseuse.

La FANY posa le dernier sparadrap. Le père Maxence reboutonna son pantalon.

— Une danseuse de music-hall qui doit se battre bec et ongles pour conserver son statut. Elle reçoit les Allemands dans son lit... histoire d’améliorer son quotidien, mais je ne suis pas certain qu’elle les aime

beaucoup. Elle n'a pas hésité un seul instant à m'aider, elle a été très courageuse. Elle a rempli sa mission avec brio et a même ramené des cartes de rationnement en blanc.

— Quoi, tu lui as confié les mots de passe ! Tu l'as envoyée chez nos contacts ? Elle sait tout ! Nom d'un chien, l'Abbé, à l'heure qu'il est, la *Gestapo* est peut-être déjà sur les traces de nos agents. Crétin ! Ils ont des espions partout, des espions dressés à charmer, à soustraire et à dénoncer.

— Je ne la crois pas vénale, elle aurait pu mille fois me dénoncer. J'ai lu au fond de ses yeux qu'elle était sincère. J'ai confiance en elle. Je lui ai remis la lettre pour ta fiancée.

— Margot ! Putain, l'Abbé, si les Fritz remontent à elle, tu regretteras la torture des nazis, je t'en fais le serment.

Basile avait tort de s'inquiéter, Lizzie avait mené à bien ses missions et la lettre était parvenue jusqu'à Margot qui en crut à peine ses yeux. Ses mains tremblèrent en reconnaissant l'écriture tordue et mal appliquée de Basile. Le courrier avait été posté de Paris, il était donc à Paris. Son cœur ne l'avait pas trompée, il était vivant. Elle enfouit l'enveloppe dans la poche ventrale de sa robe et sauta sur la bicyclette prêtée par Silvère. C'est avec Raymond qu'elle devait l'ouvrir, elle ne pouvait la lire seule. Margot, Basile et Raymond, une unique et même personne, plus que jamais unis dans la séparation.

Elle pédalait comme une folle jusqu'à la bergerie isolée des environs de Bois de Céné, où ils s'étaient retranchés. D'autres résistants se terraient aussi à cet endroit.

Comme elle l'avait promis, Annette avait procuré les faux papiers. Philippe Beuscher n'avait jamais donné de nouvelles, et pour cause, Margot ne lui avait pas laissé d'adresse où la joindre. Les retrouvailles entre le frère et la sœur avaient été émouvantes. Vivants ! Ils étaient vivants et allaient continuer le combat, main dans la main. À la demande de Julien, elle les avait introduits dans le réseau Champaubert, seulement cela, Margot l'ignorait encore.

Prenant garde de ne pas être remarquée, elle fila par les chemins de traverse jusqu'à un petit oratoire où elle délaissa son vélo et termina à pied. Devant la bergerie, un résistant astiquait son Mauser, une clope coincée

entre les lèvres. La reconnaissant, il lui fit un signe de la main. Margot venait souvent leur apporter des cigarettes et des cartes de rationnement. Elle transmettait aussi du courrier. Elle avait conscience de la dangerosité de ses actes, mais la présence de Raymond, les sentiments naissants qu'elle éprouvait pour Julien, même si elle peinait encore à se l'avouer, la propulsaient sur un petit nuage de bonheur. Quelques moutons paissaient çà et là, afin de donner le change en cas de visite impromptue et non désirée.

Après leur soirée dans le vieux moulin, Julien et Margot s'étaient revus souvent ; presque tous les jours. Il quittait son refuge et la retrouvait à l'ancienne bâtisse, encourageant de grands risques afin d'être avec elle, pour le plaisir de l'aimer, de la savourer encore et encore. Plus il se gorgeait d'elle, plus elle lui devenait indispensable. Jamais il n'aurait cru cela possible : qu'une petite paysanne aux yeux de chat, au tempérament de feu, puisse prendre autant de place dans son cœur. Pourtant, il ne pouvait plus se mentir, il était amoureux, irrémédiablement, et souffrait mille supplices quand, pour le narguer, Margot s'évertuait à lui parler du colonel allemand.

— Si tu couches avec lui, l'avait-il prévenue, je t'étrangle et lui, je l'abats.

— Et si je couchais avec Hitler en personne ?

— Ce serait un homme mort !

— Tu vas me donner des idées.

Très vite, leurs joutes s'achevaient sous une énième cascade de baisers. En l'espace de quelques jours, Margot avait abandonné toute pudeur, s'offrant sans retenue à son amant, pour le plus grand bonheur de ce dernier qui découvrait une créature langoureuse, impatiente, toujours plus curieuse d'apprendre de nouveaux plaisirs. Il était mordu.

Elle pénétra dans la maison avec un tel fracas que Julien, qui tournait le dos à la porte, pivota brusquement, arme à la main. Il effectuait sa toilette, agenouillé devant une bassine, nu comme un ver. Elle resta face à lui, récupérant avec peine sa respiration, ignorant si elle devait chastement détourner les yeux ou se jeter dans ses bras tant la joie inondait son cœur. Il la prit de vitesse, posa son revolver et la serra contre lui, l'embrassant avec la voracité d'un homme affamé.

— Margot, mon bel amour, mon petit chat des marais, tu m'as manqué.

Sa main s'aventura sous sa jupe, s'attaqua à sa culotte.

— Attends, haleta-t-elle, il est vivant ! Il est vivant !

Relâchant son étreinte, il jeta un coup d'œil suspicieux à l'enveloppe qu'elle brandit.

— Qui est vivant ?

— Basile ! Basile est en vie ! Il est à Paris.

Julien se décomposa. Une bouffée de colère l'envahit. Basile vivant, il ne manquait plus que ça !

— Il n'aurait pas dû écrire, c'est dangereux. Quel imbécile !

Elle se planta sous son nez, les narines frémissantes, son sourire injecté d'une joie sauvage.

— Tu es jaloux. Il a réussi à fuir, LUI. Il a traversé la Manche, il est libre et il revient ! Alors que toi, tu as été prisonnier ! Toi, le fier lieutenant, tu t'es traîné comme un cloporte sur les chemins, et c'est à des pecnots que tu dénigres que tu dois la vie.

Ses poings fermés martelaient la poitrine de Julien. Vivant ! Il était vivant. Ses yeux s'humidifièrent. Tout son corps se mit à trembler. Soudain, il la prit à bout de bras, avec une telle force qu'elle cria.

— D'accord, il est vivant et je suis heureux pour lui. C'est un gars bien. Mais tu es à moi à présent, je ne te rendrai pas à lui.

L'éclat de fureur qu'elle lut dans ses iris couleur d'orage éveilla son émoi.

— Tu es jaloux !

— Jaloux de quoi, puisque tu es à moi ?

Illustrant ses paroles, il agrippa son visage à pleine main et prit possession de sa bouche. Elle répondit à son baiser avec autant de fougue, miaulant et râlant, se coulant contre lui.

— Jaloux ! Jaloux ! J'aime que tu sois jaloux !

— Oui, je suis jaloux, jaloux à en crever. Tu es à moi, Margot !

— Oui, je suis à toi, tout à toi ! Prends-moi ! Fais-moi l'amour, Julien.

Les mains de Julien chassèrent sa robe de ses épaules, la dénudant jusqu'à la taille. Il caressa son dos, ses reins, ses fesses. Elle posa ses paumes sur son torse viril, descendit le long de son ventre et saisit son membre entre ses doigts, heureuse de le sentir si dur. Elle se cambra en arrière en grognant, lui offrant sa poitrine à sucer.

— Je dérange ?

Les deux amants sursautèrent. Raymond, tel un chat, était entré dans la pièce. Depuis combien de temps était-il là ? Dans l'obscurité persévérante,

Julien chercha de quoi se couvrir. Margot se jeta dans les bras de son cousin, sans prendre la peine de remonter sa robe.

— Il est vivant ! Basile est vivant... !

Raymond n'écoutait pas. Il fixait Julien qui enfilait en hâte son caleçon, tentant de dissimuler sa superbe érection. À Bray-Dune, le lieutenant Meynard enchaînait les conquêtes féminines et Raymond n'était pas le dernier à tenir la chandelle, mais pas Margot ! Non pas elle ! Son poing le démangeait de lui casser la figure.

— Il a écrit, s'écria-t-elle en brandissant la lettre. Il est à Paris ! Il va venir ici !

Les mots s'entrechoquaient dans sa bouche. Raymond porta enfin son regard sur elle ; un regard plein de reproches et de tendresse. Ne se souvenait-elle pas de ce qui était arrivé à sa mère ? Il remonta sa robe et couvrit sa poitrine.

— Qui est vivant ?

— Mais... mais Basile, voyons ! Tu ne m'écoutes pas ?

— Pardonne-moi, Margot, j'étais ailleurs.

Il déposa un baiser sur son nez et l'entraîna avec lui sur une pailleasse étendue dans un coin. Ils s'assirent côte à côte. Margot ouvrit l'enveloppe. Ses doigts tremblaient si forts qu'elle dut s'y reprendre à plusieurs fois. Sa voix cassée par l'émotion déchiffrait l'écriture chevrotante. Adossé au mur, Julien demeurait silencieux. Il avait allumé une cigarette et fumait. Au fil de la lecture, l'agitation et l'aigreur le gagnaient.

Basile n'était pas le seul à avoir survécu. Lui, le lieutenant Julien Meynard, de la 60e division d'infanterie du Général Deslaurens, avait échappé à l'Enfer de Dunkerque. Il avait vu les charrettes couvertes des corps éventrés de ses amis, des Français qui étaient restés sur le sol de leur mère patrie jusqu'au bout. Basile ? Il s'était fait la malle ! Quel homme pouvait se vanter d'avoir fui, sans prévenir ses copains, sans se retourner ? D'avoir sauvé la vie d'un officier anglais, un de ces fumiers qui les avaient laissés pourrir sur les plages du Nord ? Lui avait connu les camps de prisonniers, les humiliations, les corvées de chiottes, le déblayage des cadavres. Basile, ce paysan taré d'une chance insolente, ne méritait pas Margot. C'était lui, Julien Meynard, qui avait porté Raymond sur son dos quand il avait été blessé et l'avait ramené chez lui. Elle lui avait offert sa virginité, à lui et à personne d'autre ; et ce qu'elle lui avait accordé, ce qu'il

avait dérobé, personne d'autre ne l'aurait. Les soupirs évanescents qu'elle avait poussés, nul autre ne les entendrait. C'était son trésor.

Ma chéri,

Enfin un momen pour t'écrire. Tu a du t'inquiété. Je vais bien et je pense toujoure à toi.

Suite a une promese, je me suis fait batisé. Je suis pas meilleur crétien, et je croit que Dieu se fout de nous. Je pris pour donné bonne consience à mon ami curé.

On parle tout les jour du manque de lait, de viande, de bere. Je suis malade à l'idé de savoir que tu mange pas tous les jour. Ici ossi les privation son grande, mais le plus terrible sont ces bombardemens qui tus les civils par milié. J'ai vu des imeuble éventré, des femmes tenant leur enfans réduis en bouili dans leur bra. Moi qui aime vivre au soleil, j'ai passé plus d'heure sous tère qu'une tope ! Des abri anti-aériens, des caves parfoi simplement éclairé d'une ampoule dégueulase au milieu des malades qui craches leurs poumons. C'est à devenir fou. C'est toi qui me redone courage, le souvenir de ton visage, de ton rire, le contacte de tes lèvres sur les miene. Quand je me révelle, que je me couche, ou quant je regarde le soleil, c'est toujours à toi que je pense, a notre pays, et cela me redone courage. Garde espoir, mon amour, tou cela finira bientot et, nous seron de nouvau ensemble pour toujours.

Je t'aime,

— Il est en Angleterre, annonça calmement Julien en écrasant sa cigarette sur le rebord de la fenêtre. Il s'est débrouillé pour la poster ou la faire poster de France, mais il est en Angleterre, tu peux me faire confiance. Il se planque !

— Basile n'est pas un planqué ! C'est toi le planqué, éructa Margot en se dressant comme un diable, c'est toi qui te caches ici pendant qu'il se bat ! C'est toi...

La gifle de Raymond la coupa net. Elle demeura muette de stupeur. L'avait-il réellement frappée ? La douleur sur sa joue ne laissait aucun doute.

— Ne parle plus jamais à Julien comme ça, Margot, gronda Raymond, plus jamais ! Tu ne sais pas ce qu'il a vécu ! Je lui dois la vie ! Quand Basile

est parti, il ne s'est pas demandé un seul instant ce que nous allions devenir. Nous étions une unité soudée, il a rompu notre confiance ! Il n'a pensé qu'à lui !

Margot frotta sa joue endolorie en le dévisageant, ahurie. Raymond avait levé la main sur elle ! Tout ça à cause de Julien, ce fichu Parisien ! Raymond, lui, portait sur elle un regard impitoyable. Elle ne devait pas savoir, non elle ne devait jamais savoir à quel point ils n'étaient pas, Julien et lui, des « planqués » comme elle criait. Cette nuit encore, alors qu'elle dormait dans son lit, les balles avaient sifflé près de leurs oreilles. Depuis qu'ils avaient rejoint le réseau Champaubert, ils alternaient les actions de sabotage avec les réceptions d'armes parachutées par Londres. Autant dire qu'ils jouaient avec la mort. Et maintenant, il découvrait qu'elle avait une aventure avec Julien ! Elle, promise à Basile, couchait avec son lieutenant ! Il n'arrivait pas à y croire. Il s'était bien rendu compte, ces derniers temps, que ces deux-là se voyaient souvent, un peu trop même, mais jamais il n'aurait soupçonné une idylle.

Il tourna les talons et sortit prendre l'air. Il avait besoin de fumer pour s'éclaircir l'esprit. Une fois qu'il fut parti, Margot s'écroula au sol et laissa éclater sa rage et son chagrin. Désolé, Julien s'accroupit à ses côtés, chassant de sa main une mèche de cheveux qui lui barrait le front.

— Il ne faut pas lui en vouloir.

Elle le repoussa brusquement.

— Tout ça, c'est de ta faute ! Il m'a frappée à cause de toi !

— Il n'a pas tort, Basile...

— Je t'interdis de parler de Basile ! Il va revenir et il te cassera la gueule !

— Et tu vas l'épouser ! Tu lui donneras une flopée de chiards à son image. Quel bel avenir en perspective !

Il retint sans mal la gifle qu'elle lui destinait.

— T'es trop prévisible, ma belle !

— J'aimerais que tu partes, Lieutenant, que tu quittes la région. Raymond m'a frappée à cause de toi, je ne veux plus jamais te revoir !

— Tu m'appelles Lieutenant ? Je nous croyais plus proches.

Il la prit dans ses bras, ses lèvres courant sur ses épaules. Elle se débattit, mais une fois encore, la force de Julien ne la laissa pas s'échapper.

— Si je partais, m'attendrais-tu comme tu attends Basile ?

— Je ne t'aime pas, renifla-t-elle, ni toi ni Basile.

Il la retourna violemment, l'obligeant à lui faire face. Le pli de sa bouche avait une forme étrange, un rictus où se mêlaient colère et jalousie.

— Moi je t'aime, Margot, et tu ne seras à personne d'autre, tu m'entends. Personne ! Et sûrement pas à ce pecnot de Basile ! Tu t'es donnée à moi, je te garde !

Avant qu'elle ait pu répliquer, il écrasa ses lèvres sur les siennes. Elle renâcla. Ce baiser, elle le refusait. Ce baiser infamant qui méprisait Raymond et insultait Basile. Elle haïssait cet homme, responsable de la gifle qu'elle venait de recevoir. Une gifle de Raymond, son cousin chéri. Elle s'arracha à lui.

— Salaud ! Comment peux-tu croire que je suis à toi ? Moi, je ne t'aime pas !

— Ma belle Margot, ma sauvageonne, tu m'aimes plus que tu ne le croies !

Il la rattrapa par les bras, la renversa sur la paille et se jeta sur elle. Tant pis si Raymond rentrait à cet instant, tant pis si un autre les découvrait, il n'avait pas honte de ses actes. Margot était à lui et à lui seul ! Que tous le sachent ! Elle le frappa, le mordit, le griffa, poussant des gémissements de bête prise au piège.

— Lâche-moi, sale brute ! Salaud ! Salaud !

— Sauvage, petite sauvage, faut-il encore que je te soumette ?

— Tu ne me soumettras jamais, salaud ! Je te déteste ! Je te hais !

D'une main solide, il releva sa robe et arracha sa culotte, découvrant sa toison couleur de miel. Le simple caleçon dont il s'était vêtu ne pouvait plus retenir son sexe en érection. Il glissa entre ses cuisses.

— Margot, ma petite Margot, ma petite furie ! Tu me rends fou, tu sais combien tu me rends fou ?

Soudain, elle cessa de se battre et darda sur lui un regard indécis. Oh ! ce regard de diamant noir planté sur elle, mi-moqueur, mi-ombrageux ! Comme elle haïssait... comme elle aurait voulu le haïr. Mais elle l'aimait ! Malgré sa peur des hommes des villes, elle était tombée irrémédiablement amoureuse de lui ! À nouveau, cette boule de feu dans son ventre, cette moiteur entre ses jambes. Advienne que pourra, dans ce monde devenu fou, qui pouvait dire qui serait vivant demain encore ? Julien jouait sa vie en combattant les Allemands, mais elle, ne la risquait-elle pas avec son marché noir ? La mort condamnait tous ceux qui s'y livraient, alors quel mal y

avait-il à faire l'amour ? Elle tendit sa main vers lui, caressa son visage. Il baisa cette main audacieuse.

— Jolie furie, je ne veux que t'aimer.

— Alors, aime-moi, Julien, aime-moi toujours.

Alors il l'aima, avec douceur, avec rage... avec passion. Il lui fit l'amour avec exaltation, conscient du regard de Raymond dans son dos ; Raymond qui était revenu s'excuser et se tenait sur le pas de la porte, immobile, hypnotisé par ce corps d'homme vautre sur sa cousine, par ses fesses blanches qui montaient et descendaient, par cette verge qu'il devinait plantée en elle, par les cris et les soupirs qu'elle poussait. Il resta ainsi puis fit volte-face et quitta la pièce en courant.

OceanofPDF.com

Chapitre 30

L'orage menaçait. L'air s'alourdissait. Loin dans le ciel violacé, les premiers éclairs déchiraient l'horizon. Margot dut presser le pas pour arriver avant la pluie, poussant sa bicyclette à bout de bras. Un caillou pointu lui avait lacéré un pneu. Elle pestait en courant sur le chemin. Cette journée avait pourtant si bien commencé... D'abord la lettre de Basile annonçant qu'il était vivant. Ensuite, Julien... son amant, son amour. Julien qui l'adorait, elle l'avait lu dans ses yeux. Son ventre bourdonnait encore de la passion dont il l'avait comblée, son sang dans ses veines pétillait comme du champagne. Seule ombre au tableau de cette journée magnifique, Raymond.

Raymond l'avait giflée, elle n'en revenait toujours pas. Elle ne l'avait pas revu depuis, il devait boudier. Le remords ne le rongerait-il pas ? Et à présent, ce maudit caillou qui l'obligeait à rentrer à pied. Quelle poisse !

Elle venait de pénétrer dans la cour de la ferme quand elle s'arrêta. À qui appartenait cette belle voiture garée devant la maison ? Sa première pensée fut pour le colonel Markus Keisner, pourtant, elle ne reconnut pas la Hotchkiss. D'ailleurs, elle aurait été bien en peine de dire de quel modèle il s'agissait. En dehors du camion de la coopérative laitière et du triporteur de la poste, il n'y avait pas de véhicules motorisés à Bouin. Même le maire, un des plus riches ostréiculteurs du canton, se déplaçait toujours dans son cabriolet tiré par un superbe cheval alezan... que les Allemands avaient fini par réquisitionner.

Regardant autour d'elle, elle ne vit personne, hormis l'habituelle cohorte de poules, de moins en moins nombreuses, et Dirk Enning qui effectuait sa toilette à l'eau du puits. Il fallait reconnaître qu'il avait de l'hygiène. Enning leva la tête, aperçut le pneu crevé et sourit, un de ses sourires acérés dont il avait le secret. Il la dévisagea avec insistance comme elle déposait la bicyclette contre le mur du cellier et s'agenouillait pour inspecter les dégâts. Une serviette autour du cou, l'eau ruisselante sur son torse musclé, il s'approcha. Elle bondit, prête à mordre.

— Je n'ai pas besoin de vous, Dirk Enning ! Je sais réparer ça toute seule !

Il ne bougea pas, son sourire sardonique tatoué sur ses traits, le faisceau de son regard braqué sur elle avec une persistance qui la mit mal à l'aise. Subitement, elle eut l'impression qu'il savait tout. Julien, Raymond, Basile... Keisner. Le sang se retira de son visage, elle baissa les yeux et détourna vivement la tête, déclenchant un tonnerre de rires de la part du soldat. Fier de son effet, il retourna à sa toilette.

« Toi, mon salaud, j'espère que tu seras le premier à crever quand les Anglais seront là ! » marmotta-t-elle entre ses dents serrées.

La porte de la laiterie s'ouvrit et l'oncle Léon en sortit, portant un énorme jambon fumé enveloppé d'une toile de lin. Suivait un individu en complet blanc, incongru en ce lieu, qui tenait à bout de bras un plateau chargé d'œufs. Derrière lui, un autre homme, le chauffeur de celui au costume sans doute, croulait sous les salaisons et les légumes. Fermant la procession, tante Solange se frottait les mains en arborant une expression de cupidité satisfaite. Le cœur de Margot fit un bond. Leurs provisions ! Ces citadins venaient piller leurs réserves ! Ils engloutissaient tout sur leur passage, telle une armée de doryphores dans un champ de patates. Quand ce n'étaient pas les Allemands, c'étaient les collabos ! Puissent-ils s'étouffer avec !

Au sourire radieux de Solange, elle comprit qu'ils avaient dû payer un bon prix. Depuis combien de temps durait ce manège ? Et ce paltoquet endimanché qui se permettait de la dévorer des yeux. Comptait-il l'acheter, elle aussi, comme il eût acquis une poule ou une jument ? Qu'espérait-il en venant vers elle d'un pas si assuré ? Avait-il l'intention de lui palper les mollets et d'inspecter ses dents comme au temps de l'esclavage ? Dans sa bouche s'accumulaient déjà les insultes qu'elle s'apprêtait à lui cracher au visage quand il la prit de court.

— Mademoiselle Verlaine, mais quelle heureuse surprise ! Si je m'attendais à vous trouver ici.

Elle eut un hoquet de stupeur. Charles-Hubert Tesseron ! Comment ne l'avait-elle pas reconnu ?

— Que faites-vous là ? demanda-t-elle, sur la défensive.

— Moi aussi je suis charmé de vous revoir. Comment allez-vous depuis la dernière fois ? Avez-vous passé un bon Noël ?

— Moins bon que le vôtre, sûrement.

— Je n'en doute pas, j'ai frisé l'indigestion. Nos invités avaient importé du foie gras, des huîtres, de l'oie rôtie et tout un assortiment de gâteaux de chez eux.

— S'ils avaient pu s'étouffer !

— Hélas, j'ignore comment sont faits leurs estomacs, ils peuvent engloutir des tonnes de nourriture sans être le moins du monde indisposés. Ce doit être le schnaps.

— Et c'est pour cela que vous venez rafler nos réserves !

— Eh là, comme vous y allez ! Je paie rubis sur ongle. Votre mère est ravie.

— Ce n'est pas ma mère ! s'écria-t-elle avec véhémence. Ma mère est morte à cause d'une canaille comme vous ! Un prétentieux égoïste qui l'a abandonnée dès qu'elle a été... et puis flûte, pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça ?

Charles-Hubert accusa le coup, pâlisant subitement. Sur son visage demeurait un sourire crispé, malheureux, sur le point de se briser. Margot l'avait blessé sans calcul. Un simple mot peut parfois faire plus mal qu'une baffe. Baissant les yeux, il vit le vélo crevé.

— Je vous en achèterai une autre, toute neuve.

Elle faillit lui rétorquer qu'elle n'en voulait pas, qu'il pouvait bien aller en enfer avec ses amis boches, mais la raison l'en retint. Une bicyclette dernier cri, un vrai luxe ! Même venant d'un collabo, un tel cadeau ne se refuse pas. Elle pourrait se déplacer plus vite, plus loin, ne serait plus obligée de s'arrêter tous les dix kilomètres pour remettre le dérailleur et surtout, surtout, elle pourrait rejoindre Julien aussi souvent qu'elle le désirerait. Son cœur, à cette idée, s'emballa. Pourtant, elle ne parvint pas à se déridier devant ce personnage dont elle se demandait toujours quel jeu il jouait. Incapable de prononcer une parole aimable, elle se pinça les lèvres.

— Ce serait... très gentil de votre part. Ça me serait très utile en effet.

— Alors c'est dit, je vous l'amènerai dès que possible. De quelle couleur ?

— Quoi ?

— Votre bicyclette.

Elle hésita. Le coloris d'un vélo était bien la dernière chose qui lui importait. La sienne était si vieille qu'elle ne se souvenait même plus de sa couleur d'origine.

— Comme il vous plaira.

— Eh bien ! Vous n’êtes pas difficile. Au revoir, mademoiselle Verlaine, et portez-vous bien.

Elle grogna un vague « au revoir » et reporta son attention à sa bicyclette. Elle sentit encore son regard s’attacher à son dos, sa nuque, puis il tourna les talons pour rejoindre son véhicule. Du passage de Charles-Hubert Tesseron à la ferme ne resta bientôt plus qu’un épais nuage de poussière blanche soulevé par sa grosse voiture. Curieusement, après son départ, Margot se sentit envahie par un sentiment étrange. Pourquoi avait-il pâli quand elle avait parlé de sa mère ? Aurait-elle soulevé un point sensible ? Bah, cela ne la regardait pas, des affaires de bourgeois !

Antonio, le réfugié espagnol, l’homme à tout faire, traîna ses espadrilles jusqu’à elle.

— Je vais réparer ça, dit-il en désignant le pneu déchiré.

— Il vient souvent ici, celui-là ?

Il comprit aussitôt à qui elle faisait allusion.

— C’est la troisième fois. Chaque fois, il s’attarde un peu, comme s’il attendait quelque chose ou quelqu’un. Maintenant, je sais pourquoi.

— Tu veux dire qu’il me cherchait ?

— Je veux dire qu’il ne s’était jamais intéressé à personne avant toi et qu’il faisait une drôle de gueule en repartant. Tu peux être certaine que ta tante va te cuisiner.

Elle haussa les épaules.

— Que veux-tu que je lui dise ? Je ne connais pas ce type !

— Si tu le dis.

Le sourire énigmatique qu’il lui adressa la mit sur ses gardes. Antonio, avec ses airs d’éternel détachement, savait tout ce qui se passait à la ferme, et même au-delà. Ses yeux en avaient tant vu, depuis le coup d’État des généraux Franco et Mola. La guerre, les combats, les massacres, la *Retirada*^[34], les bombardements, les camps de concentration, il avait tout connu. Plus rien ne l’étonnait.

— Annette est-elle là ?

— Non, elle est partie peu après le déjeuner. Elle n’a pas dit où elle allait.

Mais toi, tu le sais, songea Margot en avisant le visage soudain fermé de l’exilé. Elle comprit alors que lui aussi se battait dans l’Ombre. Il ne resterait plus longtemps à la ferme. Nombre de ses compatriotes étaient déjà enfermés au camp de la Chaume, aux Sables-d’Olonne, et le maire en

personne avait insisté pour qu'il fût recensé selon la volonté de « ce bon maréchal Pétain ». Antonio leva le nez au ciel.

— On va s'en prendre une belle. Un sacré déluge qui se profile, tu peux me croire.

À peine eut-il prononcé ces paroles que les premières gouttes se mirent à tomber.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Nantes, octobre 1941

En ce début d'octobre 1941, la cloche de la boutique de Ganaël, le bouquiniste, ne tintait plus. Les rideaux de fer étaient descendus. Une lumière basanée projetait contre les étagères des ombres clandestines. Ganaël, debout derrière son comptoir, versait dans des tasses un liquide brun qui fumait. Il y a bien longtemps que plus aucun client n'avait franchi le seuil de son commerce. Il en tendit une débordante à Annette.

— Ce n'est pas du café, mais c'est chaud.

Annette but une gorgée et recracha le breuvage.

— C'est infect ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Racine de fenouil et chicorée, très bons pour le foie.

— Mon foie se porte bien, fulmina-t-elle en reposant brutalement la tasse sur la table. Pourquoi Victoire nous a-t-elle convoqués ?

— Notre radio s'est fait pincer. Il a eu le temps de se faire sauter la cervelle. Ce Keisner nous emmerde vraiment. Il a des espions partout. Il faut le torpiller !

Assis à califourchon sur une chaise, Christian suçait un bonbon à la menthe. Il le cracha avant de répondre.

— Keisner ? Tu veux buter un officier ? Tu imagines les représailles ! Tu as oublié celles de l'assassinat du lieutenant-colonel Hotz ? Cinquante otages ; cinquante ! Seize fusillés à Nantes et vingt-sept au camp de Choisel ! L'un d'eux, Guy Moquet, n'avait pas dix-huit ans !

— On ne va pas le tuer, connard, juste le surveiller de près. Son point faible, c'est les jolies filles. Foutons-lui-en une dans son pieu, une bien salope qui le fasse grimper aux rideaux. Si elle parvint à l'entortiller, il l'emmènera chez lui, à son bureau, partout où il y a des renseignements à prendre. Elle connaîtra les traîtres, ces crevures qui nous balancent !

— Et tu penses à quelqu'un en particulier ? demanda Annette.

— Victoire ne m'a pas précisé ce qu'elle avait derrière la tête.

— Te fous pas de nous ! s'énerva Christian. Ce plan tordu ne lui a pas germé dans la cervelle par hasard. Coller un mouchard dans les pattes de Keisner, c'est un suicide. Si la fille se fait prendre...

— Qu'est-ce qui t'arrive, Christian ? Tu as peur ? ricana Ganaël. Ce n'est pourtant pas toi qu'on va envoyer dans le plumard du Boche.

— Peur !? Bien sûr que non, je n'ai pas peur, espèce de connard ! Redis cela et je te casse la gueule ! Quand je dynamite une voie ferrée, c'est ma vie que je joue, pas celle des autres. Qui elle a choisi, cette folle, pour sa mission suicide, hein ? Qui ?

— Tu ne devines pas, Christian ?

La voix féminine provenait de derrière ; tous se retournèrent pour voir celle qui venait de parler. Victoire se tenait dans l'encadrement de la porte, superbe, enveloppée d'une veste d'alpaga chamois, son col retombant sur ses épaules. Elle était apparue comme par enchantement au sein de la réunion secrète et les toisait tous. Christian lui fit face, les poings fermés. Bien sûr qu'il avait deviné et c'est pour cela qu'il refusait d'obéir.

— Ne t'avise pas de faire ça, Victoire, ne t'avise pas de mettre Ann... Iphigénie dans le lit d'un Boche ! Je ne te le pardonnerai pas !

Annette posa sa main sur le bras de son amant et plongea un regard douloureux dans le sien.

— Nous savions que cela finirait comme ça, souffla-t-elle. Nous pouvions rester à ne rien faire, mais nous avons choisi de nous battre. Nous devons aller jusqu'au bout, même si cela doit nous conduire au sacrifice. C'est le risque que nous avons tous pris.

— Annette...

Il n'acheva pas, sa voix s'altéra. Il comprit qu'il allait la perdre. Annette ne respirait plus que pour venger Colin, elle irait jusqu'au bout. Il se sentit soudain étrangement las. Dehors, pas un bruit, pas un son, juste celui des bottes des soldats qui patrouillaient, comme si toute forme de vie avait disparu. Une ville fantôme. Et eux, qu'étaient-ils devenus d'autres sinon des morts-vivants !

— Keisner est intelligent, reprit Victoire, pourtant, il a une faiblesse, les femmes. C'est donc une femme qui le perdra.

— Pourquoi pas toi ? exulta Christian, c'est ton idée !

— Keisner sait qui je suis. Il sait que j'ai été chassée du théâtre et que je n'ai pas le droit de jouer au piano. Il me percera à jour. Iphigénie est jolie et futée, elle réussira.

— Encore faut-il que je lui plaise, maugréa Annette.

Dans son esprit tournait l'image de sa cousine au bras du colonel. Si seulement elle avait pu la convaincre de travailler pour eux... mais Margot était trop volatile, trop impulsive pour intégrer l'organisation. Elle ne pensait qu'à son commerce et à son nouvel amour, cet évadé qui était revenu avec Raymond. Elle avait ses entrées à la *Kommandantur* et les Allemands l'appréciaient. Elle se servait de ses charmes pour dégoter des cartes d'alimentation en blanc pour la Résistance, mais malgré ça, Annette n'avait qu'une confiance mitigée en elle.

— Ce sont les ordres, reprit Victoire, ceux de Champaubert.

— Tu n'as pas besoin d'en rajouter, j'ai compris ce qu'il attend de moi. Je ne faillirai pas. J'émetts juste des doutes sur mes capacités de séduction.

Victoire lui caressa la joue, telle une chatte faisant patte de velours pour obtenir ce qu'elle désire.

— Moi, je n'ai jamais douté de toi. J'ai toute confiance en tes compétences, n'est-ce pas, Christian ? déclara-t-elle en dardant vers l'intéressé un regard mielleux.

— Je le ferai ! s'écria Annette, j'irai jusqu'au bout pour renvoyer ces maudits Boches chez eux !

Christian serra les poings à se briser les trois doigts qui lui restaient, impuissant devant la farouche volonté de la jeune fille. Pour chasser les Allemands et venger son fiancé, ce fantôme innocent qui le privait d'elle à jamais, elle était prête à tout et cela le terrifiait. Car il aimait sa petite Vendéenne aux cheveux auburn et aux yeux en amande. Il avait été fasciné par sa fougue et sa détermination, une passion létale qui la poussait dans ses extrêmes retranchements. Il avait appris à chérir son corps, la chaleur de leurs étreintes, cet abandon qu'elle avait dans l'acte charnel, comme si chaque instant pouvait être le dernier. Ce qui avait commencé par un besoin de réconfort mutuel s'était transformé pour lui en un amour véritable, mais ce sentiment n'était pas partagé et cela le rongait. Malgré tous ses efforts pour lui faire oublier Colin, elle demeurait imperméable à toutes autres émotions que la vengeance. Ainsi ce soir, comprenant qu'il était sur le point de la perdre, fut-il dévoré par une violente pulsion.

D'abord Victoire et son sourire suffisant, cet air dédaigneux qu'elle arborait quand elle s'adressait à eux, comme s'ils n'étaient que de vulgaires vassaux justes bons à obéir, de braves petits soldats sans esprit ni sensibilité. De quel droit ? C'étaient eux qui affrontaient tous les dangers,

qui risquaient leur peau, la nuit, à faire dérailler les trains ou à dynamiter les pylônes. Est-ce parce qu'elle appartenait à la bourgeoisie qu'elle s'octroyait le monopole de jouer avec leurs vies comme des pions sur un échiquier ?

Ensuite, casser la gueule à Ganaël, qui le dévisageait avec une expression narquoise. Pas un qui n'ignorait les liens qu'il entretenait avec Annette, que tous désormais appelaient Iphigénie, princesse grecque offerte en sacrifice pour gagner la guerre. Un nom prédestiné, choisi par Victoire elle-même.

— Christian...

Annette avait une drôle de voix, un drôle de regard. Pour la première fois, il y lut autre chose qu'une froide détermination. Il savait qu'elle ne fléchirait pas, que rien à présent ne la ferait reculer, que ce « Christian », prononcé avec des trémolos, était un adieu. Il hocha la tête en signe d'assentiment. Il n'y avait plus rien à dire, il s'inclinait.

— Bon, reprit Victoire, puisque nous sommes d'accord, nous allons pouvoir continuer. Iphigénie, il va falloir te dégrossir un peu. Pardonne-moi, mais pour séduire un homme comme Keisner, tu devras perdre tes manières paysannes. Je vais m'en occuper.

Annette acquiesça. Elle ne retournerait pas à Bouin avant longtemps, songea-t-elle avec amertume. Après tout, peut-être était-ce mieux ainsi.

— Ce sera toujours ainsi à présent. Pour un Allemand de tué, dix Français fusillés. Dix Allemands, cent Français, et ainsi de suite, se lamentait monsieur Blanchard, derrière son établi de boulanger, les mains posées sur son gros ventre. Seigneur, dans quel monde vivons-nous ?

À ses côtés, madame Blanchard reniflait, inconsolable.

— Ils envoient mon Jean-Louis au STO. Le maréchal prétend que pour dix types envoyés au STO, ils feront revenir un prisonnier de guerre. Ils appellent ça « la relève ».

Jean-Louis, leur fils, fumait sur le pas de porte une de ses dernières cigarettes d'homme libre. Bientôt, il quitterait le village qui l'avait vu naître, qui l'avait vu grandir, pour un pays inconnu et froid qui lui faisait horreur. Il allait travailler pour les Allemands.

— Tu ne dois pas y aller, s'insurgea Margot, ils vont te faire fabriquer des canons pour tirer sur les Anglais et sur les Français de la France libre !

— Que veux-tu que je fasse ? Ces salopards seraient fichus de s'en prendre à mes parents.

Margot ouvrit la bouche et la referma aussitôt. Elle avait été sur le point de lui parler de l'Angleterre, de Basile, de De Gaulle, mais se ravisa. Elle aurait pu aussi évoquer la résistance intérieure, Julien et Raymond, la prudence l'en dissuada. Le spectre des représailles était trop présent dans l'esprit des Français, les Allemands avaient bien fait les choses. Maintenir l'ordre par la terreur. La peur stagnait dans toutes les assiettes, remplaçant le pain que les Français n'avaient plus.

— Ils ont buté le père Antoine, reprit-il en regardant au loin, ils lui ont tiré une balle dans la nuque.

— Qui ? Qui l'a tué ?

Il haussa les épaules, l'air faussement indifférent.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Des résistants sans doute. Peut-être qu'il y avait vraiment des tracts dans leurs ruches.

— Il n'y avait rien ! Rien du tout ! éructa-t-elle avec véhémence. Plusieurs fois, j'ai prélevé les rayons avec le père de Basile, je te jure qu'il n'y avait rien. Le père Antoine a toujours lorgné sur ses terres. C'est une vile vengeance de sa part !

— Toujours est-il que les Boches font la gueule, c'était leur meilleure source de renseignements. Le père Antoine est mort, bon débarras, oublions-le vite et n'en parlons plus.

— Oublier, oublier, facile à dire. Il y en aurait des choses à oublier...

Au pied de l'église, deux soldats riaient en compagnie de deux jeunes Françaises complaisantes. Marie-Ange et Sidonie, deux vipères de la pire espèce. Margot les détestait. À l'école, elles la traitaient de fille de putain, de bâtarde. Margot se jetait sur elles et les griffait. Mais Sidonie et Marie-Ange étaient bien plus fortes et Margot rentrait à la ferme, le nez en sang et la robe déchirée, et était quitte pour une bonne raclée.

— Ces filles-là, cracha Jean-Louis en les désignant du menton, je ne donne pas cher d'elles quand on aura gagné la guerre.

— Jean-Louis, ne va pas au STO.

— Ai-je le choix ? On a perdu notre liberté, Margot.

Margot ne répondit pas et sortit de la boulangerie, son pain sous le bras, Martin trotinant à ses côtés. Elle fit signe à Hortense derrière le comptoir, l'Alsacienne la gratifia d'un sourire. Jean-Louis parti, Hortense allait le remplacer. Née d'une région frontière à l'Allemagne, elle connaissait

pléthore de gâteaux au parfum tudesque et les Allemands se pressaient pour déguster les pâtisseries crémeuses et chargées de cannelle qu'elle préparait. Un jeune capitaine, incapable de se priver des douceurs de son enfance, fournissait les Blanchard en sucre et en épices. Un nouvel amant d'Hortense ? Margot préférait l'ignorer.

Lentement, elle reprit le chemin de la ferme. L'inquiétude la rongait, il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait pas vu Annette. Cette dernière n'était pas rentrée et elle s'imaginait le pire. Raymond, à qui elle s'en était ouverte, lui avait affirmé de ne pas en savoir davantage, mais Margot le connaissait trop bien pour ne pas deviner qu'il mentait ; une attitude qui la blessait profondément. N'avait-elle pas prouvé, depuis tout ce temps, qu'elle aussi était capable de prendre des risques ? Qu'elle était digne de confiance ? N'avait-elle pas maintes fois porté les ordonnances codées du docteur Herbert et fourni à la résistance des carnets de tickets de rationnement ? Pourquoi autant d'ingratitude ? Même Julien, quand elle abordait le sujet, se fermait comme une huître.

Julien... Où était-il ? À l'image d'Annette, il disparaissait des jours, des semaines entières, la laissant seule avec sa terreur de le perdre à jamais et revenait, amaigri, éreinté, dans certains cas blessé, pour se jeter dans ses bras. Ils parlaient peu, faisaient l'amour comme des affamés, puis il s'endormait. Lorsqu'elle cherchait à l'interroger, il évinçait les questions avec une froideur qui lui glaçait le sang. Quand il était en retard à un rendez-vous, qu'elle restait sans nouvelles de lui pendant plusieurs jours, elle se mettait à trembler. Elle pleurait en silence, conservant pour son amant ses sourires les plus suaves, ses baisers les plus doux et ses caresses les plus sensuelles. Son horizon, son ciel, son soleil, c'était Julien. Il était dans son cœur, ancré à jamais. Telles ces héroïnes enflammées des romans d'amour, elle savait qu'elle n'aimerait qu'une fois et pour toute la vie... du moins le croyait-elle.

Ses pensées la ramenèrent à la ferme, Martin gambadant toujours à ses côtés.

— Oh, regarde, Margot, le monsieur de la ville est revenu avec sa belle auto !

Margot leva les yeux et aperçut à son tour la voiture de Charles-Hubert Tesseron stationnée dans la cour. Ce grigou allait encore faire main basse sur leurs provisions ! Nourrissait-il l'armée du Reich en entier ? Elle ne se pressa pas, peu encline à le saluer.

— Margot, Margot, pépia Blandine, viens voir le beau vélo que t'a offert le monsieur !

Un vélo ! Le mot magique. Cette fois, elle se mit à courir, portée par un pas aussi aérien que lorsqu'elle s'en allait retrouver Julien. Debout à côté de la voiture, une Isotta Fraschini, modèle grand luxe, mais Margot l'ignorait, le chauffeur des Tesson se tenait, raide d'outrecuidance. Il se découvrit devant elle, une attention à laquelle elle n'était pas habituée.

— Mademoiselle Verlaine, monsieur Tesson m'envoie vous apporter ceci, dit-il en désignant la jolie bicyclette neuve d'un vert bleuté.

Margot tomba en admiration, subjuguée au point de ne pouvoir faire un geste. Une bicyclette neuve, des pneus neufs, des freins neufs, une selle neuve... Elle en aurait pleuré de gratitude. Du bout des doigts, elle effleura le guidon comme on caresse une relique sacrée, comme on câline le torse d'un amant.

— Elle est magnifique, balbutia-t-elle, vous remercieriez monsieur Tesson pour moi.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle. Il sera ravi qu'elle vous plaise.

— Il n'est pas venu ?

— Retenu à Nantes pour affaires. Madame et monsieur regagnent leur hôtel particulier pour la mauvaise saison.

— Ah ? Je ne le verrai plus alors.

Curieusement, cette évidence la troubla. Elle fut déçue. Cet homme qu'elle croyait avoir détesté, comme elle avait détesté Julien, avait pris une place affective dans sa vie qu'elle ne soupçonnait pas. Leurs coups de bec allaient lui manquer. Sa voix grave et profonde, cette façon qu'il avait de la contempler, à la fois tendre et tragique. Pourquoi s'attachait-il à elle ? Est-ce que lui aussi, comme Markus Keisner, voulait la mettre dans son lit ? Un bon repas chaud, un bel appartement, un vélo neuf, de la soie et du vison, elle comprenait pourquoi tant de femmes succombaient au chant des sirènes. Sans doute aurait-elle fini par céder s'il n'y avait eu Julien. Julien ne lui procurerait jamais ni vison ni bicyclette, mais ce qu'il lui offrait était au-dessus de tout. L'amour formait une carapace de lumière qui la rendait invulnérable.

Le chauffeur s'impatiait. Elle le remercia enfin, lui donnant son congé.

— Merci de vous être déplacé, monsieur, rentrez bien.

Il remit sa casquette, monta dans le véhicule et démarra. Margot resta un bon moment à regarder l'automobile s'éloigner, songeuse, les mains fermement serrées sur son précieux cadeau. Tante Solange la toisait en reniflant pareil à un taureau prêt à charger. La jeune fille devina qu'elle allait devoir expliquer ce qui lui valait une telle marque d'affection.

OceanofPDF.com

Chapitre 32

Londres, novembre 1941

De l'autre côté du Channel, la BBC diffusait, ce 11 novembre 1941, un nouveau message du général de Gaulle.

« ... C'est à l'appel de la France que nous avons obéi. Au moment où tout paraissait crouler sous le doute et le désespoir, il s'agissait de savoir si ce grand et noble pays livré à l'ennemi par la plus immonde trahison de l'Histoire trouverait parmi ses enfants des hommes assez résolus pour ramasser son drapeau... »

Mais Basile ne l'écoutait pas.

« ... Vers ce but, nous avons marché sans hésiter... »

Becky, la petite infirmière devenue sa maîtresse, sautait sur ses cuisses, gémissante, sa poitrine molle bondissant à chacun de ses soubresauts. Le sexe dur de Basile se fraya un chemin dans son ventre, jusqu'à l'orgasme. D'un violent mouvement de bassin, il se libéra en criant le nom de Margot. Becky se rhabilla en maugréant, son uniforme était froissé. Elle avait beau savoir qu'il avait une fiancée en France – il ne s'en était jamais caché –, elle espérait toujours la détrôner dans son cœur. Mais son amant semblait ne réclamer sa présence que pour satisfaire ses instincts basiques. Elle déchiffonna sa jupe et sortit en claquant la porte.

— Fucking froggy !

Basile ignore l'insulte et alluma une cigarette. Il aspirait les premières bouffées quand trois coups furent frappés. Simon Josh entra, l'air sombre.

— Kinleight veut te voir, c'est urgent.

Basile colla sa tige entre ses lèvres et remonta sa braguette.

— Ok, je te suis.

Simon conduisait vite dans les rues désertes. Londres avait repris un peu de couleur. Les enfants avaient été envoyés dans les campagnes, mais les habitants, les étudiants, les travailleurs, continuaient à vivre dans leur chère capitale. Galvanisé par les discours de Winston Churchill, chacun soutenait

l'effort de guerre avec une confiance aveugle en leur armée. Basile admirait le courage et l'abnégation des Londoniens. Une leçon pour les Français qui avaient si vite abandonné la lutte.

La voiture contourna le Portman square et s'engagea dans Orchard Street. En pénétrant dans le sacro-saint du SOE, Basile savait que les dés étaient jetés. Le colonel les attendait dans son bureau, habité de son flegme éternel, et leur confirma leur ordre de mission. Cette nuit, ils seraient largués en pays nantais avec pour objectif de fédérer les réseaux en formation dans cette région et de repérer d'éventuels terrains pour le parachutage des armes.

Le cœur de Basile accéléra. Nantes ! Si près de Margot.

Le soir même, lui, le père Maxence et Simon, s'entassaient avec leur matériel dissimulé de la façon la plus simple dans de vulgaires valises, dans le « corbillard » qui les conduisait à Tangmere, l'aérodrome au sud de Londres, surnommé par beaucoup « la porte de l'Enfer ». L'heure du retour au pays avait enfin sonné. Encore un peu de patience, et Basile retrouverait Margot.

À 30 000 pieds au-dessus des côtes bretonnes, la carlingue tremblait dans le bruit sourd des réacteurs. Le père Maxence, allongé sur la banquette de toile rigide, essayait de dormir. Basile, la tête appuyée sur la tôle, écoutait le brouhaha ferrugineux de l'appareil. Simon guignait par-dessus l'épaule du pilote les nuages violets qui refusaient de le laisser voir le sol de France. Il n'en revenait toujours pas que Basile l'ait choisi pour intégrer son équipe. C'était un honneur d'être à ses côtés et même d'y mourir. Malgré son jeune âge, il se sentait envahi d'une formidable envie de se battre. Cette témérité, il l'avait dévoilée au centre d'exercices des agents du SOE, en Écosse. En dépit de sa faible constitution, il s'était montré courageux et d'une force de caractère qui avait forcé l'admiration de ses instructeurs. C'est donc sans surprise que Basile l'avait recruté. Basile, lui aussi, avait largement fait ses preuves dans ces terribles camps d'entraînement. Ils se disaient que ceux qui échouaient n'en sortaient pas vivants...

Soudain, la cabine de navigation s'éclaira d'une lumière autant redoutée que fulgurante. L'avion sursauta, se cabra dans un bruit assourdissant. Les éclairs jaillirent, magnifiques et divins, terrifiants, annonciateurs de mort. Des fusées traçantes dansaient dans le firmament. L'appareil ruait nerveusement. Le ciel entier s'était mis à rugir.

— C'est la *flak*, cria le pilote, on s'est fait repérer !

— Bordel, ils nous canardent les vaches !

À l'intérieur, les volontaires sautaient comme des crêpes, heurtaient les parois et se tenaient comme ils pouvaient. L'engin pirouetta de nouveau.

— On est touché, l'aile est en flammes ! Il faut sauter !

Une gerbe d'étincelles de métal en fusion jaillit dans la cabine quand le pilote en sortit. Basile ouvrit la porte latérale. Les faisceaux des projecteurs allemands rampaient dans la nuit, cherchant leur proie à abattre. Les uns après les autres, les hommes sautèrent. Une myriade d'éclairs poursuivit les quatre parachutes blancs. Par miracle, un vent patriote les emporta à l'écart des tirs de DCA ; des nuages masquèrent leur fuite. Le rugissement des canons anti-aériens se fit lointain, la terre plus proche. La forêt arriva, vite, très vite, trop vite. *Craaac* ! Le vacarme fracassant des branches qui se brisent effraya les volatiles.

Basile se balançait mollement au bout de ses entraves. Le rameau auquel il était pendu grinçait dangereusement, menaçant de rompre. Autour de lui, des bruits angoissants, des cris d'animaux nocturnes, le râle lugubre des oiseaux de nuit, des pas qui se rapprochaient... Basile saisit son arme, une coulée de sueur dévala son dos. Il ne voyait rien, juste une silhouette qui se découpait dans le sous-bois. Il visa.

— Basile, chuchota la voix dans l'ombre, tu es là, mon fils ?

Basile poussa un soupir de soulagement.

— Putain, mon père, tu m'as filé une de ces chiasses ! Où sont Simon et le pilote ?

— Simon est plus loin. Il s'est fait une entorse à la cheville, mais il s'en est tiré. Le pilote est mort. Il est tombé dans une mare et s'est noyé.

Basile s'aïda de son couteau et trancha les liens de son parachute. La chute fut rude, mais les entraînements en Écosse l'avaient préparé à pire.

— Tu sais où on est ?

— Aucune idée, les derniers relevés, avant qu'on se fasse canarder, nous situaient au-dessus de la Mayenne.

— Plutôt loin du lieu de largage !

— Alors économise ta salive, il va nous falloir marcher. On récupère Simon et on s'arrache. Espérons que les parachutes n'ont pas déjà été repérés par les Boches !

Chapitre 33

Novembre 1941, Vendée

Combien de kilomètres Margot avait-elle avalés depuis le début de la guerre ? Combien de savons, de pâtés, d'œufs vendus aux citadins ? Sur sa bicyclette neuve, elle filait comme le vent, consciente de susciter les jalousies. Les regards s'attardaient sur son passage, les langues persiflaient, mais elle s'en fichait. Certains prétendaient que ce vélo dernier cri était le cadeau d'un Allemand, d'autres qu'elle était la maîtresse du riche monsieur de la ville qu'on voyait parfois circuler dans sa belle voiture. Margot avait eu sa dose de vilenie étant jeune. Ces immondices coulaient à présent sur sa peau sans qu'elle n'y prêtât attention, ou plutôt s'efforçait-elle de ne pas s'y éterniser, sachant que ce combat était perdu d'avance. Et puis, qu'on l'accuse de coucher avec les Boches, au moins nul ne la soupçonnerait de porter des messages pour la résistante et d'avoir un amant évadé !

Ses journées débutaient aux aurores et s'achevaient au crépuscule, la laissant éreintée. Pourtant, elle devait encore s'acquitter des tâches de la ferme. Sa tante Solange ne lui offrait guère de répit, aussi, quand elle parvenait à s'octroyer un peu de temps pour elle, elle s'enfermait dans la chambre et se gardait de paraître avant le dîner. Ainsi ce soir, alors que la fraîcheur automnale commençait à se faire sentir en ce début de novembre, elle feuilletait un vieil album des *Pieds nickelés*, à plat ventre sur le lit, battant des jambes.

La porte s'ouvrit et Annette entra, projetant un courant d'air glacé au visage de Margot. Depuis combien de temps n'avait-elle pas vu sa cousine ? Elle savait qu'il était inutile de lui poser des questions. Mieux valait ignorer ce que fabriquait Annette, ces jours entiers où elle disparaissait. Sa propre mère se gardait de l'interroger. Elle s'y était risquée au début, seulement, devant le mur de pierre qu'avait forgé Annette autour d'elle, elle avait fini par renoncer. Seul Antonio semblait pouvoir échanger plus de dix mots avec elle.

Pas plus que les autres jours, Annette ne laissa apparaître une quelconque envie de parler avec elle. Elle se faufila derrière le paravent et se déshabilla afin de se laver. Refermant son illustré, Margot glissa ses jambes sous l'édredon qu'elle partageait avec Annette. Sa toilette achevée, cette dernière la rejoignit, mais ne se coucha pas tout de suite. Elle sortit un paquet de cigarettes de son sac. Margot s'en étonna.

— Tu fumes ?

Annette ne répondit pas, ses yeux fixaient un point imaginaire sur le mur face à elle. Margot comprit qu'elle n'aurait plus jamais sa place dans l'univers qu'elle s'était construit. Au bout d'un moment, Annette lui tendit sa cigarette. Margot la prit du bout des doigts, la considéra avec suspicion et la porta à ses lèvres. C'était la première fois qu'elle s'adonnait à ce vice. La fumée âcre lui arracha une quinte de toux.

— Tu as baisé avec l'officier allemand, Keisner ? demanda Annette en récupérant sa cibiche^[35].

Margot s'étrangla. Avait-elle bien entendu ?

— Non ! Bien sûr que non. Il me fait peur, il a des yeux de vampire !

Sa cousine la considéra d'un œil circonspect.

— Tu as déjà vu un vampire ?

— Non, mais je suppose qu'ils doivent avoir ces yeux-là.

Annette laissa passer un court silence avant de reprendre.

— Tu ne coucheras jamais avec un Boche, Margot, n'est-ce pas ?

— Non ! s'indigna-t-elle, jamais je ne ferai une chose pareille et tu sais très bien pourquoi !

— Ton évadé, ton Julien ; tu l'aimes ?

Entendre prononcer le nom de son amant fit tressaillir Margot.

— Bien sûr que je l'aime ! Il est toute ma vie !

— Tu causes si aisément d'amour. S'il venait à crever, le suivrais-tu en enfer ?

Margot frissonna. L'idée que Julien puisse être tué la glaça. Non pas lui ! Pas Julien ! Elle refusait qu'il périsse !

— Pourquoi parles-tu ainsi, Annette ? Tu vis avec la mort depuis trop longtemps.

— C'est elle qui vit avec nous, elle s'est imposée. Moi, je n'avais rien demandé ! Elle est venue me chercher, elle m'a pris Colin !

— Et à présent, tu veux le venger ! Je ne suis pas idiote, Annette, je sais ce que tu prépares. Je sais pourquoi tu passes toutes ces nuits dehors,

pourquoi tu n'es plus avec nous. Je comprends ta douleur, Annette, mais te faire tuer ne ramènera pas Colin !

— Je ne cherche pas à le ramener, je vais le rejoindre.

Margot blêmit. Dans cette voix qui n'était plus qu'un souffle, il y avait plus ni haine ni rancœur, juste la lassitude et la fatalité. De la joie également, celle de retrouver bientôt Colin. L'heure du sacrifice arrivait.

— Tu parles de mourir...

— Tout ce que nous avons connu est mort, notre monde n'existe plus.

Margot pressa sa cousine dans ses bras.

— J'adorerais me battre moi aussi, mais je n'ai pas ton courage Annette...

— Tu l'auras, Margot ! Tu dois l'avoir. Je n'ai plus que toi. Tu sais aujourd'hui ce qu'est l'amour. Jusqu'où es-tu prête à aller pour ton évadé ?

— Je refuse de mourir, Annette ! Je refuse le sacrifice !

Annette demeura silencieuse, l'esprit déjà tourné vers Colin qu'elle allait retrouver bientôt. Son monde se résumait à présent aux fantômes et à la vengeance. La guerre l'avait changée. Son regard avait perdu toute son aménité. Son cœur s'était nimbé de glace, une glace à faire geler un volcan en éruption. Elle avait parlé de périr... Margot se concentra sur la respiration de sa cousine, calme, paisible. Annette était sereine. Son choix était effectué, elle n'avait plus peur.

— Ne crains rien, cousine, ma mort ne sera que le commencement.

Margot resta muette. Il n'y avait rien à dire. Les mots qu'elle aurait pu prononcer, elle ne les connaissait pas. Consciente qu'il s'agissait de leur dernière nuit ensemble, elle se blottit contre Annette et la prit dans ses bras. C'est ainsi qu'elles s'endormirent.

Le lendemain, Annette quitta la ferme peu avant midi. Après avoir trait les vaches comme tous les matins, elle enfila son manteau de lainage bleu et fila sans une parole, pour personne. Sans un adieu. Seul Antonio assista à son départ.

Chapitre 34

Il y avait quatre jours à présent qu'Annette avait quitté la ferme et que les habitants étaient sans nouvelles d'elle. Un mauvais pressentiment râpait les nerfs à vif de Margot. Elle avait parlé de mourir et de retrouver Colin, de bien étranges paroles. L'image de Clovis Cormier dans le fond du camion allemand la hantait. Qu'allait-il lui arriver si elle se faisait arrêter ? Les Allemands feraient-ils preuve de mansuétude parce qu'elle était une fille ? Elle avait entendu toutes sortes d'histoires terribles sur le sujet. Des femmes dénoncées, torturées, rouées de coups et déportées vers l'Est. Un mauvais pressentiment l'envahit, la sensation qu'elle ne reverrait jamais Annette.

Les idées s'embrouillaient dans sa tête tandis qu'elle pédalait. La pluie et le vent lui fouettaient le visage, manquant de la faire verser dans un étier à chaque rafale. Derrière elle, elle entendit le ronflement d'un moteur à gazogène qui se rapprochait. Celui-ci finit par se ranger sur le côté. Il s'agissait d'une vieille Citroën d'un autre âge et pourtant encore vaillante. Le conducteur klaxonna. Surprise, Margot fit une embardée et évita la chute *in-extremis*. Elle s'apprêtait à invectiver le chauffard d'une bordée d'injures quand elle reconnut Julien au volant. Son cœur s'emballa.

— Eh ! ma belle, tu vas attraper la mort à pédaler sous la pluie.

— Julien !

Il arrêta le véhicule et en descendit. Elle se jeta dans ses bras. Ils prirent le temps d'échanger un long baiser et ne se détachèrent que lorsque l'asphyxie les gagna l'un et l'autre.

— Julien, balbutia-t-elle, j'étais folle d'inquiétude. Ne me laisse plus jamais aussi longtemps sans nouvelles.

— Ma belle sauvagienne, tu sais que je n'ai pas le choix.

— On a toujours le choix. J'ai peur pour toi, Julien ! Je ne veux plus avoir peur ! Je t'aime.

Il la fit taire d'un nouveau baiser qu'ils durent pourtant interrompre quand la pluie devint trop ardue. Il jeta la bicyclette dans le coffre, Margot

s'installa à côté du conducteur. Elle revenait de Nantes où elle avait vendu sa marchandise, une liasse de billets roulée dans sa jarretière.

— Julien, tu m'as manqué.

Il rit doucement et laissa courir sa main sur sa cuisse.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

— Alors pourquoi me délaisses-tu sans cesse ? Je sais ce que tu fais...

— Non ! éructa-t-il soudain, la voix dure, non, tu ne sais rien ! Tu ne dois rien savoir.

Blessée, elle se renfroigna, les bras croisés sur la poitrine, le menton boudeur.

— Pourquoi me parles-tu ainsi, Julien ?

— Tu sais très bien pourquoi !

— Et toi, tu oublies ce que j'ai fait pour toi ! Pour Raymond ! Comment peux-tu manquer de confiance en moi à ce point ?

— Ça n'a rien à voir avec la confiance !

— Si tu m'aimais, tu ne me quitterais pas sans cesse !

— Pas de chantage, Margot ! Tu sais bien que cela ne dépend pas de moi. Je préférerais passer mes journées avec toi, à te faire l'amour des heures durant, mais...

— Mais tu n'as pas le choix, je sais ! Toi aussi tu comptes te sacrifier ? Comme Annette ? Toi aussi tu es prêt à mourir pour la France, cette France qui vous a si bien trahis ! Je ne suis pas une héroïne, moi, Julien ! Je veux vivre et je veux t'aimer sans avoir peur pour toi !

— Margot, comment peux-tu te montrer aussi égoïste ?

— Égoïste ? Et toi alors, tu n'es pas égoïste de me laisser des jours entiers, des semaines, sans la moindre nouvelle ? Où étais-tu ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, mon amour.

— Et si tu étais avec une femme ?

Julien la dévisagea, interloqué par sa véhémence. Une autre femme ? Où était-elle allée pêcher cette idée ? Comme s'il avait le temps ! Il l'observa attentivement, ses yeux étincelants de colère, son nez frondeur, ses lèvres frémissantes, elle était irrésistible. Un élan d'amour l'envahit.

— J'aime que tu sois jalouse, mon amour.

— Je ne suis pas jalouse ! Je n'aime pas que tu me prennes pour une idiote, c'est tout !

Il l'agréa de son insupportable sourire narquois, de son regard persifleur. Oh ! comme elle détestait quand il jouait ainsi avec elle. Elle avait envie de

le gifler, de le griffer. Des jours entiers restés sans nouvelles et voilà qu'il réapparaissait comme s'ils s'étaient quittés la veille, la narguant. Qu'avait-il fait durant tout ce temps ? Avait-il abattu un général allemand ? Provoqué le déraillement d'un train de marchandises à destination de l'Allemagne ? Volé des documents secrets ? Investi une prison et libéré les détenus ? Fait l'amour à une femme ? Curieusement, et en dépit des risques qu'il avait dû prendre, cette dernière idée la turlupinait plus que les autres. Qu'il ait pu lui préférer une autre la mettait au supplice. Jalouse ? Oui, elle l'était, à s'en planter les ongles dans ses paumes.

— Non, je ne le suis pas, siffla-t-elle entre ses dents.

— Tant mieux, ça me rassure ! J'aurais détesté que tu te changes en mégère.

Les doigts de Julien glissèrent sur sa cuisse ; d'une bourrade, elle le repoussa.

— C'est pour ça que tu es revenu, pour me baiser ?

— Que vas-tu imaginer ?

— C'est tout ce que je suis pour toi, une petite paysanne que tu peux sauter quand bon te semble ?

Décontenancé par son attitude, Julien posa ses deux mains sur le volant et se mit à fixer la route. Pris à son propre jeu, il s'était trop attaché à Margot pour pouvoir se priver d'elle à présent. Il lui avait appris l'amour, un amour fort et puissant qui les faisait voyager sur des sphères lointaines que seuls atteignent les amants comblés. La petite sauvageonne des marais l'avait ensorcelé. Jamais il ne se lasserait de son corps, de sa voix et de ses soupirs. Il était amoureux. Elle était si différente de toutes celles qu'il avait fréquentées à Paris. Chaque fois qu'il se trouvait loin d'elle, il se sentait comme amputé d'une partie de lui-même. Il pensait sans cesse à elle, même alors qu'il aurait dû se concentrer sur ses missions, ce qui avait de temps à autre failli lui coûter cher. Cette fois, il était descendu dans le sud de Vendée, non loin de La Rochelle, pour surveiller les manœuvres des Allemands. Ces derniers fortifiaient le littoral en prévision d'une invasion britannique et avaient entrepris, depuis le mois d'avril, la construction d'une base de sous-marin dans le quartier de La Palice. Cette immense verrue de béton armé, que l'on voyait de loin en raison d'un relief particulièrement plat, faisait froid dans le dos. Et pendant tout ce temps, Julien n'avait cessé de penser à Margot.

— Laisse-moi descendre ici, tonna-t-elle, je veux m'en aller.

— Il pleut à verse, tu vas être trempée !

— Qu'est-ce que ça peut se foutre ? Tu en trouveras une autre !

Il écrasa la pédale de frein avec une telle brusquerie que le véhicule pila net. Margot eut à peine le temps de mettre ses mains en avant pour ne pas se retrouver propulsée contre le pare-brise. Elle s'apprêtait à manifester, mais Julien se jeta sur elle et lui enserra la tête dans la coupe de ses paumes. Son visage était si près du sien qu'elle sentit son souffle sur ses joues, son haleine chargée de tabac.

— Il n'y en a pas d'autres, Margot ! Juste toi ! Il n'y en aura plus jamais d'autres !

Elle ouvrit la bouche pour répondre, il l'en empêcha d'un baiser aussi vorace que la passion qu'il lui vouait. Il la garda prisonnière de sa fougue jusqu'à ce que, asphyxiée, elle demandât grâce.

— Je t'aime, Margot, il n'y a que toi qui comptes.

— Alors, emmène-moi avec toi, je ne veux plus jamais que tu me quittes !

— C'est trop dangereux !

— Je n'ai pas peur !

— Moi, j'ai peur, Margot ! J'ai peur pour toi !

Ce fut elle cette fois qui se jeta sur ses lèvres et l'embrassa, un baiser plein de promesses qu'ils prolongèrent jusqu'à ce qu'un coup de klaxon derrière eux les ramenât à la réalité. Arrêtée ainsi au beau milieu de la chaussée, la Citroën bloquait l'avancée d'un convoi militaire. Fouetté par cette présence, Julien démarra sur les chapeaux de roue et se rangea un peu plus en avant pour les laisser passer. Il s'obligea ensuite à répondre par des signes cordiaux aux sourires de connivence dont les gratifièrent les soldats en les dépassant. « *Arg, Français, toujours l'amour !* » Quand ils furent loin, il remit le moteur en route.

— À qui est-elle ? demanda soudain Margot en désignant la voiture.

— À un... ami, il me l'a prêtée.

— Tu me prends encore pour une idiote !

— Margot, arrête !

— Pourquoi te l'a-t-il prêtée ?

Julien leva le nez au ciel, adressant une prière muette à la pluie qui redoublait. Sans elle, les soldats auraient peut-être fouillé l'automobile et là... Il ne devait pas faire prendre le moindre risque à Margot, mais pouvait-il la laisser aller seule, avec sa bicyclette, sous l'averse ? Sa bicyclette ? Il tiqua, jeta un regard sur la banquette arrière et revint à Margot.

— Elle est neuve, cette bécane. Ton commerce roule plutôt bien.

— Cadeau d'un admirateur, répliqua-t-elle dans toute la défiance imbécile d'une jeune fille amoureuse.

Les mains de Julien se crispèrent sur le volant. Margot jubilait. À son tour de ressentir la vilaine morsure de la jalousie !

— Un admirateur, répéta-t-il d'une voix éraillée.

— Un homme riche, très riche, à qui j'ai tapé dans l'œil. Il vient expressément de Nantes pour me voir.

— Allemand ?

— Français ! Collabo, devrais-je dire. Il s'entend très bien avec l'envahisseur ! Il loge des officiers sous son toit.

— Un salopard ! Et toi tu le laisses te faire ce genre de cadeau ?

Devant son air courroucé, la fureur qui luisait dans ses prunelles, elle dut se pincer les lèvres afin de réprimer l'hilarité qui commençait à la gagner.

— Et pourquoi pas ? minauda-t-elle. C'est utile, un vélo neuf. Ça a changé ma vie. Je n'allais pas rouler sur mon vieux tas de ferraille rouillé pour te faire plaisir !

— Et le patriotisme ?

Elle haussa les épaules, désinvolte.

— C'est bon pour les héros et moi je n'en suis pas !

Il braqua sur elle un regard dangereux, les maxillaires raidis à la limite de la rupture. Il souffrait cette fois, elle en était sûre. Elle allait prolonger encore un peu son agonie. Qu'il était beau en colère, avec des yeux brillants, un éclair dans un ciel d'orage. Et sa bouche si mâle et si sensuelle. La fureur se concentrait en lui, elle crut un instant qu'il allait la frapper.

— S'il te touche, grogna-t-il sans desserrer les dents, c'est un homme mort !

Elle éclata de rire, un rire moqueur qui, pourtant, le rassura. Elle se fichait tout simplement de lui. Retour à l'envoyeur. Non, Margot ne coucherait ni avec un Allemand ni avec un collabo. C'était une fille de la campagne, dotée d'un bon sens paysan, mais elle n'était pas une roulure. Pourquoi refuser un cadeau qui pouvait lui faciliter la vie ? Ses relations courtoises avec les Allemands lui permettaient d'obtenir des cartes de rationnement dont ils profitaient, lui, Raymond et les autres membres du réseau. Il se détendit, rit avec elle et l'embrassa à nouveau.

— Petite idiote, tu as failli m'avoir !

— J’aime que tu sois jaloux ! s’écria-t-elle en jetant ses bras autour de son cou.

— Évidemment que je suis jaloux, puisque je t’aime !

— Je veux rester avec toi, toujours.

— Tu es toujours avec moi, tu es en moi.

— Alors, où on va ?

— Nulle part. La pluie se calme, tu rentres chez toi !

— Rien du tout, je viens avec toi ! Ne crois pas que tu vas te débarrasser de moi comme ça !

Il exhala un soupir. Si Margot pouvait se montrer parfois d’une subtile maturité, elle n’en demeurerait pas moins à un âge où la raison ne voit pas plus loin que le bout du cœur. Il flottait en elle un curieux mélange de malice et de candeur.

— Ne fais pas l’enfant. L’heure n’est pas à la bluette.

— C’est moi la bluette ?

— Tu sais ce que je veux dire. Je ne peux pas m’engager pour l’instant. Quand la guerre sera finie...

— Et si j’étais enceinte ?

Il la dévisagea, stupéfait. Jamais cette éventualité ne lui était venue à l’esprit. Enceinte ! Ce serait dramatique. Il ne fallait pas, surtout pas ! Si elle tombait enceinte... L’effroi le gagna, et cet effroi fut si intense que Margot le lut sur sa figure, en prit ombrage et le gifla.

— Salaud ! Tu ne vaux pas mieux qu’un Boche !

— Ne dis pas de telles bêtises ! J’ai quelque chose de très important à faire !

— Qu’est-ce qui peut être plus important que moi ?

Elle darda sur lui un regard de reine outragée. Julien était éberlué. Comment pouvait-elle être aussi désinvolte ? N’avait-elle pas conscience du monde dans lequel ils vivaient ? Il s’était promis de ne jamais l’impliquer, mais son œil furibond lui fit perdre ses bonnes résolutions.

— Margot, il y a... des armes dans la voiture... Il faut que je les cache. Je ne sais pas encore où ... c’est une question de vie ou de mort. Un de nos hommes a été arrêté, il faut tout déménager. D’habitude, je m’en occupe avec Raymond... seulement... il est parti au Mans.

Il se tut, il en avait déjà trop dit. Des armes... Margot le fixait, l’air grave, pourtant, il ne devina aucune peur en elle.

— Prends la route d’Aizenay, lâcha-t-elle finalement.

Il hésita. Que pouvait-il faire d'autre ? Ne connaissant pas le coin, il s'en remit à elle.

Ils roulèrent en silence. Si la pluie avait cessé, le soleil n'avait pas daigné se lever. Margot guidait Julien ; il se dit que c'était une aubaine, tout compte fait, d'être tombé sur elle. Elle était courageuse. Inconsciente, mais courageuse. Ils filaient vers le sud en direction d'Aizenay. Les rares véhicules qu'ils croisèrent étaient des engins militaires, des vélos et des charrettes à bœufs.

À l'entrée d'un village, ils furent arrêtés par une patrouille. Julien retint son souffle quand l'officier de contrôle réclama ses justificatifs d'identité.

— Je viens voir ma tante, expliqua Margot nantie de son sourire le plus charmeur, je lui amène de la terrine de lapin et de la confiture.

— Terrine de lapin ?

Elle déploya son rire cristallin qui avait le don de faire fondre les hommes, et le militaire, séduit, cessa de l'intéresser aux papiers de Julien.

— Je ne fais pas de marché noir, monsieur l'officier, je les fais moi-même avec les lapins de ma ferme. Tenez, goûtez-en un, c'est un cadeau.

Tendant la conserve prise dans sa besace, elle se pencha ostensiblement en avant, laissant bâiller sa robe, afin d'offrir au cerbère en uniforme les prémices d'une poitrine affriolante qu'il s'empressa de dévorer des yeux. Aveugle à toute autre chose que ces petits seins blancs qu'il devinait exquis, il se saisit du bocal et le fit disparaître dans son havresac.

— Merci, *mamoizelle*, merci beaucoup.

La voiture redémarra. Julien serrait les dents.

— Remontre encore tes nichons à un Boche et je t'en colle une.

— Oh ! mon chéri, j'aime que tu sois jaloux.

Il lui décocha un regard agressif qui eut comme résultat de la faire.

Ils quittèrent le bourg et roulèrent encore sur plusieurs kilomètres. Sur les indications de Margot, Julien engagea le véhicule dans un étroit chemin, juste carrossable, qui serpentait entre les arbres. Il dépassa un oratoire de pierres blanches, continua pendant une bonne poignée de minutes avant de s'arrêter devant la petite chapelle de la Croix Bouquet. Avant le début des hostilités, les pèlerins allant à Compostelle y effectuaient parfois des haltes. Abandonnée depuis, rares étaient ceux qui s'y rendaient à présent. Elle semblait dans l'oubli, croulant sous le lierre et les ronces. Une chouette avait même bâti son nid sous le toit.

— Pendant les guerres de Vendée, expliqua Margot, les royalistes s’y regroupaient pour célébrer les messes interdites. Une nuit de février 1796, ils furent cernés par les républicains qui mirent le feu à l’édifice. Dix-sept chouans périrent brûlés vifs. On raconte que les nuits de pleine lune, les morts reviennent pleurer. C’est pour ça que personne n’y vient jamais.

Julien ausculta la forêt, ce lieu lui sembla parfait. Il ne croyait pas aux fantômes, mais comptait sur eux pour éloigner les curieux. Avec précaution, il détacha les fusils accrochés sous la voiture. Les bras chargés de Mauser, les deux amants pénétrèrent dans la chapelle. Un hululement sinistre les accueillit. Le vent sifflait en s’infiltrant entre les brèches du toit, provoquant des gémissements inquiétants, donnant crédit à la légende. Sur un mur était gravé « Dieu bénisse le Roy ».

Ils déplacèrent une lourde dalle dissimulée derrière l’autel, révélant ainsi l’entrée d’un tunnel d’où s’exhalait une puissante odeur de pourriture et d’humidité. Des catacombes en pleine Vendée, c’était tout simplement incroyable ! Julien alluma sa torche électrique et descendit l’étroit escalier aux marches si usées qu’elles devenaient dangereuses. Le faisceau de sa lampe découvrit des caisses de bois vermoulues, de vieilles étoffes rongées de vermine, des squelettes aux os poussiéreux. La cachette idéale. Ils se mirent au travail, entassèrent les armes, les munitions, les explosifs, puis replacèrent la dalle.

— Espérons que l’humidité ne les gêne pas, grommela Julien, ça serait la poisse !

— Tu avais une meilleure idée ?

Il hocha la tête, illustrant son impuissance. D’idées, il n’en avait aucune ; cette cache, tout humide fut-elle, lui semblait inviolable.

La pluie s’était remise à tomber. Sous le porche en partie éboulé de la chapelle, Margot la regardait les trombes d’eau noyer le paysage. Julien vint se blottir dans son dos et enfouit son nez dans ses cheveux, s’imprégnant de son parfum sauvage. Elle grelottait dans ses vêtements mouillés.

— L’averse se calme, remarqua-t-il, je vais te ramener.

— Je veux rester encore avec toi.

— Le soir risque de nous surprendre, je ne veux pas que tu aies des ennuis à cause de moi.

— Je m’en fiche d’avoir des ennuis, je veux rester avec toi !

Elle jeta ses bras autour de son cou, tendant ses lèvres en quête d’un baiser. Malgré toute la prudence dont il souhaitait faire preuve, Julien le lui

offrit. Ils le prolongèrent à la limite du raisonnable, puis, le premier, Julien la repoussa. C'était une lutte contre ses propres pulsions qu'il s'imposait. Faire l'amour à Margot, il ne rêvait que de cela, mais pour quelques heures de plaisir, les risques encourus étaient beaucoup trop importants.

OceanofPDF.com

Chapitre 35

Pays de Retz, novembre 1941

Jonas ne voyait rien, mais il savait où il allait. Les mains liées dans le dos, un sac de jute sur la tête, il se laissait conduire vers sa sentence. Il savait que cela finirait ainsi. Il l'avait compris quand les types de la *Gestapo* avaient fait irruption dans son salon de coiffure, la semaine dernière. Le canon enfoncé dans ses côtes ne permettait aucun doute sur la suite des événements.

— *Si tu bouges, on descend ta femme et tes mômes.*

Ligotée sur une chaise, Lucile sanglotait.

— *Marcel, qu'est-ce qu'ils veulent ? Marcel ?*

— *Libérez-la et je vous dirais tout.*

— *Tu nous prends pour des cons ? Crache d'abord, on verra ensuite !*

Alors il avait parlé. Et les agents de la *Gestapo* avaient arrêté, torturé et tué nombreux d'entre eux. À présent, il allait payer le prix de sa trahison, car ceux du réseau Champaubert avaient deviné qu'il les avait vendus.

— Ils tenaient Lucile, les gars, sanglota-t-il, ils avaient les gosses. Ils allaient les exécuter.

Son pas vacilla dans l'escalier. Une main le retint, une main sans aménité, une main qui s'apprêtait à ôter la vie pour venger.

— T'effondre pas, salope, on a encore des questions à te poser.

Le justicier l'obligea à s'agenouiller sur un sol aussi froid qu'une pierre tombale, lui retira le sac de jute de sa tête. La lumière blanche l'éblouit. En ombre chinoise, il compta trois silhouettes. Ses juges. Ses bourreaux. L'un d'eux portait une robe. Un ecclésiastique. Jonas tremblait de tous ses membres. La mort se tenait au-dessus de lui. Il chialait comme une fillette.

— Je vous en prie ! Pitié ! Je n'avais pas le choix.

— « Pitié » ? ! grinça le vengeur dans son dos. Tu as eu pitié de la pauvre Lulu, de Concombre et du gamin ? Quinze ans ! Il avait quinze ans ! Tu crois qu'ils ont eu pitié, ces ordures, quand ils leur ont tailladé la peau ?

— Je... je vous jure que je n'avais pas le choix.

Un autre individu demeurait dans la pénombre, invisible. Seul le bout incandescent de sa cigarette dénonçait sa présence. Nul ne pouvait discerner son visage. Personne ne l'avait jamais vu, pas même les hommes qui tenaient Jonas en joue. Il était une ombre, un fantôme, le chef de réseau Champaubert. Sa voix s'éleva, grave et profonde.

— Jonas, calme-toi. On veut juste que tu nous répètes ce que tu leur as raconté, tout ce que tu leur as raconté. On ne te fera rien si tu nous dis la vérité. On te donnera même une chance de te racheter.

— C'est vrai, renifla Jonas, vous... vous allez m'épargner ?

— Je te donne ma parole.

Alors Jonas déballa tout, tout ce qu'il avait raconté à la *Gestapo*. Les planques, les noms des agents de liaison, les lieux d'émission. Un déballage qui fila la nausée à ses juges. C'était pire que ce qu'ils craignaient.

— Et Iphigénie ? Qui a renseigné Keisner sur Iphigénie ?

Iphigénie... Jonas avait essayé d'oublier la jolie fille aux cheveux auburn qu'il avait livrée aux griffes des Allemands. Il avait dénoncé son rôle. Iphigénie et ses yeux en amande, si jeune, trop jeune. Jonas baissa la tête.

— Je n'avais pas le choix. C'était elle ou Lucile.

Un silence s'installa, pesant, glacial, un silence entrecoupé par les gémissements de Jonas. Champaubert toisait cet homme qui lui faisait horreur. Il comprenait sa lâcheté, sans doute aurait-il agi de la même manière face à la torture, mais la règle était la règle. Jonas devait mourir.

— Tu sais où nous sommes ? Juste sous le château de Pornic. Une galerie creusée dans la roche. Incroyable, non ? C'était autrefois un repaire de corsaires. Tout un réseau de couloirs serpentant sous les pieds des Boches ! Les flibustiers avaient un code, un code d'honneur, quiconque le violait subissait le sort des traîtres.

— Mais... mais vous... vous m'aviez promis !

— De te pardonner, et je te pardonne. Le père Prioul va te donner l'absolution. Quant à ta deuxième chance, tu vas l'avoir... mais pas dans cette vie-là.

Raymond, le vengeur, appuya le canon de son arme sur la tête de Jonas. Sa sœur, sa chère petite sœur. Il ne la reverrait jamais. Morte pour la patrie. Trahie, torturée. Le coup partit, sec, sourd. La balle traversa le crâne. Le corps sans vie s'effondra lourdement. Julien le retourna d'un coup de pied.

— Il va falloir se débarrasser de cette ordure.

— Il n’y a qu’à le ramener à ses maîtres. Que les autres sachent comment on traite les judas !

Champaubert laissa tomber sa cigarette. Sa haute silhouette se fondit dans les ténèbres, abandonnant ses hommes à leur devoir. Il était une ombre, il ne devait jamais en être différemment. Quelque part, la mort d’Iphigénie l’arrangeait. Elle connaissait la vraie identité de Victoire et pour cela, elle était dangereuse. Restait à savoir ce qu’elle allait révéler sous la torture. Si elle trahissait Victoire, elle le trahirait, lui et tout le réseau. Il devait agir. Ce rôle le répugnait, mais il devait s’assurer qu’Iphigénie ne parlerait pas. Restait à savoir jusqu’où irait la loyauté de son homme infiltré parmi ceux de Desesquelles.

Arnaud Desesquelles, commissaire de la rue Garde-Dieu, raffiné et féru d’opéra, helléniste averti, avait vendu son zèle pour servir l’Allemagne. Pour l’aider dans sa tâche macabre, il disposait d’une kyrielle de nazillons, tous dévoués à la traque des Juifs, des cocos, des francs-tireurs et autres prétendus ennemis de la *Gross Europe*. Ils interrogeaient les prévenus avec une brutalité monstrueuse, née dans les geôles des droits communs d’où ils avaient été extirpés pour cette basse besogne. Arnaud Desesquelles était un personnage aussi cruel que dangereux.

Champaubert était sombre. Il avait cru ses hommes fidèles à la cause et prêts à offrir leur vie sur l’autel de la victoire, mais voilà que l’un d’eux avait failli et les avait dénoncés. Un sentiment d’insécurité l’envahit. Julien, surnommé « Achille » dans l’Ombre, faisait l’objet de toutes ses attentions. Vif, obstiné et volontaire, issu d’un milieu social aisé, doté d’un passé militaire élevé, il était ce que l’on peut appeler une bonne recrue. En dépit de ses vingt-cinq ans, il avait toute confiance en lui. Il n’avait pas été compliqué pour Achille de découvrir la trahison de Jonas. L’homme n’était pas bien malin. Il avait été plus facile encore de l’attirer dans un piège pour le faire parler. Raymond, dit « Saint-Elme », avait été désigné d’office pour appliquer la sentence. Il allait sans dire que le frère d’Iphigénie ne tremblerait pas en appuyant sur la détente.

Julien et Raymond avaient fini d’emballer le « paquet ». Il serait abandonné de nuit, à proximité de la *Kommandantur*.

— Je vais m’occuper d’Iphigénie, déclara Raymond. S’il faut la faire taire, je veux que ce soit bien fait.

— Hors de question, lança Champaubert depuis son repli d’ombre, vous êtes grillés, il faut vous évacuer. Vous vous rendrez au Clion, une porcherie

isolée au Châtelier. Les Allemands évitent d'y rôder à cause de l'odeur. Vous attendrez là-bas qu'on vienne vous chercher. Le temps d'organiser votre départ ; c'est l'affaire d'un jour ou deux. En attendant, vous ne sortez sous aucun prétexte. Une femme, Madeleine, viendra vous apporter de nouveaux papiers. Elle vous dira qu'il y a un arrivage de sardines en provenance de La Turballe, vous répondrez que vous préférez celles de Saint-Gilles. Brûlez les anciens. Messieurs, les cinq lettres de Cambronne^[36].

Ainsi s'acheva la discussion. Champaubert disparut. Raymond et Julien demeurèrent un instant plantés devant le cadavre de Jonas, solidement emmaillotté de toile de jute.

— Tout ce travail pour rien, maugréa Raymond en lui assénant un coup de pied. Tous ces efforts pour que les Boches mettent la main sur les armes parachutées.

— Elles ne sont pas toutes perdues. Dieu merci, il reste celles que nous avons cachées avec Marg...

Raymond se jeta sur lui et le saisit au col.

— Pas elle, éructa-t-il ! On était d'accord ! Pas elle ! Jamais ! Je ne veux pas qu'elle subisse le sort d'Annette !

— Lâche-moi ! Je ne le voulais pas, c'est arrivé comme ça ! Et je remercie le ciel qu'elle se soit trouvée sur cette route ce jour-là. Sans elle, je ne sais pas où j'aurais planqué ces armes, et j'aurais peut-être été arrêté moi aussi ! Elle nous a rendu un fier service ! J'y suis retourné sans elle pour y cacher d'autres fusils mitrailleurs.

— Tu ne lui demanderas plus rien ! Jure-moi que tu ne lui demanderas plus rien !

D'un geste brusque, Julien se libéra.

— Évidemment que je ne lui demanderai plus rien. De toute façon, notre départ est proche.

— Où crois-tu que Champaubert va nous envoyer ?

— Aucune idée, mais je suppose le plus loin possible de Nantes. Paris, peut-être Bordeaux.

Raymond recula d'un pas et s'effondra au sol, enserrant sa tête de ses mains. Annette, sa chère sœur, entre les mains de ses bourreaux ! Ses nerfs flanchèrent. Elle était condamnée. Elle savait les risques qu'elle encourait pour cette mission, elle l'avait accepté, consciente de pouvoir y perdre la vie. À cause de Jonas, son sacrifice s'était révélé inutile. Maudit soit-il !

Que sa misérable carcasse pourrisse en enfer ! Raymond fut saisi de nausée. Un chancre se formait dans ses tripes, une tumeur appelée « impuissance ». L'agent exterminateur allait s'introduire à l'Hôtel de Charrette, siège de la *Gestapo* à Nantes, et Annette ne parlerait plus jamais.

— Pourriture de Jonas, ce n'est pas une balle dans la tête qu'on aurait dû lui mettre !

— Qui sait si l'un de nous n'aurait pas jacté dans son cas ?

Raymond leva vers Julien un œil incrédule.

— Que veux-tu dire ?

— Demande-toi comment tu aurais réagi si les Boches avaient menacé ta famille.

— Jamais je n'aurais bavé ! éructa Raymond en bondissant, je ne suis pas un traître !

— Je n'ai jamais prétendu cela.

Les deux amis s'affrontèrent du regard, puis Raymond détourna la tête, confus. Julien avait raison, si la *Gestapo* avait mis les siens en péril, il aurait parlé, sans aucun doute. Et il aurait été abattu comme Jonas. Alors la mort aurait été pour lui une délivrance. Il se sentit soudain plus proche de l'homme étendu là.

Le corps de Jonas fut abandonné de nuit en rase campagne. Julien et Raymond enfourchèrent chacun leurs vélos avant de s'éloigner.

— Pars devant, dit le premier, je te retrouverai plus tard.

— Nous devons nous rendre au Clion, rétorqua Raymond, tu as entendu les ordres de Champaubert...

— J'ai encore quelque chose à faire.

Le regard de Raymond sonda celui de son ami. Il n'eut pas besoin d'un long discours pour deviner ce qui se passait dans la tête de son camarade. Il allait voir Margot, il lui était insupportable de partir sans la voir une dernière fois. C'était de la plus grande imprudence.

— Si tu te fais prendre, c'est elle aussi que tu mets en danger.

— Je ne me ferai pas prendre.

— Tes papiers sont grillés.

— Margot m'a montré tous les chemins détournés.

Comprenant qu'il ne parviendrait pas à le faire changer d'avis, Raymond cligna des yeux.

— Sois prudent et ne sois pas en retard au rendez-vous, autrement...
— Vous partirez sans moi, je sais. Quoiqu'il en soit, rendez-vous après la guerre.

Raymond le suivit du regard tandis qu'il s'éloignait dans la nuit, une méchante appréhension au cœur. Margot allait souffrir. Avait-elle déjà appris l'arrestation d'Annette ? Les résistants ne portaient pas leurs papiers sur eux et nul ne connaissait sa véritable identité. Julien allait-il l'en informer ? Il espérait que non. Pourquoi ce Parisien s'obstinait-il à vouloir lui dire adieu, sachant pertinemment qu'il ne reviendrait pas ?

Il ne lui suffit pas de l'avoir sautée, il faut aussi qu'il lui fasse du mal. J'espère au moins qu'il ne l'a pas mise enceinte.

Chapitre 36

Seule dans sa chambre, étendue sur son lit, Margot passait et repassait dans sa tête le fil des jours écoulés. Chacune de ses pensées la ramenait à Julien. Julien qui savait si bien l'aimer. Elle se remémorait chaque détail de leur dernière étreinte. Son regard brûlant à faire fondre la pierre, ses gestes doux et possessifs à la fois, la chaleur de sa peau, sa voix veloutée, son sexe en elle ; cette part de lui qui l'investissait en entier, son sceau. Elle agrippa son oreiller à pleins bras et le serra fort. Julien... Ses lèvres sur les siennes avaient un goût onctueux. Elle y passa sa langue. Son bas-ventre s'embrasa, elle fut heureuse d'être seule dans son lit. Elle laissa glisser sa paume vers son intimité, dorlota son clitoris de l'index, cherchant à reproduire ses mouvements. Comment déclenchait-il en elle cette explosion de saveurs charnelles, ce feu qui se propageait dans tout son corps et la faisait trembler ? Elle eut beau faire, rien ne valait les caresses de Julien, les doigts de Julien, la langue de Julien. Furieuse, elle ramena sa main et y mordit pour apaiser sa déception.

La pluie s'était remise à tomber. Fichue saison ! Ce mois de novembre était épouvantable. Elle écoutait les sons de la maison, les loirs qui couraient dans le toit, les ronflements de l'oncle Léon et de la tante Solange. Nul bruit ne lui parvenait de la pièce mitoyenne, les deux Alsaciennes étaient sorties. Pauline avait quitté la ferme après le dîner, quant à Hortense, elle flirtait avec les Allemands dans leur dortoir. Martin et Blandine se partageaient la petite mansarde sous les toits. Blandine boudait parce qu'elle ne voulait plus être considérée comme une enfant. Bref, Margot était seule dans sa chambre.

Cette solitude lui pesait, les derniers mots d'Annette la hantaient. « *Ma mort ne sera que le commencement* ». Qu'avait-elle sous-entendu ? La souffrance la faisait délirer ; pourvu qu'elle ne commette pas de bêtise au nom d'un amour perdu. Avait-elle seulement songé à ses parents ? Que leur arriverait-il si par malheur, elle était arrêtée, interrogée ? Elle n'osait y

penser. Pour l'heure, pelotonnée sous le gros édredon vert, elle tentait de se réchauffer. Le charbon et le bois manquaient ; la maison était devenue un supplice à chauffer.

Elle s'apprêtait à se laisser gagner par le sommeil quand une main froide s'écrasa sur sa bouche, étouffant son cri de surprise. Des lèvres qu'elle reconnut entre mille se glissèrent dans son cou. Un corps massif et vigoureux se blottit contre elle. Julien !

— Julien, Julien, qu'est-ce que tu fais là ?

— Margot, ma belle Margot, je ne peux plus me passer de toi !

— Comment es-tu entré ?

— Par la porte, elle était restée ouverte.

— Tu es fou, c'est plein d'Allemands !

— Rien ne pouvait m'empêcher de te voir.

Sa bouche prit possession de celle de Margot, ses mains palpèrent ses courbes, malmenèrent ses seins. C'était leur dernière nuit ensemble, il voulait en profiter, la savourer jusqu'à la lie. Elle feula, frissonna au contact glacé des doigts qui la déshabillaient, des lèvres qui la butinaient. Julien retira son pantalon, se glissa sous l'édredon et se cala entre ses jambes. Son membre rigide trouva sans mal le chemin de son antre humide et s'y planta. Elle poussa un râle de plaisir.

— Déjà moite, ma sauvageonne, tu m'attendais.

Il se mit à ruer en elle, à caracoler, réprimant entre ses dents ses grognements de fauve. Cette dernière nuit, il la désirait à la hauteur de l'amour qu'il lui portait, intense et fusionnelle. Il voulait qu'elle garde longtemps le souvenir de son passage en elle. C'était un adieu, mais lui seul le savait. Elle s'extasiait de cette passion interdite, offerte par son amant qui avait bravé tous les dangers pour la rejoindre. Une véritable preuve d'amour. Chaque étreinte avec lui l'enveloppait dans une puissante spirale de bonheur.

Julien retint son orgasme autant qu'il put, pour le plaisir de l'entendre soupirer et gémir. Quand sa propre jouissance atteignit le point culminant, il se répandit dans un long râle étranglé, puis il se laissa retomber sur elle, haletant.

— Margot, mon trésor.

Blottie contre Julien, savourant l'extase qui suit l'amour, des fourmillements plein les jambes et des étoiles dans la tête, Margot eût

souhaité que cet instant dure toujours, que rien ne vienne jamais troubler cette quiétude.

— On part après-demain soir par le train de 17 h 45, annonça-t-il enfin.

Se méprenant sur ce « on », elle se redressa sur les coudes, rayonnante de joie.

— Partir ? Où ? Quand ?

— À Paris, du moins, je crois.

— À Paris ! Oh, Julien, Paris, c'est mon rêve ! Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir.

— Tu ne m'as pas compris, mon amour. Tu ne pars pas, juste moi et Raymond.

Douchée, elle se décomposa, passant de l'incrédulité à la stupeur.

— Comment ça, vous partez ? Sans moi ? Je t'interdis, Julien ! Tu m'avais promis !

— J'ai eu tort, les promesses de guerre ne valent rien. Mais je reviendrai après la guerre, je te promets que je reviendrai te chercher. Sur ce que j'ai de plus cher, je te le jure.

Il voulut la prendre dans ses bras, son contact la fit grésiller comme de l'eau jetée sur des braises ardentes.

— menteur ! menteur ! Je ne te crois plus ! Tu t'es servi de moi, tu t'es moqué de moi. Tu es juste venu me baiser une dernière fois avant de foutre le camp ! T'es qu'un salaud !

— Margot, ne dis pas ça ! Ce n'est pas vrai ! Je t'aime, je ne t'ai jamais menti !

— Alors, prouve-le ! Emmène-moi avec toi !

— Je voudrais, mais je ne peux pas, c'est trop dangereux. Il y a eu... du grabuge... Un de nos... hommes... a été arrêté et s'il parle... Nous devons partir, tu comprends, c'est une question de vie ou de mort.

— La belle excuse, siffla-t-elle, je ne te crois pas !

— Margot, je te jure que c'est la vérité !

— menteur ! Tu n'en as rien à foutre de moi ! Je ne suis qu'une paysanne pour toi ! Une petite catin que tu peux sauter quand tu veux !

— Margot ! Écoute-moi ! s'écria-t-il en lui saisissant le visage à deux mains pour l'obliger à le regarder, je te dis la vérité ! Un de nos hommes a parlé, nous sommes tous en danger. Il y a déjà eu des arrestations, il y en aura d'autres ! C'est pour ça que j'ai dû déplacer les armes avec toi l'autre jour ! Il faut que tu me croies, c'est la stricte vérité ! Je n'ai pas d'autre

choix que de partir et je ne peux pas t'emmener, ce serait trop dangereux. La guerre n'est pas un jeu, Margot, tu le sais ! Tu as déjà été témoin de leurs atrocités !

La colère de Margot retomba d'un seul coup, laissant place à la stupeur, puis à la peur. Du fond de sa mémoire jaillit l'image de Clovis Cormier, le visage en purée, dans le fond de la camionnette, en route vers une mort plus horrible encore. Tout son corps se mit à trembler. Julien la serra dans ses bras, l'embrassa.

— Ne t'inquiète pas, Margot, tout va bien se passer. Mais tu comprends à présent pourquoi il faut qu'on parte, Raymond et moi.

— Julien, on ne peut plus rien faire pour les arrêter, c'est impossible ! Ils sont plus forts. Tous ceux qui essaient meurent !

— Ne dis pas ça, ne dis jamais ça ! Nous allons les vaincre ! Nous les chasserons de chez nous ! Nous saluerons le sacrifice de tous nos amis par une glorieuse victoire. Les Anglais ne nous abandonneront pas ni les Français d'outre-mer. On prétend que les Antillais franchissent les canaux à la nage pour rejoindre la France Libre. Nous allons vaincre, Margot, n'en doute jamais.

— Mais combien devront tomber pour cela ? Combien de sacrifices ?

— Plus encore périront, si nous ne faisons rien.

Margot se tut, l'esprit égaré dans de sombres pensées. Sacrifice, tel était le mot employé par Annette. « *Je suis prête au sacrifice. Ma mort servira le pays* ». Après cet étrange discours qu'elle lui avait tenu, Annette n'était pas rentrée à la ferme. Une suite d'idées terrifiantes s'emboîta dans sa tête à une vitesse vertigineuse. Qui avait été appréhendé et menaçait de dénoncer Raymond ? La réponse s'imposa d'elle-même, inscrite devant ses yeux en lettres de sang. Elle pâlit si fort que Julien la crut au bord du malaise.

— Annette ! laissa-t-elle tomber d'une voix blanche, Annette a été arrêtée !

Le silence de Julien, son regard fuyant, confirma l'horrible vérité. Le cœur de Margot cessa de battre.

— Ils vont la torturer, s'enroua-t-elle, ils vont la tuer !

— Margot, je suis désolé !

— Il faut la sauver ! Sauve-la, Julien !

— Ma chérie, c'est impossible.

Elle tourna vers lui des prunelles brûlantes de colère, des prunelles dans lesquelles il put lire toute la souffrance du monde et sa propre faiblesse, et

ce regard le foudroya.

— Impossible ? Elle s'est sacrifiée pour vous ! Pour toi ! Ils vont la torturer ! La tuer !

— Et elle risque de parler, c'est pour cela que nous devons partir.

— Dis plutôt que vous allez fuir ! Lâche ! Tu vas aller la libérer !

— Comment veux-tu... ?

— Tu es résistant ! Fais libérer ma cousine ou c'est moi qui te dénonce !

Il mit cette menace sur le compte de la souffrance, mais cette détresse qu'il lut dans ses yeux, dans sa voix... Il se sentit soudain minable, inutile. Il ne pouvait rien pour Annette, rien, sinon espérer qu'elle meure assez tôt pour en dire le moins possible.

— Margot, ce que tu me demandes est irréalisable.

Elle le dévisagea, immobile, glacée comme une statue de marbre, et puis l'orage éclata, la tempête se déchaîna. Elle se jeta sur lui, le frappa, le griffa à la joue.

— Lâche ! Lâche ! Tu n'es qu'un lâche !

— Ma chérie, tais-toi. Tu vas réveiller tout le monde.

— Je m'en fiche, je veux que tous sachent que tu es un lâche ! Un couard ! Un pleutre ! Tu as peur ! Tu t'es servi d'elle comme tu t'es servi de moi ! Je te hais, je voudrais que tu sois mort !

Défigurée par la douleur, la colère et le désespoir, elle frappait son amant de toute sa hargne ; lui s'efforçait de la contenir, maladroitement.

— Margot, essaie de comprendre.

— Va-t'en, va-t'en ! Je ne veux plus te voir, ni toi ni Raymond ! Va-t'en et que le diable vous emporte ! Moi, je ferai libérer Annette ! Oui, je vais la libérer !

Julien tentait de la raisonner, de la bâillonner de sa main, mais rien ne pouvait plus endiguer ce torrent furieux. Plus rien ne pouvait sauver Annette, sa mort n'était qu'une question d'heures. Il se détestait.

Alertée par le bruit, Solange tambourina à la porte.

— Margot, qu'est-ce qui t'arrive ? Ouvre-moi !

Cravaché par l'urgence, Julien bondit du lit et se rhabilla en hâte. Il achevait de boutonner son pantalon quand le battant vola en éclat et tante Solange fit irruption dans la pièce, suivie de Blandine la fouine et de l'oncle Léon. Un homme à moitié nu dans la chambre de sa nièce ! Solange s'étrangla. Margot, en tenue d'Eve, elle aussi, n'en finissait plus de pleurer.

— Putain ! Salope ! éructa-t-elle, j'ai toujours su que tu n'étais qu'une traînée !

Sa canne de jonc faucha l'air et s'abattit sur le dos de Margot. Julien bondit sur la grosse femme et lui arracha sa badine.

— Ce n'est pas une putain, rugit Julien, je vais l'épouser !

— Va-t'en, voyou, ou j'appelle les Allemands !

Margot se redressa, les yeux bouffis de larmes.

— Annette a été arrêtée ! À cause de lui ! Il va la laisser mourir ! Il ne fera rien pour elle !

Tante Solange blêmit, le sang se retira de son visage.

— C'est pas vrai, c'est pas vrai ! cria Blandine d'une voix étranglée.

Solange hurla en se jetant sur sa nièce pour la battre de plus belle. Julien repoussa la grosse femme si brutalement qu'elle tomba en arrière et se mit à mugir.

— C'est pas vrai, maman, Annette ne va pas mourir ! couina Blandine, c'est une menteuse ! Une bâtarde et une menteuse !

— Je vous interdis... ! commença Julien.

L'oncle Léon s'interposa, étrangement calme pour un père frappé de plein fouet par la tragédie. C'était comme s'il avait deviné, dès le début, que cela finirait ainsi.

— Allez-vous en, mon garçon, vous n'avez plus rien à faire ici, dit-il en le prenant par le coude, vous n'avez rien à vous reprocher. Je prendrai soin de Margot.

Julien resta un moment à contempler la scène. La grosse Solange étalée dans sa graisse, le nez dégoulinant de morve, et Blandine l'entourant de son chagrin tout aussi bruyant. Sur le pas de la porte, Martin ne comprenait pas ce qui venait d'arriver, mais une phrase tournait dans son jeune cerveau : Annette allait mourir. Sur le lit, serrant contre elle son édredon, Margot tremblait, le visage ravagé de larmes, son corps soulevé de soubresauts. Sur son dos, les zébrures rouges infligées par la canne de jonc de tante Solange.

— Je t'aime, Margot, déclara Julien en retournant vers elle. Je ne t'ai jamais menti, je t'aime et je reviendrai te chercher.

— Va au diable ! Je te déteste ! Ne reviens plus jamais ! Plus jamais ! Tu n'es qu'un salaud, un lâche et un menteur ! Disparais à jamais de ma vie ! Je maudis le jour où je t'ai rencontré !

Stupéfait par cette violence, par le regard halluciné de haine qu'elle lui adressa, Julien recula. La colère qui consumait Margot faisait briller ses

yeux, il crut y voir des jets de flammes. Était-ce possible qu'ils se séparent ainsi après les tendres moments qu'ils avaient échangés ? Il n'avait pas voulu cela, en aucun cas. Raymond avait raison, il n'aurait pas dû venir lui dire au revoir, seulement, elle se serait crue abandonnée et cette idée lui était tout aussi insupportable.

Lâche ? Certes, il était fou de douleur à l'idée de laisser la sœur de Raymond entre les mains de ses bourreaux, mais c'eût été un suicide de lancer une opération pour la sauver. La *Gestapo* la tenait sous trop étroite surveillance. Une bonne partie du réseau était déjà tombé à cause d'Iphigénie. Champaubert avait promis de mettre un terme à cette hémorragie dans les plus brefs délais et, connaissant le chef de sa filière, il devinait aisément la signification de ses propos.

Léon le tira par le coude, l'entraînant avec lui, laissant les trois femmes seules avec leurs larmes et leurs cris. Soudain, en proie à une crise de folie, la tante Solange s'empara de sa canne de jonc ; elle frappa Margot de toutes ses forces, passant ses nerfs meurtris sur la jeune fille qui pleura de plus belle. Julien n'était plus là pour la défendre. Remorqué par l'oncle Léon jusqu'à la cuisine, ce dernier s'assura que le soldat de garde était parti uriner pour le faire sortir discrètement. Julien quitta la ferme ainsi qu'il était venu, furtivement, le cœur lourd. Quand lui serait-il possible de revoir Margot ? Lui pardonnerait-elle un jour ? Oui, se jura-t-il, car il reviendrait ! Il reviendrait et il trouverait les mots pour lui expliquer. Il saurait l'aimer comme elle le mérite.

Au même moment, dans les sous-sols de l'hôtel de Charrette, siège de la *Gestapo*, à Nantes, Annette attendait la sentence. Elle tremblait. Elle avait froid. Elle avait peur. Elle avait mal. Elle chercha à se recroqueviller sur elle afin de se protéger les yeux de la violente lumière allumée jour et nuit, la privant de sommeil, mais une intense douleur l'en empêcha. Une impression que ses entrailles allaient exploser. Un de ses organes avait dû éclater. Elle cracha un jet de sang, émit un long râle d'agonie. L'atroce souffrance lui faisait presque oublier les brûlures de cigare sur ses seins et son visage, l'infâme déchirure de son sexe brutalement pénétré à maintes reprises. Cinq individus, dont cette ordure de Michel Paillard, avaient pris tout leur temps pour la violer.

Dénoncée, elle avait été dénoncée ! Sous la torture, elle avait à son tour donné Ganaël. Il avait été arrêté et, tant par jeu que par sadisme, ses bourreaux avaient pris un malin plaisir à le martyriser dans la pièce voisine. Des hurlements inhumains, des borborygmes désarticulés, le fracas des os qui se brisent se perdaient dans les couloirs. Ils allaient mourir, tous. Ils y étaient préparés. On meurt tous un jour. Mais il y avait la souffrance, l'agonie, la torture. « *On n'est pas tous des Katow*^[37] », lui avait dit Ganaël.

Dans un bruit de clef, la porte s'ouvrit, lentement. Dans l'encadrement lumineux jaillit une silhouette sinistre, ange de la mort sonnant le glas du jugement dernier. Elle ne distinguait pas les traits de son visage, mais elle sut qui il était et pourquoi il était là. La délivrance, enfin. Pour la première fois depuis son arrestation, elle autorisa ses yeux tuméfiés à pleurer. Ses lèvres éclatées s'étirèrent sur un fragile sourire.

L'homme referma la porte derrière lui, un geste méthodique et simple qu'il allait souvent répéter durant les années à venir, et s'avança vers la jeune martyre. Elle tendit vers lui les moignons sanglants de ses mains. Ses doigts brisés n'étaient plus qu'une bouillie d'os et de chair. Un sentiment de pitié s'empara de lui. Il n'y avait rien à dire ; tous deux se comprenaient. De sa poche, il sortit un bonbon enveloppé de papier argenté. Du cyanure. La fin de ses souffrances.

— As-tu parlé de Boadicée et de Champaubert ?

La voix de l'homme était douce et pleine de compassion, mais aussi péremptoire. Elle secoua lentement la tête. Non, elle n'avait rien dévoilé. Seul le nom de Ganaël avait franchi ses lèvres, pour l'instant. Elle l'articula si difficilement que l'ange de la mort dut se pencher tout près de son visage pour saisir, dans les borborygmes qu'elle prononça, le nom du libraire retenu dans la cellule mitoyenne. Champaubert ? Non, elle ne l'avait pas encore dénoncé, mais bientôt... très bientôt... elle parlerait s'il ne lui donnait pas ce cyanure.

Il détacha le papier et approcha le contenu de sa bouche, telle une hostie sacrée. Elle entrouvrit ses lèvres réduites en charpie. Le bonbon glissa sur sa langue, dans sa gorge. Une brûlure atroce lui enflamma l'estomac. Ses spasmes secouèrent son corps. Un jet d'écume mousseux et sanguinolent jaillit de sa cavité buccale tordue de douleur. Dans un dernier hoquet, elle s'affaissa, la tête sur la poitrine, heureuse et libérée. Dans une lumière blanche, Colin lui souriait. Elle allait enfin le retrouver.

OceanofPDF.com

Chapitre 37

Novembre 1941, dans un train entre Nantes et Paris

Vingt-quatre heures après la pénible scène d'adieu qui l'avait arraché à Margot, Julien, sous couvert d'une nouvelle identité, montait avec Raymond dans le train, en direction de Paris. Le compartiment était bondé. Les Français, obligés de se tasser ou de voyager debout, dardaient des regards agressifs aux wagons sur les portes desquels on pouvait lire la mention *Nur für die wehrmacht*, « Réservé aux Allemands ». Ayant réussi à obtenir deux places à la fenêtre, Julien et Raymond contemplaient la douceur angevine qui défilait, alanguie dans ses draps de brume glacée.

La guerre avait mis à nu la véritable nature humaine, révélé la couardise, la méchanceté, la jalousie, la médisance... et la bestialité de certains. Mais elle avait aussi découvert, chez des êtres tout à fait insignifiants, des êtres que l'on croyait inaptes à la décision ou à l'action, un courage hors du commun, une abnégation héroïque, à l'image de ces chevaliers des temps anciens ivres de combats titanesques pour l'honneur. La banale dactylo se muait en Jeanne d'Arc, le petit rémouleur devenait le Chevalier Bayard. L'horreur et la tragédie plongeaient dans leurs tripes, en extirpant une force insoupçonnée.

L'honneur, une notion surannée entachée de veulerie. Derrière ce nom se cachait tout ce que l'humain avait de mauvais en lui. Il s'en masquait pour se changer en bourreau, en assassin, en tortionnaire ou en simple délateur. Ceux qui se targuaient d'être des hommes d'honneur offraient leurs compétences à l'asservissement de leur pays. *Radio-Paris* vomissait sa logorrhée, transformant le Français moyen en monstre sans scrupule et le notable en rouage de la dictature. Aujourd'hui, le véritable honneur se terrait dans l'Ombre.

Julien songea à ses parents, à son père, cet homme d'honneur décoré de la légion éponyme qui savait si bien tourner la verve patriotique. Haïssant le « métèque » et le « Juif », il s'était facilement rallié au Maréchal. Déjà en

1936, il avait renié son aîné, Gabriel, engagé dans les Brigades Internationales, en Espagne. Gabriel y avait laissé la vie et son géniteur avait refusé que l'on fasse rapatrier le corps. Julien en avait conçu une immense rancune, il adorait son frère. Sans doute renierait-il son second fils s'il savait qu'il combattait les instances auxquelles il s'était vendu. Julien avait la certitude qu'il ne le reverrait jamais.

— Jamais il n'aurait toléré que j'épouse Margot, dit-il avant de réaliser qu'il avait parlé à voix haute.

Raymond leva un œil. Malgré le brouhaha infernal du wagon, il avait entendu le nom de Margot.

— Que comptes-tu faire après la guerre ?

La question prit Julien au dépourvu. Le roulis assourdissant du train les obligeait à se pencher l'un vers l'autre afin de se comprendre.

— Je reprendrai mes études d'avocat et j'ouvrirai un cabinet à Paris. Le droit des affaires, ça ne va pas chômer ! C'est pour mes vieux que ça risque de chauffer. Ils ne vont pas leur faire de cadeaux aux pétainistes.

— Je te parle de Margot.

Margot. Ce nom si lourd pour son cœur pesait dans ses entrailles. Margot... Son visage déchiré par la souffrance explosa devant lui. Les mots de haine qu'elle lui avait jetés à la face résonnaient dans son cerveau ; les seules armes dont elle disposait contre le sort qui continuait à s'acharner sur elle. Il n'avait pas souhaité lui parler d'Annette, elle l'avait deviné. Alors elle l'avait maudit ! Elle lui avait déclaré ne plus jamais vouloir le revoir. Cette idée le mettait au supplice ! Il avait dû l'abandonner, dans le mal et la douleur, et pourtant il l'aimait. Ce n'était pas une passade ni un jeu de séducteur comme il l'avait cru au début. Il l'aimait, même s'il n'avait pas su le lui prouver. Leur histoire n'avait pas commencé sous les meilleurs augures. Tout d'abord, il l'avait rabrouée, s'était moqué d'elle et de ses origines paysannes, alors elle l'avait détesté. Aujourd'hui, il regrettait amèrement son attitude. Que de temps perdu en vaines querelles ! À présent, elle allait le maudire. Sans doute tomberait-elle amoureuse d'un autre. Margot n'était pas de celles qui laissent les hommes indifférents. De plus, elle avait besoin d'être aimée. Qu'elle le trompe lui était insupportable.

La scène de leurs adieux, imprimée au fer rouge dans sa mémoire, le consumait dans une souffrance atroce. Ce n'était pas cela qu'il voulait garder d'elle. Toujours, il chérirait le souvenir des bons moments passés

ensemble, chacun de leurs baisers, chacune de leurs caresses, le corps doré de Margot étendu dans les herbes du marais, le ciel pour toute couverture. Il était impossible que leur histoire s'achève dans cette douloureuse séparation. Il reviendrait, il s'en fit la promesse.

— Je vais l'épouser, laissa-t-il tomber d'une voix rauque.

Nouvelle secousse, plus violente encore. Une valise dégringola du porte-bagages et s'ouvrit en s'écrasant au sol. Elle était en carton bouillie, de mauvaise qualité. Son propriétaire, un nabot déplumé en complet chiffonné, s'empessa de ramasser ses affaires, mais les attaches du bagage étant rompues, il ne parvenait plus à la refermer. Raymond tenta de l'aider tant bien que mal, il fut le seul de tout le compartiment. Julien avait appuyé son front contre la vitre, laissant vagabonder son esprit, indifférent à la détresse du petit chauve. Que faisait-il à des kilomètres de Margot ? Saleté de guerre qui l'éloignait d'elle. Guerre bénie qui l'avait mise sur son chemin. Oh, oui, comme il regrettait le temps perdu ! Au moment de monter dans le train, ce matin, il avait été sur le point de retourner à la ferme en courant ; la raison l'en avait empêché. Il maudit la raison.

— Tu croyais que c'était une passade, hein ? siffla-t-il à l'adresse de son compagnon quand celui-ci vint se rasseoir en face de lui. Margot n'a rien d'une passade, Raymond ! Je vais l'épouser, elle sera ma femme.

— N'oublie pas qu'elle est fiancée à Basile.

— Elle n'en faisait pas grand cas de Basile quand nous faisons l'amour.

— Elle ne fera peut-être pas grand cas de toi en couchant avec un autre.

La réplique de Raymond eut sur Julien l'effet d'un uppercut au foie. Il jeta à son compagnon un regard agressif.

— Elle n'est pas à Basile ! Elle ne l'a jamais été ! De toute façon, rien ne dit qu'il reviendra un jour la chercher. Elle n'aime que moi ! Elle ne me trompera pas ! Si elle le faisait... si elle le faisait, je crois que je serai capable de tuer !

Raymond dissimula un sourire en coin. Il devinait ses pensées, il comprenait même trop bien. Les sentiments qu'il éprouvait pour sa jolie cousine étaient de ceux vilipendés par les curés. Bien qu'il s'obstinât à réfuter tout désir charnel envers elle, une violente pulsion l'avait traversé de frapper Julien quand il les avait surpris dans la bergerie.

Alors qu'il s'abîmait le regard à contempler le paysage humide qui défilait par la fenêtre, un souvenir lui revint. C'était au début de l'été 1939, une de ces chaudes journées où il fait bon aller naviguer au lieu de trimer

dans les champs. Nul ne savait encore que la guerre allait éclater, même si tous s'en doutaient. Dehors, sous ses yeux grands ouverts, ce n'était plus le panorama angevin qui se déployait, mais la mer d'un bleu intense. Plus loin, l'île du Pilier, avec sa côte escarpée, ses eaux vertes et sa langue de sable roux. Et sur cette immensité liquide filait *Némésis*, la chaloupe aux voiles rouges.

Basile, dressé sur le bout-dehors^[38], guidait le voilier au milieu des écueils. Raymond préparait les lignes pour pêcher. Les pélagiques^[39] venaient chasser dans la passe des Pères. Margot à la barre, un pied négligemment posé sur le plat-bord, lofait sur les vagues. Comme il était bon de sentir la caresse du soleil sur son visage, le vent du large chamarrer ses cheveux. L'été soulignait ses petites taches de son et colorait son derme d'une discrète teinte caramel. La touffeur humectait sa peau, collait sa robe de cotonnade à fleurs sur sa poitrine, mettant en exergue ses seins délicats, à peine sortis de l'enfance. Basile, en pantalon corsaire blanc, la dévorait des yeux. À quinze ans, la jeune adolescente montrait déjà de belles dispositions. Pas un gars dans le village ne tournait la tête à son passage, pas un qui ne rêvait secrètement de la déflorer. Les filles, elles, réprimaient difficilement l'envie de lui arracher les rétines et ne perdaient jamais l'occasion de lui rappeler sa naissance honteuse.

Raymond affala les voiles. Basile jeta l'ancre. Les trois amis se mirent à l'eau. Margot nageait bien, c'est Basile qui lui avait appris. Elle crawla jusqu'au rivage, s'allongea sur le sable chaud et s'étira comme une chatte prenant son bain de soleil. Sa combinaison mouillée plaquée contre sa peau ne dissimulait plus rien de son corps. Basile s'étendit à côté d'elle, hypnotisé par la coulée vénusienne qu'il devinait en transparence, par les deux petits mamelons pointus érigés vers le ciel. Telle l'Alice de Lewis Carroll, il lui sembla entendre « mange-moi, mange-moi ». Oui, poser sa bouche sur ces protubérances dures, les butiner, les sucer... Il se pencha sur elle. Elle sentit son souffle chaud sur son visage, ses lèvres sur les siennes. Elle ouvrit les yeux et se redressa en sursaut.

— Basile ! Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Je t'embrasse. Il n'y a pas de quoi en faire un drame.

Elle s'assit, un regard halluciné dans celui de Basile.

— Tante Solange affirme que c'est pêché d'embrasser les garçons !

— Tu ne vas pas écouter les bondieuseries de ton arriérée de tante. Qu'est-ce qu'elle connaît à l'amour, cette grosse vache ?

— Elle prétend que je peux tomber enceinte.

— Quelle connerie ! Crois-moi, ce n'est pas ainsi que ça se passe.

Raymond les rejoignit à cet instant et s'assit en tailleur à côté d'elle.

— Basile a raison, Margot, si tu devais tenir compte de toutes les niaiseries que croit maman.

Elle rougit et détourna la tête.

— Vous devez me trouver idiote !

Les deux garçons rirent de concert, troublés l'un et l'autre par cette sensualité débordante dont elle n'avait pas encore conscience.

— Mais c'est délicieux de se bécoter, Margot, dit Raymond, en recouvrant son sérieux.

Il se pencha sur elle, lui saisit le visage entre les mains et la bécota à son tour. D'abord surprise par le geste de son cousin, elle eut un mouvement de recul, mais la langue de Raymond, la douceur qu'il mettait dans ce baiser, eut raison de sa peur. Elle se laissa faire et lui rendit même, trouvant cela en effet délicieux. Quand il la lâcha, elle reprit sa respiration et se tourna, espiègle, vers Basile. Ses yeux disaient : « M'embrasseras-tu aussi bien ? » Elle n'eut pas besoin d'exprimer sa pensée à haute voix. D'une main appuyée sur sa poitrine, il l'étendit sur le sable et posa ses lèvres sur celle de la jeune fille à son tour. Raymond les observa, songeant qu'il pourrait passer le reste de sa vie à embrasser Margot.

« *Ausweiss, bitte !* »

Brutalement arraché à ses souvenirs, il sursauta. Le *feldgrau* le toisait de toute son autorité. Les passagers tendirent leurs papiers à l'Allemand qui les étudia avec une insistance laissant penser qu'il les apprenait par cœur. Son attention s'arrêta sur ceux du petit homme chauve, tassé entre Julien et une grosse femme engoncée d'une pelisse la faisant paraître à un ours polaire.

— *Sie, der jude ?*

— Non, non, clama le petit homme en transpirant subitement, je ne suis pas juif.

— *Ya, ya*, vous juif ! Suivez-moi !

L'ordre claqua comme la lanière d'un fouet. Tous se glacèrent, s'observèrent en silence.

— Non, je vous assure ! protesta l'homme.

Deux autres soldats firent irruption dans le wagon, soulevèrent l'homme par les aisselles et l'entraînèrent de force dans le couloir. Il n'eut pas le temps d'attraper sa valise en carton, rafistolée par Raymond.

« Vous faites erreur, je ne suis pas juif... »

Ses vaines supplices se perdirent dans le couloir, aussitôt absorbé par le vacarme du train. Dans le compartiment, nul n'avait bougé.

— J'espère que tu ne lui as pas fait de gosse, ajouta Raymond au bout d'un moment, parce qu'autrement, ma mère va la tuer !

Julien fit une grimace. Quand elle avait évoqué l'éventualité d'être enceinte, il s'était dérobé. Elle le prenait pour un salaud, elle aurait une bonne raison pour cela. Il fallait souhaiter que rien de tragique n'arrivât. Certes, emporté par ses élans mâles, il n'avait pas prêté garde aux conséquences de ses actes, mais qui pouvait lui jeter la pierre ? Margot était belle, plus que désirable, et les sentiments qui les liaient l'un à l'autre étaient si forts qu'il lui avait été impossible de résister. Comment penser à d'éventuelles répercussions quand on louvoyait dans le présent, avec la certitude que chaque instant vécu pouvait être le dernier ? Maintenant qu'il s'éloignait, il regrettait de ne pas avoir évoqué le sujet avec elle. Oui, il l'épouserait, mais voudrait-elle encore de lui ? La question le taraudait, la réponse l'horrifiait. Lâche ! menteur ! Tels étaient les sobriquets dont elle l'avait affublé. Il avait attribué la virulence de ses propos à la colère, espérant qu'elle l'absoudrait un jour. Seulement, cette colère était profonde, ancrée dans un drame qu'elle ne pardonnerait jamais. L'esprit romanesque de Margot ne pouvait comprendre le sacrifice d'Annette. Une peur terrible l'envahit tout d'un coup. Et si elle entreprenait de faire libérer sa cousine. De quelles folies était-elle capable pour la sauver ? L'effroi lui donna des sueurs froides.

— Et si elle tentait de la faire évader ? suggéra-t-il.

Raymond fronça les sourcils.

— Que veux-tu dire ?

Julien hésita. Il n'avait pas relaté leurs adieux dans les moindres détails. Parce qu'il hésita, le doute submergea Raymond.

— Tu ne lui as pas dit... pour Annette ?

— Je n'en ai pas eu besoin, elle l'a deviné.

— Nom d'un chien ! Tu réalises ce que ça signifie ?

Sentant les regards converger vers eux, il baissa le ton et se pencha sur Julien.

— S'il lui arrive malheur, je t'en tiendrai pour personnellement responsable, et je te jure que lieutenant ou pas, je t'abats comme un chien !

OceanofPDF.com

Chapitre 38

Nantes, novembre 1941

Margot aussi se trouvait dans un train, un train qui la menait à Nantes. Ayant envoyé promener les tâches de la ferme, elle avait filé à la gare dès les premières lueurs de l'aube. Un tourbillon de pensées néfastes obscurcissait sa vision.

C'était une erreur. Julien s'était trompé. Annette n'avait pas pu être arrêtée ; cela n'avait aucun sens. C'était une paysanne, son avenir n'était pas celui d'une héroïne tragique. Elle devait épouser Colin ; ils devaient s'installer à Bouin et y avoir des enfants. Cela avait toujours été prévu ainsi. Combien de destins la guerre avait-elle fait voler en éclat ? Combien de vies brisées, de cœurs déchirés, de rêves à peine entamés, achevés dans la douleur et la désolation ? Margot n'osait y réfléchir. Dans sa tête se chevauchaient des images d'épouvante. Annette, enfermée dans une cellule sombre, tremblant de peur et de froid, soumise à des barbares sanguinaires. Julien s'était enfui. Les mots d'amour et les promesses qu'il lui avait faites... foutaise ! Et Raymond ! Raymond n'était pas au courant pour Annette. S'il avait su sa sœur en danger, il n'aurait pas fui avec Julien. Il serait resté et l'aurait délivrée. Julien lui avait menti à lui aussi !

Elle devait secourir sa cousine, coûte que coûte. Au plus profond de ses tourments, les paroles du colonel Keisner lui revinrent en mémoire. « *Je pourrais tant faire pour vous* ». Elle allait le mettre à l'épreuve, l'obliger à prouver ses dires. S'il fallait coucher avec ce maudit Boche pour sauver Annette, si la vie de sa cousine était à ce prix, elle était prête à le payer.

C'est dans cet état d'esprit, forte de cette résolution, qu'elle se présenta à l'hôtel d'Aux, siège de la *Feldkommandantur* de Nantes, place Foch. Le bâtiment du XI^e corps d'armée scintillait sous le soleil blanc malgré le drapeau rouge à la croix gammée qui pavoisait sur son toit. Sur les murs, les affiches publicitaires avaient laissé la vedette aux *bekanntmachung*, les avis de condamnation à mort, de mesures de restrictions et d'enrôlement au STO. Margot avançait à pas rapides, cherchant à compresser les battements

de son cœur. Toute la nuit, elle avait découpé, retaillé, cousu sa toilette couleur de prune dans une vieille robe de tante Solange. Ses cheveux étaient lavés, brossés et maintenus par une pince de bois. Rassemblant son courage, elle se planta devant le soldat de garde.

— Je viens voir le colonel Keisner, Markus Keisner. Il me connaît.

Le planton la toisa des pieds à la tête, méprisant.

— *Er ist in Paris !*^[40]

Paris ! Il était à Paris et sa cousine était en prison ! Il se gobergeait avec les filles du *Moulin Rouge*, pendant qu'Annette... Elle insista.

— C'est très important. S'il vous plaît.

Négatif. Dédaignant son aspect rustique, le planton la rabroua sans le moindre ménagement. Elle battit des paupières, offrit son plus beau sourire, rien n'y fit ! Ces gardes-là n'étaient pas aussi faciles à manœuvrer que ceux de Machecoul. Elle perdait patience et le militaire également, quand une poigne puissante lui saisit le bras et la tira brutalement en arrière, manquant de lui faire perdre l'équilibre.

— Ah te voilà ! Je te cherche partout depuis des heures. Excusez-la, messieurs les soldats, ma petite sœur s'angoisse pour tout. Vous comprenez, avec ces terroristes ! Allez, viens ! Je te ramène à la maison.

Et sans attendre, l'homme la tracta sans ménagement loin de la *Feldkommandantur*.

— Mais, mais...

La pression de la main sur son bras se fit plus dure, lui coupant littéralement le sang.

— Tais-toi et souris, ma belle, ou tu vas y laisser des plumes.

Il la remorqua ainsi jusque sous la grosse cloche. Elle s'arracha soudain à son emprise, ivre de fureur.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Qui êtes-vous ?

— Tu ne me reconnais pas ? Tu n'es pas physionomiste, ma jolie. Moi, je t'ai repérée tout de suite. Une gourde comme toi, avec une dégainée pareille, ça ne s'oublie pas !

Cette voix ! Ce visage ! Le mufle ! Philippe Beuscher ! L'ami de Julien ! Cet ignoble individu puant le stupre et la luxure qui l'avait éconduite de façon inique lorsqu'elle lui avait réclamé son aide afin d'obtenir des papiers pour les deux évadés. Il était propre et rasé cette fois

— Qu'est-ce que vous faites là ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous... vous vous êtes fichu de moi, l'autre jour ! Vous m'avez envoyée dans un

traquenard !

— Traquenard ? Qu'est-ce que tu me chantes ? Je suis venu à notre rendez-vous, mais j'étais en retard. Puis je t'ai vue avec ce Boche.

Tout en parlant, il lui avait repris le bras et l'entraînait vers Talensac, prenant garde de baisser la voix pour ne pas être entendu.

— Colonel Markus Keisner, un sacré salopard... Tu avais l'air parfaitement à ton aise avec lui. J'ai compris que tu allais passer un bon moment, alors je me suis éclipsé. Pourquoi tu veux le voir ? T'aurait-il laissé un petit souvenir dont tu voudrais à présent te débarrasser ? Parce que si c'est ça, je connais une faiseuse d'anges...

Encore une fois, elle s'arracha à lui et le foudroya du regard.

— Taisez-vous, sale goujat, vous m'insultez ! Comment pouvez-vous imaginer que... ?

— Et que veux-tu que j'imagine ? Vu la situation où je t'ai laissée, ça ne pouvait que se terminer ainsi.

Son air railleur la couvrait tout entière, elle sentit son sang entrer en ébullition.

— Espèce d'ordure, je comprends que vous soyez ami avec ce vaurien de Julien ! Vous ne valez pas mieux que lui !

— Allons donc, que vient faire Julien ici ? T'aurait-il lui aussi fait des promesses qu'il n'aurait pas tenues ?

Cette fois, elle s'étrangla de rage. Ainsi, Julien était coutumier du fait. Elles devaient être nombreuses, les oies blanches, à être tombées dans ses rets ! Ces deux-là s'étaient bien trouvés. L'envie d'arracher les yeux de cet homme qui continuait à la narguer de son sourire moqueur la dévora. Elle s'apprêtait à lui décocher une bordée d'injures quand il redevint soudainement grave.

— Si ce n'est pas une affaire qui se situe sous la ceinture, que veux-tu à Keisner ? Le bougre n'est pas commode et on ne le touche pas facilement. La sécurité autour de lui a été renforcée depuis que les résistants ont essayé de le buter.

Margot se décomposa. Un mauvais pressentiment s'empara d'elle. Lors de leur dernière conversation, Annette avait parlé de Keisner. Avait-elle été mêlée de près ou de loin à cette tentative avortée ?

— Il... il est le seul qui puisse m'aider, bégaya-t-elle.

— T'aider ? Tiens donc ! Et en quoi un officier nazi pourrait-il bien aider une souris comme toi ?

— Ça ne vous regarde pas ! s’empourpra-t-elle, je ne vous ai rien demandé, fichez-moi la paix !

Alors ses nerfs craquèrent, ses yeux s’humidifièrent, sa voix s’enroua. Elle voulut s’échapper, insérer le plus de distance entre ce sale type et elle, mais il la retint par le bras.

— Où tu vas comme ça ?

— Laissez-moi partir !

— Dans quel pétrin tu t’es mise cette fois ? Viens par-là, tu vas me raconter ça devant un bon thé chaud. Tu es gelée.

— Je n’ai pas froid !

— Mais si, tu grelottes. Allez, viens, cesse de faire la gamine, l’heure n’est plus aux enfantillages !

Offusquée par sa façon de lui parler, elle voulut se défendre encore. Les larmes dans sa voix l’en empêchèrent. D’un geste presque fraternel, Philippe Beuscher passa son bras par-dessus ses épaules et la conduisit chez lui. Comme la première fois, la bignole la harponna d’un regard vipérin.

Margot suivit Beuscher dans l’escalier et réprima difficilement un frisson en pénétrant dans la garçonnière. La dernière fois qu’elle s’y était présentée, elle avait eu l’aperçu d’un lupanar enfumé dont la porte s’était violemment refermée sur son nez. Pourtant, elle fut surprise de découvrir un appartement propre et décoré avec goût. Meubles exotiques en bois de santal, statues siamoises en teck et éléphants sculptés en guise de tabourets. Il flottait par-dessus l’épais tapis d’Ispahan, une puissante odeur d’encens. Ébahie par ce décor digne du musée des arts asiatiques, Margot balaya du regard la multitude de bibelots hétéroclites. Ça sentait le détergent et la cire d’abeille.

La porte de service s’ouvrit sur une femme maigre au visage bilieux, désarticulée comme une marionnette de papier mâché.

— Monsieur est rentré ? Je pensais que vous déjeuniez en ville.

— Oui, Gertrude. Faites donc un thé chaud pour mademoiselle. Un vrai thé, je crains qu’elle en ait besoin.

Gertrude fit glisser un œil suspicieux sur la jeune fille, beaucoup trop jeune pour se retrouver ainsi dans la tanière de ce *Lovelace* sans foi ni loi. Encore une gourgandine en quête de faveurs. Monsieur Philippe en accordait beaucoup trop ces derniers temps.

Ignorant ce qui trottait dans la tête de la gouvernante, Margot se déchaussa. Appréciant le moelleux du tapis sous ses pieds, elle laissa

tomber son affreux manteau et s'installa en tailleur, ainsi que l'avait fait son hôte, devant une petite table basse.

— Original comme décor. Vous connaissez la Chine ?

— J'ai grandi en Indochine. J'aime vivre dans mes souvenirs d'enfance.

— Seuls les vieux vivent dans les souvenirs.

La remarque de Margot lui tira un sourire.

— C'est pourtant vrai, sans doute suis-je plus vieux que mon âge.

Le confort de cet appartement, la richesse des ornements, ne fit pas perdre à Margot le but de son voyage à Nantes. Elle dévisagea ce type étrange, l'ami de Julien, un mufle qui avait profité de sa faiblesse pour la conduire dans sa garçonnière. Qu'allait-il réclamer d'elle à présent ? La raison eût été de se lever et de s'enfuir, mais la chaleur paisible diffusée par les calorifères l'engourdissait. Puisque cet homme semblait soudain dans de bonnes dispositions à son égard, pourquoi se risquerait-elle dans la froideur des rues de Nantes ? Autant attendre d'avoir bu une tasse de thé chaud. Il serait toujours temps de l'envoyer sur les roses quand elle se serait revigorée.

— Pourquoi voulais-tu voir Keisner ?

— Il m'avait proposé de m'aider si j'avais besoin de lui.

— Tu as besoin de lui, pourquoi ? Ne me dis pas que ça ne me regarde pas ! Je ne suis peut-être pas un colonel allemand, mais je connais pas mal de monde à Nantes et j'ai mes entrées dans certains milieux. Julien le savait, c'est pour ça qu'il t'a envoyée vers moi la première fois.

— Ne me parlez pas de lui ! Je ne veux plus jamais entendre parler de cet immonde salaud ! Qu'il crève !

Stupéfait par sa réaction, Beuscher marqua une pause. Le visage de Margot, déjà tendu par l'affaire qui l'avait amenée à Nantes, gravit un barreau supplémentaire sur l'échelle de la crispation. Ses yeux, qu'il trouva magnifiques, s'allumèrent d'une flamme de colère dévastatrice. Qu'avait pu lui faire Julien pour que son seul nom évoque en elle une telle bouffée de fureur ? Il fallait reconnaître que ce Dom Juan n'avait jamais été très romantique, se montrant plutôt cavalier avec ses conquêtes, qu'il éconduisait rapidement après en avoir goûté les saveurs. À priori, celle-ci n'avait pas fait exception à sa règle, son mauvais caractère sans doute !

— Très bien, s'inclina-t-il, je n'en parle plus. Mais dis-moi pourquoi tu es là ? Si je peux t'aider, crois-moi, je n'hésiterai pas.

— Je doute que vous puissiez m'aider, et je ne vous fais pas confiance.

— Mais tu aurais fait confiance à un Boche, je suis perplexe.

Margot se mordit les lèvres, touchée. Du coin de l'œil, elle scruta Beuscher. Tout ce qu'elle savait de lui, et c'était très peu, l'incitait à la méfiance. Il était l'ami de Julien... Julien qui avait fui comme un lâche.

Philippe Beuscher alluma une cigarette. Il avala lentement la fumée, expira en un souffle profond, puis recommença, jusqu'à ce que Gertrude réapparaisse avec son plateau. Sur la table, elle déposa une théière au long bec exhalant une vapeur délicieuse, un pot de lait, du sucre et une assiette de biscuits. Le service à thé était en porcelaine chinoise, dont les motifs évoquaient une Chine d'un romantisme bucolique.

— Mangez, petite, vous êtes maigre à faire peur. Monsieur Philippe n'aime pas les sacs d'os.

Margot leva vers elle un regard suffoqué. Comprenant que la vieille femme se méprenait, elle ouvrit la bouche pour protester, mais Philippe la prit de court.

— Merci, Gertrude, je vais servir. Vous pouvez disposer.

Quand la gouvernante fut partie, Margot explosa.

— Pourquoi lui avoir laissé croire que j'étais votre maîtresse ?

— Pour éviter les questions et plus encore les réponses. Du sucre avec ton thé ? C'est un thé blanc aux boutons de rose. Il vient directement de Singapour, tu n'en boiras pas de sitôt.

Comme il sentait bon ce nectar ambré. Même avant la guerre, jamais un tel arôme n'avait taquiné son nez. Elle ignorait qu'il y en eût différentes variétés. À l'épicerie de madame Gilardeau, il n'y avait qu'un mauvais thé noir de Ceylan, toujours le même, que tante Solange achetait à la livre... avant la guerre. Margot trempa ses lèvres dans le breuvage brûlant. C'était la première fois qu'elle buvait du thé dans un service en porcelaine.

— Vous êtes surprenant pour un célibataire, monsieur Beuscher.

— Tu es pas mal aussi dans ton genre. Un peu trop audacieuse peut-être. Sous ton vernis de paysanne, j'entrevois une tout autre nature.

Elle reposa sa tasse et le dévisagea avec amertume.

— Mon père n'était pas un paysan. C'était un homme de la ville, un bourgeois abject et égoïste ! Un homme comme vous, Philippe Beuscher.

— Je devine ton histoire et je t'arrête tout de suite, je n'ai aucun bâtard dans mes placards. Quelles que soient les fautes de ton père, il n'est pas à blâmer puisqu'il a engendré une jolie fille comme toi.

Pour toute réponse, elle le gratifia d'un regard assassin, amenant malgré elle sur les lèvres de Philippe un sourire bienveillant. Étrange créature que cette fille. Il y avait quelque chose de touchant chez elle, une étonnante alliance de puérité et de maturité.

— Revenons-en à nos moutons. Pourquoi es-tu ici ? Et cesse de te dérober cette fois !

— Ma cousine a été arrêtée !

Pourquoi avait-elle avoué cela ? C'était sorti tout seul, sans qu'elle y prenne garde, un peu comme un défi qu'elle lui aurait lancé. Il releva le gant.

— Qu'a-t-elle fait pour se faire arrêter, ta cousine ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Si tu veux que je t'aide, je te conseille de me dire la vérité. Vous n'êtes pas juives tout de même ?

— Juives ? Non pourquoi ?

— Décidément, tu en ignores des choses. Donc si elle n'est pas juive, qu'a-t-elle fait ? Prise en otage comme représailles ? Non, je n'ai pas entendu parler de représailles ces derniers temps. Des graffitis sur les murs ? Elle vient des Batignolles, ta cousine ? C'est un vrai nid à résistants.

Pour toute réponse, Margot saisit un biscuit qu'elle enfourna en entier dans sa bouche. Ils étaient mous, ces biscuits, trop vieux sans doute.

— Alors crache ta pilule, elle est résistante, c'est ça ? Elle appartenait au réseau... Champaubert ?

— Le réseau quoi ? Non ! Ma cousine n'est pas...

Elle ne put aller plus loin, sa voix s'enrailla. Parler risquait de compromettre les dernières chances qu'elle avait de sauver Annette. Pour masquer son trouble, elle but une nouvelle gorgée de thé. Philippe resta silencieux, dévisageant cette demoiselle étrange. Quel crime avait commis sa cousine ? Et qui était-elle ? Il se livra à une véritable gymnastique dans sa tête. Julien la connaissait, puisque c'était lui qui l'avait envoyée la première fois ; or, Julien était du même réseau que cette fille qu'il avait dû supprimer dans les caves de la *Gestapo*. Un vague air de famille. Le visage déformé par la souffrance de la jeune résistante irradiait sa mémoire d'un souvenir funèbre. Il se rappela la capsule de cyanure qu'il lui avait tendue, son regard pétri de reconnaissance, ses convulsions dans la mort et la bave qui s'écoulait de sa bouche, et puis l'immobilité, le silence, la fin. Il haïssait ce

rôle de croque-mort que Champaubert lui faisait jouer, mais il était le seul, vu ses amitiés, à pouvoir aller et venir à sa guise dans ces locaux.

— Ta cousine, ça ne serait pas une jolie rouquine de vingt ans, avec des yeux de chat ?

Le cœur de Margot se mit à battre la chamade. Une lueur d'espoir naquit dans son esprit.

— Vous l'avez vue ?

Beuscher prit le temps de boire une longue gorgée de thé. Suspendue à ses lèvres, Margot eut envie de lui arracher sa tasse des mains.

— Elle est morte, laissa-t-il enfin tomber d'une voix blanche, et cela vaut mieux pour tout le monde.

Margot sentit le sang se retirer de ses veines. Un froid intense l'envahit. Ce n'était pas possible, elle avait mal compris ! Pétrifiée, incapable du moindre mouvement, du moindre mot, elle fixait Beuscher. Son cerveau bourdonnait. Cet imbécile s'était trompé. Annette n'était pas morte, cela ne se pouvait ! Les rouquines aux yeux de chat, ça devait courir les rues à Nantes. Mais au fond d'elle, elle sut qu'il disait vrai. Elle l'avait toujours su. Elle le savait déjà en montant dans ce train pour Nantes. Elle l'avait deviné quand Annette avait quitté la ferme pour la dernière fois. Elle lui avait dit « Je vais mourir » et elle était morte. Elle avait retrouvé Colin ainsi qu'elle l'avait désiré. Margot ferma les yeux et sous ses paupières closes, elle revit les deux amants faisant l'amour dans la grange, en cette chaude journée d'été 1939. Qui aurait pu prédire une telle tragédie ? Annette et Colin étaient libres à présent, libres de s'aimer sans peur.

— Elle a rejoint Colin, fit-elle seulement, la voix enrouée par l'émotion. Elle est en paix désormais.

Surpris par cette réaction en contradiction avec sa jeunesse impulsive, Philippe s'abstint de tout commentaire. Un silence assourdissant s'installa, puis elle fondit en larmes, des larmes violentes, déchirantes.

— Tout ça, c'est à cause de Julien ! Salopard ! Pourriture ! Puisse-t-il crever en enfer !

Le sang de Philippe ne fit qu'un tour, il saisit Margot par le bras et la secoua brutalement.

— Je t'interdis de parler comme ça ! Julien est un homme loyal et courageux, et ta cousine avait choisi son destin. Elle savait ce qui l'attendait et elle l'a accepté ! Julien aussi risque la mort ! Tu veux voir Keisner ? Vas-y ! Il te baisera et tu deviendras sa poule. C'est ça que tu veux ? Devenir la

poule d'un colonel boche ? Tu veux te pavaner dans des beaux vêtements, manger dans des bons restaurants ? Mais, pendant que tu te vautreras dans le luxe, n'oublie pas que des hommes et des femmes, comme Julien et ta cousine, ont donné leur vie pour une cause que tu bafoues en te comportant comme une putain !

— Lâchez-moi ! Je ne suis pas une putain ! Je ne baise pas avec les Boches ! J'aurais été prête à le faire si cela avait pu sauver Annette, mais à présent, je suis prête à me battre moi aussi pour la venger ! Je vais la venger ! Je vais me battre et je tuerai tous ceux qui ont provoqué sa mort ! Et si vous vous mettez en travers de ma route, je vous étripé !

— Toi ? Te battre ? Pauvre fille ! Tu ne tiendras pas dix jours sans être arrêtée. Tu ne sais rien à rien ! Tu te sers de ton joli minois pour séduire et tu crois que ça suffira ? Ça n'a pas suffi à ta cousine !

Margot bondit sur ses pieds. Sa tasse se renversa sur le tapis d'Orient rouge et or dessiné d'Oiseaux de feu.

— Pour qui me prenez-vous ? Pour une misérable paysanne ? J'ai transporté des messages pour la résistance, j'ai obtenu des cartes d'alimentation en blanc. Alors oui, je suis capable de me battre.

Beuscher ricana.

— Décidément, tu n'es qu'une cruche. C'est fini pour ta cousine. Sacrifiée pour la France ! Héroïne de l'ombre dont on oubliera le nom, comme bien d'autres. Je vais te raconter son histoire. Ses amis avaient besoin d'une taupe, et quoi de mieux qu'une greluche qui reçoit les confidences d'un officier sur l'oreiller ? Seulement, voilà, un des gars de son réseau l'a balancée. Et pour venger ta cousine qui a couché avec Keisner, tu vas coucher avec Keisner ? C'est pathétique !

Leurs regards s'affrontèrent dans la furie d'une tempête.

— Vous êtes un des leurs, vous êtes un résistant !

Il se jeta sur elle, la saisit par le cou et la renversa sur le sol, l'écrasant de son poids.

— C'est ça que tu leur raconteras quand ils te prendront ? Tu veux jouer les héroïnes, mais tu n'as même pas idée du courage qu'il faut pour soutenir un interrogatoire ! Tu baveras comme les autres, tu te pisseras dessus quand ils te foutront à poils, quand ils t'arracheront les ongles. Ils vont te violer, les uns après les autres. Ils démonteront ta jolie petite gueule et tu cracheras tout ce qu'ils veulent savoir. Alors tu vas rentrer chez toi, oublier cette conversation et m'oublier, moi. Si je te revois ici, je te tue. C'est compris ?

Il la lâcha. Elle reprit bruyamment sa respiration, écumante de rage, et le frappa au visage. La marque de ses ongles zébra la joue de Beuscher. Puis elle bondit vers la porte, l'ouvrit à toute volée et dévala l'escalier. Ses jambes tremblaient. Son cœur battait à tout rompre. Les larmes de fureur roulaient sur ses pommettes. Elle courait sur le trottoir, indifférente aux passants qu'elle bousculait, aux vélos qui manquaient de la renverser quand elle traversait sans regarder.

Oh ! Annette, je te demande pardon, je n'ai pas compris ton sacrifice. Mais à présent, je te jure de tout mettre en œuvre pour te venger. Tu m'avais traitée de lâche et tu avais raison. Maintenant, je sais que tu me guideras de là où tu es. Je serai le bras armé que tu ne peux plus être.

Raymond l'avait trahie. Julien l'avait trahie. Ils lui avaient menti, tous les deux ! Ils savaient qu'Annette allait mourir et ils n'avaient rien fait. De cette cuisante douleur, elle puiserait la force de se dresser face aux bourreaux. Certes, elle avait peur, peur de crever, de souffrir, mais une flamme plus puissante encore la consumait. La vengeance ! Les larmes lui brouillaient les yeux, obstruant sa vision, si bien qu'elle ne vit pas la grue arrivant à contresens et la percuta de plein fouet.

Chapitre 39

Les semelles de bois de Lydie claquaient sur les pavés inégaux. Elle rayonnait dans sa jolie robe cousue d'après un patron découpé dans un *Dimanche Illustré*. Ses cheveux blonds, qu'elle avait mis des heures à friser au fer, lui donnaient une mine de fille publique. Elle se dandinait en chantonnant gaiement un air entendu sur *Radio-Paris*. Quelle aubaine, cette guerre ! Tous ces gradés en uniforme, des vainqueurs, des combattants. Il suffisait d'un peu de légèreté pour améliorer son quotidien et d'une sacrée dose de chance pour s'octroyer les faveurs d'un officier supérieur, mais elle ne désespérait pas de trouver bientôt chaussure à son pied. Jusqu'à présent, elle n'avait eu dans son lit qu'un sergent et deux caporaux ; or, elle visait les sommets. Un beau commandant, un colonel, ou même un général, pour l'entretenir, et à elle les bas de soie, les jolies robes et le vison. Elle n'était pas faite pour les études. Apprendre lui donnait mal à la tête. Quelle perte de temps de s'enfermer dans une université quand on pouvait jouir de la vie ! Sa relation avec Michel Paillard, l'inspecteur de la rue Garde-Dieu, avait ses avantages, seulement à présent elle voulait plus.

Elle tournait au coin de l'artère et reçut l'équivalent d'un boulet de canon dans l'estomac. Le choc la propulsa sur les fesses. Un corps tomba avec elle, celui d'une jeune fille d'à peine son âge aux joues maculées de larmes. Cramoisie, Lydie se releva et épousseta sa robe.

— Eh, tu ne peux pas regarder où tu vas, imbécile !

Margot se redressa à son tour, essoufflée. La logique eût été qu'elle s'excusât, mais elle n'était pas dans un état où prime la logique.

— Et toi, tu as besoin de prendre toute la place sur le trottoir ! Tu ne pouvais pas t'écarter, non ?

— De quel droit aurais-je dû m'écarter ? C'est toi qui courais comme une folle sans regarder où tu allais. Nom d'un chien, ma belle robe toute neuve ! C'est un chiffon !

La vue de cette poule dont le seul souci était sa robe mit Margot hors d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle me foute ta belle robe toute neuve ? Je n'ai jamais de robe neuve, moi, je n'en fais pas un drame !

— Si ça te plaît de te fagoter comme une clocharde, ça te regarde ! De quoi je vais avoir l'air moi, maintenant ?

— De ce que tu es ! Une pute à Boches ! Tu n'auras pas de mal à t'en faire offrir une autre, de robe ! Il te suffira d'écarter les cuisses !

Elle s'apprêtait à repartir, mais Lydie la retint par le coude, d'une poigne féroce pour une môme de la ville.

— Toi, tu es la greluce de chez Madame Ingrid ! Ça fait un bail, mais je te reconnais. Tu déjeunais avec un colonel. Ça te va bien de faire ta mijaurée ! Dis-moi, qu'as-tu obtenu de lui après qu'il t'a sautée ?

Margot se frotta la tête. Dans son esprit embrouillé, il lui avait bien semblé connaître ce blond minois. À présent, la scène lui revenait. La grue du *Chien qui fume* !

— Je n'ai pas couché avec lui ! s'écria-t-elle avec véhémence. Je ne suis pas une poule, moi !

Les passants, intrigués par l'algarade, ralentirent le pas pour écouter. Lydie eut une moue de chatte gourmande.

— Le colonel Markus Keisner. Belle prise ! On ne lui connaît aucune maîtresse attitrée. Il est très sélectif. Des amies à moi s'y sont cassé les dents.

— Je ne suis pas sa maîtresse !

— Taratata ! Personne ne serait assez bête pour refuser un tel parti, surtout pas une fille comme toi. Il exerce des responsabilités très importantes et il est issu d'une famille de haut rang. Une aubaine pour une paysanne.

Margot serra les mâchoires, réprimant l'envie de lui crever les yeux. Seule la peur de finir en prison la retint. Sale garce, pute à Boches ! Annette haïssait ces morues. Se méprenant sur sa réaction, Lydie haussa les épaules.

— Ah ! je vois, tu ne lui as pas plu. Tu es maigre comme une planche à pain ! Et puis cet accoutrement, on dirait un sac à patates ! C'est un miracle qu'il t'ait invitée à déjeuner. Il a dû avoir pitié de toi.

— Fiche-moi la paix !

Elle gifla Lydie qui eut un cri de surprise.

— Je n'ai rien à voir avec toi, je ne suis pas une salope, moi ! Je ne baise pas avec les Boches ! Tu m'entends ! Je ne baise pas avec eux !

Ses nerfs la trahirent, elle s'effondra sur le trottoir dans une convulsion de sanglots. Interdite, Lydie la contempla, ahurie par la violence de son geste et par la brutalité de son chagrin. Quelle fille étrange ! Pourtant, elle ne décelait pas de méchanceté en elle, juste une immense souffrance qu'elle n'arrivait plus à contenir. Lydie n'avait pas une âme charitable, rien ne lui importait plus que sa propre personne, néanmoins les pleurs de Margot l'émurent sans qu'elle ne sache pourquoi. Elle avait l'air d'une poupée de porcelaine brisée. Elle attendit que les larmes se tarissent un peu et la releva doucement.

— Tu es dans un bel état, tout le monde te regarde. Viens, ne restons pas là. J'habite à deux pas.

Lydie vivait avec ses parents, dans un appartement sombre et humide, tout en enfilade, encombré d'une odeur de graillon et de cirage à chaussures. Le ménage n'avait pas été fait ; Lydie et sa mère n'étaient pas des as en la matière. Des rideaux à carreaux et un papier peint à fleurs alourdisaient encore le sentiment d'oppression. Dans la cuisine, le père achevait un reste de gratin de navets froid avant d'aller prendre son service au commissariat.

— Papa, je te présente ma nouvelle amie, Margot.

Le père s'essuya les mains pour serrer celle de la jeune femme, et Margot fut surprise par la gentillesse de son regard. Comment un tel homme pouvait-il travailler rue Garde-Dieu ? Quand il fut parti, Lydie posa la bouilloire sur le poêle à charbon.

— Tu veux un café, un vrai café ? Tu vois, ça a des avantages d'être une fille à Boches.

— Je te remercie, je viens de boire un thé blanc aux boutons de rose de Singapour.

— La vache, toi tu sais y faire. On ne dirait pas sous tes airs de sainte-nitouche. Alors, dis-moi, avec Keisner, comment ça s'est fini ?

— Il m'a raccompagnée à la gare. C'est tout.

— C'est tout !? Keisner en personne te propose, et toi... Quelle idiote ! Il est temps que je te prenne en main.

Recluse dans le silence, Margot dévisagea son hôtesse. Des mèches lustrées ; un trait de rouge sur ses lèvres ; un soupçon de bleu sur ses paupières ; un collier de perles, certainement fausses, et deux mini boucles d'oreilles assorties. Si Lydie n'était pas vraiment jolie, elle savait s'entretenir.

— Tu viens d'où ?

— De Bouin, un petit village sur la côte vendéenne.

— Je ne le situerais même pas sur une carte. En tout cas, ta robe, ce n'est pas une réussite. Tu l'as taillée seule ? Ça se voit.

— Je voulais voir Keisner. C'était pour lui, j'ai pensé que... que ce serait plus facile.

— Ah ! Je savais bien que tu n'étais pas indifférente à son charme !

— Mais non, tu n'as rien compris ! C'était pour sauver ma cousine. Elle a été arrêtée et je voulais demander au colonel de la faire libérer.

— Ben, tu vois, si tu n'avais pas fait la fine gueule avec lui, ton problème serait déjà réglé. Qu'est-ce qu'elle a fait ta cousine pour être arrêtée ? Marché noir ?

Margot secoua la tête.

— Rien, elle n'a rien fait ! Rien du tout ! C'est une erreur ! Une méprise.

— Tu sais, il n'est pas à prendre avec des pincettes en ce moment, Keisner. Une fille a voulu l'exécuter, je le sais de Michel, mon fiancé. Elle avait réussi à se glisser dans son lit pour le tuer, mais un de ses complices l'a dénoncée. Quand on l'a arrêtée, elle a tenté de se tirer une balle dans la tête, son arme s'est enrayée. C'est elle qui a balancé le libraire de la rue de Strasbourg, ce pauvre Ganaël. Il sera sûrement fusillé. C'est dommage, il était gentil. Je l'aimais bien.

— C'est pas vrai, éructa Margot, Annette ne parlerait pas !

Elle s'étrangla. Quelle idiote ! Avait-elle besoin de crier ? Lydie écarquilla les yeux, stupéfaite. Margot serra les poings, il fallait tuer cette fille pour l'empêcher de jacter. Annette l'aurait fait, sans aucune hésitation. Elle repéra une grosse poêle en fonte qui gisait dans l'évier débordant de vaisselle, une arme de fortune qui fendrait son crâne d'un simple geste. Un geste très rapide, pouvant donner la mort. Lydie se laissa tomber sur une chaise.

— Alors c'est ta cousine. Seigneur, si ça avait été autre chose, une erreur de papier, que sais-je ? J'aurais essayé. Oui, j'aurais pu essayer. J'en connais des flics. Il y en a plus d'un à qui je pourrais demander une faveur. Mais pas cette fois. Non, pas cette fois. Tu te rends compte, essayer de tuer un colonel ! Si elle avait réussi, il y aurait eu des représailles. Tuer un colonel, il fallait être folle ! Pauvre, pauvre fille ! Sacrifiée pour une cause inutile. Quel gâchis !

Margot oublia la poêle, ses forces l'abandonnèrent. Tous se liaient contre elle et contre Annette. Les larmes redoublèrent sur ses joues. Lydie la prit dans ses bras, la berça comme on berce un enfant.

— On l'a retrouvée morte ce matin dans sa cellule. Du cyanure, c'est certainement un complice qui lui a apporté. Un infiltré qui connaît bien la maison. Les Allemands étaient furieux, ils n'avaient pas fini de l'interroger. Michel m'a rapporté l'affaire.

La porte d'entrée claqua brusquement, les faisant sursauter.

— Qui cela peut être ? Mon père est au travail et ma mère...

Dans la cuisine apparut un homme brun au visage émacié. Margot tressaillit. Ce visage ne lui était pas inconnu. Où diable l'avait-elle déjà vu ?

— C'est toi, Christian ! s'exclama Lydie, qu'est-ce que tu fabriques là ? Ça faisait des jours que tu ne nous avais pas gratifiés de ta présence.

— Je ne fais que passer, je viens récupérer des affaires.

Il remarqua les deux tasses de café sur la table et fronça le nez sur une expression dédaigneuse. Il devinait trop bien comment sa sœur s'était procuré cette merveille.

— Margot, je te présente mon frère, Christian. Christian, voici mon amie Margot.

Christian adressa un bref salut à la jeune femme sans prendre le temps de la regarder. S'il l'avait fait, peut-être aurait-il reconnu celle qu'il avait croisée au bras du colonel Keisner, sur le parvis de la gare. Dans l'esprit de Margot, en revanche, le décor s'emboîtait. Le taxi, la gare en arrière-plan, la grosse horloge... Annette à ses côtés, la main mutilée enserrant sa taille. Le compagnon d'Annette ! Un résistant ! Était-ce lui qui lui avait fourni le cyanure ? Son cœur s'emballa.

Christian disparut dans sa chambre. Les deux amies l'entendirent déplacer des affaires, puis il réapparut, portant une valise.

— Tu repars déjà ?

— Pas le temps de m'attarder, tu salueras les vieux pour moi !

— Toujours ton taxi, je vais finir par croire que tu es marié avec.

Christian couvrit sa sœur d'un regard froid.

— Il nous fait vivre, mon taxi !

Il s'apprêtait à sortir quand Margot le retint.

— Vous êtes taxi, vous pourriez m'emmener ?

— À la *Duchesse Anne* ?

— Non, à la gare.

- Oh non, supplia Lydie, tu ne vas pas déjà partir ?
 - J'ai mon train, je dois rentrer avant le couvre-feu.
 - Alors, promets-moi au moins de revenir.
- À contrecœur, Margot dut promettre.

OceanofPDF.com

Chapitre 40

Le vélo-taxi se faufilait sur les pavés. Christian déposa Margot à la gare d'Orléans^[41] et s'attarda à la regarder se déhancher sur ses chaussures à semelles compensées. Une silhouette qui ne lui était pas inconnue. Et soudain, la lumière se fit dans ses souvenirs, son cœur se serra. C'était la cousine d'Annette ! La petite catin qui se pavanait au bras de Keisner. Pas étonnant qu'elle fricote avec sa roulure de sœur. Il eut une grimace de colère amère. Cette traînée vivait tandis qu'Annette... Il grimpa sur son vélo et fila dans les rues que le jour en s'amenuisant délestait de clarté. Bientôt, ce serait le couvre-feu, il devait faire vite. Il n'avait pas prévu cette course.

Annette... Son âme saignait. Elle aurait fini par l'aimer, par oublier son petit fiancé mort sur le front. Il aurait été patient. Comment aurait-il pu effacer de son esprit cette sombre nuit de mars ? Il gelait à pierre fendre, un épais tapis de poudre blanche avait envahi la forêt du Gâvres. Ils avaient attendu l'homme parachuté de Londres dans cette fermette de Bouvron, sans bois pour se tenir chaud, que la chaleur de leurs corps qui s'étreignaient. Elle s'était offerte à lui, les yeux voilés de tristesse, puis elle avait pleuré. Il l'avait bercée tendrement pendant qu'elle sanglotait, « Colin... Colin... »

Perdu dans ses pensées, il ne repéra pas la bicyclette qui le suivait...

Margot avait juste eu une seconde pour la chaparder. Son propriétaire, occupé à livrer un colis, n'avait rien remarqué. Le temps qu'il se retourne et son engin avait disparu. La voleuse avait tourné au coin de la rue, obnubilée par le vélo-taxi qui filait à vive allure. Pourquoi cette intuition qu'elle devait le suivre ? Une pulsion soudaine, une voix dans sa tête qui lui soufflait de le prendre en chasse. Il était trop tard à présent pour revenir en arrière. Le dernier train était parti et, quoiqu'il arrive, elle devrait passer la nuit à Nantes, sauf à rouler soixante kilomètres sur une bicyclette volée.

Le soir tombait vite à cette époque de l'année. La silhouette du vélo-taxi se fondait dans la brume qui s'élevait, sinueuse, changeant les rares

promeneurs en ombres fantasmagoriques. Un vent de courage soufflait dans ses veines.

Enfin, sa quête toucha au but. Christian ne s'était à aucun moment rendu compte qu'il avait été suivi. Il s'engagea dans le Bouffay et continua jusqu'à un immeuble dont le rez-de-chaussée était occupé par un atelier de reliure. Ce dernier était fermé depuis que son propriétaire, juif, s'était réfugié au Portugal avec sa famille, en 1940. Il s'engouffra dans le hall et, poussant son engin, traversa la cour intérieure. Soudain, il se retourna. Il lui sembla que la porte d'entrée avait mis plus de temps que d'habitude à se rabattre. Immobile, il attendit. Personne. Pas un bruit, pas une ombre. Un maigre rai de lumière filtrait sous les volets clos d'un appartement du troisième, le reste était plongé dans le noir. C'était comme si l'endroit avait été déserté par ses habitants, peuplé uniquement de fantômes et de courants d'air. À vivre en proscrit, on finissait par devenir paranoïaque. Redoutant qu'on lui dérobe son gagne-pain, il enferma son véhicule dans un local dont il avait la clef et pénétra dans le second bâtiment. L'électricité à cette heure venait d'être coupée. Il alluma sa lampe torche et descendit vers les caves.

Margot le suivit, ses chaussures dans les mains, guidée par le faisceau de lumière et le bruit de ses pas. Prudemment, elle s'engagea à son tour dans l'escalier humide et glacé, infesté de salpêtre. Elle progressait à tâtons, indifférente au froid qui lui rongait les pieds. Arrivée en bas, elle entendit Christian frapper à une porte. Des coups feutrés. Un code. La bonne mémoire de Margot l'enregistra. Quelqu'un ouvrit. Une voix d'homme, qui n'était pas celle du chauffeur de taxi, s'éleva. Après un bref échange, l'huis se referma. Elle patienta dans le noir, le cœur battant, que tout fût redevenu calme. Elle ne pouvait plus reculer. Elle devait savoir ce qui était arrivé à Annette.

À l'aveugle, elle se dirigea à son tour vers la porte, frôlant le mur de ses doigts pour se guider. Elle recomposa le code... attendit, le souffle court. Le loquet bougea, lourdement. Le battant pivota, découvrant le visage parcheminé d'un septuagénaire qui plissa les yeux sans la reconnaître. Elle l'écarta sans attendre qu'il lui demande qui elle était et pénétra dans la cave. Une odeur de vinasse et de sueur l'agressa, mais aussi celle, acide et répugnante, de l'urine. La lueur fantomatique d'une lampe à acétylène éclairait l'étroit réduit, transformant les humains retranchés en spectres d'un autre monde. Leurs silhouettes se découpaient en ombres chinoises sur les murs humides.

— Ganaël a parlé, laissa sourdement tomber une voix qu'elle identifia aussitôt comme étant celle de Christian. Ces salauds se sont acharnés, personne n'aurait pu résister. Il faut prévenir tous les agents, changer les planques.

— Tout a été fait après l'arrestation d'Iphigénie, répondit une femme. Ganaël ne savait rien de plus. Ils l'ont torturé pour rien, les imbéciles !

Margot tressaillit. Une de ses chaussures lui échappa. Un bruit mat sur le sol. Tous les visages convergèrent vers elle.

— Qui est là ?

Elle resta figée sur place, pétrifiée comme un chat dans les phares d'une voiture. Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, elle se retrouva plaquée contre une table, le canon froid d'un revolver écrasé sur la nuque.

— Arrête, qu'est-ce qui te prend, Christian ? aboya le vieil homme de la porte.

— C'est la pute de Keisner ! Cette garce m'a suivi !

— Lâche-la, je la connais. On n'a rien à craindre d'elle.

Margot tressaillit. Cette voix ! Cet accent ibérique ! Antonio, le réfugié espagnol qui travaillait à la ferme !

— Tu la connais, Quintana ?

— Oui, et je me porte garant d'elle.

— C'est une espionne, grogna un type vêtu d'une épaisse chemise de flanelle à carreaux.

— Ce n'est pas une espionne. Achille et Saint-Elme se sont souvent servis d'elle.

— À ta guise... mais c'est ta responsabilité. Si elle tente de nous filer entre les doigts.

L'homme à la chemise de flanelle traça un trait sur son cou avec son pouce, Christian relâcha Margot qui fit un écart. Antonio s'approcha d'elle, un pâle sourire aux lèvres. Il n'avait pas su protéger Annette. Il devait la protéger, elle. Un à un, elle dévisagea les êtres de l'Ombre. Christian et Antonio, le vieillard de la porte, celui à la chemise de flanelle... et cette femme ! Un frisson lui parcourut l'échine. Qui était cette créature qui posait sur elle ses prunelles de braise ? Sur ses lèvres carmin se dessinait un sourire sans aménité.

— Elle ne manque pas de courage pour oser venir seule jusqu'ici. Ainsi elle t'aurait suivi ? Elle ferait donc un meilleur agent que toi.

— C'est une catin ! grogna Christian, furieux de s'être laissé berné par une gamine.

Victoire, puisque c'était elle, toisa Margot. Ses yeux brasillaient comme deux émeraudes serties de cils d'ébène. Ses longs cheveux noirs étaient maintenus sur sa nuque par deux épingles à tête d'argent. Margot soutint son regard. Sa beauté, sa stature et son élégance tranchaient dans un décor aussi sordide. Il semblait impossible que cette superbe brune aux allures de bourgeoise puisse fricoter avec cette engeance populaire, pourtant elle se trouvait là, impérieuse et cruelle. Margot avait peur, mais elle refusait de le montrer. Annette, elle, n'aurait pas tremblé.

— C'est vous qui l'avez assassinée ! Vous avez tué ma cousine !

Les mâchoires de Victoire se crispèrent, un pli mauvais déforma son beau visage. La veine de son cou se durcit. Saisissant le menton de la jeune fille, elle lui releva la tête, l'observant en silence. D'une bourrade, Margot se libéra. La résistante interrogea Antonio du regard.

— Elle parle d'Iphigénie, répondit-il d'une voix d'outre-tombe.

— Je parle d'Annette, ma cousine, cracha Margot. Vous lui avez ordonné de séduire un colonel allemand et de le tuer. Elle a été vendue par l'un des vôtres, elle a été torturée...

— Elle est morte, laissa froidement tomber Victoire, elle a avalé du cyanure. Trop tard, hélas, elle avait eu le temps de dénoncer l'un d'entre nous.

Margot chancela, ainsi Lydie avait dit la vérité. L'amertume l'enflamma.

— La blâmeriez-vous ? Combien de temps tiendriez-vous face à la torture ? C'est si facile d'envoyer les autres à la mort, c'est autre chose que de l'affronter soi-même.

— Je n'ai pas de leçon de morale à recevoir d'une petite pute comme toi ! éructa Victoire. Tu ne sais rien de nous ! Tu baisses avec les Boches pour des bas de soie. Une aubaine pour toi, cette guerre ! Elle va te permettre de d'extirper de ta condition !

Choquée par ces mots, Margot considéra gravement Antonio et Christian. Ces deux-là avaient aimé Annette et pourtant ils l'avaient laissée partir. Un sentiment étrange l'envahit, un sentiment qu'elle n'avait encore jamais ressenti, même quand la tante Solange la frappait, même quand Sidonie Grondin et Marie-Ange Pelletier, ses camarades de classe, la battaient à l'école. La haine, la vraie, celle qui saisit le myocarde et le broie. Le sang dans ses veines se changea en venin. Elle se mit à maudire cette

femme si belle au cœur de glace, et tous ceux qui se trouvaient dans la cave. Même Antonio n'échappa pas à sa colère.

— Vous êtes un monstre ! Vous êtes tous des monstres ! Des lâches et des assassins !

Levant la main, Victoire tenta de la frapper, son geste faucha le vide. Vive comme une anguille, Margot esquiva et fila à toutes jambes, bousculant le vieux de l'entrée, oubliant ses chaussures. Elle venait d'atteindre l'escalier quand elle entendit hurler Victoire.

— Rattrapez-la, elle ne doit pas s'enfuir !

Christian et Antonio se ruèrent à sa suite. Margot traversa la cour de l'immeuble, ouvrit la porte cochère à toute volée et s'élança dans la rue, ignorant les pavés qui meurtrissaient ses pieds nus. Un brouillard opaque s'était levé, trompant ses repères, mais rien n'aurait pu l'empêcher de fuir. Ses poursuivants, plus rapides qu'elle, se rapprochaient inexorablement. Leur souffle rauque dans son dos la fouettait. Tentant le tout pour le tout, elle tourna et retourna dans les venelles du vieux Nantes, cherchant à les semer. L'écho de sa course résonnait dans la brume fantomatique qui noyait le Bouffay.

Soudain, une ombre énorme fendit le voile de brouillard et fonça sur elle. Un brusque crissement de pneus. Un choc terrible. Margot s'envola dans les airs pour retomber lourdement. Son premier réflexe fut de se relever, mais une douleur intense dans son corps la paralysa. Le sang tambourinait dans sa tête comme s'il voulait la faire éclater. Prisonnière de ses meurtrissures, elle vit avec horreur l'officier allemand s'approcher et se pencher sur elle. Elle tendit ses mains pour le repousser, la bouche ouverte sur un cri muet.

Une seconde silhouette se dessina dans son champ de vision. Dans les limbes embrouillés de son cerveau, elle entendit une voix d'homme, une voix qui ne lui était pas inconnue.

— Margot, mon Dieu, mais... que fais-tu là ? Et dans quel état es-tu ?

Le halo masqué des phares de la voiture ne lui permit pas de reconnaître Charles-Hubert Tesson. Ses lèvres remuèrent, mais la violence du choc lui avait coupé le souffle, si bien qu'elle ne put prononcer la moindre parole.

— Charles Hubert, *Sie kennen dieses Mädchen*^[42] ?

— Oui, s'empressa de mentir Charles-Hubert Tesson, c'est ma filleule. Elle a encore dû s'enfuir du pensionnat. Les sœurs de Notre-Dame vont m'entendre !

Margot essaya bien encore de bouger, mais sans succès. La pluie pénétrait ses vêtements et son corps, la faisant fortement grelotter.

— On ne peut pas la laisser comme ça, dit Charles-Hubert, je vais la ramener chez moi.

L'officier la souleva doucement et l'installa avec tout autant de délicatesse sur la banquette arrière de la Mercedes noire. Les images tournaient dans sa tête à une vitesse folle. Elle avait vécu tant de choses aujourd'hui. Les mains de Beuscher sur sa gorge, Lydie, le repère des résistants, la femme au sourire cruel, l'accident, Charles-Hubert... Annette était morte ! Seul cela comptait. Elle était morte. Julien et Raymond étaient partis ; elle restait seule, perdue dans une ville où elle n'avait que des ennemis. Sa tête bourdonnait. Ses yeux se fermèrent et elle sombra tout à fait.

La voiture démarra, emportant dans son ventre la jeune fille inconsciente. Tapis dans l'encoignure d'une porte cochère, les deux résistants n'avaient pas bougé.

À suivre...

Vengeance en bas de soie, tome 2 :

Les Ombres du Marais

OceanofPDF.com

Remerciements:

Un grand merci à mes amis et complices pour leur aide à l'élaboration de ce roman:

Flavie P, Sandra P, Olivier des Y et Constance M



Ce roman vous a plu ?

N'hésitez pas à laisser un commentaire sur les sites marchands.

OceanofPDF.com

Du même auteur:

Editions KDP

- Un Parfum de Frangipane - Tome 1: De l'autre côté du monde
- Un Parfum de Frangipane - Tome 2 : La divine amazone
- Un Parfum de Frangipane - Tome 3 : Hors du temps et de l'amour

Editions L'Abeille Bleue

- Belle de Saintonge

Cherry Publishing

- Le Caldoche - Tome 1 : Les ombres du néant
- Le Caldoche - Tome 2 : Les Serpents de Thulé
- Le Caldoche - L'intégrale : Le dernier soleil

OceanofPDF.com

Lexique

-
- [1] Pommes de terre originaires de l'île de Noirmoutier
- [2] Surnom donné au port des Brochets de Beauvoir-sur-Mer.
- [3] Nom donné aux pièges à ragondins.
- [4] À cette époque, on coupait la queue des chevaux, une opération particulièrement barbare pas toujours pratiquée par un vétérinaire. Cette pratique, la caudectomie, est aujourd'hui interdite.
- [5] Surnom donné aux enfants dans cette région.
- [6] Nom donné à l'unité aérienne allemande durant la seconde guerre mondiale.
- [7] Défense aérienne
- [8] Royal Air Force, armée de l'air britannique.
- [9] Avion de combat allemand.
- [10] Division d'infanterie
- [11] Nantes
- [12] Il ne s'agit pas ici du célèbre appel du Général De Gaulle diffusé sur les ondes le 18 juin 1940, mais celui moins connu du 22 juin 1940.

- [13] Héroïne du roman « L'amant de Lady Chatterley ».
- [14] First Aid Nursing Yeomanry : Unité féminine indépendante d'infirmières, affiliée à l'armée britannique.
- [15] Livre qu'Hitler a écrit lorsqu'il se trouvait en forteresse, à Munich, et dans lequel il explique ses ambitions et sa politique.
- [16] Lors des guerres de Vendée qui opposèrent royalistes aux républicains de 1793 à 1796 ; en 1799, 1815 et 1832.
- [17] Nom donné aux soldats royalistes en raison du cri de chat-huant utilisé pour communiquer entre eux. Chouans étant une déformation de chat-huant.
- [18] *Kriegsgefangener*, prisonnier de guerre.
- [19] Service de Travail Obligatoire.
- [20] Marché de Nantes.
- [21] Accusateur public célèbre pour avoir envoyé à la mort plus de deux mille personnes lors de la Révolution.
- [22] Cité ouvrière située dans le quartier des Batignolles, à l'est de Nantes. Aussi appelée « cité de bois » du fait que les maisons étaient construites en bois.
- [23] Gigantesque hangar construit en 1901 pour stocker les bananes venues des Antilles, situé quai des Antilles, sur l'île de Nantes. Aujourd'hui un des hauts lieux touristiques de la ville, notamment avec les célèbres « machines de l'île »
- [24] Paul Bocq et Henri Adam, emblématiques chefs du premier réseau nantais. Henri Adam fut fusillé au Mont-Valérien le 16 février 1942. Paul Bocq parvint à s'évader et rejoignit les FFL en Afrique.
- [25] Fait authentique
- [26] Surnom donné à la bicyclette du fait de son importance à cette époque où il n'y avait plus d'essence.
- [27] Cochon non castré, utilisé pour la reproduction.
- [28] Route submersible reliant le continent à l'île de Noirmoutier, réputé pour sa pêche à la palourde à marée basse
- [29] Variété de brioche à la crème, typique de la Vendée.
- [30] Terme de boxe désignant le soigneur/ préparateur.
- [31] Mussolini avait envoyé un corps expéditionnaire italien afin d'aider Franco.
- [32] Nom donné au drapeau breton
- [33] Célèbre acteur de ces années-là.
- [34] Après le coup d'état des généraux Franco et Mola en Espagne, en 1936, près d'un demi millions d'Espagnols fuyant la guerre tentèrent de passer la frontière des Pyrénées, malgré le froid, la neige et les bombardements. Cet épisode tragique fut nommé *la retirada*.
- [35] Argot de « cigarette ».
- [36] « Merde », ce mot est censé porter chance.

[37] Personnage de la « Condition Humaine », de Malraux.

[38] Partie du navire prolongeant l'étrave

[39] Poissons chassant en haute-mer

[40] Il est à Paris !

[41] Nom donné à la gare de Nantes

[42] Vous connaissez cette jeune fille ?

OceanofPDF.com